

Les pionniers de

Hôdo

Hôdo, la légende

Volume I

Table des matières

Chapitre 1. Le voyage des mille idées.....	1
Chapitre 2. L'organisation à bord du Livingstone.....	19
Chapitre 3. La maladie des astronautes.....	35
Chapitre 4. Élimination d'une tache.....	47
Chapitre 5. Le vaisseau malade.....	57
Chapitre 6. Et de deux.....	71
Chapitre 7. La donne.....	81
Chapitre 8. Passagers clandestins.....	93
Chapitre 9. Le premier saut.....	107
Chapitre 10. La sortie du tunnel.....	121
Chapitre 11. Parfums d'enfer.....	137
Chapitre 12. Le tychochrôme perdu.....	149
Chapitre 13. Cohabitations.....	163
Chapitre 14. Intirayo.....	179
Chapitre 15. Le Nouveau Monde.....	191
Chapitre 16. Le Dévonien.....	203
Chapitre 17. La colonie initiale.....	217
Chapitre 18. La tempête.....	229
Chapitre 19. An 0.....	241
Chapitre 20. La montagne sacrée.....	251
Chapitre 21. Les tables de la Loi.....	263
Chapitre 22. Les deux villages.....	275
Chapitre 23. L'intrus.....	287
Chapitre 24. Le contact.....	301
Chapitre 25. Nana.....	313
Chapitre 26. Nana bis.....	325
Chapitre 27. Le piège se referme.....	339
Chapitre 28. L'androïde rebelle.....	353
Chapitre 29. Terre promise.....	367
Chapitre 30. Le retour de Biscuit.....	375
Chapitre 31. Dernières questions.....	385

Chapitre 32. La légende.....	389
------------------------------	-----

Chapitre 1. Le voyage des mille idées.

Extrait de la grande encyclopédie du Réseau.

Sea-morgh'N

Prononcé sîmorg-nn (シームルグ-N). L'étymologie est incertaine. Certains prétendent qu'il s'agit de deux mots de langues nordiques : sea morgen, matin - mer, une allusion à l'albatros. D'autres prétendent qu'il s'agit du sîmorgh, oiseau fabuleux persan, qui transportait les héros comme la célèbre Rûdâba.

Les Sea-morgh'N sont des convois spatiaux composés d'astrolabs, d'un ou de plusieurs milanautes et d'une flottille de tychodrômes. [...]

Astrolab

Contraction de « Laboratoire astronautique ».

Ce sont de grands tubes de transports d'astronautes, de voyageurs et de matériel. [...]

Milanaute

Initialement, vaisseau de guerre dont l'emblème est le milan. [...]

Tychodrôme

L'allusion à Tycho Brahe, astronome danois, est sûrement accidentelle. Il s'agirait plutôt d'une déformation de tichodrome, oiseau qui vit sur les rochers des hautes mers en allusion avec le fait que cette navette s'accroche aux flancs des Sea-morgh'N. C'est le seul véhicule qui relie le sol et les engins spatiaux, d'où la présence du mot drome, terme issu de la marine pour désigner les embarcations servant à assurer les communications du bâtiment avec la terre. [...]

Le Livingstone était le plus extraordinaire de tous les vaisseaux spatiaux. C'était le plus gros des Sea-morgh'N, il pouvait abriter un équipage de mille vingt-quatre membres. Mais surtout, c'était le plus sophistiqué, chargé de prototypes à peine expérimentés, pour un objectif des plus ambitieux : tenter pour la première fois un voyage interstellaire avec l'espoir de coloniser un nouveau monde.

Il fallait sauver la Terre, où les problèmes de toute nature, écologiques ou sociaux, n'allaient qu'en empirant. Et le dernier espoir auquel s'accrochaient les Terriens était ailleurs, dans l'Espace... Ailleurs, une solution bien rodée pour rassurer les peuples toujours mécontents depuis que le monde existe.

Pourtant, ce gigantesque vaisseau de quelque quatre cents mètres de diamètre sur deux cents de hauteur avait été conçu pendant la Terreur. La Terreur, nom qui désignait la dernière guerre mondiale. Une guerre pas comme les autres, car il n'y avait pas d'ennemis face à face. L'ennemi était partout. Une multitude de factions terroristes et antiterroristes s'étaient développées au cours du

dernier siècle. Elles frappaient aveuglément, n'importe où, sans respecter le mélange de populations. Les moins terroristes se vantaient d'épurer la société et de bien choisir leurs cibles. Quant à ceux qui se limitaient aux seuls dégâts matériels ou même aux actions antigouvernementales, ils étaient considérés comme des enfants de chœur, des réactionnaires nostalgiques d'un temps passé prétendument loyal.

D'ailleurs, quel gouvernement devait être basculé ? Quel territoire devait être refaçonné ? Il ne se passait pas une semaine sans qu'une frontière ne se modifie. Il n'était plus possible de publier le moindre atlas valable plus d'un an. Même, les États-Unis d'Amérique du Nord avaient fini par se briser en trois blocs et avaient perdu les états insulaires et aujourd'hui « USA » était le sigle de la Unión Sur Americana, ce qui provoquait parfois certaines confusions. Il existait, plus que par le passé, une grande variété de formes de pouvoir : monarchies héréditaires, consortiums, élus du peuple, grands initiés de toutes sortes de croyances et diverses mafias. Mais il n'y avait que deux sortes « civilisées et normalisées » de gouvernements : des démocraties qui tournaient de plus en plus à l'anarchie « dépolicee », amorale, « groupusculaire » et des républiques qui donnaient volontiers dans les dictatures militarisées ou intégristes. Il n'existait plus, depuis longtemps, que huit Unions, mais chacune d'entre elles était morcelée en centaines de petites régions, anciens territoires nationaux ou nouvelles associations. Les grandes puissances des siècles antérieurs avaient fondu comme la banquise en été. La médicracie — d'étymologie incertaine : média ou médio - cracie — n'avait réussi qu'à créer une paix factice. Jusqu'au jour où, les unes après les autres, toutes les frustrations, toutes les haines resurgirent plus vigoureuses que jamais. Qui avait dit :

« L'Histoire ne se répète jamais » ? L'Histoire ressemblait pourtant à une rage de dents bien douloureuse entre deux prises d'antalgiques. Et pendant que la souffrance s'atténuait, que le mal était occulté, la racine continuait à pourrir.

C'était dans ce chaos que naquit le dernier des Seamorgh'N, le Livingstone.

Les quelque mille âmes qui vivraient à bord de cet énorme transporteur formeraient un équipage des plus hétérogènes. La Compagnie Internationale de l'Exploration Spatiale, la CIES, s'était vue contrainte de choisir un et un seul membre de diverses organisations statistiquement représentatives de la planète. Il fut décidé que la moitié des représentants appartiendraient aux groupes les plus puissants, le reste, aux minorités les moins hostiles.

En fait, le commandant du Livingstone savait que les critères étaient plus complexes. Il fallait souvent choisir en fonction des chantages et des menaces de sabotage. C'était aussi dans d'autres cas, l'occasion d'évincer les gêneurs ; c'était bien le cas de Lucien Nicolas Porte. Loyal officier de l'Union Européenne, il appartenait à l'une des communautés de l'Association des Petits Territoires d'Europe, le Brabant wallon, siège de nombreuses administrations cosmopolites, comme la CIES. Mais, ce maître astronaute s'était lié de sympathie à la « Nouvelle Internationale Communiste » en Russie Occidentale, où il se rendait fréquemment, trop fréquemment. Déjà, tous ses collègues le surnommaient Nic, allusion claire et inadmissible dans un univers où le socialisme n'était guère plus prôné que par divers mouvements exotiques, souvent fanatiques et parfois même armés. Sinon, pourquoi l'avoir choisi, lui, à la tête de cette plus fameuse expédition de l'Humanité ?

C'était son premier commandement à bord d'un Sea-morgh'N de passagers. Jusqu'à ce jour, ses supérieurs l'avaient toujours écarté de toute responsabilité. Son grade d'officier acquis à l'école de la CIES était plus un titre honorifique pour ses compétences en astronautique qu'une qualification pour lui concéder le moindre droit de décision. Nic était peu bavard, et toute émotivité était, autant que possible, cachée sous une chape épaisse de rationalité. Son esprit de synthèse — ou son intuition ? — le handicapait fréquemment, ses clairvoyances difficilement analysables, empreintes de doutes et de scepticisme, en avaient fait un Cassandre prêchant dans un monde cartésien. Il en avait pris son parti depuis longtemps.

Un tiers des membres du Sea-morgh'N étaient des couples. Bien entendu, chaque conjoint devait militer dans des organismes distincts. La femme du commandant présidait à la Ligue de Droits des Travailleurs Domestiques, association inoffensive, sauf par ses idées perturbatrices. Ce mouvement était d'ailleurs interdit. Il fallait bien que les gouvernements puissent feindre leur puissance par quelques lois prohibitives. Comme il était impossible de juguler les divers puissants syndicats et les groupes armés, il ne restait qu'à s'en prendre aux moins offensifs, quitte à les dépeindre comme de dangereux agitateurs.

Pour les responsables de la CIES, les contraintes de recrutement représentaient un véritable casse-tête, mais toutes les conditions étaient réunies pour désigner Lucien Porte à la tête de l'expédition. Il avait presque carte blanche pour « régler les petits différends de managements », et, gracieusement, on lui avait accordé quarante-huit heures pour mettre en place son état-major et une semaine pour que tout l'équipage soit « rangé » à bord, comme s'il s'agissait de bétail. En fait, les res-

ponsables de la Terre s'en lavaient les mains. Eux, ils avaient accompli leur travail : offrir de quoi rêver aux populations, et tenir en haleine tous ces impatients d'un monde à venir, meilleur que l'actuel.

À zéro heure U.T.C., du jour j-9, le commandant était à bord du vaisseau avec quinze autres astronautes. Normalement, il était prévu qu'il monte avec son encadrement supérieur et son clan, implicitement sous-entendu celui de cohabitation terrestre. Mais Nic n'avait pas emmené la totalité de son clan composé principalement d'orphelins qu'il avait adoptés. Deux d'entre eux préféraient rester pour l'instant sur Terre, et son fils cadet ne le rejoindrait que le dernier jour, avant le départ. Stella et William l'avaient accompagné dans ce premier transfert, ainsi que son épouse. Quant à son fils aîné qui était parti un an plus tôt, il avait la satisfaction de savoir qu'il faisait partie de l'aventure et qu'il appartenait à l'équipée du Livingstone. Les cinq autres premiers arrivants à bord avaient été « proposés » pour son équipe de commandement.

Il était urgent de réunir tous les officiers supérieurs dès le début officiel de la mission. Certes, le commandant connaissait déjà tous ses collaborateurs. Certains, comme les deux ingénieurs principaux du Sea-morgh'N, étaient presque toujours à bord, suivant de près l'assemblage du Livingstone, pour ainsi dire depuis sa naissance. D'autres, comme le « coco » - abréviation de co-commandant - et l'équipage de timonerie, étaient de vieilles connaissances. Mais il restait quelques membres qu'il n'avait jamais pu voir en chair et en os.

Trois inconnus lui avaient été imposés. Ils les avaient convoqués dans son bureau.

Nic ne regardait plus l'écran mural où étaient affichées toutes les informations professionnelles, sociales, politiques, médicales et psychiques le concernant. Normale-

ment, seuls lui et l'administrateur de bases de données pouvaient consulter les fiches du personnel, mais il avait décidé que ses futurs proches officiers y auraient aussi accès. Derrière lui, des yeux fixaient le moniteur avec attention. Finalement, Lucien rompit le silence.

— J'ai joué carte sur table avec vous, prononça-t-il sans se retourner. Vous savez qui je suis, du moins, officiellement. À vous maintenant ! Qui se décide ?

— Moi, lui répondit un Japonais aux cheveux courts et drus.

Katsutoshi Tomonaga était un « samouraï » au service du Yakusa, une de ces organisations puissantes et incontournables qui avait délégué ce champion de kendo et d'aïkibudo comme chef de la sécurité à bord du Seamorgh'N. Grâce à sa présence à ce poste, la moitié du matériel électronique du Livingstone fut gracieusement offert par ses commanditaires. Un refus de la CIES eût conduit à un embargo de la part du pouvoir nippon tel que jamais le vaisseau n'aurait pu exister, car le gouvernement-consortium du Yakusa était le généreux, mais susceptible mécène de l'expédition.

À part ses diverses ceintures noires, aucune indication ne fut affichée à l'écran. Pas même son appartenance à la puissante société nipponne. Nic haussa les épaules : il fallait s'y attendre, les informations fournies par les différents organismes sur leur représentant étaient souvent vagues et incomplètes. Mais son flair le poussait à faire confiance à cet homme et il estimait qu'il ferait un bon officier de sécurité.

— Et maintenant, qui de ces dames désire dévoiler son identité ? fit le commandant en tendant la télé-souris, un objet archaïque encore utilisé pour donner prestance aux orateurs.

Ce fut la chef médecin qui commença. L'Égyptienne copte, membre de la secte d'Héliopolis, semblait toute désignée pour veiller à la santé des habitants de ce « Lego » volant. Lucien brûlait d'envie de lui demander si son nom était le sien ou un titre initiatique quelconque. En tout cas, il se voyait mal l'appeler Nefertiti, sans devoir retenir un sourire amusé. Malgré une chevelure aux mille et une tresses encadrant ce visage pharaonique, il décida que la familiarité des gens de l'espace siérait mieux que le protocole incertain d'une royale antiquité. « Toubib » ou « Adela » simplifierait les rapports qu'il ne pût classer par avance de chaleureux ou de distante courtoisie, tant le regard noir de la femme sombrait dans le mystère longuement entretenu par un fard rappelant les dernières lueurs du jour, l'heure où pointe Vénus.

Quant à la suivante, la très — trop — séduisante Diana, chef scientifique du Sea-morgh'N, il semblait logique qu'elle fût neuromiméticienne. « La Brésilienne doit s'y connaître en neurones mâles grillés... » pensa Nic, lors des présentations. Ses supérieurs lui avaient fait tant d'éloges sur ce brillant cerveau qu'il fut surpris de voir que le corps café au lait qui l'abritait n'en méritait pas moins. Mais ce qui frappait encore plus le commandant était le caractère exubérant et sympathique de ce personnage qui semblait dépouillé de tout complexe. Elle ne semblait jouer ni les fausses modesties ni les intouchables préciosités. Il était facile de deviner pourquoi on l'avait promue au rang de premier scientifique du Livingstone : « on » avait voulu l'éloigner de son poste sur Terre. Trop belle pour être honnêtement élue, trop intelligente pour rester soumise, trop intègre pour se compromettre. Pire, c'était une non-conventionnelle qui affichait son indépendance d'esprit en teignant ses longs cheveux noirs de nuances fluorescentes du carmin à l'outrémer rappelant

ainsi qu'elle était une fille élue du Vaudou. L'envie et la jalousie avaient dû tisser dans l'ombre leur toile d'intrigues. Mais l'aventure du Livingstone vint à point. Il fallait choisir des êtres hors du commun et c'était l'occasion de faire d'une pierre deux coups en se débarrassant des gêneurs. Il fallait une élite pour conquérir l'Espace, et celle-ci s'était recrutée parmi les têtes fortes et les huruberlus de génie !

Ce fut enfin au tour de Jeanne. Elle n'aimait guère l'obligation de se présenter comme le lui avait imposé son mari. Mais, à la fin, elle fut rassurée quand elle vit que les seules spécificités que les Administrateurs de la Terre avaient consignées dans son dossier étaient qu'elle fut Québécoise francophone et qu'elle avait une prétendue relation avec les templiers. Jeanne découvrit ce jour-là que son nom, De Charnay, avait été lié à l'histoire obscure de cette chevalerie monastique. Pourquoi ce détail insignifiant ? Quel machiavélisme se cachait derrière cette information anodine qui avait de l'importance pour les pontes de la CIE ? Contrairement à son mari, elle se méfiait de ces gens-là. N'était-ce pas le seul organisme, de plus planétaire, qui avait survécu avec un pouvoir incontesté à l'émiettement de tous les organismes internationaux ? Elle avait l'impression que c'était dans ces sacrosaints bureaux que se tramait le destin de l'humanité. Et Lucien exécutait inconsciemment la tâche qui lui était assignée. Elle se sentait maintenant comme une pièce posée sur l'échiquier en début de partie, quelque part dans la rangée royale.

Il était logique que son mari ne sût quelle confiance accorder aux nouveaux cadres qui lui étaient imposés. Or, on ne pouvait être à la tête d'un millier de pionniers sans avoir une équipe sûre. Pourtant, il avait choisi de ne s'en remettre qu'à l'intuition lorsqu'il avait convié le Japonais

et les deux nouvelles recrues à former le premier noyau de commandement. Si la confiance s'instaurait entre eux, chacun devrait jouer un rôle capital dès les prochaines heures.

Jeanne se demandait si la CIES n'avait pas prévu le comportement de Lucien. Il est vrai qu'elle-même connaissait les intentions de son mari. Il voulait réunir autour de lui les trois spécialistes de la communication, celle de la psyché, pour Adela, de l'intelligence, artificielle ou non, pour Diana et enfin, pour elle-même, celle de l'éther, du langage poétique au diplomatique, quels que soient le média, le transport, le protocole et le codage. Et comme par hasard, ces trois expertes se voyaient en plus auréolées de merveilleux comme quelques prêtresses magiciennes ! Cela correspondait bien à l'esprit machiavélique des concepteurs du Seasmorgh'N, maîtres absolus de l'espace et du réseau mondial dont ils géraient seuls les attributions des clés d'accès. Lucien avait beau prétendre, pour preuve d'honorabilité morale, que la CIES était née de la fusion de tous les fabricants de fusées et de satellites, entraînant dans leur sillage des pans entiers de la recherche scientifique de Kyoto à Berkeley en passant par l'Académie des Sciences de la Russie occidentale, le Centre Européen de la Recherche et bien d'autres organismes réputés, pour Jeanne, tout cela n'avait abouti qu'à la naissance d'un monstre tentaculaire contrôlant toute la pensée du monde.

Nic savait qu'il était estimé dans le milieu fermé des astronautes malgré ses convictions politiques, et Jeanne serait sa plus fidèle adjointe quant aux relations avec la Terre. Mais elle ne pouvait rester vingt-quatre heures sur vingt-quatre, devant sa station prête à intercepter toute information anormale. Aussi, Diana était son second

atout. Elle devait apprendre à l'ordinateur central à surveiller les intrusions et à n'obéir qu'à certaines personnes dignes de foi. Nic se méfiait entre autres du responsable des bases de données, un certain Ytzhak Agnon. À bord de l'astronef, il y avait trop de musulmans, dont des intégristes réputés dangereux, pour ne pas redouter quelques indiscretions de cet Israélite de la branche révolutionnaire et dure de l'Organisation de Libération de Palestine. Les renseignements stockés dans l'ordinateur n'étaient guères élogieux. Ils présentaient l'informaticien comme un homme paranoïaque, au psychisme tortueux, voire pervers, aux yeux mêmes de ses paires. Comme Nic et bien d'autres mêlés au périple, ce volontaire désigné pour le Grand Voyage était un évincé. Pour ce genre de personnage nuisible, le commandant devait s'en remettre à la clairvoyance du médecin égyptien. Il ne croyait guère en ses prétendus pouvoirs parapsychiques, mais elle avait la réputation d'être une fine psychologue.

Quant à Katsutoshi, il fallait compter sur son étroite collaboration pour éviter toute indiscipline, tout règlement de compte entre antagonistes, pire, toute mutinerie. Un quart de l'équipage était gens d'armes. La plupart des membres avaient été recrutés dans les mouvements les plus armés. Intrigants, tueurs et kamikazes foisonnaient à bord. La moitié au moins des habitants de cet îlot de l'humanité croyaient avoir toutes les meilleures raisons de haïr quelqu'un d'autre parmi l'équipage, et de l'éliminer, quitte à faire sauter le Livingstone par la même occasion.

Tous les membres du voyage devaient être trilingues et maîtriser les deux langues véhiculaires des astronautes : l'anglais et l'espagnol. Pouvoir s'exprimer à l'abri des indiscretions pouvait être un atout. Nic y avait songé. Peu nombreux étaient ceux qui parlaient le français, à bord

du Sea-morgh'N, et, à l'exception de l'astrophysicien Tcherenkov, ils faisaient tous partie du milanaute maître. De plus, en dehors de Jeanne, seule Cheng-Yi Wu connaissait la langue japonaise.

Les présentations terminées, le petit groupe sortit des quartiers de Nic pour rejoindre les autres dans la salle des commandes. Lucien souriait en voyant évoluer ses quatre compagnons en apesanteur. C'était leur première sortie dans l'espace. Derrière lui, il remarqua que Stella, l'une des orphelines de son clan, les rejoignait. Elle avait attendu patiemment que le commandant eût terminé sa réunion pour quitter sa chambre. En raison de sa fonction d'ordonnance, elle logeait à côté du bureau de Nic. Or, les pièces d'habitations étaient toujours groupées par quatre. Sauf près des sas, trois chambres donnaient sur une pièce commune. Cette dernière servait de salle de travail adaptée au trio qui la partageait. Les fonctions variaient de l'atelier au cabinet médical en passant par l'échoppe, voire la chapelle. Stella comme William, son frère de clan, n'étaient pas non plus de vieux astronautes. Mais les autres avaient une sacrée réputation derrière eux.

Roxane Kharezmi, le pilote français, et Andy Florey, le navigateur australien, étaient sanglés à leur siège, face à leur pupitre, prêts pour une sortie d'orbite immédiate. Roxane avait un dossier bien rempli, car elle appartenait à presque toutes les organisations qui avaient un rapport avec la libération de la femme. Nic se demandait comment elle pouvait être efficace dans un tel déploiement d'activité. Pourtant, peut-être mue par une volonté farouche de fuir son milieu familial et social, elle était devenue l'une des meilleures pilotes. Andy était son contraire. Posé et calme, l'Australien était à l'image de la superpuissance qu'il représentait. La Communauté du Pacifique de

toutes les îles de cet océan était devenue, sans tambour ni trompette, l'union la plus riche et la plus développée.

Les deux ingénieurs, la blonde Sissel Ende, spécialiste en survie, et le noir Gus Arrow, le « chef mécano », attendaient impatiemment de visiter le reste du Livingstone. Nic comprenait leur désir, mais il préféra qu'ils se contentent, pour l'instant, du milanaute maître afin qu'ils soient présents pour accueillir la seconde équipe, celle de Betty Brown. Seuls le pompier Condor Quispe et Katsutoshi purent s'absenter pour commencer à examiner une dernière fois le vaisseau avant l'arrivée du reste de l'équipage et des passagers. Il fallait tout d'abord s'assurer qu'une bombe n'était pas cachée avant et pendant le chargement, dans les entrailles du Sea-morgh'N. Les autres pouvaient vaquer à leurs affaires puisqu'ils ne quittaient pas le milanaute maître. Alicia Ramon et Prosper Jibahu préparaient le dispensaire avec Adela, et Diana s'était retirée dans ses quartiers avec Cheng et Frans Cormaek. À première vue, les quinze officiers de Nic semblaient former un groupe cohérent, encore qu'il craignît quelque difficulté entre Stella et Frans. Ils étaient tous deux Sud-Africains, et leurs aïeux s'étaient entre-tués. Mais ni l'une ni l'autre ne paraissaient possédés par le démon de la revanche.

Par contre, c'était la première fois que Gus et Betty se trouvèrent à l'intérieur d'un même vaisseau. L'ingénieur venait du Bronx, où il militait activement contre le pouvoir métis jusqu'à la première scission, et Betty était originaire du Colorado, un État « ennemi ». Pourtant, la femme ne se souciait guère des problèmes raciaux et n'avait aucun ressentiment envers les Noirs, sinon elle n'aurait pas choisi comme premier officier scientifique, un Tutsi-Congolais. Elle aussi se trouvait à bord du Li-

vingstone plus pour d'obscures raisons politiques que pour ses qualités incontestables.

BB, comme on la surnommait, postulait au secrétariat général du plus puissant syndicat du monde : la Confédération Internationale du Transport. Déjà, avant la Terreur, les grèves des transporteurs pouvaient ébranler suffisamment un gouvernement pour en provoquer la chute. Depuis, les petites organisations nationales s'étaient rassemblées et pouvaient non seulement immobiliser un pays, mais aussi provoquer des embargos incontournables. L'asphyxie d'un État pouvait, dès lors, provenir de l'intérieur comme de l'extérieur.

Betty était connue de tous les « transporteurs de l'espace ». Mais ceux qui connaissaient mieux cette diabolisse savaient qu'elle méritait le poste qui lui était attribué. Nic fut satisfait de savoir qu'elle était son alter ego, son « coco ». Un milanaute était toujours composé de deux équipes d'astronautes, chacune ayant à charge douze heures de travail. Chaque groupe devait pouvoir être autonome.

Lorsque le Sea-morgh'N était conduit par plusieurs milanautes, l'un d'eux était le maître, et ses deux capitaines devenaient les commandants de l'ensemble du vaisseau. Cette situation amusait les habitants de l'espace qui raillaient les rampants : « Chez nous, pas de problème d'alternance politique ! Il suffit de se lever à la bonne heure ! »

— Approche du tychodrôme 2. Procédure d'arrimage.

La voix de Roxane arracha Nic de sa méditation. Il fixa un coup d'œil à l'horloge et ébaucha une moue approbatrice. Trois heures pile, la deuxième navette était ponctuelle.

Quelques instants après, BB apparut par le sas. Quel que fût le motif qui eut pesé dans la balance pour qu'elle

se retrouvât à bord du Livingstone, elle fut radieuse, et son accolade chaleureuse avec Nic en disait long. Puis, reprenant une attitude plus sereine, elle accorda aux autres le salut des astronautes qui n'était ni plus ni moins l'ancien signe des scouts : d'une part l'index, le majeur et l'annulaire tendus et serrés l'un contre l'autre, et d'autre part, le pouce replié sur l'auriculaire. On prétend que ce geste avait une signification symbolique, mais pour les gens de l'espace, il s'agissait de marquer une différence par rapport aux militaires. Tout en ayant la même discipline de groupe, ils rappelaient ainsi qu'ils étaient des routiers, des pionniers ou des éclaireurs.

Betty avait choisi la permanence nocturne pour son tour de commandement. Normalement, c'était elle qui devait être en poste jusqu'à six heures. Voyant la fatigue se dessiner dans le regard de son chef, elle lui proposa de prendre le relais jusqu'à midi afin qu'il puisse un peu récupérer. Elle vainquit la réticence de Nic, en arguant que la première journée était exclusivement réservée à l'installation des astronautes, et qu'il valait mieux garder ses énergies pour l'arrivée des colons, civils ou militaires.

Dans la matinée du troisième jour, chaque milanaute, ainsi que le module spécial d'observation et de détente, le H6, était au complet. La grande salle du Sea-morgh'N y fut inaugurée pour ce premier petit déjeuner en commun. Sur l'estrade amovible, Nic présenta à ses côtés l'état-major du vaisseau aux deux cents et quelques astronautes. Aucun discours, si ce n'était le toast levé en se souhaitant mutuellement « bonne route ! ». Les hommes n'avaient guère le temps de festoyer. Il fallait accueillir le reste des voyageurs, des « rampants » cette fois-ci, et régler les maints détails qui les attendaient avant le grand départ.

Lucien Porte se rendit compte soudain que sa vie basculait. Étranger parmi des étrangers, il était devenu un Membre de la Communauté. Une communauté étrange, cloîtrée dans le frêle Livingstone, où mille idées divergentes tendaient vers un seul objectif : créer un nouveau monde. Et il en était le guide.

Chapitre 2. L'organisation à bord du Livingstone.

Extrait du journal personnel du commandant Lucien Porte du Livingstone.

Longtemps, j'ai cru que le nom de mon vaisseau était lié à un conte : Jonathan Livingston Seagull. Cette histoire me séduisait, car elle prônait la liberté, la vraie liberté, celle d'être soi, de se dépasser...

Mais, Jeanne me fit remarquer que ce Livingston-là n'avait pas de « e » final.

Selon elle, il s'agirait peut-être d'un personnage célèbre, sans doute David Livingstone.

Pourquoi pas, d'ailleurs, Livingstone était un explorateur qui disparut au coeur de l'Afrique. On dit qu'un reporter du nom de Stanley le retrouva en disant une phrase célèbre (je me demande pourquoi) : « Docteur Livingstone, je présume ? ». Ce docteur ne s'était pas perdu. Il refusait tout simplement de revenir à la « civilisation ».

Une autre métaphore ?

Lentement, régulièrement, les navettes apportaient leur chargement d'hommes et de matériel. À bord, des regards s'extasiaient en contemplant le Sea-morgh'N, le futur vaisseau des nouveaux arrivants. Parmi eux, peu nombreux étaient ceux qui avaient déjà quitté la Terre, et encore moins ceux qui avaient pu observer de près ces Sea-morgh'N qui ressemblaient à des bijoux d'orfèvre avec leurs facettes aux mille feux.

Sea-morgh'N désignait toutes les constructions spatiales assemblées de trois catégories d'éléments normalisés : les astrolabs, les milanautes et les tychodrômes.

Le Livingstone, mu par trois milanautes, ressemblait à d'énormes labradorites à cause des reflets de couleur bleu électrique et vert luisant qui couraient sur la surface de marbre noir. Avec leurs puissants propulseurs conçus pour la guerre, ils n'avaient jamais été utilisés autrement qu'en locomotive de l'espace.

Les astrolabs avaient la même forme de prisme droit à section hexagonale. Mais ils étaient bâtis dans un autre matériel. La coque ressemblait à un vitrail plongé dans la nuit. Les facettes isophotes, plus résistantes que l'acier, reflétaient d'étranges lueurs irisées. Par endroits, des percées lumineuses et verdâtres indiquaient la présence d'un hublot ou d'un sas muni d'un collier d'arrimage. L'assemblage avec d'autres unités formait en général des roues ou des cylindres poussés par les milanautes puis, éventuellement, laissés en orbite autour d'un astre. À l'origine, les astrolabs étaient des laboratoires de recherche. Peu à peu, ils servirent au transport de tous les équipements de communication, de survie et des quartiers d'habitation pour les longs voyages. Ce « verre » était capable de réguler par transparence ou par réflexion la lumière, de l'infrarouge à l'ultraviolet, réduisant ainsi les dépenses d'éclairage et, surtout, de régulation

thermique. En revanche, les faces exposées aux ardeurs solaires se transformaient en miroirs éblouissants qu'évitaient de regarder les pilotes de navettes. Vus de l'intérieur, ces panneaux protecteurs se comportaient à l'envers. En général, ils ressemblaient à des vitres dépolies recouvertes de givre ou de poussières adamantines, sauf quand ils devenaient transparents pour observer l'extérieur.

Les tychodrômes étaient des navettes capables de voler en atmosphère ou de flotter sur des fluides denses. Au repos, ils ressemblaient à de grosses punaises des bois plantées sur les Sea-morgh'N. Ils étaient souvent utilisés pour engendrer une rotation de la station sur elle-même lorsqu'elle était en orbite ou pour corriger des trajectoires. Pour l'instant, ils continuaient leurs va-et-vient entre la Terre et le Livingstone, rapportant toutes les trois heures leur lot de seize nouvelles âmes élues pour le grand voyage.

Les pionniers étaient composés de quatre groupes professionnels. Les astronautes étaient chargés de conduire le vaisseau à bon port. Les gens d'armes devaient protéger la colonie aussi bien vis-à-vis de l'extérieur que de l'intérieur. Les scientifiques, nombreux, étaient de grands sorciers pour résoudre tous les problèmes et élucider tous les mystères à venir, imprévus et imprévisibles. Enfin, les artisans assuraient le maintien d'une vie sociale normalisée.

Nic et Betty tenaient à ce que les nouveaux arrivants pénètrent dans le Sea-morgh'N par le milanaute maître. Cela leur permettait de faire les présentations, de distribuer le traditionnel « Bienvenue à bord », et d'en profiter pour connaître ces individus qu'il fallait loger le plus astucieusement possible afin d'écartier toutes sources de conflits.

À 12:00, Katsutoshi, le chef de la sécurité, avait passé à la ceinture son sabre, arme qu'il jugeait plus digne de ses fonctions que le pistolet d'ordonnance des astronautes, pour accueillir les premiers gens d'armes.

Le Japonais s'était arrangé avec les autorités de la CIES et l'accord de Nic, pour recevoir en personne les guerriers et les justiciers, laissant au chef des pompiers le soin de s'occuper des hommes du génie et des sapeurs. L'armada du Livingstone ressemblait à la Légion étrangère par son mélange de populations et la dureté de caractère des hommes recrutés dans les milieux les plus révolutionnaires de la Terre. Mais l'ascendant des deux officiers subjuguait leurs subordonnées. L'âme soldatesque est encline à se plier à la hiérarchie avec d'autant plus de facilité qu'elle est représentée par des êtres de vaillance et de noblesse. Le Japonais s'était assuré l'obéissance de tous jusqu'à la fin de la mission, c'est-à-dire la découverte d'un nouveau monde. Il était confiant et savait qu'il n'y aurait aucun acte terroriste, ni même la moindre bagarre. Il avait d'ailleurs été clair lorsqu'il avait annoncé que tout gendarme qui serait cause de désordre serait passé au fil de sa lame.

Il n'en était pas de même pour les artisans dont les premiers représentants débarquèrent à 06:00 heure du quatrième jour.

Comme tous les colons, ces derniers appartenaient à des organisations puissantes et peut-être plus dangereuses encore que celles des gens d'armes, car elles étaient plus discrètes, comme Nic put s'en rendre compte. En effet, avant chaque arrivée de personnel, il étudiait le dossier de chacun. Il reconnut ainsi immédiatement le blanchisseur dans le groupe qui se fauflait à travers le sas. Comme prévu, l'homme portait un uniforme

blanc et s'était coiffé d'une sorte de bonnet tibétain, blanc, lui aussi.

Gus pâlerait en voyant l'un de ces Hommes Blancs dont il connaissait les noirs desseins. Par chance, le sas d'accueil n'était pas un endroit fréquenté par le susceptible ingénieur. Il réagissait de façon si épidermique qu'il valait mieux remplacer le mot nègre par mélanoderme même dans les expressions les plus traditionnelles et dépourvues de toute allusion raciste.

Nic avait pour mission de conduire tous ces gens sans « incident ». Il devait s'acquitter de sa mission, un challenge, et réussir à débarquer le même nombre de passagers qu'il en avait embarqués. Après les traditionnelles formules d'accueil, le commandant s'adressa solennellement aux nouveaux venus.

— Messieurs, je signale que la CIES impose une tenue réglementaire stipulée dans le contrat que vous avez signé. Je suppose que vous pouvez croire que vos habits seront fournis à bord du vaisseau comme la tenue de survie. Je constate en effet que certains d'entre vous ne sont pas en règle, ajouta-t-il en appuyant son regard sur le blanchisseur.

— Comment ! s'exclama l'homme en blanc, autant indigné que surpris par le reproche. Je considère que la CIES n'a pas à me dire comment je dois m'habiller dès l'instant où j'ai respecté les consignes de sécurité de la norme NASE. Cela fait plus de cinq ans que j'exerce mon métier à bord de Sea-morgh'N et je connais bien le sujet.

Nic n'en douta pas. Les blanchisseurs étaient chargés de recycler les vêtements usagés, tâches indispensables à bord des vaisseaux aux longs cours.

— Je connais les lois de l'astronautique et je suis civil, enchaîna l'homme avec arrogance. Et ce n'est pas la face de citron qui vous sert de chef militaire qui m'intimidera.

Je me plaindrai pour violation des droits de l'homme. Quel est ce vaisseau ? On ne laisse jamais la paix aux honnêtes gens !

Katsutoshi était présent par pure coïncidence sur la plate-forme de transfert. Le Japonais qui fit comme s'il n'avait rien entendu se jura de garder à l'œil ce gaijin¹ au nez particulièrement bien développé, et noté tout en haut de sa longue liste de personnalités dangereuses à surveiller. Nic menaça l'homme d'expulsion au prochain manquement de respect vis-à-vis du commandement du vaisseau. Il ne pouvait guère faire plus et chacun, hélas, le savait. Mais, il ne pouvait pas laisser passer cette attitude sans réagir. De plus, cet avertissement lui laissait la fraction de temps nécessaire pour réagir quant à la fameuse norme derrière laquelle se retranchait le blanchisseur afin de conserver l'uniforme de la secte atlantéenne. Puisqu'il voulait jouer avec ses droits et la loi, Nic s'en servirait aussi, et les lois, c'était connu, étaient à double tranchant.

— J'apprécie votre souci de conformité en l'occurrence, mais vous avez oublié un détail. Le fait que nous soyons dans un vaisseau expérimental ne vous rappelle-t-il pas un petit alinéa ?

Nic laissa à l'homme quelques secondes de réflexion, juste assez pour ébranler sa morgue.

— Cet alinéa, reprit le commandant, stipule que lors d'une expédition militaire, expérimentale ou exploratrice, les passagers, civils ou non, sont tenus de respecter les consignes NA-CL.

Ces dernières étaient draconiennes. Toute personne à bord du vaisseau était considérée comme un astronaute à part entière avec ses droits et surtout avec ses devoirs, à

1 Terme japonais souvent utilisé pour désigner les étrangers blancs.

commencer par le respect absolu de la hiérarchie, sous peine d'être jugée et punie de mutinerie.

La norme NA-SE se limitait à préciser la nature des vêtements qui devaient protéger le voyageur en cas d'incendie, de dépressurisation et de forte accélération. Il fallait même que le matériel fût antiallergique et recyclable. Cela, le blanchisseur le savait très bien. Mais la norme NA-CL qui classait les habits en quatre catégories, hygiène, confort, travail et survie, décrivait avec minutie même la coupe et la couleur puisqu'il s'agissait d'uniformes réglementaires. La liste des recommandations était si longue et les interdictions si nombreuses qu'on pouvait découvrir, au sujet de la première classe d'habits regroupant les effets de corps et les appareils orthopédiques, que toutes fioritures, broderies, dentelles étaient prohibées sous prétexte de minimiser les aspérités et les accrocs. La deuxième classe dite de confort décrivait en réalité la tenue standard et ne comportait que deux pièces, une combinaison moulante assurant les fonctions d'isolation en environnement normal et une longue tunique descendant jusqu'à l'aîne. Cette dernière intégrait plusieurs puces et capteurs permettant entre autres l'identification et la localisation de chacun. L'aspect soyeux du tissu qui ne comportait aucune couture était dû à un fil arachnéen qui cumulait à ses nombreuses qualités de souplesse et de résistance, celles de fibre optique. La couleur de l'uniforme était imposée en fonction du teint de la peau. En effet, il avait été jugé par les experts de la sécurité en milieu hostile que le visage devait pouvoir être observé distinctement afin de constater aisément la moindre anomalie de santé. Au grand dam du blanchisseur, ce dernier serait contraint de porter le noir qu'il abhorrait. Certes, il pouvait revêtir la tenue de travail qui selon ses fonctions ressemblait à une salopette en toile

bleu délavé, bardée d'horribles bandes violettes fluorescentes sur la poitrine, les omoplates, les poignets et les chevilles. En tout cas, aucun couvre-chef, autre que ceux des tenues autorisées, n'était toléré.

Cette distinction de couleur vestimentaire en fonction du teint de celui qui portait l'uniforme ne pouvait en tout cas pas être taxée de discriminatoire, car il était aussi facile de changer la pigmentation de peau que celle de l'iris ou de chevelure. De plus, ces variations pigmentaires étaient si aisément réversibles qu'elles autorisaient pratiquement de revêtir l'habit de son choix. Il n'était pas possible d'en faire autant pour la chirurgie plastique, ce qui rassurait le blanchisseur qui aurait eu l'impression que les autres races le dépouilleraient de ses nobles caractéristiques de bon arien. Quant aux tatouages, abhorrés aussi par les membres de la secte atlanthéenne, ils restaient tout aussi indélébiles que par le passé, et Katsutoshi pouvait garder en toute tranquillité le fier ryû² qui ornait son dos.

En attendant d'enfiler la quatrième classe de vêtement, le scaphandre de survie, rien n'interdisait la tenue d'Adam, conclut Nic, avec une pointe d'ironie. Ce qui ne pouvait tarder, car il invita les arrivants à passer par la porte uniformément verte, sans croix ni croissant, celle du dispensaire où Adela les examinerait avant d'accorder l'autorisation définitive de rester à bord.

C'était d'ailleurs à la fin de la consultation que les voyageurs enfilaient leur uniforme préparé dans les minutes qui suivaient la mensuration. Cette visite fut un véritable calvaire pour le blanchisseur qui ne tarissait pas de sectarisme. Il fut accueilli par un Noir et une femme qu'il étiqueta d'Arabe. Il devait se mettre nu devant ces « deux-là ». Non seulement physiquement, mais aussi

2 Le dragon japonais

mentalement, avec toutes leurs questions indiscretes. Adela n'eut même pas la décence de lui fournir une chemise d'hospitalisation lorsqu'elle le pria de passer, nu comme un ver, dans la pièce voisine pour lui montrer le générateur de vêtements et lui apprendre, ce qu'il savait déjà, qu'il aurait par la suite la responsabilité de cette machine. En effet, comme le stipulait le règlement, tous devaient entretenir dans leur quartier une certaine quantité de matériel de la communauté volante. C'était à ce prix, somme toute, léger que chacun disposait d'une chambrette individuelle. En attendant, c'était Prosper, le médecin noir, qui introduisait la cartouche de mensuration dans le générateur de vêtements, et en ressortit au bout de quelques secondes une « chose » qu'il osa présenter. La nausée faillit submerger le blanchisseur. L'objet par sa texture et sa transparence évoquait un autre utilisé régulièrement depuis les décennies du SIDA. Quant à la forme ! Une sorte de maillot de catcheur du début du vingtième siècle. Prosper, qui n'avait pas réalisé que la mine de dégoût du personnage était due au fait que ses doigts noirs fussent en contact avec les frusques du Blanc, crut que le dépit découlait de l'aspect insolite du slip :

— Désolé, maître blanchisseur, les mesures ont révélé que votre abdomen doit être soutenu, d'où cette coupe qui ne vous est peut-être pas habituelle. De plus, fit-il avec un sourire qui se voulait aimablement complice et qui fut interprété comme un sarcasme, je vous conseille de le porter si vous ne voulez pas que votre embonpoint ombrage votre masculinité. « Comme vous le savez, l'uniforme est très moulant », insista-t-il.

Adela savait déjà qui était son patient et, elle qui savait normalement respecter la pudeur de ses visiteurs, se retourna en entendant la petite phrase de son infirmier. Elle

faisait semblant de réfléchir distraitement analysant le comportement du blanchisseur, mais un diable lui souffla dans l'oreille de faire face à l'homme et de le dévisager comme un singe de laboratoire. Ce type ne lui revenait pas, et s'en prendre à son chef chirurgien était un affront personnel.

Le blanchisseur se sentit rassuré de voir que la femme s'intéressa à lui. Entre deux maux, il préféra le moindre et la présence de ce médecin lui permettait d'ignorer celle de Prosper Jibahu qu'il prenait pour un vulgaire infirmier. Il fut sur le point d'apostropher l'Égyptienne, quand la menace de Nic lui revint à l'esprit. Un médecin comme elle devait faire partie de l'encadrement du Livingstone, estima-t-il. Prudemment avec une voix douceâtre, il lui adressa la parole :

— Je me permets, Madame, de vous faire remarquer que vous n'avez pas respecté les arômes que j'ai indiqués dans ma fiche de préférences. Celui-ci est du musc slave.

Il flairait avec dédain le lubrifiant qui enduisait le tissu afin que ce dernier adhère à la peau sans recours aux élastiques. Les crèmes de contact étaient toujours parfumées et il était possible de choisir parmi une centaine de fragrances. Lui, ne désirait que le Yellow Stones aux odeurs de térébenthines sulfureuses, rappelant des parcs de sa terre. Et voilà qu'on lui imposait de puer le « tzigane ».

La femme sourit, plus amusée que scandalisée.

— Dois-je vous rappeler que vous êtes dans un cabinet médical ? Nous ne disposons pas comme vous, dans votre métier, de toute la panoplie de senteurs. Nous n'avons que celui-ci ou du yuzu³. On dit qu'il servait aux geishas. L'auriez-vous préféré ? Il est toujours possible de changer.

3 Parfum à base d'yuzu, un agrume d'Extrême-Orient.

Le blanchisseur n'essaya même pas de répliquer, et s'empressa d'enfiler le maillot sous le regard intense du médecin qui le gênait, surtout quand il rangea ses bijoux de famille. Il ressentait la désagréable impression de se trouver face à un juge ou à un expert en train d'estimer sa virilité d'un œil critique. La femme était à l'aise, plantée sur le sol grâce à ses chaussons magnétiques, alors que lui n'en avait eu en prêt que pendant la mensuration. Heureusement, il était habitué au manque de pesanteur, car il exerçait son métier depuis de nombreuses années dans les paquebots de l'espace.

Quand Jibahu revint avec l'uniforme, il se dépêcha afin de se libérer du regard diabolique de la doctoresse. Il se sentirait, malgré tout, plus à l'aise dans cette tenue trop féminine de danseur d'opérette. S'il avait su que les raisons étaient principalement égalitaires, il aurait été sûrement malade. Car le but de l'uniforme astronautique était justement de symboliser l'égalité des membres d'un vaisseau et non d'imiter une structure militaire. La survie dans l'espace imposait une forte cohésion des membres d'une expédition.

Le blanchisseur revint dans le vestibule d'accueil au même instant où surgirent Jeanne et Ytzhak. Le Juif portait toujours la cagoule intégrée à l'uniforme afin de garder la tête couverte comme le lui imposaient ses convictions religieuses. La barbe, cachée par la mentonnière, émaciait un visage pourtant large où se lisait la colère. Nic constata que sa femme partageait la même ire. Il savait que celle-ci ne ménageait pas ses propos lorsqu'elle tançait quelqu'un. C'était rare, mais quand la Québécoise s'énervait, elle savait d'instinct comment blesser son interlocuteur. Elle n'avait pas pu accéder à la base de données, car l'administrateur avait oublié de l'introduire dans la liste des accès. Oubli que l'un justifiait par le fait

qu'il fallait du temps pour peaufiner la mise en œuvre du système et que l'autre déniait, invoquant la longue période de préparation du Sea-morgh'N.

Le commandant n'eut pas le temps de régler le différend, car le blanchisseur qui venait de sortir du cabinet d'Adela accaparait son attention et constata immédiatement l'infantile hargne boudeuse du personnage qui s'était refusé à moirer son uniforme comme les autres passagers puisqu'il était prévu, en effet, de permettre certaines variantes pour rompre la monotonie et permettre l'expression de l'individu. Malicieusement, le commandant feignant une affable courtoisie de steward s'adressa à l'homme dépourvu de son bonnet blanc.

— Si vous tenez à vous coiffer pour quelque raison philosophique, vous pouvez suivre l'exemple de Monsieur Agnon. Vous avez le choix entre la cagoule de l'uniforme et la capuche de la tunique.

— Vous me prenez pour un... le blanchisseur ravala l'insulte qui lui brûlait la langue et continua en chuintant... Juif ! Je porte mon bonnet ou rien.

La mauvaise humeur de l'Israélite changea instantanément de cible. Et Nic eut le temps d'observer le croisement haineux des deux regards. Apparemment, le problème informatique était relégué aux oubliettes ce que confirma Ytzhak en se hâtant de lâcher avant de s'éclipser :

— Avec votre permission, Mon Commandant, j'ai du pain sur la planche.

Jeanne jeta un coup d'œil interrogateur à son mari. « Reste ici, et laisse-le en paix pour l'instant », répondit-il à haute voix. La compagnie de quelqu'un de « normal » lui faisait du bien alors que l'officier japonais s'en était retourné à ses occupations, laissant seul Nic avec les nouveaux.

Les autres artisans étaient heureusement plus sympathiques et un bavardage anodin s'établissait pendant que l'un après l'autre rendait visite au chef médecin. Aucun d'entre eux ne sortait en grognant du cabinet, certains paraissaient même radieux, voire hilares. Il est vrai qu'Adela savait aisément mettre en confiance n'importe qui. Elle venait de donner aussi les preuves qu'elle pouvait déstabiliser sans vergogne.

Quand tous les nouveaux furent prêts dans leur nouvel uniforme, Nic, toujours accompagné de sa femme se mit à guider les futurs hôtes de « son » vaisseau vers leur quartier respectif. Pour la première fois depuis son arrivée, le blanchisseur se décrispa quand il sut que ses deux voisins étaient de bons chrétiens et des non colorés. Il fut tout aise de savoir qu'il était libre de vivre comme il l'entendait dans sa chambre hormis la limitation en bruit, car les parois n'étaient pas particulièrement insonorisées. Au courant de cette loi, dans la pièce contiguë, l'Irlandais responsable de l'esthétique masculine s'était procuré une cornemuse « électrique » qu'il pouvait écouter dans ses casques sans perturber le silence des lieux. Le troisième larron avait logiquement une fonction compatible. Le Corsaire, comme se dénommaient les citoyens de la Corse-Sicile, était spécialisé au service de la séduction féminine. L'originalité de ce bel Apollon résidait dans le fait qu'il était le seul dans le Livingstone qui luttait pour une cause non indépendantiste, rêvant par la même occasion, d'un grand empire. Peut-être était-ce par mégalomanie qu'il avait poussé le moireur au maximum, car son uniforme scintillait d'étoiles bleues et jaunes comme si le tissu était broché de paillettes d'or et de fibre de titanite.

Les passagers à peine installés, un homme de Katsuto-shi se présentait pour assurer la visite guidée du reste du bâtiment. Nic n'avait que le temps pour retourner à son

poste d'accueil évoluant rapidement par bond dans l'apesanteur qui lui était familière.

Pendant une semaine, il continuait à recevoir et à loger les voyageurs. Il n'eut plus d'artisans phénomènes comme le blanchisseur, bien que Betty lui rapportât que deux de ses nouvelles têtes semblaient hors du commun, il s'agissait d'une *pasionaria* philippine et d'un prétentieux émir.

Quant aux personnalités scientifiques, il n'y avait rien à redire. L'originalité ou les maniaqueries de certains prêtaient plus à sourire qu'à inquiéter. Tant qu'il n'y avait pas de savant fou ni d'eugéniste apprenti sorcier, Nic se sentait à l'aise. Le seul incident fut la fois où une alerte à la bombe se déclencha à cause de l'un de ces grands cerveaux qui préférait les vieilles horloges mécaniques aux appareils modernes pourtant beaucoup plus précis.

En tout cas, ce ne fut pas avec ce type d'engin que l'heure du *Sea-morgh'N* fut programmée. Tout l'embarquement s'était déroulé dans les délais et le vaisseau était prêt pour le voyage.

Les deux commandants, Betty et Nic, étaient sur la passerelle.

— Propulsion de confort, accélération de croisière, articula ce dernier à l'adresse du pilote.

— Propulsion de confort, accélération de croisière, fit en écho Roxane, pour signaler qu'elle avait compris l'ordre et qu'elle l'exécutait.

— Trajectoire calculée ! Nous atteindrons 1G dans cent une heures, enchaîna Andy.

Nic put alors adresser les traditionnelles ritournelles du commandant :

« La CIES vous remercie de la confiance que vous lui avez accordée pour ce voyage qu'elle souhaite agréable... »

Chapitre 3. La maladie des astronautes.

***Extrait des minutes de la présentation de
thèse de doctorat en biosociologie du Dr
Cheng-Yi Wu.***

Si nous devons construire une société dans laquelle les gens utiliseraient leurs compétences physiques et psychiques pour vivre sans semer la souffrance par les dominations, avec ou sans violence, il faudrait sans doute la recréer sur une terre isolée ou dans un non-État comme le Réseau, en quelque sorte un monde d'astronautes pionniers ou d'internautes. Ici, sur notre bonne vieille Terre, l'inertie serait bien trop grande.

En effet, il faudrait apprendre à vivre en se rendant compte combien il est futile de vouloir se hisser sur les épaules soumises tant que nous ne savons même pas ce que nous sommes. Il faudrait apprendre à détourner l'agressivité pour la mettre au service de l'imagination créatrice. Il faudrait permettre que tout un chacun évite toutes les oppressions sans se résigner. Cela im-

pliquerait de respecter toute forme de pensée et de n'en négliger aucune.

Si je pouvais...

En attendant cet Éden, la biosociologie nous permettra d'affiner nos connaissances sur les sociétés considérées comme des organes et des tissus d'une entité plus vaste nommée Gaïa. [...]

Le Livingstone s'ébranlait imperceptiblement. Peu à peu, son orbite s'allongerait jusqu'à définitivement quitter la Lune. L'accélération croissait régulièrement pour atteindre 1G au bout d'une centaine d'heures. Ainsi, la désagréable sensation d'écrasement lors du retour à la pesanteur normale était évitée à la population du Seamorgh'N.

Nic était satisfait. Le voyage ne s'annonçait pas aussi insensé que prévu. Grâce aux conseils judicieux d'Adela et au charisme de Katsutoshi, il s'était acquitté avec satisfaction de la première tâche qui consistait à loger tout ce beau monde de pionniers. Il se sentait même plus à l'aise avec cette population hétéroclite, composée en grande partie de rebelles, que sur Terre où la majorité, plus opportuniste que silencieuse, ne tarissait pas de mesquineries de tout genre faute d'avoir la carrure du requin, du loup ou du rapace. De plus, tous les colons n'étaient pas des excités dans le Livingstone qui comprenait des pacifistes de toute conviction : franc-maçon, gnostique, cabaliste, membre de l'Armée du Salut...

Il n'eût plus manqué à cet échantillon d'humanité que des journalistes. À vrai dire, la CIES s'était arrangée pour évincer les experts en potins, les incendiaires, les détectives et les espions. Seuls, les grands reporters à solides réputations avaient eu le droit de visiter le vaisseau, et

encore, à deux conditions : ne rien révéler avant le départ et ne pas être présents lors de l'embarquement des passagers qui devait prendre neuf jours. Les autres n'avaient jamais pu atteindre le Sea-morgh'N. La « malchance » les poursuivait : depuis les décollages des navettes soudain déprogrammés jusqu'aux erreurs de trajectoires, tout était mis en œuvre pour décourager les indésirables, sans qu'il soit possible d'affirmer qu'il s'agissait d'une atteinte aux libertés de presse. Cette presse qui détenait un pouvoir à l'égal de celui du politique, du militaire ou du financier, mais qui en revanche n'avait pas d'objectif, était une force incontrôlée et incontrôlable. C'était un torrent sauvage, sautant de scoop en scoop, dégringolant la pente la plus raide de l'applaudimètre, creusant son propre lit éphémère de prêt-à-penser en charriant des slogans qui disparaîtraient à la prochaine saison dans les flots tumultueux de l'histoire ou dans les eaux troubles et calmes de la tradition.

Les métiers de l'information et de l'édition s'étaient profondément modifiés au début du troisième millénaire. Les réseaux diffusaient à travers la planète toute forme de communication, du quotidien au cinéma, tandis que les écrans feuille à mémoire, remplaçaient les moniteurs encombrants et le papier qui était devenu un luxe pour bibliophile. L'allinone, un ordinateur que tout le monde avait en guise de pièce d'identité, pouvait recevoir en temps réel des dépêches multimédias, charger des romans, traduire les textes, doubler ou sous-titrer les vidéos et évidemment adapter la visualisation au lecteur et à son environnement. En éclairage normal, pour un roman la ressemblance de la surface d'affichage avec du papier était à s'y méprendre.

Ainsi, les journalistes étaient devenus des indépendants associés en petites équipes. Les meilleurs, du point

de vue de Nic, étaient ceux qui prenaient du recul face au sensationnalisme, refusant de tomber dans la démagogie ou de pêcher par amalgame, sans parler de déformer la vérité. Ce n'était pas la majorité. Les marchands de rêves ou de cauchemars trouvaient toujours leur large audience à endormir ou à exciter.

D'ailleurs, que pouvait bien faire un correspondant dans le Livingstone ? Les communications avec la Terre seraient de plus en plus difficiles, voire impossibles. Et les chroniques de mille âmes dans une boîte à conserve ne pouvaient guère offrir de thèmes croustillants sans pénétrer dans la vie privée qui était encore plus sacrée que sur la planète mère. De plus, la bibliothèque du vaisseau était très fournie. Et comme elle avait été livrée par les employeurs de Katsutoshi, la moitié des documents étaient des mangas généreusement offerts. Il y avait largement de quoi fantasmer ou frémir avec ces héros dévergondés accompagnés de belles libertines dans d'étranges univers, sans recourir aux services de voyeurs professionnels.

Si la santé physique et psychique de chaque individu était de la responsabilité de l'Égyptienne, celle de la communauté l'était de la biosociologue, Cheng-Yi Wu. Pour l'instant, elle avait une mission précise qu'elle devait mener avec discrétion. La veille, Frans Cormaek, le cogniticien, avait annoncé les premiers résultats de son programme antiintrusion : Ytzhak Agnon naviguait bien dans la base de données du personnel au-delà des besoins de sa profession. Certaines personnes attiraient tout particulièrement l'attention de l'Israélite. La Chinoise se vit remettre la liste, composée principalement d'islamistes, confirmés ou supposés. Le blanchisseur y était aussi indiqué. Elle devait maintenant découvrir ce qui intéressait Ytzhak. Ce dernier, préparait-il quelque vengeance ? Et le

blanchisseur, était-il un complice ou un ennemi ? Cheng se promenait donc dans le vaisseau, glanant des informations, et, dans certains quartiers, de bas quolibets de drague.

Même si elle se savait en sécurité partout, elle se sentait parfois un peu mal à l'aise dans certains astrolabs, surtout le H11, le plus machiste des deux modules à majorité de gens d'armes. Les gentes dames elles-mêmes y ressemblaient à des armoires à glace, ayant renié tout reflet de féminité. La seule exception à cette rudesse, était une combattante d'Allah, à en juger par le port de la cagoule et du masque, seule manière de respecter simultanément les règles du vaisseau et celle de sa religion.

Ce module regroupait une sorte de garde prétorienne à l'écart des autres, car c'était l'un des trois astrolabs que l'on ne pouvait rejoindre qu'en traversant l'espace attribué aux astronautes des milanautes. En l'occurrence, le H11 ne communiquait qu'avec le milanaute maître. C'était en plus, le seul endroit où l'on trouvait des animaux puisque les deux gardes chiens y résidaient. Les civils qui y partageaient les habitations étaient triés sur le volet. Ils étaient sûrs et fiables, mais aussi souvent bourrus et taciturnes. À l'opposé, le H5 recelait les quelques éléments les plus incertains et les plus asociaux mêlés à une majorité de scientifiques trop passionnés par leurs travaux pour se rendre à peine compte de l'existence de certains individus.

Heureusement, dans d'autres modules elle se sentait presque comme une hôtesse chargée de mineurs non accompagnés, tant elle avait l'impression parfois de circuler dans un aéroport international. C'était en effet, une tour de Babel contemporaine, où les passagers semblaient parfois si effrayés de voyager dans le vide cosmique, qu'il fallait les rassurer comme des enfants.

En fait, elle devait surtout assurer la biorésonnance, terme qui indiquait l'harmonisation des divers rythmes biologiques avec ceux de la communauté, et qui remplaçait l'expression « horaire variable à rendement optimum des ressources humaines ». Ressources humaines ! Cela évoquait pour Cheng plus des objets consommables ou des vies exploitables que des âmes d'autant plus fertiles qu'elles sont respectées. Elle n'aimait pas la parabole chrétienne du bon pasteur et de ses moutons, car du paternalisme à la tyrannie, il n'y a qu'un pas que beaucoup franchissaient avec fanatisme. Elle préférait l'image de la paysanne traitant avec amour et sagesse la rizière.

Cheng savait de quoi elle parlait quand il s'agissait du fanatisme. Toute sa famille dut fuir K'ouen-Ming, comme les autres Chinois bouddhistes qui en avaient eu le temps. Mais le destin avait été généreux par la suite pour la jeune femme. N'avait-elle pas la chance d'appartenir à l'équipe du plus honorable des astronautes, dirigée par un Occidental qui avait épousé les convictions philosophiques de son peuple, peuple étrange aux yeux des autres, où individualisme et communisme s'entrelaçaient à l'instar du Yin et du Yang ?

La biosociologue n'avait pas arrêté de parcourir le Seamorgh'N dans tous les sens, empruntant fréquemment les passages réservés aux astronautes. Elle sentit la fatigue l'envahir. Ses jambes lui pesaient comme si la gravitation était revenue à son niveau terrestre. Elle décida de retourner dans sa chambre, rêvant de pouvoir enfilet le sac de bain. Les deux embouts furent branchés aux tuyaux d'arrivée et de retour d'eau et un liquide gazeux et parfumé remplit avec bouillonnement le sac étanche qui ne laissait sortir que la tête de la Chinoise. Ce qui était suffisant pour piloter l'ordinateur et tout l'appareillage, car il lui suffisait de dicter ses requêtes pour consulter les com-

pléments d'information qui s'affichaient automatiquement en chinois. Cheng sélectionnait les éléments qui devaient apparaître dans le compte rendu de sa mission et que Diana lirait probablement en portugais avant de le commenter en anglais ou en espagnol avec son équipe de scientifiques pour apparaître finalement en français dans les dossiers de Nic. Après le bain, Cheng s'offrit le luxe d'un shampoing. Elle se sentait déjà plus d'aplomb pour continuer son travail.

Lentement, la gravité en était arrivée au niveau lunaire. Il devenait difficile de se déplacer par bonds, surtout quand il fallait monter « à l'avant » du vaisseau, car il devenait hasardeux d'évaluer la trajectoire du saut. Aussi, finit-elle par utiliser les escaliers mécaniques, tout de même plus rapides que les monte-charge.

Cette promenade dans le Livingstone, agrémentée d'une petite gymnastique due plus à l'adaptation graduelle de la pesanteur, ne justifiait pourtant pas son malaise. Cheng se sentait de nouveau en nage.

Heureusement, elle utilisait le privilège des astronautes de pouvoir passer dans tous les astrolabs, ce qui lui permettait parfois de ne traverser qu'un couloir au lieu de quatre. Elle se sentait percluse. Des frissons si violents venaient à lui faire claquer des dents. Surprise d'un si soudain état fébrile, elle s'enquit de sa température en appelant l'infirmier. Alicia Ramón, le troisième médecin de l'équipe, était disponible et afficha sur le moniteur les relevés biométriques que transmettait la tunique de la Chinoise. Elle avait bien un peu de fièvre, et le médecin l'invita à lui rendre visite.

Il n'y avait presque jamais personne dans le dispensaire. Aussi, la malade fut-elle immédiatement prise en charge par le chef médecin qui profitait de la moindre occasion pour fuir la monotonie. Adela se pen-

chait sur la Chinoise pâle comme l'ivoire, telle une vénérable statue bouddhique, allongée dans un écrin de jade vert. Le visage perlé de sueur, elle s'était assoupie sur l'éventail noir de cheveux moites.

L'âme mystique de l'Égyptienne s'effaça derrière l'intransigeante conscience professionnelle. Elle s'était plainte, en vain, de l'allure de sarcophage qu'avaient les lits, dits de survie. Elle craignait que cette forme ait pu affecter le psychisme de certains membres des Seamorgh'N. Certes, ces cocons destinés à protéger leur occupant contre les errances en microgravité, les chutes de pression, le manque d'oxygène, les variations de température, étaient non seulement fiables, mais aussi confortables. La fermeture du couvercle était assurée automatiquement pendant le sommeil, mais le déverrouillage était manuellement aisé de l'intérieur comme de l'extérieur. En position fermée, le dormeur était automatiquement relié à tous les moniteurs médicaux du vaisseau. En position ouverte, cette information pouvait être inhibée. Plusieurs configurations de relaxation étaient prévues, ainsi que des nuances dans le revêtement du « cercueil ». Quant à l'éclairage, il pouvait être aussi doux et diffus qu'un clair de Lune, ou au contraire, lumineux et concentré pour la lecture.

Le chef médecin en avait bien parlé au sein du milanaute, mais les réponses ne l'avaient pas encouragé à continuer son combat. En général, les astronautes comme Nic haussaient les épaules et se contentait d'un « À la guerre comme à la guerre ». Seuls Betty et Katsutoshi s'étaient démarqués. La première évoquant les inconvénients des ébats amoureux et le second, la trop grande mollesse de la couche. À part BB, personne ne s'était inquiété de la forme macabre des lits.

Heureusement, en gravitation normale, le sarcophage se déplaçait aisément et pouvait prendre toutes les formes depuis le petit lit à deux places quand il était déployé, au fauteuil en passant par le canapé de relaxation. Personne n'avait d'ailleurs pensé à demander comment BB se débrouillait en apesanteur. On la savait provocante à souhait quand il s'agissait d'exploits galants évidemment non vérifiables à moins de se proposer comme cobaye, ce qui n'était pas non plus évident, car elle était difficile dans ses choix.

Prosper Jibahu rejoignit Adela et Alicia, il s'ennuyait. À bord des Sea-morgh'N, chaque équipe d'astronautes devait avoir le généraliste de l'espace, le chirurgien et le psychothérapeute. Le rôle d'infirmier pouvait être tenu par n'importe quel autre astronaute, tous en avaient reçu une solide formation qui dépassait le niveau des premiers soins.

Du regard, le Mélanésien interrogea les deux femmes qui paraissaient perplexes. « Cela ressemble à une grippe, fit Adela ».

— Une grippe ? À bord ? Malgré tous les contrôles sanitaires et la quarantaine ! Impossible !

— Je sais, mais il s'agit là d'une maladie non recensée.

— Une grippe serait une catastrophe dans un espace clos comme celui-ci. Elle se propagerait en permanence, sans presque aucune possibilité de l'éliminer. Ensuite, elle aurait toutes les facilités de se muter dans les astro-labs à énergie. Et nous n'avons même pas de vaccins. Il faut prévenir tout de suite le commandant, même si nous n'en sommes pas encore sûrs.

— En attendant, il faut ramener Cheng dans sa chambre, et appliquer les consignes de décontamination. Et par chance, elle ne semble pas être déjà arrivée à la phase d'expectoration, ce qui propagerait son virus.

À défaut de chambre d'hôpital, chaque pièce du Livingstone pouvait remplir cet office puisque tous les malades potentiels pouvaient être surveillés à distance. Mais avant, il fallait isoler le dispensaire du circuit de recyclage d'air. Ensuite, les trois médecins changèrent à nouveau leur lit en sarcophage et refermèrent celui où dormait la Chinoise avant de s'introduire dans le leur. La désinfection rendrait momentanément invivables le dispensaire et les habitations. Alors que, dans leur espace confiné, ils subiraient une longue, mais inoffensive stérilisation. Prosper se croisa les doigts, espérant que cette méthode serait efficace. C'était l'occasion de la tester. Alicia s'endormit. Il n'y avait rien d'autre à faire. Et Adela se mit en condition pour pratiquer sa technique d'autoguérison étudiée à Héliopolis quand le timbre de demande de communication vibra.

— Docteur Nefertiti, j'écoute.

— Doc, que se passe-t-il ? Ma femme vient de constater une mise en quarantaine dans vos locaux.

— Nous soupçonnons un cas de grippe à bord. Du moins, Cheng-Yi en présente les premiers symptômes.

— Cheng ? Wu ?

— Vous semblez plus surpris que ce soit elle, la malade, plutôt que cette maladie ait pu s'introduire ici ?

— Surpris, et inquiet. Cheng devait surveiller les agissements d'Ytzhak Agnon qui fouine dans les informations confidentielles de certains membres de l'équipage.

— Vous n'insinuez pas...

— Si ! On vient de me signaler que les investigations d'Ytzhak se sont maintenant portées aussi sur Cheng.

— Il y aurait eu une fuite et on essaierait de l'empêcher de faire son travail ? Mais pourquoi une grippe ? Et comment s'y serait-il pris ? À moins qu'il ne s'agisse d'autre chose.

— Jeanne a réussi à trouver plus d'informations sur ce personnage. Il aurait travaillé pour le compte d'un laboratoire de vaccination. Ce centre de recherche s'avère se diversifier aussi en eugénisme et en armes bactériologiques.

—...

— Allô ! fit Nic en n'entendant plus le médecin.

— Je réfléchissais, Commandant. Je pense que la prudence s'impose, mais pas de conclusions hâtives.

— D'accord ! Je vous laisse, et vous me tenez au courant de l'évolution des choses. Attendez... Jeanne me signale que le dispensaire du milanaute tribord vient de passer sous... L'autre aussi !

Adela devinait que Nic s'adressait à sa femme. Donc, il était trop tard, la contagion avait déjà pris de l'avance. Il ne lui restait plus qu'à suggérer d'isoler les trois milanautes du reste du Sea-morgh'N.

Chapitre 4. Élimination d'une tache.

***Message personnel pour Katsutoshi To-
monaga, Chef de la sécurité à bord du Li-
vingstone.***

*Je ne peux prédire l'avenir, aussi je te libère
des liens qui nous unissent. J'ignorerai tou-
jours si tu aurais fait un bon lieutenant.
Qu'importe ! Pour ton bien comme pour le
nôtre, sois un bon lieutenant sous les ordres
de ton supérieur. Considère-le comme ton
nouveau père et sers-le comme tu nous aurais
servis. Pour lui, n'hésite pas à éliminer tous
ceux qui pourraient faire échouer sa mission.
C'est ta mission. C'est la nôtre.*

L'uniforme n'étant pas requis à l'intérieur de sa chambre, néanmoins, il était recommandé de porter le bracelet localisateur. Cet appareil était moins sophistiqué que celui qui était intégré à la tunique obligatoire, donnant avec précision tous les paramètres médicaux et même l'identité de celui qui le portait. Le localisateur de poignet, lui, se limitait à indiquer la présence de quelqu'un et son état vital. Dans les deux cas, le but était de secourir rapidement tout astronaute en péril. Pour-

tant, il pouvait être ressenti comme une police indiscreète, aussi ce dernier pouvait se déconnecter de la surveillance pendant douze heures au plus. Au-delà de ce délai, une alarme se déclenchait automatiquement sur le moniteur de contrôle des communications. Jeanne était de service au moment où le voyant s'alluma. Un bref examen lui permit de savoir qu'il s'agissait des quartiers du blanchisseur. Elle avertit son mari en commentant que l'homme avait encore décidé de n'en faire qu'à sa tête. Mais Nic, craignait autre chose. Les gens de l'espace préféraient avoir leur ange gardien, et ne s'en débarrassaient que rarement, le plus souvent pour préserver leur intimité bien que tous sachent pourquoi deux localisateurs situés dans une même chambre arrêtaient de transmettre les signaux vitaux. Dans le cas présent, il doutait que ce fût pour quelque aventure amoureuse. L'homme n'avait guère de camarades, et pas la moindre ébauche d'amitié avec le sexe opposé. Par contre, il était capable de mettre clandestinement en œuvre sa mission d'épuration ethnique. C'est pourquoi ce furent des hommes de Katsutoshi, et non des pompiers de Condor, qui découvrirent le corps en pénétrant dans la cabine du blanchisseur.

Le Japonais supportait mal la claustration. Il était obligé de mener l'enquête à distance et justement, les deux soldats affectés au secteur du blanchisseur n'étaient pas des intellectuels. Pourtant, il y avait des gendarmes compétents en droit et en investigation policière. Mais là, on y avait mis deux personnalités fiables, incorruptibles... en un mot, des machines de guerre bien disciplinées, appliquant à la lettre les consignes données, juste ce qu'il fallait pour surveiller l'homme blanc qui ne pouvait convertir ces deux spécimens, d'allure bien occidentale par ailleurs, à la bonne cause.

Katsutoshi ne pouvait suivre que ce que les deux sbires filmaient. La tâche ne lui serait pas commode à télécommander, mais il serait à la hauteur de la confiance que lui accordait son chef. Manquer à l'honneur eût été plus ignominieux que d'être défiguré. Son rôle était trop important dans le Livingstone. Depuis les interventions de secours, jusqu'aux guerres contre d'éventuels extra-terrestres trop agressifs, il avait en charge non seulement la sécurité, mais même la justice dont il partageait les ultimes décisions avec Nic, sa femme, Diana et Adela.

La victime gisait par terre, le visage figé dans une frayeur mêlée de souffrances. Il avait été tué avec une balle à microbombes retardées, une arme prohibée que la démenche humaine avait créée pour torturer les victimes avant de les laisser agoniser lentement si aucun secours n'arrivait à temps. Il aurait pu s'en tirer s'il avait mis son bracelet. Le cerveau et le cœur avaient été épargnés par les multiples explosions qui criblaient le corps d'hématomes et de plaies qui maculaient l'uniforme blanc de la secte. L'arme, une sorte de sarbacane à pression, reposait sur le bonnet tibétain retroussé, laissant apparaître une poche secrète de laquelle s'échappaient les cruelles munitions. La mise en scène était claire : « celui qui se sert du glaive meurt par le glaive ». Le cadavre avait beau être celui d'un psychopathe haï de la quasi-totalité des membres du Sea-morgh'N, Katsutoshi estima que les petits bruits qui fusaient de temps à autre dans la pièce manquaient de décence. « Le sacre du printemps » était régulièrement ponctué de rires furtifs et de susurrements dont le sens n'échappait pas aux observateurs. Le Japonais demanda à ses gendarmes de localiser la source sonore. Il s'agissait de l'écran mural qui continuait à dérouler le programme qu'avait choisi le défunt. Des femmes de synthèse du soft érotique évoluaient, nonchalantes ou

provocantes. Le chef de la sécurité avait amplement le temps d'observer les images, car ses deux hommes continuaient à braquer l'objectif sur l'écran, accaparés par les créatures enchanteresses qui dévoilaient leurs appas par fugitives inadvertances calculées. Il fallut que Katsutoshi s'y reprenne à deux fois pour extirper ses soldats de l'hypnose des nymphes.

En général, les astronautes choisissaient d'autres thèmes pour animer leur écran mural donnant ainsi l'impression de posséder un aquarium ou d'ouvrir une fenêtre sur un paysage idyllique. Ces images étaient construites avec des séquences aléatoires donnant l'illusion de jamais vu auparavant. En tout cas, Tomonaga était convaincu que les sirènes avaient fait deux nouveaux adeptes qui venaient de se rendre compte que la vidéothèque du Livingstone recelait bien d'autres attraits plus réalistes que les cybersexes. Heureusement que le blanchisseur n'était pas une femme fatale, sinon, le chef de la sécurité n'aurait pu jurer de la fidélité des deux gendarmes.

Maintenant, qu'il avait réussi à faire éteindre le spectacle des galantes, le Japonais jugea qu'il pouvait travailler dans les bonnes conditions requises de sérénité.

Imperturbable, sans changer de ton pour indiquer à qui il s'adressait, ses hommes ou le caméscope, Katsutoshi égrainait de brefs ordres. « À droite, viser le tiroir, zoom, thermographie, éclairage UV, polarisation ». Sauf se déplacer et s'orienter vers un point précis, la caméra obéissait au doigt et à l'œil, mieux que les soldats.

Le chef de la sécurité avait déjà observé une foule de détails quand Nic et Adela pénétrèrent dans son bureau. Pourtant, à part une estimation de l'heure du décès, rien, absolument rien, ne permettait de déceler une piste. Tout ne faisait que confirmer l'hypothèse d'un règlement de

compte. Ce type devait avoir une foule d'ennemis. Le Japonais avait pu observer divers fanions comme on en voyait pour les supporters d'équipes sportives. Mais ceux-là n'apparaîtraient pas facilement dans les Jeux olympiques. Haine, tout n'était que haine. Deux drapeaux représentaient une main. Celle d'Allah, reconnaissable à ces arabesques, dégoulinait de sang comme si elle était tranchée, l'autre représentait le poing noir, mais ce n'était pas la chaîne qui était arrachée. Écœurant. D'autres emblèmes apparaissaient, séparés des premiers par une poupée de résine, grandeur nature, coiffée d'un bonnet blanc, et vêtue de ce que Katsutoshi jugea être un court kimono de judoka, toujours blanc, à peine croisé au niveau de la ceinture. Il ignorait qu'il s'agissait d'Atlanthea, l'Ève blanche, emblème de la secte du nom et, au jugé de sa tenue débraillée, pensait qu'il s'agissait plutôt d'une compagne artificielle pour solitaire. De l'autre côté de l'idole, la collection exposait un petit drapeau représentant deux triangles entrelacés de fils barbelés bleus. Plus loin, une broderie chinoise sur soie esquissait gracieusement la Grande Muraille, mais une seconde main y avait hérissé des pals garnis de cadavres. Ces deux dernières images évoquaient trop Ytzhak et Cheng.

La Chinoise était évidemment hors de cause, immobilisée par son mal. Quant à Ytzhak, il avait sûrement un alibi. C'était un homme très intelligent et s'il était l'instigateur du crime, il devait s'être entouré de complices. Peut-être que le barman-traiteur qui le servait au moment du crime avait-il été acheté pour fournir un faux témoignage. Il avait déclaré que l'Israélite était en quête d'une compagne qui, outre les qualités nombreuses de mère-soeur-amante, sado-maso, juive ou future convertie, devait être de préférence de type asiatique, car ce dernier modèle manquait toujours à son tableau de chasse. Curieuse

coïncidence ! Voulait-il faire croire que l'intérêt qu'il portait pour Cheng n'était que de l'amour se doutant que ses promenades dans la base de données ne passeraient pas inaperçues ? L'homme devait être bien rusé pour avoir glissé cette confiance anodine.

Diana entra enfin dans la pièce.

— Avez-vous trouvé des informations complémentaires ? fit Nic à l'attention de la scientifique.

— Vous pensiez juste. Non seulement ce type est anti-non-occidental, mais aussi antisémite, antisioniste, la totale, quoi !

— Entre nous, je vous avouerais « bon débarras », perfla le Japonais. Ce gars-là était totalement asocial.

— Je confirme, ajouta laconiquement, Adela.

Une moue se dessina sur les lèvres du commandant avant de conclure : « Vous auriez raison, s'il ne s'agissait d'un crime, même celui d'une crapule. Il faut, néanmoins, trouver et châtier le coupable, rapidement, pour l'exemple même, sinon nous n'aurons pas atteint l'orbite de Mars que le quart de l'équipage sera déjà éliminé par quelques ennemis. »

Nic continua. Il détestait jouer les moralistes et il fallait passer à l'action bien qu'ils fussent en quarantaine.

— Adela, pendant combien de temps sont gardées les traces des moniteurs individuels ?

— Vingt-quatre heures.

— Bien, avec Katsutoshi, épluchez-les. C'est la seule source d'informations dont nous disposons actuellement. Quant à vous, Diana, mettez-vous en rapport avec le physicien Tcherenkov, il est Juif, il pourrait peut-être nous aider à dévoiler Ytzhak. Envoyez Frans pour qu'il aide ma femme à filtrer toutes les transmissions du Livingstone vers la Terre et les stations, quand ce sera fait, qu'il me

contacte. Une minute Adela, s'empressa-t-il d'interpeller avant qu'elle ne sorte, avez-vous encore besoin du corps ?

— Non !

— Alors, envoyez-le à l'incinérateur !

Puis, se tournant vers l'écran mural, il lança à l'attention des deux militaires qui tournaient le caméscope vers un coin sans intérêt de la chambre de la victime, d'interdire l'entrée de la pièce à quiconque. Seuls deux pompiers iraient retirer le cadavre. Nic ne jugea pas utile d'appeler un aumônier d'autant que dans ce secteur il n'y avait qu'un prétendu moine tantrique et un uléma. Ce qui ne convenait sûrement pas à l'âme damnée qui avait quitté le Livingstone.

Le corps, lui, serait bien précieusement conservé à bord. Rien ne se perdait dans un Sea-morgh'N, surtout au long cours. Le cadavre allait être réduit en cendre, dont une infime partie serait incrustée dans un cube de verre et remise, plus tard, à la famille, le reste serait mêlé au compost du terrarium où proliféraient une faune et une flore destinées à l'alimentation. Même si la procédure était rare, cela ne choquait pas plus les astronautes que de boire de l'eau distillée, entre autres, de l'urine et des selles.

Trois astrolabs complets servaient de vivarium. Là, les sols et les eaux douces ou salées s'enrichissaient de micro-organismes et de planctons. Les vers de terre et les fourmis travaillaient les terres. Dans l'atmosphère tiède et moite où algues et plantes proliféraient, des croassements montaient au milieu des stridulations des cheptels d'insectes et du paillement des oiseaux-mouches assurant la pollinisation en pesanteur normale. Toute l'eau du Livingstone passait en cet endroit parfaitement potable à la sortie. En effet, elle arrivait dans le vivarium sous forme de pulvérisation, dégoulinait sur les feuilles,

imbibait le terrain, ruisselait vers les étangs aux reflets argentés par les bancs de petits poissons jouant entre les rochers à mollusques. Finalement, elle s'infiltrait dans le sous-sol non pas creusé de cavernes de calcaires ou de nappes phréatiques, mais dans les grandes cuves où le précieux liquide recevait les traitements adéquats pour la boisson, l'hygiène et l'ingénierie.

Les vivariums étaient l'orgueil de l'ingénieur de survie Sissel Ende. Mais elle ne pouvait plus s'y rendre. Pourtant, ces modules assemblés perpendiculairement à une chambre d'énergie supportaient les habitations des milanautes. Savoir que sa chambre jouxtait l'un de « ses » jardins, et qu'elle ne pouvait pas sortir tant que la quarantaine serait en vigueur la rendait encore plus malade que la pauvre Chinoise, que l'on croyait victime, comble d'ironie, de la fièvre de Hongkong.

Sissel ressemblait à la belle créature emblématique de Andersen née dans l'écume de Copenhague, sa ville natale. Ses soyeux cheveux d'or étaient ramassés en chignon, sans doute pour ne pas être contrainte de les couper comme la malheureuse sirène. En tout cas, ses jambes sveltes ne la faisaient point souffrir, et elle n'avait guère l'envie de les troquer contre une queue de poisson quand elle enfilait sa combinaison de plongée pour examiner cuves et aquariums.

Sissel était fière de représenter le peuple le plus écologique de la planète, d'assurer le maintien en vie des pionniers de l'espace et peut-être de peupler un monde, sain et naturel. Elle avait reçu l'insigne honneur d'emporter de nombreuses semences, et même des couples d'embryons de maintes espèces exterminées sauvegardées en cryogénéisation. Au fond d'elle-même, elle sentait pourtant le doute l'envahir. Peupler une planète, était-ce bien écologique ?

Le timbre du communicateur de Nic joua quelques notes. C'était Frans qui venait de s'acquitter de la tâche et appelait, comme convenu, le commandant.

— Frans, seriez-vous capable de synthétiser la voix du blanchisseur ?

— Mieux, je peux vous fabriquer des phrases qui correspondent à la personnalité du mort. Que voulez-vous lui faire dire ?

— Il se peut que notre bonhomme doive rendre compte du déroulement de sa mission que nous ignorons même si nous en devinons les grands traits. Nous ne savons pas non plus à qui. Il n'est pas improbable donc qu'il soit appelé de la Terre et il est évident que sa réponse sera codée. Pourtant, il faut que sa mort reste le plus longtemps possible ignorée. Pouvez-vous contourner cette difficulté ?

— Je connais la musique : « Je ne peux rien dire ! on m'écoute ! et patati et patata... » Oh ! le pauvre ! Vous le faites surveiller de si près, Monsieur Lucien Porte ! son uniforme et sa chambre sont si truffés de micros qu'il n'ose même plus se rendre dans les toilettes !

— Je vois que vous avez bien assimilé les histoires d'espionnage. N'en faites tout de même pas de trop.

Nic ferma la communication et s'apprêta à continuer d'analyser les derniers détails de sécurité avec le Japonais lorsque celui-ci reçut un appel de l'un de ses deux hommes en faction.

— Chef Tomonaga-san, le Corsaire, il se plaint d'être malade. Il dit qu'il a des frissons...

Chapitre 5. Le vaisseau malade.

**Propos de Mikhaïl Sergeïovitch Tche-
renkov:**

*Dans la théorie ultrarelativiste post-einstei-
nienne, la vitesse de la lumière n'est pas une
asymptote, mais un maximum périodique.
Cette théorie prévoit que le tachyon est une
manifestation d'un univers temporellement
opposé et que ce qui est particule supralumi-
nique pour l'un est graviton cosmique pour
l'autre.*

*L'X2-plasme, qui se prononce « ectoplasme »
est un tachyon synthétique géant créé par la
méthode de fractales. L'intérieur de la parti-
cule géante contient un morceau de l'univers
qui l'a engendré. On peut y enfermer un
espace-temps contenant un vaisseau comme
d'une maquette de bateau enfermée dans une
bouteille. Le bateau ne bouge pas, mais le
vaisseau, lui, « bouge » avec sa vitesse et son
accélération originale, conservant toutes les
structures propres au maintien de sa co-
hérence, de tout ce qu'il transporte et en par-
ticulier de la vie qu'il abrite.*

— Commandant, je profite de la levée de la quarantaine et du malentendu à mon sujet pour venir vous rendre visite comme vous me l'aviez proposé.

— Malentendu, s'étonna Nic, que voulez-vous dire Maître Tcherenkov ?

— Maîtresse Diana m'a sollicité pour une mission quelque peu délicate. Vous devez être au courant, il me fallait déterminer si les sentiments religieux d'Agnon pouvaient l'inciter au crime. C'est bien cela ?

Nic acquiesça de la tête, le savant continua :

— Eh bien, voilà, je ne suis pas l'homme qu'il vous faut ! Je suis athée, disons plutôt agnostique et tout ce que je possède de culture religieuse est orthodoxe. Quelque part dans votre base de données, il y a eu confusion avec le célèbre Tchernikovski, Maître en sémiologie et féru de la Kabbale.

« Curieuse erreur » pensa avec scepticisme, l'astronaute, qui enchaîna sur un ton badin pour ne pas laisser paraître ses doutes.

— Tiens, voilà au moins quelqu'un avec qui je pourrai exercer mon russe. Avec vous, c'est impossible, Maître, vous vous arrangez toujours pour prendre et conserver la parole en français.

— Moi, aussi, je tiens à ne pas perdre mes connaissances, fit en souriant le physicien. Mais je vous promets que je m'arrangerai à l'avenir pour vous laisser l'occasion de parler ma langue, car ce que vous ne savez pas, c'est que Tchernikovski est juif, mais pas russe du tout. Loin s'en faut. Il est Érythréen.

— Eri... ! Cela ne risque-t-il pas de ne pas correspondre au profil cherché ?

— Détrompez-vous. Au contraire ! Être Juif n'est pas une question de peau ni de nationalité. À l'instar de Salo-

mon, l'un des ancêtres de mon collègue aura été séduit par une fille de la reine de Sabbat.

La porte s'ouvrit, laissant apparaître Stella.

— Excusez-moi, Commandant, prononça-t-elle en apercevant l'invité, j'ignorais que vous n'étiez pas seul.

— Ce n'est rien, Stella, nous allons commencer tout de suite. Venez, Maître ! Je vous invite à participer au conseil du Livingstone.

— Merci, peut-être m'y apprendrez-vous un peu plus sur les raisons de ma mission et de la quarantaine.

— Bien sûr ! Et vous n'êtes tenu qu'à la discrétion, car s'il n'y a pas de secrets à bord d'un Sea-morgh'N, il ne faut pas ébruiter n'importe quoi n'importe comment.

Ainsi, le savant put apprendre qu'une grippe s'était installée dans le vaisseau et que les tentatives d'isoler les milanautes des astrolabs n'avaient abouti à aucun résultat puisque maintenant la maladie se propageait partout dans le Livingstone.

Le Russe fut inquiet plus pour « son » projet du grand saut que pour sa santé. Adela le rassura :

— Annuler le voyage, pour cette raison, serait aberrant. Nous n'avons rien à craindre du point de vue médical si ce n'est une gêne plus ou moins longue selon la résistance de chacun. Or nous sommes tous montés en bonne santé, ni trop jeunes ni trop vieux. D'un point de vue écologique, nous sommes tous une menace pour toute planète étrangère. Un virus de plus ou de moins ne changera guère les risques de perturbations.

— Enfin, continua Diana, les muons sont fortement mutagènes et nous y sommes plus souvent soumis que sur Terre, protégés par notre atmosphère épaisse. Ici, ces particules sont plus fréquentes lors des collisions des rayons cosmiques avec les parois du vaisseau et il n'est

pas improbable que notre virus ou l'un de nos innombrables microscopiques hôtes évolue.

— Voir l'un de nos ovules, reprit Adela.

Le savant, candide en matière d'aéronautique, s'étonna de l'absence de sas de décontamination. Le médecin lui expliqua que la seule manière efficace d'éradication biologique était l'alternance de douches acides et alcalines, suivies éventuellement de la destruction par le feu des vêtements. Néanmoins, il était possible de rentrer dans le vaisseau directement dans une pièce d'isolation attenante aux services médicaux.

Enfin, les officiers purent passer au thème du jour et notamment à l'enquête qui ne décollait pas, au grand désespoir de Katsutoshi, mais à la grande satisfaction de Gus, heureux de savoir qu'une vermine raciste avait été éliminée par un héros inconnu.

— Gus, voulez-vous que demain je vous trouve égorgé par un autre anti-Noir ? Croyez-vous qu'Adela ne soit en danger de payer cher l'opposition d'Héliopolis à l'Islam ? Diana et Betty n'ont-elles pas dérangé maints pouvoirs bien en place qui verraient d'un bon oeil la disparition de ces trouble-fêtes ? Et Katsutoshi, membre d'une mafia symbole d'un péril jaune toujours vivace, jalouée par toutes les autres et exécrée par les bien pensants, qui sont d'ailleurs les premiers à en profiter, n'a-t-il pas plus à craindre que Stella dont le seul tort est d'être issue d'une famille qui alignait des Zulus à son tableau de chasse comme de vulgaires gibiers. À moins, tout compte fait, que ce soit moi qui sois éliminé sous prétexte de représenter le pouvoir blanc !

L'ingénieur fut surpris. Rarement, quelqu'un osait lui parler ainsi. Il avait l'habitude des circonvolutions prudentes où on évitait de prononcer les mots défendus,

« blanc » ou « noir ». Puisque Nic lui offrait l'opportunité de vider son sac, il se jeta tête baissée dans la bataille.

— Parlons-en du pouvoir blanc ! Connaissez-vous un seul Capitaine de vaisseau qui soit noir ? Vous semblez respecter la parité sexuelle, fit-il en montrant le groupe d'un large mouvement de main et s'arrêtant sur Betty qui bâillait, mais qu'en est-il de la parité raciale ?

— Vous en êtes encore à vous martyriser, Gus. Vous savez tout aussi bien que moi, que la sélection de l'équipage du Sea-morgh'N obéit aux critères de culture, non de biologie. Ce sont les consignes de la CIES et vous devez les connaître, vous qui êtes un aussi vieil astronaute que moi. Vous avez le droit de consulter les statistiques et l'échantillonnage, allez-y ! confirmez-moi vos soupçons ! Je vous écouterai et les communiquerai à notre hiérarchie. Et après ? Qu'aurez-vous gagné ? Ferions-nous demi-tour pour arranger une éventuelle injustice ? Dites-moi, Gus !

L'ingénieur maugréa. Nic s'efforça de rester calme. Il détestait ce genre de situation, et surtout, qu'on ne lui fit point confiance, qu'on l'accablât de délit d'intention ou qu'on tentât de l'intimider par quelque chantage. Pourtant, il s'accordait à partager l'opinion d'Adela. Il est plus nocif d'empêcher les gens de s'exprimer que de les écouter. Certes, il fallait du courage pour écouter ! Il l'aurait. Il le devait.

Nic était convaincu que, si tant de révoltes éclataient sur Terre, c'était sans doute à cause des nombreuses lois tacites du silence. À côté des bannissements purs et simples, les interdits bon chic bon genre foisonnaient, prétextant ne pas choquer le bon peuple, ou plus précisément le bon électorat et le bon consommateur. Une multitude d'associations de victimes, de martyres de la société qui venait gonfler les rangs des mécontents qui se ser-

raient les coudes avec fanatisme. Alors, toute inconvenance sociale, toute misère humaine devaient être pudiquement cachées par de lâches flagorneries démagogiques promettant libertés et égalités, gommant toutes différences, rendant tout stérilisé, propre et net. Ainsi, l'égalité au respect était souvent confondue avec l'égalité de comportement. Tous ne devaient avoir qu'un seul et même prêt-à-penser, paradoxe d'un individualisme qui reniait ses aspirations de liberté par crainte de « l'autre ». Élire et consommer librement suffisait ! Mais, seuls les partis autorisés monopolisaient l'expression, bâillant les extrêmes et du même coup les minorités. Seuls les candidats qui assuraient la libre consommation pour ne pas dire la libre production se voyaient financés. Le malaise déjà perceptible au travers des urnes qui proclamaient majoritairement les candidats « Nul-ou-blanc » s'était accru lorsque les citoyens de quelque pays se voyaient gouvernés par une majorité toute relative qui ne rencontrait pas d'opposition. Tout était lisse, plat, propre comme l'oreiller sous lequel un campeur aurait caché la vipère pour se rassurer de ne plus la voir dans sa tente pendant son sommeil.

Nic continuait à se taire. Gus ruminait.

Le commandant ne voulait pas de ce type d'égalitarisme, il se sentait lui-même différent. Souvent, il s'était rebellé contre les étiquettes du genre « individu original, mais dont on peut tirer quelque chose ». D'ailleurs mal rémunéré puisqu'il n'était pas du bon moule. Au cours de ses voyages en Russie, il avait pu lire chez des amis astronautes, originaires de Chine, un livre mis à l'index. Il se rappelait certaines phrases qui l'avaient surpris au début comme quelque chose qui disait que pour tout travail identique, il fallait un salaire identique.

Pourtant, il y en avait eu du progrès. Il fut un temps même, où toute la Terre était démocratique. Un âge d'or. Au sens littéral, strictement littéral, pour ne pas dire libéral, car tous n'avaient pas profité de cet or. Gus en savait quelque chose, lui qui avait toujours refusé de changer de peau et qui était issu de générations de pauvreté.

Personne ne prenait la parole. Katsutoshi, amateur et connaisseur de ce genre de combat, attendait. Cela lui rappelait les légendes de samouraï (pour parler comme les Occidentaux) assis face à face prêt à décapiter son vis-à-vis au premier faux mouvement. À moins que ce ne fût l'un de ces duels de Western nippons.

L'alchimie de l'or transmuait tout à son contact, comme l'imageait un vieux proverbe de cette époque : tchador broché de précieux fil vaut mieux que voile trop noir pour être chrétien. Gus le savait aussi. Mais à défaut de richesse matérielle, il avait son intelligence. Il pouvait briller. Pourquoi tout gâcher à l'aube d'une grande aventure où résidait l'espoir d'être admiré de tous ? Il n'était pas de ceux qui s'en remettaient au kit culturel. Ces cellules grises ne lui servaient pas qu'à maîtriser les techniques de propulsion, mais aussi à garder son sens critique.

Stella n'osait pas bouger. Elle avait remarqué l'attitude du commandant. Celui-ci, assis entre l'Égyptienne et le Japonais, ressemblait à une statue pharaonique, droit sur sa chaise, une main reposant sur l'autre, les pouces joints en posture de zazen. Les yeux bleus, mi-clos se perdaient devant l'ingénieur noir. Nic se vidait de sa colère.

Soudain, Gus rompit le silence, toujours en grommelant.

— Bien sûr, Commandant, vous ne rebrousserez pas le chemin, et je n'y tiens pas non plus. Mais puisqu'on en parle, et que voici parmi nous quelqu'un qui me semble

compétent en la matière, j'aimerais qu'il explique à l'ingénieur que je suis, comment va se dérouler ce grand saut.

Nic se tourna vers le savant et, comme si rien n'était venu troubler son calme, l'invita à répondre à une curiosité bien partagée.

— La seule planète de type semblable à la nôtre se trouve deux fois plus loin qu'Alpha du Centaure, commença Tcherenkov. Il nous faudrait plus de huit ans de voyage, en supposant que nous allions à la vitesse de la lumière. Or, nous avons découvert depuis longtemps que certains phénomènes se déroulaient plus vite que ne le permettait la contrainte relativiste. Les premières observations anormales furent détectées par des scientifiques japonais étudiant les rayons cosmiques à Chacaltaya, le plus haut laboratoire du genre sur Terre mais ils crurent à une défaillance de leurs détecteurs. Plus tard, le comportement des particules jumelles et les effets tunnel prouvaient de plus en plus que la lumière n'avait pas plus de murs infranchissables que le son. Parallèlement, émergèrent de plus en plus les théories fractales de quelques chercheurs pensant construire des particules géantes.

— Je sais tout ça, fit Gus, mais pratiquement, pour nous ?

— Vous, vous savez, répliqua Nic. Mais pas tous ceux qui sont présents ici. Et puis, vous serez d'accord avec moi si je vous propose de respecter un invité dans cette réunion.

Le Japonais devinait qu'il était capital pour l'ingénieur de sauver la face et qu'il jouait le grognon pour atténuer l'amertume de l'altercation qu'il venait d'avoir avec son chef comme s'il était bougon de nature.

— Gus, je ne sais pas tout ce que vous savez et lorsque j'ai été récupéré dans la rue après le suicide de mon père

et la mort de ma mère, j'ai reçu plus de cours d'éducation physique que de physique. Laissez-moi le droit de rêver en écoutant le Maître et excusez-moi de vous demander d'attendre avec patience le moment où il répondra à vos questions.

— OK ! c'est moi qui vous demande de m'excuser, alors. Mais comprenez-moi ! Je n'ai rien vu dans mes machines qui signale la présence d'un engin nouveau qui permette de faire ce fameux grand saut. Au risque de me répéter, j'espère ne pas être tenu à l'écart encore une fois.

— Attendez, jeune homme, reprit le Russe, l'histoire de ma machine est intéressante, mais il est vrai que j'ai tendance à m'y étendre. Vous ne pouvez imaginer quelle somme de recherche et de travail cela représente. Il a fallu des décennies pour que ce projet se réalise. Tout d'abord, on devait bousculer des idées, ensuite faire des expériences, et dans quelles conditions ! entre la naissance obscure de la théorie du laser et son explosion qui fit du siècle précédent le second Siècle des lumières — prétendument cohérentes cette fois-ci — combien de temps s'est écoulé. Et tout cela, grâce aux menaces de guerre mondiale et aux entreprises qui virent là une occasion de créer de nouveaux marchés. La mise au point du spatoréacteur de Petit tient du miracle. Il fut mis au point en pleine récession économique, mais c'était peut-être dû justement à cela, car cette période coïncidait avec les techniques de haute concentration d'énergie fiable et maîtrisable. Sans cela, je ne serais pas confortablement assis avec vous, mais nous planerions gentiment dans la pièce et je pense que j'aurais perdu mon verbe professoral. Grâce aux financements publics, bien que maigres, la recherche continuait son bonhomme de chemin. Mais maintenant qu'un homme sur deux seulement gagne son

pain quotidien que pouvez-vous faire ? Non ! croyez-moi, sans grandes armées, sans entrepreneurs assez fous pour financer une étude incertaine, sans mécènes, il était pratiquement impossible de réaliser le X2-plasme. Sans la CIES il n'y aurait pas de nouveaux Christophe Colomb.

Heureusement pour Tcherenkov, Jeanne était alitée avec une forte fièvre sinon Nic aurait parié qu'elle serait intervenue pour se lancer dans une longue digression vantant l'action qu'elle menait dans son association qui voulait protéger beaucoup de non-actifs, terme qu'elle jugeait malhonnête pour confondre en une seule masse anonyme, à peine digne d'exister, étudiants, chômeurs, retraités, artistes bohèmes, hommes ou femmes refusant le stress des mégalo-poles ou préférant assurer l'éducation de leurs enfants. Elle préférait d'ailleurs parler des non-rémunérés, du bénévolat qui continuait à faire tourner la machine sociale, des étudiants qui payaient leurs stages tout en ayant les responsabilités de leurs aînés, et toujours les femmes qui représentaient plus des soixante pour cent de mal payés. Elle eût tenté de rallier tous les présents à son association, une association de bénévoles, encore une fois, qui s'était donnée pour objectif de trouver pour tout le monde un travail rétribué à tous, sans qu'il soit nécessaire au demandeur d'emploi de cotiser, et de payer primes et pourboires pour obtenir d'autant plus rapidement ce qu'il brigait.

Nic oublia que son ingénieur bouillant d'impatience n'aurait sûrement pas laissé l'occasion à Jeanne de papoter autant que le savant.

— Le X2-plasme, répéta le Russe en écho, les yeux perdus sur ses pensées profondes, comme s'il évoquait le nom de la très sainte mère des icônes.

— Ouais! Le X2-plasme, insista Gus avec la même fougue que s'il invectivait son équipe de base-ball. Où est-il, à quoi ressemble-t-il ?

Le savant éclata d'un rire tonitruant.

— Maître ! il n'y en a pas ici. Ce n'est pas quelque chose qu'on emmène avec soi. On le fabriquera...

— Le fabriquer? Mais avec quoi ? Je n'ai rien vu ni dans ce milanaute ni dans les deux autres qui ne ressemble à ce que je connaisse déjà.

— Avez-vous pensé à examiner les tychochrômes ? C'est dans quatre d'entre eux que se trouvent les générateurs X2. En fait, trois suffisaient, mais la CIES s'est payée le luxe d'en faire un supplémentaire, je ne sais d'ailleurs avec quel financement.

— Gus ! Intervint soudain Nic, esquissant un large sourire de joueur de poker qui abat ses quatre as, vous avez, évidemment le DEVOIR, de vous en occuper et vous serez l'interlocuteur privilégié de Mikhaïl Sergeïovitch Tcherenkov. Vous serez aussi assisté par Makuta Chibwabwa de l'équipe nocturne de Betty. Au fait, Mikhaïl, pouvez-vous nous débarrasser de vos « Maîtres » maintenant que vous avez rejoint la famille des astronautes du Livingstone ? enchaîna le commandant, effaçant instantanément toute expression amusée de son visage et redevenant le pince-sans-rire qu'il avait coutume de jouer. Entre nous, nous nous appelons par le prénom ou par un sobriquet, et si vous continuez, votre surnom est déjà acquis, « Maître ».

— J'essayerai, Commandant.

— Des « Commandants » aussi, s'il vous plaît.

— Commandant, je...

— Ni de grade, Gus ! et cet avis vous concerne tous, n'est-ce pas Katsutoshi ?

— Bien sûr, Nic-san, répondit malicieusement le Japonais.

Nic jeta un coup d'oeil en biais vers l'ingénieur qui était resté coi. Il avait gagné. Il avait la confiance de toute son équipe plus que l'estime professionnelle. Il se sentait comme un prestidigitateur qui avait exécuté un tour de magie noyé dans un flot de paroles.

Betty se leva, elle savait que la séance était terminée, et elle ne récupérerait toujours pas son manque de sommeil.

— Et moi, Commandant Porte, je vais faire dodo, lança-t-elle en appuyant lourdement sur le grade et sur l'épaule de Nic avec une bonne tape.

— Bonne nuit, Capitaine Brown fut la réponse ironique. Et tâchez de dormir seule pour être en forme tout à l'heure.

— Bof ! quelle mauvaise nouvelle pourrait nous atteindre d'ici là ?

Elle posa la main pour ouvrir la porte et se trouva nez à nez devant Condor qui cria « un meurtre, un autre meurtre ! »

Chapitre 6. Et de deux.

Journal de bord, Betty Brown, co-commandant du Livingstone.

Pour moi, cette quarantaine a été orchestrée pour permettre à un assassin d'agir en paix.

Qui a pu prévoir cela, un espion ? Sous quelle couverture ?

Quand l'arrêterons-nous ? Pour qui travaille-t-il ?

À quoi cela nous sert-il de maintenir des armes et des munitions dans des armoires blindées et sécurisées, quand un tueur peut passer inaperçu avec des armes indétectables, biologiques, chimiques ou miniaturisées, ainsi que les armes blanches en matériaux organiques plus résistants, affutés et légers que les très traditionnelles lames métalliques.

La réunion n'avait pas tourné du tout comme l'avait décidé initialement Nic. Il était normalement prévu de traiter de deux autres problèmes majeurs : supprimer la grippe et trouver le ou les meurtriers. Les interventions de Tcherenkov et de Gus avaient bousculé l'ordre du jour, ce qui n'avait pas gêné l'imprévisible commandant Lucien

Porte, toujours prêt à sauter sur toute opportunité utile aux fins qu'il prévoyait souvent à la dernière minute.

La lutte contre le virus qui envenimait la vie à bord était sous la responsabilité des médecins et scientifiques et tout compte fait, il pouvait leur faire confiance. Ce n'était pas en les incitant à trouver rapidement une solution qu'il accélérerait les recherches. Il détestait jouer la mouche du coche même si la situation empirait. Déjà, la moitié des membres des milanautes étaient malades, et certains ne semblaient pas récupérer aussi vite que la Chinoise qui avait déjà presque retrouvé son visage ovale de Joconde asiatique, avec ses profondes commissures des lèvres d'où rayonnait un perpétuel sourire.

Quant au crime du blanchisseur...

Maintenant, comme il le craignait, un deuxième mort irait enrichir les serres du vaisseau. Et c'était un engrais de choix : un émir. Du moins, le déclarait-il.

Nic fut mécontent de la venue de ce prétendu prince qui était en tout cas le roi de l'une des succursales de la Grande Mafia dont le siège occupait plusieurs bâtiments administratifs du Kremlin vendus pour une bouchée de pain après que Saint-Pétersbourg redevint capitale de la nouvelle monarchie. « Mécontent » semblait même trop faible comme sentiment. La CIES avait dû accepter que certaines organisations ne désignent officiellement leur représentant qu'à la dernière minute afin de préserver l'anonymat le plus longtemps possible et surtout pour éviter tous les journalistes et les manoeuvres stratégiques d'autres groupes. En l'occurrence, la Nouvelle Mésopotamie avait dévoilé son homme juste avant la clôture de l'enregistrement. Nic se demandait ce qui avait coûté le plus, le titre d'émir ou le voyage dans le Livingstone. Il avait l'intuition que ce personnage s'était imposé dans le choix de l'équipage et il ignorait si c'était par goût de

luxue ou par intrigue. Normalement, tous les passagers avaient un emploi dans son vaisseau, mais ce milliardaire était la seule et unique exception. Une chance peut-être. Qu'aurait-il fait d'utile ? Vendre des armes ou de la drogue ? En tout cas, lui, il n'avait pas besoin d'être remplacé comme le blanchisseur.

Le commandant eût préféré une autre occasion pour quitter le milanaute maître. Mais il voulait se rendre compte par lui-même de ce qui se passait. Il avait l'impression que sa présence dans les lieux du crime pourrait lui apporter quelque inspiration.

La traversée des astrolabs lui paraissait étrangement pénible. En jetant un coup d'œil sur Katsutoshi qu'il accompagnait, il constata que le visage du Japonais était moite. Ce fut en sueur que les deux astronautes arrivèrent dans la chambre du drame. Une chambre élégamment décorée de riches arabesques aux matériaux précieux maculés de sinistres tâches. Au centre de la pièce, une fontaine crachait un jet ensanglanté en puisant le liquide dans la vasque où baignait une tête sans corps. Ce dernier, mutilé aussi de la main droite, gisait à côté d'un sofa de soie sous l'œil orgueilleux de la victime, entière cette fois, peinte sur une toile que reproduisait l'écran mural. Le beau tapis persan ne ressemblait plus qu'à un buvard sur lequel se serait vidé un encrier de rouge. Près de la main gauche, un cimenterre finement ciselé à l'or fin reposait sur une écharpe blanche. C'était la signature de l'assassin.

— Je pense qu'il s'agit du même homme qui vient de frapper pour la deuxième fois, fit le Japonais. Chaque victime est assassinée par son arme et ses méthodes de prédilection.

— Un vengeur ? interrogea Nic.

— Plus précisément un vengeur à gages.

Ce siècle de guerres économiques et de sécession, de guérillas civiles ou urbaines, de combats de l'ombre et de la terreur avait engendré bien des tueurs, psychopathes ou professionnels, dont les vengeurs. Certains devenaient même des héros nationaux parfois bannis hors de leur territoire. Ainsi en était-il du « Boucher de Liège ».

Nic s'était fait une hygiène de vie de ne jamais prendre pour argent comptant la vox populi, quelle qu'en soit la source. Il avait vécu dans son enfance la fin de la Confédération belge, lorsque les deux principales communautés qui la composèrent en vinrent aux mains sous l'œil bienveillant des puissances qui jugeaient trop gênante la dernière tentative de renaissance européenne. Il est si facile d'attiser la haine sur des différences culturelles. Il suffit de prouver que les us de l'un sont brimés par ceux de l'autre. Et ce n'est pas difficile, les malentendus naissent si aisément, même au sein d'une copropriété ou d'une famille empêtrée dans des rets de superbes rancunes. Alors, entre deux communautés de traditions différentes !

Les forces occultes, qui n'avaient rien de mystique, agitèrent les contours de l'Europe réunie. L'épidémie de discorde s'étendait de la Crète aux Pays Basques et de l'Irlande à la Sicile. Puis, les luttes fratricides gangrènèrent le cœur de l'Europe, la banane bleue, siège des pouvoirs politiques et des échanges technologiques. C'était une aubaine pour ceux qui y voyaient la source de tous leurs malheurs ou un danger pour leur propre puissance. Les déçus étaient devenus plus nombreux que les sceptiques, et ceux qui continuaient à croire à l'UE en vinrent à accepter tout éclatement interne, du moment que les nouveaux États restaient dans le giron de l'Union. Et puis, comment interdire aux uns, ce qui était permis aux autres ?

Ainsi, le mariage de raison qui avait scellé l'union de deux cultures dans l'antique pays de Nic s'était soldé en un déchirant divorce malgré la séparation des biens qui devait tout résoudre. À chaque choc économique, des agitateurs exploitaient habilement la suffisante avarice des gagnants et l'envie des perdants, des « fainéants » ou des « crétins ». La force de l'union se transforma en force de haine. À l'origine, le pays se déchira en deux, sans la moindre tentative de conciliation proposée par l'ensemble des états du continent. Ce n'était pas leur problème. Deux États à la place d'un seul ne changeaient rien dans l'arithmétique sociale de l'économie. Mieux ! Cela permettait de mieux exploiter les marchés et les ressources, humaines au passage. Mais, la capitale nettement peuplée par l'une des parties se trouva enclose dans le camp adverse. Alors, commencèrent les hostilités aux frontières. Tout doucement, au départ, badigeonnage des panneaux routiers, puis fermeture des chemins, sabotage, terrorisme et, finalement, la lutte armée copieusement équipée par des gens débordants de prévenance.

La perte d'amis, de familiers, éveille inévitablement la rancoeur. Celui d'en face devient l'ennemi, le bourreau, le monstre à écraser, à exterminer. Celui qui n'a pas connu les atrocités de la guerre ne peut comprendre les sentiments que charrient la souffrance et la peur, pas plus que celui qui n'a jamais aimé ne peut saisir les égarements de l'amour. Dans le dernier cas, on pouvait invoquer l'acte passionnel et le coupable avait droit à une incarcération psychothérapeutique. Dans le premier cas, on s'arrangeait plus par stratégie économique que diplomatique, à recourir à l'horrible anathème de crime de guerre. Il s'agissait, en fait, souvent plus de briser un pouvoir gênant que de protéger des populations.

Quelles règles transformaient tel révolutionnaire en héros ou en mutin ? Fallait-il être magistrat ou sorcier, pour accorder des circonstances atténuantes au viol sauvage d'un village de femmes, et condamner au maximum des peines les « bavures » guerrières commises sous l'emprise de la peur ? Quelles lois guidaient la justice ? Ce n'était pas le hasard, et pourtant la logique restait impénétrable. Mais Nic ne pouvait presque pas dévoiler le fond de sa pensée. C'était un sujet tabou. Pourtant, s'il était le Commandant du Sea-morgh'N, c'était bien grâce à ce « Boucher de Liège ». Sans lui, il eût été l'un de ces nombreux enfants, victimes de balles perdues, dont on ne parle jamais dans les livres d'Histoire. Nic se rappelait de l'intervention de l'homme, « Planque-toi, petit ! », suivi de lointains claquements accompagnés du bruit de quelques abeilles véloces fendant l'air. Cet air était pourtant si calme pendant la trêve, et le démon fanfaron de cet âge l'avait guidé le long de sacs de sable pour voir de près ce char d'où émergeait un soldat, fatigué, désabusé, mordant calmement dans ce qui ressemblait à un sandwich, aussi calmement que s'il fut, lors des beaux jours, accoudés sur le zinc du bar fermé et délabré dix mètres plus loin. Le bar où les pères des amis de Nic trinquaient parfois avec son père. Ses amis, soudain devenus ennemis. Des amis, que Lucien avait attendus en vain après que « ça » se termine. Amis, morts ou métamorphosés. Sauf un. Celui-là était devenu aussi sceptique que lui-même, et il resta jusqu'à sa mort prématurée, un anarchiste.

Aussi, Nic renvoyait dos à dos les criminels et leurs juges, car depuis l'âge où les enfants apprennent normalement autre chose, il avait compris que les circonstances moulaient les gens, et que certaines gens moulaient les circonstances.

Katsutoshi avait fini d'examiner minutieusement les lieux du drame.

— Pour ma part, j'ai fini Nic.

— Bien ! Alors, quittons ces lieux. Nous n'avons plus rien à y faire. Et qu'on me nettoie tout ça.

Le commandant jeta un dernier coup d'œil dans la chambre de l'émir. Il secoua du chef en se demandant s'il n'était pas à la tête d'une croisière de luxe, lui qui était plus habitué aux convois industriels et aux missions scientifiques.

Les deux officiers se retrouvèrent dans la pièce commune qui était ici un atelier de décoration. Le troisième occupant des lieux arriva, escorté par un garde. Il n'avait rien vu et était parti très tôt pour décorer la chambre d'un passager. Le contrôle d'alibi fit apparaître qu'il s'agissait plutôt d'une passagère.

C'était l'autre occupant qui avait donné l'alarme. Il était peintre et devait faire un portrait de feu son voisin. Couche-tard et lève-tard, le remue-ménage l'avait réveillé. Sans se presser, il était sorti de sa chambre, et s'était aperçu que la porte voisine était entrouverte, peut-être une manifestation de mauvaise humeur de son éminence qui attendait impatiemment l'artiste et qui jugeait que l'œuvre tardait à prendre forme sur la toile.

Évidemment, l'émir se sentait suffisamment au-dessus des lois pour porter la balise personnelle. Le plat de son électroencéphalogramme ne put être détecté et aucune alarme ne fut déclenchée.

— Ceux-là n'ont pas la carrure de vengeur, fit Katsutoshi, en examinant le chétif Vietnamien et le frêle Malais, les voisins de l'émir.

— Quel profil donnez-vous à nos ou notre tueur ? interrogea Nic.

— J'évitais toute hypothèse hasardeuse. Mais, à mon avis, nous n'avons à faire qu'à un solitaire. En tout cas, un homme qui connaît bien le vaisseau.

— Agnon ?

— Non, je ne le sens pas comme le coupable idéal. Peut-être comme complice, oui. D'ailleurs, je suis presque sûr que l'assassin n'est ni un astronaute, ni un scientifique. Ces meurtres sont exécutés par un professionnel. Ce dernier doit avoir une couverture légère comme celle d'un artisan et un entraînement de militaire. En revanche, il n'est pas impossible que quelqu'un du Livingstone l'informe sur ses victimes.

— Pourtant, le blanchisseur faisait partie de ceux qui voulaient perpétuer l'extermination juive, et l'émir avait contribué activement à l'annexion d'Israël dans la nouvelle Mésopotamie. De plus, Agnon est l'homme qui a le plus facilement accès aux informations personnelles de l'équipage. J'ai l'intention d'aller le voir tout de suite, le module H6 est juste à côté. Prévenez Stella et mettez-moi sur écoute. J'irai seul.

Sur le pas de la porte, Nic se retourna soudain, et s'adressant au décorateur, demanda : « Au fait, est-ce vous l'auteur de la décoration de la chambre de l'émir ? »

— Oui, chef ! (Tiens ! ici, c'est comme cela qu'on devait appeler l'émir. Vraisemblablement des gens habitués à la servitude et aux mauvais traitements, à en juger par leur apparence de chien battu.)

— Beau travail ! Vous avez du goût et du talent.

— Je ne suis pas seul, mon très cher ami le peintre m'est d'une grande aide et ses talents sont dignes d'éloges aussi.

— Je m'en réjouis d'autant plus que je constate qu'il n'y aura pas que des ennemis assassins à bord de mon vaisseau. Vous devriez à l'occasion faire un saut dans le mila-

naute maître. Cela vous plairait peut-être d'y apporter quelque aménagement.

— Nous sommes très reconnaissants de votre estimable offre, et quand devons nous y aller ?

— Ce soir, au changement d'équipe ?

— Nous y serons.

— Je présume qu'aucun astronaute n'a eu l'idée de vous rendre visite jusqu'à présent. Ceci doit être une bonne opportunité pour vous.

— Oh, mais nous avons déjà une future cliente de chez vous.

— Ah ?

— Le chef médecin semble beaucoup apprécier notre travail et nous attendons avec impatience qu'elle daigne nous appeler.

Nic plongea son regard dans celui du Japonais qui restait imperméable. « Non ! pas elle ! Pas une complice ! », pensa-t-il, en quittant la pièce.

Un frisson lui traversa l'échine.

La grippe. « La grippe ! et si c'était... Non ! ce n'est pas possible. »

Il fallait en avoir le cœur net. Nic accéléra le pas, la gravitation le permettant de plus en plus.

Nic se demanda quels genres d'habitations il trouverait dans le module H6, qui donnait directement au bout du couloir sur la droite à cent vingt degrés. Celle qu'il venait de voir était si luxueusement décorée qu'il eut soudain l'impression d'être un Commodore de paquebot de luxe. Pourtant, il ne voyait pas l'émir vivre dans ces studios qui remplaçaient sur Terre tous les appartements. Les villas étaient devenues rarissimes, remplacées par des immeubles peu élevés, rarement plus de cinq étages. Chaque personne adulte ou non, avait droit d'habiter un seul studio par ville. S'il partageait sa vie avec d'autres, il

avait la possibilité d'occuper un studio supplémentaire pour la vie commune. Mais, c'était si cher, que la majorité préférait la cantine et le salon de l'immeuble. En fait, presque plus rien ne distinguait ces habitations des hôtels ou des cités d'étudiants et de travailleurs délocalisés. Rien, si ce n'était le mobilier et les dimensions de la pièce. Pour beaucoup de voyageurs du Livingstone, les chambres de vaisseau semblaient même plus spacieuses que leur dernier domicile sur la planète.

Chapitre 7. La donne.

Message personnel pour Ytzhak Agnon, responsable de l'informatique à bord du Livingstone.

Nous avons appris que tu es l'élu pour cette mission malgré nos avis. Quel que soit l'avenir qui t'est réservé, n'oublie jamais les liens qui nous unissent. Notre peuple a besoin de toutes ses ressources pour retrouver ses terres perdues.

N'hésite pas à écarter tous ceux qui pourraient faire échouer notre mission.

Document non signé.

Nic trouva Ytzhak dans la pièce commune, où ses deux voisines étaient présentes. C'était l'un des quelques trios composites du vaisseau. L'administrateur de la base était en raison de ses fonctions, un « astronaute », la Sénégalaise, une scientifique, historienne spécialisée dans l'esclavage, et la Mexicaine, une artisane très estimée dans un milieu clos et hétérogène comme le Livingstone, car elle exerçait le noble et difficile métier de médiatrice. Les médiateurs étaient nés avec la désorganisation des sociétés démocratiques, la perte de crédits des hommes

de loi, le foisonnement de micro sociétés rebelles aux décisions arbitraires sous couvert de représentativité majoritaire. Juges et avocats ne savaient plus à quels saints principes se vouer. La justice était quotidiennement détournée ou bafouée, parfois bâillonnée quand elle n'était pas martyrisée. Il suffisait qu'un groupe social décidât d'appliquer une règle pour qu'aussitôt un autre groupe revendique le droit à la liberté d'accomplir le contraire. Les médiateurs prirent peu à peu le relais pour résoudre les conflits. À l'origine, c'étaient des conseillers psychologues, des diplomates désoeuvrés, des avocats indépendants, des entremetteurs et même des voyants et des diseuses de bonne aventure.

Ytzhak était bien entouré. Il eût pu être satisfait de jouer le rôle qu'il préférait, celui de don Juan, si la Sénégalaise ne pouffait à chacune de ses malheureuses tentatives de séduction, anéantissant ainsi tous les effets théâtraux du beau mâle. Pire, la Mexicaine avait un talent diabolique pour retourner toute situation, et le chasseur se retrouvait vite le gibier de ces dames. L'Israélite servait d'exutoire à toutes les charges émotionnelles que supportait la Sud-Américaine qui ne se gênait pas de profiter de l'héroïque écoute de l'éternel incompris. Ce fut au cours de l'une de ces scènes que Nic. Le commandant fut accueilli comme un sauveur par l'infortuné qui sauta pratiquement au garde-à-vous, voulant signifier par là que l'importance du personnage ne tolérerait pas de familiarités déplacées de la part de ces dames.

— Commandant, votre visite m'honore...

— Repos, fit Nic surpris de prime abord avant de deviner la situation dont il était tout compte fait le responsable, puisque c'était lui qui avait aménagé les équipes avec les conseils avisés d'Adela. Pourrais-je vous voir seul à seul ?

Visiblement, Ytzhak ne souhaitait pas que son visiteur s'introduise dans sa chambre, mais pour une fois, les deux femmes vinrent à son secours en prétextant qu'elles devaient s'absenter.

Les deux hommes restèrent seuls. Nic se demanda où l'administrateur pouvait déposer ses documents. Le bureau à côté duquel le Juif se tenait debout était envahi d'allinones de tailles diverses, du modèle de poche au pupitre géant muni de pieds télescopiques. Heureusement que ces ordinateurs archaïques occupant la moitié de la surface d'une table n'existaient plus, sinon les deux collègues féminines eurent vu leur espace de travail rapidement envahi et réduit à leur plus simple expression : un siège.

— Je m'attendais à vous voir plus tôt, Commandant, mais je sais aussi que vous avez été pénalisé par la mise en quarantaine des milanautes, qui n'a vraisemblablement servi à rien.

— Comme vous le dites, le virus de la grippe est en train d'envahir tout le vaisseau. C'est sans danger, mais franchement désagréable.

— Situation idiote pour un vaisseau aussi sophistiqué !

— Chaque Achille a son talon !

— S'il s'agit d'un trait empoisonné, faut-il y voir du sabotage ?

— Vous allez vite de suppositions en déductions, Maître Agnon !

— Maître ? J'avais entendu dire que vous aviez la réputation d'éviter les titres pompeux...

— Très vite...

— Dois-je le prendre comme un compliment ? En tout cas, je ne doute pas de mes compétences. Savez-vous, que mes programmes réflexes ont immédiatement détecté le programme-espion de votre cogniticien ? Vous sem-

blez surpris, Commandant ! Pourtant, tout le monde sait qu'un ordinateur est composé d'un cerveau double. La plupart du temps, lorsque vous voulez l'enrichir d'une nouvelle fonctionnalité, on vous livre deux jeux de cubes, l'un rouge et l'autre bleu, à placer respectivement à droite et à gauche dans votre machine. Chaque cerveau a sa spécificité, et entre autres « surveillance » l'autre moitié. Certains bionitiens prétendent même que ce modèle est celui de la réflexion. Mais, je présume que vous allez me prendre pour un pédant qui essaye de vous impressionner. Non ! ce n'est pas dans mon caractère. Je regrette seulement d'avoir eu l'impression que votre « espion » était ciblé sur moi et je souhaite que vous m'ôtiez ces doutes.

— Je ne nierai pas que vous étiez ciblé, puisque toute personne accédant à la base de données était sous contrôle étroit. Toute personne, et donc évidemment, vous, et d'autant plus que vous êtes censé y travailler fréquemment. Évidemment, je suis au courant de vos investigations sur les personnes arabes et antisémites.

Ytzhak haussa les épaules, fataliste.

— Que voulez-vous ? vous qui êtes chrétien, du moins, de culture, vous ne tendriez pas facilement l'autre joue, alors pourquoi, moi, et le peuple juif, tournerions-nous le dos pour être mieux frappés. Ne dit-on pas qu'il vaut mieux prévoir que guérir ? Bien sûr, je fais un coupable idéal pour la disparition de ces deux salauds. Je n'ai même pas peur de cacher mes sentiments à leur égard. Un coupable idéal, vous dis-je.

Nic sourit en coin.

— Trop idéal. C'est parfois le rôle qu'endossent certains criminels tortueux afin que les excès d'évidences les écartent de la liste des suspects. Mais justement, je ne vous vois pas assassiner les deux hommes comme ils l'ont

été. Ça ne colle pas ! C'est pour cela que vous n'êtes pas suspecté de meurtre, mais... de complicité ! Pourquoi pas ?

Nic venait de marquer son premier point, mais Agnon était vif, et il ne fallait plus lui laisser prendre l'avantage.

— Et Cheng Wu, quel danger représente-t-elle pour vous ? enchaîna Nic.

— Le plus grand, Commandant, fit-il avec d'une voix faible d'où s'était évanouie toute arrogance comme un enfant rebelle soudain pris en défaut et contraint d'avouer sa faiblesse. Je crains que je ne sois tombé amoureux d'elle.

— Amoureux ! Vous avez à peine dû l'apercevoir au cours de ses inspections de routine !

— Je sais, je sais ! C'est mon type, Commandant... Alors, j'ai profité de ma possibilité d'accéder aux bases pour me renseigner un peu plus sur elle.

Nic n'en revenait pas, l'image qu'il s'était faite d'Ytzhak correspondait si peu avec ce macho qui fondait pour une vague amourette. Sacré comédien !

— Dites-moi, Ytzhak, vous consultez des informations confidentielles, est-ce bien dans vos attributions ?

— Oui et non, Commandant. Je ne m'occupe que de l'intégrité de la base par exemple en cherchant des virus ou en corrigeant des anomalies, expliqua l'administrateur en montrant d'un geste de la main l'écran mural représentant le schéma de la base où scintillaient des plots et apparaissaient divers messages de goulot d'étranglement et autres informations que ne comprenait pas Nic. Je n'ai en théorie pas besoin de lire le contenu de la base, pas plus que je n'y introduis aucune donnée. Mais en pratique, j'en examine certaines, parfois même, le plus rarement possible, j'ajoute des informations éphémères de test, mais dans ce dernier cas je vous préviendrais tou-

jours. Disons que les échantillons que je choisis de vérifier ne sont pas complètement anodins...

— Je reconnais que vous n'avez modifié aucune information, pas même la vôtre qui n'est pas des plus élogieuses...

— Je sais, Commandant, les informations qu'on nous a fournies sont partielles, parfois fausses, et c'est bien pour cela que vous avez une équipe de « psy » pour les corriger.

Nic s'approcha du bureau de la Mexicaine reconnaissable par la présence d'un Quetzalcóatl d'obsidienne incrustée d'opale de feu reposant sur un jeu de tarot divinatoire, et s'assit. Ytzhak, plus décontracté, l'imita. Tous deux se tassaient.

La mort de l'émir intriguait particulièrement Nic. Qui pouvait connaître la présence de cet homme qui avait gardé l'anonymat le plus longtemps possible ? Sa fiche d'état civil, ainsi que toutes les autres informations le concernant, ne fut téléchargée que quelques minutes après son arrivée à bord. Lucien porta l'index et le pouce sur les paupières, puis se massa les yeux fermés en rapprochant les doigts vers la racine du nez. Il resta un moment ainsi, sentant en lui monter des bouffées de fièvre suivies de profondes accalmies reposantes. Il entendit Ytzhak se diriger vers une chambre voisine. La porte coulissante ne se referma pas, ce qui lui permettait d'ouïr l'écoulement d'un liquide et le tintement de divers objets. Il rouvrit les yeux pour apercevoir l'Israélite revenant de sa chambre avec deux tasses fumantes. « Vous semblez mal en point, Commandant. Prenez ceci en ma compagnie, cela vous fera du bien ! »

Heureusement que les serres pouvaient produire protéines et vitamines de plusieurs sources afin de respecter les convictions religieuses ou philosophiques des passa-

gers. Ytzhak pouvait donc consommer casher sans crainte. Les aliments se présentaient sous forme de poudre lyophilisée, contenant tous les éléments indispensables à la santé des voyageurs, équilibrée en protéines, vitamines et minéraux. D'autres poudres changeaient non seulement la saveur, mais aussi la texture, parfois sans cuisson. Ainsi, une boisson pouvait aussi bien se transformer en gélatine qu'en croustade, donnant l'illusion de crème, de fromage, de pâtisserie, de viande, de fruits et légumes. Enfin, une autre collection de poudres pouvait associer des qualités thérapeutiques à la préparation finale. Ytzhak paraissait être un fin gourmet et un bon cuisinier, car son tilleul menthe ressemblait à une véritable infusion. Nic, lui, se contentait d'ajouter les ingrédients selon les notices d'emploi, et ne prenait guère de temps de jongler avec les agents de sapidité. Du moment que ce qu'il consommait avait vaguement le goût de quelque chose, cela convenait, et s'il voulait vraiment boire un café moka, il préférerait le commander chez les « alchimistes », sobriquet qui désignait les préparateurs culinaires de synthèse. Il était un mauvais client, ne consommant que de temps à autre une bière servie en bouteille et qui, miracle de la cuisine chimique, moussait. Et encore plus rare, Nic s'offrait un « Scotch », sans danger même pour le pilote, avec ses deux petits degrés d'alcool, le maximum autorisé. En revanche, pour le reste, il lui était égal de manger un steak, une carotte, et une pomme ayant tous trois la même forme, celle de son récipient cylindrique. Pourtant, il avait déjà pu goûter des demi-pêches artificielles où la peau avait été délicatement fabriquée, et où le cœur, de nuance plus foncée, semblait garder l'empreinte d'un noyau. Il en avait envie, soudain, d'un fruit velouté, d'une boisson rafraîchissante. Il avait soif.

— Croyez-vous vraiment qu'il ne serait pas mieux de rejoindre votre chambre ? hasarda Agnon. Voulez-vous que je vous conduise au dispensaire ? Nous sommes dans le H6, donc à deux pas de l'infirmierie.

Nic secoua la tête en refusant les conseils de l'Israélite. « Merci, mais je tiendrai, fit-il d'une voix sourde. D'ailleurs... »

Quelques notes de la 9e symphonie de Beethoven interrompirent le Commandant qui reconnut le timbre de son allinone. C'était Stella qui s'enquérât de la santé de son supérieur, car le tracé biologique indiquait des anomalies. Savoir que la jeune fille s'acquittait bien de sa mission en suivant ses déplacements, redonna un peu d'énergie à Nic qui croisa les bras sur le bureau. Voûté, la tête calée entre les épaules, il s'adressa à Ytzhak sans le regarder, le regard mi-clos errant sur la surface du meuble, soigneusement rangé, de la Mexicaine.

— Continuons notre conversation ! Je désire mieux vous connaître.

— Oserais-je espérer que votre opinion sur moi ne soit pas définitive ? Je présume que mon appartenance au Likoud Historique et les appréciations peu élogieuses à mon égard ne vous inspirent pas de la sympathie. Vous avez dû imaginer que le paranoïaque que l'on a dépeint de moi, est risqué de conflit dans ce vaisseau bourré d'antisémites. Que voulez-vous ? Je ne supporte pas qu'on ne me fasse pas confiance dans mon boulot, qu'on me sabote le travail en catimini, qu'on me joue des coups en traître dans le dos pour me discréditer et que simultanément on s'approprie toutes mes idées sans jamais même citer mon nom. Oui ! je suis parano ! et j'ai envoyé au diable mon chef. Me voici ici, bien content d'avoir laissé cette bande de médiocres moisir sur cette planète de fous.

Nic avait lentement relevé la tête, étonné par le verbe fougueux d'Ytzhak qui commençait à l'intéresser. L'administrateur avait un passé professionnel des plus intéressants. Il avait travaillé sur la base des données des ressources planétaires. Une tâche titanesque qui voulait recenser tout ce qui avait une valeur marchande dans le monde depuis l'extraction d'un minerai, les récoltes des fruits et légumes jusqu'aux aliments absorbés et les décharges de produits sans recyclages possibles. Mieux, il devait associer cette base à celle du recensement humain, autre projet colossal qui contenait toutes les informations génétiques, médicales, généalogiques, économiques et judiciaires de tout individu. Autrement dit, l'homme était devenu un produit à l'instar de ceux qu'il consommait, quelque chose qui rentrait dans les stocks à la naissance et finissait toujours en cendres. Plus besoin de cartes diverses pour toute transaction. L'allinone permettait de reconnaître l'utilisateur, de chercher la carte génétique, pièce d'identité infalsifiable et quasiment unique, de créditer, débiter, signer, en un mot, tout ! Bien sûr, toutes ces informations étaient confidentielles et ne devaient que simplifier la vie des gens. Plus de papiers, donc plus de perte ou de vol. La démographie était parfaitement stable ? Un enfant par adulte. L'économie et l'écologie paraissaient bien gérées. C'était trop beau pour être vrai.

— Si cela peut vous rassurer, sachez que vous êtes « Le » responsable des bases de données du Livingstone. Vous n'avez que Diana Tianno, Betty Brown et moi-même comme supérieurs. Je peux vous assurer que je n'aime pas m'occuper de ce que je ne connais pas et je refuse de tout régenter. J'aurai confiance en vous tant que vous ne l'aurez pas trahie. Autrement dit, cela ne dépend que de vous. Et je vous confie, sur-le-champ, deux tâches : trou-

ver le ou les assassins ainsi que le foyer du virus de la grippe.

Le visage du Juif cachait mal ses émotions, et le silence ébahi oscilla entre scepticisme et méfiance pour finalement s'épanouir comme celui d'un adolescent rebelle qui vient de se rendre compte qu'il a reçu en cadeau inespéré le rêve qui l'obsédait. Alors, après avoir pianoté sur une télécommande puis prononcé à haute et intelligible voix quelques instructions, l'écran mural remplaça les diagrammes de la base par un schéma du Livingstone en perspective cavalière. Dix-huit astrolabs étaient agencés pour former les arrêts d'un prisme droit hexagonal. Douze autres rayonnaient d'un moyeu, les six de poupes parallèlement aux six de proue, les rayons centraux étant décalés de soixante degrés.

— Je crois que je peux vous apporter mes propres réflexions à propos de la grippe, fit Ytzhak en montrant l'image du vaisseau. Regardez, en vert vous avez tous les astrolabs accessibles à tous, en rouge, ceux accessibles uniquement aux astronautes, et en jaunes, ceux qui sont sous surveillance étroite. Je ne vous apprends rien en vous montrant que seuls les couloirs jaunes et rouges permettent d'accéder au module H11.

L'Israélite se retourna pour voir si Nic l'écoutait et accéléra ses explications de peur d'être interrompu.

« Pour se rendre dans le module H11 qui me semble réunir la garde prétorienne, il faut traverser l'astrolab des machines, celui auquel est arrimé le milanaut maître. Autrement dit, aucun déplacement ne peut s'y faire incognito. Qui peut ou doit s'y rendre en dehors de vous-même ? Votre officier japonais, le corps médical et la charmante Chinoise. Curieusement, ce fut elle la première malade, puis ses collègues des autres milanauts. Pourquoi ? »

Ytzhak se retourna nerveusement. Nic le suivait attentivement.

« Simple ! Son travail de biosociologue la conduit à se déplacer sans arrêt dans le vaisseau pour s'assurer que le moral des troupes, si je puis m'exprimer ainsi, reste au beau fixe. Or, cette femme doit se rendre dans chacun des astrolabs habitable, les 'H' quelque chose. Elle commence probablement — ceci reste à confirmer — par les modules de proue, tous connectés entre eux. Si elle commence sa tournée par le milanaute maître, elle terminera par le H9 ou le H10. L'astrolab de poupe le plus proche est le H11. Vous me suivez ? Et quel est le chemin le plus court pour aller au H11? »

Nic comprit. Pour se rendre aux trois modules habitables de poupe, où étaient réunies les têtes brûlées du Livingstone, il fallait soit traverser un milanaute, soit prendre un astrolab de service périphérique. Or, ces derniers étaient réservés aux astronautes, sauf s'il fallait évacuer le bâtiment. Ces trois astrolabs de service qui reliaient la proue à la poupe servaient chacun de base pour trois tychochrômes prêts à quitter le vaisseau. Mais, hors cette situation malheureusement envisageable, ces astrolabs servaient surtout d'entrepôts et étaient équipés pour manutentionner le fret. De plus, parmi les trios de tychochrôme, se trouvaient les spéciaux, munis de leur générateur d'X2-plasme, ce qui était une raison supplémentaire pour en isoler l'accès aux profanes.

— Dites-moi, Ytzhak, un parano, ça prend comment des félicitations ? Comme une anguille sous roche ?

Le commandant sortit son allinone et composa l'appel à Katsutoshi. À sa surprise, ce fut la voix d'Adela qui se fit entendre. Le chef de la sécurité était alité avec une forte fièvre.

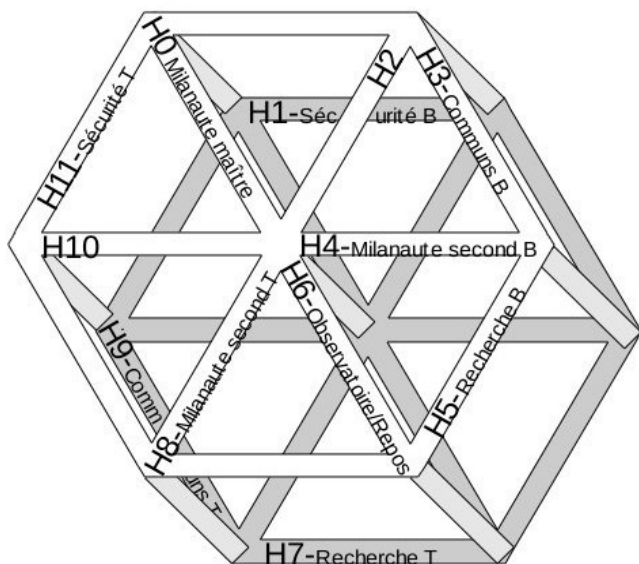
Nic frissonna et conclut à l'adresse d'Agnon : « vous savez maintenant ce qui vous attend ! »

Le Juif haussa les épaules. « Tôt ou tard, de toute manière, et plus vite je serai débarrassé de ce souci, plus vite je me porterai mieux. En attendant, je crois qu'il est sage que je vous accompagne au dispensaire. »

Nic n'eut pas le courage de répondre et se laissa guider comme un somnambule.

Chapitre 8. Passagers clandestins.

*Schéma du Livingstone, vaisseau de
classe Sea-morgh'N.*



Le Livingstone était doté du centre hospitalier le plus sophistiqué du monde tant en efficacité qu'en miniaturisation. Il était réparti dans quatre modules : les H0, H3, H6, H9, car malgré la miniaturisation due surtout à la limitation de consommation d'énergie, le matériel était nom-

breux et parfois imposant. Les autres modules étaient dotés d'une infirmerie de premiers soins que tout astronaute savait utiliser.

Les dispensaires n'accueillaient que les urgences puisque les malades restaient dans leur chambre, et que, au moins une fois par jour, chaque médecin rendait visite aux patients de leur secteur. Celui du H6 desservait les deux astrolabs de recherches, il était donc le plus affecté aux maladies « inconnues » que risquaient de découvrir les pionniers. Le module H6 qui était prolongé d'un astrolab réservé pour l'astronomie, l'observation et la détente, était surnommé Chinatown à cause de la proportion importante d'Asiatiques qui y vivaient. En effet, trois passagers sur quatre y représentaient des peuples du Yémen aux Tchouktches, de l'Oural à Java. Gus Arrow, le très susceptible ingénieur de Nic, aurait contesté très probablement cette répartition. Pourtant, la population du Livingstone était un échantillon statistiquement représentatif des populations terriennes, mais il était impossible d'en avoir une image exacte. Quant aux diverses spécialités de l'équipage, elles ne répondaient qu'aux impératifs d'un voyage d'exploration et de colonisation.

L'arrivée du commandant provoqua un chamboulement dans les habitudes de la clinique du H6 comme s'il s'agissait d'une tournée d'inspection surprise. Mais rapidement, les praticiens se rendirent compte que Nic était épuisé. Il refusait pourtant de se reposer. Ytzhak resta au chevet de son chef alité pratiquement de force, écoutant patiemment la voix faible qui donnait des ordres à transmettre à Stella.

Déjà, Prosper Jibahu et Condor Quispe prévenus par l'équipe médicale du H6 étaient en route avec une civière pour ramener le chef dans son module. Le duo fut rapidement rejoint par deux gendarmes et Gus, le seul astro-

naute ingénieur qui restait en pleine forme. Katsutoshi avait conseillé au pompier amérindien, son second, de choisir pour gendarmes, la femme maure au visage masqué et le « ninja ». Ninja était le nom que s'étaient donné les membres de la section armée des SDF à cause de leur uniforme noir « emprunté » à la police d'intervention et au passe-montagne qui cachait leur visage.

Les chômeurs et sans-abri s'étaient peu à peu organisés en marge de la société qui les avaient abandonnés, puis chassés et même exterminés. Car cela ne suffisait plus de détruire leurs habitations de fortune, de raser leur bidonville. En effet, leur présence envahissante donnait mauvaise conscience aux braves gens, surtout à ceux qui payaient péniblement les impôts... de solidarité. Alors, un maire, bientôt suivi par beaucoup d'autres, eut l'idée d'offrir à ces pauvres hères un peu de baume au cœur, un peu de chaleur pour l'hiver. Quoi de plus simple que la plus populaire des drogues : l'alcool ! Cela coûtait moins cher de donner du whisky et de la vodka, de nom seulement, et de plus frelatés au fur et mesure de la déchéance du consommateur qui n'avait souvent rien d'autre pour son estomac vide. Mais tous ces déçus de la société ne tombèrent pas dans le piège. Une véritable organisation s'était montée. Quatre groupes s'étaient spécialisés. Les « mineurs » construisaient des catacombes modernes sous les mégalopoles pour créer des refuges inexpugnables, et les « montagnards » repeuplaient les villages abandonnés. Les « ninjas » exploitaient les réseaux souterrains pour piller. C'était ce dernier groupe qui avait en plus la tâche de ramener les âmes égarées de la surface dans les galeries où les épaves humaines seraient soumises aux cures de désintoxication carcérale avant d'être remises aux mains des

« hospitaliers » qui reliaient les rats des villes à ceux des champs.

Les détrousseurs ninjas se présentaient comme des Robins des bois ou de redoutables justiciers dignes de Zorro. Mais la police s'en accommodait. Si un financier véreux échappait à ce qui restait de justice officielle, une horde silencieuse surgie des caves se chargeait de le dépouiller « pour les pauvres », et de l'abandonner nu comme un ver sous un pont. Quant au vandale qui se réveillait à l'hôpital, il pouvait s'estimer heureux d'être moins diminué que celui qui eut l'imprudence de violenter une prostituée. Bien que l'odeur de sainteté se mêlât souvent aux relents âcres du soufre, les « ninjas » avaient pourtant acquis autant de sympathie que de crainte, surtout depuis qu'un groupe se dédiait au châtement des pédophiles, proxénètes ou clients, violeurs ou incestueux. Il était vrai aussi que ces obscurs justiciers mettaient un point d'honneur, tels les légendaires chevaliers du Moyen âge, à ne commettre aucun meurtre si ce n'était pour sauver une vie. Dans le doute, ils se contentaient de menaces, voire d'un passage à tabac. En revanche, en flagrant délit, ils appliquaient toujours la loi du talion, punissant à l'image du crime commis. Il n'était pas rare qu'une ombre furtive vienne droguer aux limites de l'overdose l'imprudent marchand de drogue qui ne s'était pas barricadé chez lui avant la tombée de la nuit. On citait aussi pour l'exemple, l'incident diplomatique qui fut créé par la disparition d'un important ministre impliqué dans un trafic de chair et qui fut retrouvé, deux semaines plus tard, enchaîné dans un bordel masculin. Cette affaire ne put être complètement étouffée, les « ninjas » colportaient l'information.

Katsutoshi était lui aussi séduit par l'esprit chevaleresque de ce soldat qui lui rappelait bien des héros légén-

daires de son île. Mais, il considérait que le titre de « nin-ja » convenait mieux à la femme. Son agilité et sa ruse surprenantes en faisaient une guerrière redoutable et la plupart du temps inattaquable. Ses deux soldats étaient, en tout cas, experts dans l'art de la planque. Il était donc normal de penser qu'ils seraient à même de débusquer tout indice qui permettrait de faire avancer l'enquête qui traînait depuis presque cinq jours.

Nic pensait même amèrement que sa propre incompétence en la matière qu'il espérait due à la maladie s'éternisait à ne plus en finir, et il lui était difficile de trouver un sommeil récupérateur. Jeanne n'était plus alitée et pouvait maintenant se déplacer librement. En général, l'immobilisation semblait de courte durée. Ce fut avec plaisir que le commandant reçut la visite de sa femme. L'écouter, même si elle ne disait que des banalités, le distrayait momentanément de ses préoccupations.

La seule anecdote qui intéressa particulièrement Nic fut qu'Adela se portait comme un charme. Jeanne supposait que les techniques ésotériques d'Héliopolis protégeaient l'Égyptienne de la grippe. En tout cas, cette dernière avait une prédilection pour l'un de ses patients : le Japonais.

Le soir, ce fut au tour de Stella de venir auprès du commandant. Elle s'acquittait bien du remplacement de Jeanne aux communications. Il n'y avait pas de messages particuliers échangés entre le vaisseau et l'extérieur si ce n'était que des informations techniques concernant la trajectoire et le prochain point de rendez-vous.

Ce fut seulement le lendemain matin qu'elle annonça la nouvelle à Nic. Elle l'avait appris tard dans la nuit, et elle ne voulait pas réveiller son chef qui dormait profondément.

Deux passagers clandestins, des journalistes, avaient réussi à s'introduire à bord et s'étaient cachés dans des lits-sarcophage destinés aux hôpitaux du vaisseau, des lits de rechange commandés par le chef médecin, et qui n'avaient même pas été vérifiés ni avant ni après l'embarquement.

Le Livingstone ne disposait pas de prison, aussi, ces intrus furent momentanément gardés dans le dispensaire du H0 sous la surveillance de l'équipe de Betty tandis que se reposaient les deux soldats fouineurs qui les avaient débusqués comme l'avait escompté Katsutoshi.

Les deux intrus étaient connus de Nic qui fut surpris de les voir réunis dans l'aventure. L'un était un vulgarisateur scientifique, mais l'autre s'était spécialisé dans les scandales, l'intoxication, toutes les sales besognes de dénigrement ou de déstabilisation par la médisance ou la calomnie soigneusement distillée, sournoisement rétractée au conditionnel afin de dire sans jamais affirmer.

Comme il fallait s'y attendre, le secret prétendument déontologique des journalistes leur interdisait de dévoiler comment ils avaient pu se glisser dans les caisses médicales qui devaient être chargées sur le Sea-morgh'N. Ils avaient eu sûrement des complices, peut-être même à bord ou au sein de la CIES. Peut-être même avaient-ils été commandités. Il était de notoriété publique que les journalistes offraient une pépinière d'espions à la solde souvent du plus offrant. L'indépendance acquise par le réseau mondial leur avait apporté, en plus de la liberté d'expression, la précarité des revenus, et comme l'expliquait un jour Richard, le journaliste aux sales affaires, il n'existe que deux groupes sociaux, d'une part, les prostitués et leurs proxénètes, et d'autre part les mercenaires. Il avait choisi, comme bien d'autre, le second. Peu lui importait quelle idéologie le payait, du moment qu'elle

payait bien. La gestion des ressources humaines ressemblait d'ailleurs plus à de la gestion de stock, et lui se chargeait d'éliminer les surplus.

Ainsi, Richard de Troie s'enorgueillissait d'être l'homme qui pouvait sourire en même temps que tuer. Tuer ? Ne le faisait-il qu'avec des mots ? Il avait été correspondant de guerre et on prétendait qu'il avait reçu un entraînement de commando. On avait souvent remarqué sa présence incroyablement rapide sur les lieux d'un crime crapuleux et les polices l'avaient plus d'une fois soupçonné d'avoir « fabriqué » son scoop.

Quant à l'autre journaliste, il ne devait être là que comme conseiller technique. La nervosité qu'il trahissait à l'interrogatoire indiquait clairement qu'il fut enrôlé dans une mission qui le dépassait. Il avait été recruté par Richard en personne, et bien qu'il n'appréciât pas son collègue, il accepta avec joie de faire partie d'un voyage pour lequel il s'était porté volontaire, mais à sa grande déception, sans être élu. En tout cas, c'était lui le porteur du virus de la grippe qui infectait maintenant le vaisseau. La source du mal était enfin trouvée, pourtant il restait le difficile problème d'éliminer cette plaie.

Il fallait ensuite loger ces clandestins. Certes, il y avait deux chambres libres. Nic ne voyait pas d'inconvénient à attribuer l'une d'elles à l'un des nouveaux venus, mais n'envisageait pas de laisser Richard libre de vaquer à son aise et de perpétrer d'autres crimes s'il était vraiment le tueur recherché. Il ne voyait qu'une solution, réorganiser plusieurs quartiers afin de surveiller et limiter les déplacements du principal suspect.

Le commandant se sentait encore trop faible pour penser efficacement et préféra se laisser un peu de répit en convoquant Agnon. Il considérait qu'un bon chef devait toujours reconnaître ses erreurs et les qualités des

autres. C'était l'occasion de féliciter personnellement celui qu'il avait injustement discrédité.

Nic exploitait souvent ce stratagème pour résoudre toute énigme qui surgissait à l'improviste et qui ne requerrait pas de réponse urgente. Dès qu'il se formulait clairement l'énoncé du problème, il tournait ses pensées vers une autre préoccupation, laissant germer un faisceau de solutions qu'il décortiquerait plus tard.

Il ne seyait pas au commandant du vaisseau de recevoir alité un visiteur n'appartenant pas au cercle des intimes, aussi, péniblement, alla-t-il s'asseoir à son bureau, où il essaya de se concentrer sur des dossiers en instance.

Une explosion le fit sursauter. Il écarquilla les yeux et, ahuri, constata que tout était retourné. Soudain, il comprit en voyant la biosociologue chinoise lui tendre les mains pour le relever. Il s'était assoupi et affalé avec fracas sur le sol. La Chinoise venait juste de s'introduire dans la chambre pour prendre de ses nouvelles. Les astronautes s'enfermaient rarement, et quand une porte était ouverte, il était implicitement permis de s'introduire dans la pièce.

Agnon connaissait cette coutume, mais préféra s'annoncer. Mieux, il attendit sans broncher que Nic lui expliquât la situation. Mais le commandant n'était pas dupe. Il savait que l'informaticien était déjà au courant. D'ailleurs, les regards du Juif fixaient plus la belle Asiatique qui était restée en retrait plutôt que son interlocuteur qui ne put s'empêcher de sourire en se rappelant qu'Ytzhak lui avait avoué sa passion pour Cheng.

Mais l'apparente maîtrise d'Agnon fut ébranlée quand Nic le félicita de l'avoir si bien inspiré, puis secondé alors qu'il était terrassé par les fièvres de la grippe. La modestie n'était pas le fort de l'Israélite et il lui en coûtait de

rester impassible face à son chef et à son idole féminine. Aussi, lança-t-il la première idée qui lui traversa l'esprit afin de faire diversion.

— Et que comptez-vous faire de ce Richard ? Vous ne pouvez le mettre au fer comme dans les vaisseaux de Christophe Colomb. Ni le jeter par-dessus bord. Ni en faire un Robinson Crusoé, perdu avec je ne sais quel jour de la semaine, sur un astéroïde ?

— Et pourquoi pas ?

— Vous ne chercherez ni à le tuer, ni à avoir une bouche inutile à nourrir. Me tromperais-je ?

— Et vous avez une idée de génie ?

— Savez-vous que ma voisine, la Sénégalaise, m'a expliqué que l'esclavage était une forme de châtiment, avec ses remises de peine attribuée par les sociétés primitives qui ignoraient l'incarcération ?

Nic fixa éberlué Ytzhak. Était-ce une forme d'humour qui lui échappait ? Quelque allusion à la Bible ? À sa surprise, la Chinoise enchaîna :

— Je sais, bien de bonnes lois deviennent à l'usage mauvaises. Ainsi, la loi du Talion fut probablement inventée pour éviter l'escalade de la vindicte. En vain, alors, la miséricorde chrétienne généralisa le concept du Grand Pardon, mais justifia bien d'inhumaines galères. Puis, les traitements psychiatriques vinrent remplacer le purgatoire d'un Dieu qui n'avait plus de raison, ni parfois même de droit d'exister dans un monde athée. Mais quelle perte de temps ! Les récidivistes simulaient leur « guérison sociale » et les opposants trouvaient le moyen de propager leurs idées avant de perdre la tête, même s'ils ne venaient plus grossir le rang des martyrs. Alors, la neurobiologie arriva avec ses effaceurs de mémoire. Tout biosociologue apprend la relativité de la Loi et de la Justice. La Vérité n'est pas quelque chose de statique. Et

ce qui semble bon aujourd'hui ne l'était pas hier et ne le sera plus demain.

— Pures hypothèses que vous avancez là ! fit l'Israélite en esquissant un sourire ironique.

— Non ! Un simple raccourci de vulgarisation, sûrement trop simple, mais je ne me vois pas vous enseigner la biosociologie entre deux portes, ni vous parler du tao.

— Excusez-moi, je ne voulais pas vous blesser, mais il me semblait que c'était...

— Pas à la hauteur de votre culture ?

— Je ne dis pas ça ! Disons plutôt que vous me laissez sur ma faim. Je ne connais rien de votre profession et vous semblez si jeune.

— Je parais jeune, sans doute, parce que vous vous sentez trop vieux pour moi, fit la Chinoise en souriant. Quant à ma profession, sachez que j'ai aussi une maîtrise de physique afin de pouvoir mieux expliquer les théories de la dynamique des sociétés.

Agnon s'en voulait d'avoir aussi stupidement affiché son désir de supériorité intellectuelle. Ce n'était sûrement pas ainsi qu'il allait conquérir cette charmante Asiatique. Encore un échec ! Il se retourna vers Nic dans l'espoir de trouver une diversion à ce dialogue qui tournait mal. Hélas, le commandant, qui n'était vraiment pas au mieux de sa forme, semblait sur le point de s'endormir.

— Vous semblez étonné de ma jeunesse ou de mes diplômes ? Pourtant, vous qui manipulez les bases de données de ce vaisseau devez savoir que nous sommes tous jeunes, sauf le commandant, sa femme et un savant, et tous doués, voire surdoués en un domaine quelconque.

— Même cet émir ?

— Cet émir, comme vous dites, était un excellent joaillier. Certes, une activité complètement inutile dans un voyage comme celui-ci. Mais nous n'avions vraisemblablement

blement pas le choix. Et puis, n'est-ce pas non plus une facette de la culture de l'humanité ?

— Pff ! fit dédaigneusement l'administrateur, maintenant il existe autant d'automates que d'artisanats. N'importe qui peut faire n'importe quoi.

— Oui, mais pas n'importe comment. Ici, il n'y a que des experts. Et ne critiquez pas ces automates, ou ces robots, sans eux, le chômage dépasserait sûrement les cinquante pour cent. Ces engins, néfastes pour l'emploi à un certain moment, permirent à beaucoup de gens de se lancer dans de nouvelles activités.

— Et pourtant, la moitié des recrues du vaisseau étaient des chômeurs au moment de leur recrutement. Vous n'allez pas me faire croire que ce sont des génies !

— Mais si ! Les automates sont chers et les huit dixièmes de la population terrestre sont trop pauvres pour se permettre le luxe de s'en procurer. Maintenant, il faut payer pour travailler. Certains comme vous ou moi ont eu de la chance. Mais ce n'est pas le cas de la majorité.

Ytzhak jeta un coup d'œil vers Nic qui semblait s'être assoupi. Il se sentait mal à l'aise depuis qu'il s'était rendu compte que leur hôte ne participait plus à la conversation.

— Ce n'est peut-être ni le lieu ni le moment de discuter, fit-il en baissant la voix et en montrant d'un mouvement de tête vers le commandant.

— Non ! continuez ! votre bavardage me tient éveillé, fit Nic, en levant une main lasse sans ouvrir les yeux.

Cheng-Yi s'en était déjà doutée. Son chef était de cette catégorie d'hommes qui pouvaient s'isoler au sein d'un groupe, et qui préféraient les verbiages de la foule aux gazouillis de la nature. Elle connaissait trop le genre humain pour ne pas deviner les motifs profonds qui pous-

saient Nic à tolérer sa présence et celle de l'administrateur. Elle savait qu'elle séduisait son chef. Un mot, un regard, une attention suffisaient pour trahir les pensées secrètes ou les amours courtoises. Elle n'en ressentait rien, ni honneur, ni offense. Elle ne pensait même pas s'en servir. Pour la Chinoise, c'était une manifestation de la création, comme une perle de rosée qui brille au soleil levant sur le pétale fraîchement déployé de la rose et qui interpelle le regard de ceux qui savent observer le monde. L'Israélite, en plus du bruit de fond que cet insatiable parleur était capable de produire, servait à son insu de prétexte à la conscience de Nic.

Ainsi, Cheng ne fut pas surprise lorsque le commandant insista pour que ces deux invités s'installent sur les strapontins et assistent aux différentes interventions du Maître à bord qui luttait de toute sa volonté contre l'envahisseur, une grippe bien terrienne.

Peu à peu, Nic reprenait le contrôle du vaisseau négligeant la présence du couple qui se taisait. Agnon se sentait mal à l'aise. Il avait l'impression d'être un figurant dans une pièce dont il ne comprenait pas le rôle. Chaque fois qu'il faisait mine de vouloir se retirer, il recevait l'ordre — cela ressemblait bien à un ordre — de rester tranquillement dans son coin, comme un animal domestique. Il eût souhaité continuer à bavarder avec Cheng, mais ailleurs et dans d'autres circonstances. Il écouta passivement les instructions fournies à Katsutoshi pour loger Richard et les deux militaires qui l'avaient découvert dans le module H8, l'un des deux astrolabs destinés à l'entretien des milanautes et habités par seulement seize astronautes. L'un des trois astronautes remplacerait le blanchisseur, tandis que la chambre de l'émir serait attribuée au deuxième journaliste.

Quand Nic eut fini de distribuer les consignes, il se tourna vers Cheng et Ytzhak.

— Voilà ! Vous avez du travail ! Il faut vous assurer que ces aménagements sont judicieux. Mais avant, restez encore avec moi. Vous serez aux premières loges pour assister au grand saut.

— C'est pour bientôt ? s'étrangla l'administrateur.

Nic sourit en guise de réponse

— Venez plutôt m'aider à me rendre dans la cabine de pilotage. Il y a plus de place et de choses à voir.

Il pouvait marcher seul, mais ses jambes lui semblaient si faibles qu'il craignait de trébucher à chaque pas.

Chapitre 9. Le premier saut.

Journal intime de Roxane Kharezmi, premier pilote du Livingstone.

Mes ancêtres ont quitté la Kabylie lorsqu'ils jugèrent qu'elle ne fut plus leur terre.

Renégats pour les uns, étrangers pour les autres, nous cherchions une place au soleil.

Trop pauvres pour être d'aisés bourgeois, pas assez pauvres pour être assistés, et trop fiers pour demander de l'aide, nous avons attendu notre heure...

Aujourd'hui, notre bannière flotte sur les montagnes de mes aïeux, pourtant, je quitterai cette Terre où trop de sang et trop de larmes ont coulé, cette Terre qui n'est plus mienne et je m'expatrierai vers mon nouveau foyer même au plus profond de la nuit.

J'ai été pressentie pour ce voyage. Je serai l'élue de la manière la plus juste et incontournable qu'il soit. Je serai le meilleur pilote de la flotte. Je réussirai !

Le Livingstone voguait à près de deux cents kilomètres par seconde vers l'orbite de Jupiter. Seul Ytzhak tentait

d'apercevoir la grosse planète. Personne ne lui avait précisé que l'astre était fort éloigné du point de rendez-vous, un lieu théorique calculé par Tcherenkov qui se raclait l'ongle du pouce dans l'interstice des incisives, tout en fixant la baie vitrée principale rendue transparente pour l'occasion.

Betty Brown voulut céder la place à Nic, mais celui-ci déclina l'offre par courtoisie plus que par méforme : ce n'était pas son quart. Mais il voulait être présent dans la cabine de pilotage, car il jugeait que c'était de son devoir. La phase de vol était critique et tous les astronautes devaient être à leur poste. Il se contenta d'informer son collègue sur les décisions qu'il avait prises au sujet des deux passagers clandestins. Puis il recula dans le fond de la pièce où il rejoignit Roxane et Andy qui étaient à leurs postes arrière prêts à seconder leurs collègues et qui appréciaient d'être aux premières loges pour assister au premier saut de l'humanité vers une autre étoile.

Il était logique que le voyage spatial à bord d'engins mus par propulsion ne pût être la solution qui sortirait l'humanité de son berceau. La moindre expédition à travers la galaxie prendrait des années, et ce, même en supposant que l'on puisse se déplacer à la vitesse de la lumière. C'était théoriquement possible avec l'invention du spatioréacteur, mais il fallait compter la longue, très longue, période d'accélération humainement supportable pour atteindre une telle vitesse. Il fallait donc trouver autre chose. Depuis deux décennies, des bruits persistants circulaient au sujet d'études sur la téléportation basée sur des théories fumeuses d'univers fractals à cinq ou sept dimensions.

Malgré le scepticisme général, des équipes de chercheurs insensés s'étaient attelées à la tâche utopique du voyage plus rapide que la lumière. Mikhaïl Sergeïovitch

Tcherenkov en avait fait partie. Sa présence à bord était indispensable pour les réglages fins de dernières minutes, malgré son âge qui faisait de lui le doyen de l'expédition. Le téléportage d'un être vivant — animal — n'avait été réalisé qu'une seule fois. Un chien avait fait le voyage allé et retour entre la Terre et deux astrolabs. L'un de ces astrolabs se trouvait en orbite autour de saturne, l'autre voguait près de la ceinture de météorites. La disparition de l'animal sur Terre et sa réapparition quasi instantanée à proximité de Saturne, puis le retour tout aussi fulgurant furent les seules preuves de la réussite du projet et de la théorie des ultrarelativistes. Quelques minutes avant le début de l'expérience, le fantôme du chien apparut deux fois dans l'astrolab de la ceinture de météorites conformément aux prévisions.

Il restait pourtant un doute que seuls le savant russe et Nic connaissaient à bord du Sea-morgh'N. Le chien avait été téléporté dans une cage au préalable prête, d'une part, à accueillir et à protéger le cobaye et, d'autre part, à servir de relais de transmission et de contrôles. Mais, cette fois-ci, il était impossible de préparer les enceintes de téléportage. Non seulement elles auraient dû être placées trop loin, mais deux d'entre elles auraient dû déjà y être depuis plusieurs milliers d'années. En effet, le voyage s'effectuait en deux temps, et la première phase du voyage projetterait les téléportés quelque part dans le passé. À cela, s'ajoutait une autre inquiétude : le chien, bien qu'en bonne santé, présentait plusieurs hématomes externes et internes, certes, tous sans gravité, mais intrigants pour Mikhaïl. Ce dernier pensait que les relais y étaient pour quelque chose et il avança l'hypothèse d'« opacité ». Selon le savant, toutes les structures de la matière n'offraient pas la même transparence aux tachyons. Personne n'en avait la certitude. Enfin, cette ex-

périence n'avait plus été renouvelée depuis quinze ans. Depuis, les relais avaient été remplacés par les générateurs de X2-plasme, surnommés « miroir d'Alice ». Mais il n'y eut plus d'essais avec un être vivant... Seulement une caméra dans un cageot rempli de fruits et de charcuterie avait servi de cobaye ! Il était bien bas le budget de la recherche ! Pas assez pour décourager les scientifiques. Plus tard, on parla de sonde automatique, robotisée, mais le secret était très bien maintenu. On dit que le Yakusa y était pour quelque chose.

Andy, le navigateur australien ne pouvait tenir en place. Il rejoignit son collègue et vérifia encore une fois avec lui les derniers calculs. Ils corroboraient ceux de l'astronome tutsi et ceux de l'ordinateur qui pilotait quatre objectifs visant chacun l'une des douze étoiles sélectionnées pour localiser et guider le Livingstone.

Pas de doute ! La route était correcte, et le délai respecté. C'était ici et maintenant que devait se passer l'événement.

Andy revint près de Roxane un peu déçu que ce ne fût point à eux qu'incombât la tâche de faire pour la première fois franchir le mur de la lumière par l'Humanité.

Soudain, le silence fut brisé par une sirène stridente et désagréable, les voyants rouges se mirent à clignoter aux abords des portes et sas. Tout l'éclairage s'intensifia d'un cran partout où il n'était pas au maximum. Nic sursauta. « Qui a déclenché l'alerte ? »

— C'est l'ordinateur, cria Diana dans l'allinone du commandant. Il « sent » que nous sommes dans une séquence périlleuse.

— Si vous ne le faites pas taire, ce sera pire : nous avons besoin de concentration.

Moins d'une minute après, la Brésilienne, toujours assistée de Frans, avait rétabli la sérénité dans le cerveau optronique et dans le vaisseau.

— Diana ! fit Nic, prévenez-moi si cette machine doit encore prendre d'autres initiatives de ce type. Les astronautes sont habitués à ce genre de mise en vigilance, mais pour les trois quarts de l'équipage du Sea-morgh'N, ceci ressemble à l'annonce d'une catastrophe imminente : est-ce le bateau qui coule, la tour qui s'enflamme ou une bombe tapie sous un siège ? Où fuiront-ils, isolés dans l'Espace, sans canots de sauvetage, sans issues, sans abri ? À quoi leur sert-il de savoir qu'ils risquent de mourir à la moindre fausse manoeuvre si nous ne savons même pas ce qu'il adviendra de nous si nous réussissons à émerger dans un monde nouveau ?

— Désolé, Commandant, j'ai suivi les instructions...

— Je sais, fit Nic, c'est pourquoi je vous demande de vérifier l'apprentissage de l'ordinateur en réfléchissant à ce que je viens de vous dire. Voilà autre chose maintenant ! continua-t-il en s'adressant à Ytzhak arraché de sa contemplation. Maintenant les ordinateurs « sentent » quand nous sommes dans une phase critique !

— Là, s'écria soudain Andy en pointant vers les grandes baies vitrées.

Son regard expert de navigateur l'avait averti avant tous les autres. Devant lui, quelques étoiles se déplacèrent comme si un objet transparent et déformant, telle une loupe, s'était matérialisé, là, devant le vaisseau.

Mikhaïl regarda dans la direction indiquée en murmurant, incrédule : « l'effet du miroir ! » Les constellations se déformaient à vue d'oeil, les astres se paraient d'un halo puis disparaissaient d'un seul coup comme une bulle de savon qui éclate. Peu à peu, le ciel entier s'éteignit.

Noir, tout était noir. S'il ne s'agissait pas d'une illusion, ni d'une erreur d'interprétation, le Livingstone avait franchi la fatidique vitesse de la lumière. Le calculateur de bord affichait une valeur que nul humain n'avait pu observer auparavant : 1,2 c. Mais était-ce correct ? Il ne s'agissait là que d'une estimation déduite à partir des mesures de l'effet tunnel observé en laboratoire. Le Russe savait combien il fallait se méfier des mesures indirectes adaptées à un environnement expérimental. C'était une foi trop grande en elles et une extrapolation trop large, qui avaient occulté la découverte du tachyon à la fin du deuxième millénaire à Chacaltaya. Sans la collaboration qui lie les chercheurs entre eux, Mikhaïl n'aurait pas retrouvé dans les archives de l'Académie ukrainienne, les papiers attestant de la découverte des chercheurs japonais qui doutaient à tort de leurs détecteurs de rayons cosmiques ainsi que de leurs calculs. Ils souffrirent de la même cécité qui frappa Joliot-Curie quand ce dernier avait sous les yeux la trace du neutron sans le voir.

Nic ressentait une étrange impression, pas exactement celle à laquelle il s'attendait en vivant une telle aventure. Était-ce la lumière rosâtre du poste de pilotage ?

Rosâtre ! Mais ce n'est pas réglementaire ! Cela faisait plutôt... L'idée saugrenue de maison close lui traversa l'esprit.

Et puis ce parfum indéfinissable ! Qu'était-il bien passé par la tête de Sissel pour embaumer ainsi l'atmosphère ?

Il jeta un coup d'œil vers la droite. Roxane et Andy s'enlaçaient passionnément.

Ah ! Ces braves tourtereaux ! Il s'en doutait bien que Roxane et Andy ressentaient l'un pour l'autre plus que de la camaraderie. Mais n'était-ce pas un peu trop tôt pour fêter l'événement historique qui était en train de se dé-

rouler ? Et puis une franche accolade suffisait à la place de ces longs baisers dignes des vidéos.

À sa gauche, Ytzhak s'était saisi de la main de Cheng.

Le malade, ici, c'est moi, pensa-t-il en passant le bras sur l'épaule de la Chinoise avec une pointe de jalousie. À ce moment, Betty se précipita vers lui, hésita, puis se rua sur Agnon qui fut fougueusement arraché de son siège.

Mais cela ne l'intéressait plus. Il savourait la langue de Cheng, maintenant à califourchon sur ses genoux. Comment en étaient-ils arrivés là ? La question ne l'effleurait même pas. Ses mains s'étaient glissées sous la tunique de l'Asiatique. En remontant des reins vers les omoplates, il découvrit que la femme, comme beaucoup d'autres, avait troqué la combinaison pour le deux-pièces réglementaire du caleçon et du body ou du bustier qui galbaient plus fidèlement leur corps. À travers le tissu arachnéen, il palpait un dos lisse, sans rencontrer la moindre saillie qui put révéler la présence d'un balconnet ou d'une brassière. Elle ne ressentait pas le besoin de mettre en valeur sa poitrine. Ses doigts glissèrent sous les aisselles où les rondeurs naissantes promettaient des seins tendus.

Un halètement voisin exacerba son désir. Fébrilement, ses ongles descendirent vers la ceinture à la recherche de la bande auto-adhésive. Le grattage indiqua quel tissu recouvrait l'autre. La chair convoitée se dénuda sous l'agilité de ses pouces. Un ventre puis une gorge gonflée s'offraient chaleureusement au tact. Sous ses paumes, une paire de tétons se dressait tout comme son mâle attribut sous les habiles massages de sa compagne. Péniblement, il réfréna son exaspération, préférant le plaisir d'une lente et patiente découverte mutuelle.

Des gloussements surgis d'ailleurs le contrariaient dans sa flânerie érotique qui devait soudain, comme par inadvertance, le conduire vers un trésor enfoui dans

quelque obscur recoin. Cheng se faisait pressante pour libérer l'organe qu'elle sentait frétiller sous l'élastique résistance du vêtement. Faire durer ce bonheur, ce plaisir... Atténuer l'ardente tentation... Penser à autre chose !

Autre chose... Le vaisseau !

Le vaisseau !

« Cheng ! » s'écria-t-il en écartant le visage de la jeune femme. Il jeta un regard ahuri sur les ébats amoureux des autres dans ce qui était normalement la cabine principale de pilotage du Livingstone.

Il plongea son regard dans les yeux noirs et langoureux de la biosociologue, hésitant entre le devoir de commandant et l'irrésistible envie de dévoiler les mystères orientaux et d'en sonder les profondeurs au risque d'y perdre son essence.

Le devoir... Si tous les astronautes devaient être présents, si lui devait être là, c'était justement pour remplacer les défaillances en période de crise.

— Cheng ! Je vous en prie, aidez-moi, nous n'avons pas le temps, le vaisseau est en danger.

— Promettez-moi que nous remettrons cela, Nic, dès que tout risque sera écarté, ou... qu'aucun espoir ne sera plus possible. De toute manière, je ne vous quitterai pas d'une semelle.

Elle se leva à regret en tirant Nic de son siège. Celui-ci caressa doucement les joues de la Chinoise en replaçant la mèche égarée dans la frange, au sein de l'épaisse chevelure noire, libérée du serre-tête qui gisait sous les pieds de Roxane et Andy. Elle souffrait autant que lui. C'était une noble femme. Puis, la tirant par la main qu'elle n'avait toujours pas lâchée, il se précipita vers le siège de commandement abandonné par Betty qui se débattait par terre entre Ytzhak et Mikhaïl. La vue de ces corps se dénudant à chaque roulade ravivait les fantasmes inassouvis

de Nic qui pensa amèrement qu'il devait être le seul dans tout le vaisseau à ne pas avoir le droit de s'y abandonner. Mais si lui avait pu réagir, d'autres le pouvaient et la manière la plus efficace était d'activer l'alerte maximum.

La sirène se remit à hurler. Quelques minutes après, tous avaient repris leur poste dans la cabine. Rapidement, Nic et Betty convoquaient tous les chefs de modules et de sections. Seul, Katsutoshi n'était pas débraillé, mais il avait revêtu un kimono bleu nuit moucheté de petits motifs blancs.

L'envoûtement érotique qui avait chaviré les habitants du Livingstone s'atténuait peu à peu. La lumière éblouissait les yeux embrumés et l'âcreté de la sueur se substituait aux parfums enivrants qui flattaient encore les narines.

Peu à peu, les rapports arrivaient au milanaute maître. Tous étaient rassurants. Il n'y avait eu aucun dégât pendant l'instant de folie qu'avaient traversé les mille âmes du Sea-morgh'N. Personne ne semblait être affecté. Chacun reprenait normalement ses occupations sans éprouver rien d'autre qu'une grande satisfaction ou, tout au moins, qu'un agréable souvenir. Pas de honte, pas de jalousie, rien de ce qui eût pu être prévisible ! Tout s'était passé comme dans un rêve éveillé et collectif, un Tristan et Iseult interprété en chœur par tout l'équipage.

— Vous croyez que cet étrange comportement est dû à la traversée du miroir, demanda Nic au savant.

— Je l'ignore totalement ! Peut-être que les signaux électriques du cerveau ont été perturbés, une sorte de déphasage entre la matière et les photons. Franchement, je n'en ai pas la moindre idée. Et si je puis me permettre une remarque, nous n'avons pas traversé le « miroir », nous sommes dedans encore pour un peu plus de trente heures.

— Voulez-vous insinuer que ce phénomène risque de se reproduire à la sortie ?

— Et peut-être à l'envers...

— En haine ?

— Je vous le répète, je l'ignore.

Nic resta coi. Le pire pouvait être craint et il lui restait une journée pour parer à toute éventualité. Songeur, son regard vint se perdre dans ceux de la Chinoise qui avait entendu le dialogue.

— Je crois que nous avons raté une opportunité, murmura-t-elle en ébauchant un sourire où se mêlaient bien de non-dits tendres ou passionnés. Je crois que ce ne sera plus possible pour l'instant, n'est-ce pas ?

Elle releva sa tunique afin de rajuster le bustier qu'elle avait laissé boudiné sur les mamelons, s'accrochant à l'espoir de jouir du bouquet qui jaillirait de ce feu trop tôt éteint. Posément, elle offrit à l'amant fugace de laisser entrevoir ce qu'il n'avait que pressenti. En vain. Le commandant avait retrouvé sa froideur et ne semblait plus sous le charme. Mais elle aurait parié que le feu continuait à couvrir.

— Laissez-moi vérifier une chose Nic.

— Quoi ?

— Que s'est-il passé pour ceux qui dormaient ?

Était-ce à cause de l'étrange phénomène qu'il venait de vivre, ou les difficultés qui l'attendaient encore, ou tout simplement la grippe qui n'abdiquait pas, mais Nic se sentait en pleine forme. Néanmoins, il entrevit immédiatement les implications que pouvaient lui apporter les observations de la biosociologue qui s'attela sur-le-champ à la tâche qu'elle s'était assignée.

Dès que la Chinoise eut quitté la cabine, Ytzhak se demanda ce qui le retenait encore en ces lieux.

— Maître Tcherenkov, est-ce tout ce que l'on peut apercevoir du dehors maintenant ? interrogea-t-il en pointant vers les hublots infiniment noirs.

— Je crains que oui, Agnon. Voyez-vous, nous sommes enfermés dans une bulle de X2-plasme, une bulle qui maintient notre cohérence pendant que nous traversons le « miroir ». Nous sommes en réalité un gigantesque tachyon. Notre univers n'existe plus pour nous et nous pour lui.

— Mais ne risquons-nous pas d'en rencontrer un autre ? Ne pouvons-nous pas percuter un objet inconnu ?

Le savant éclata de rire.

— Pour répondre à votre première question, je préciserai ce que je viens de vous dire : là où nous sommes, maintenant, cet univers n'existe plus pour nous, et nous n'existons pas encore pour lui. Quant à percuter quelque chose, cela reste possible malgré les calculs de trajectoire de moindre risque. Et puis il y a le X2-plasme...

Nic remarqua que la deuxième question fut éludée. Mikhail n'était pas sûr de ce qu'il avançait. Le commandant se rappela l'expérience du chien. Il avait mené sa propre enquête et on lui avait dit que les lésions de l'animal ressemblaient étrangement à des chocs contre des objets invisibles ne laissant pour toutes et uniques traces, que des blessures parfaitement propres.

Déçu, Agnon demanda de quitter la cabine.

— Bien sûr, Ytzhak, je ne sais pas moi-même à quoi nous servons ici, nous sommes en pilotage automatique. Je ne sais pas où nous allons, mais nous y allons tout droit. Et faites attention en retournant dans votre module de ne pas tomber dans les bras d'un succube.

Au bout d'un instant, Nic se rapprocha du siège de Mikhail.

— Dites-moi, vous ne trouvez pas étrange que personne n'ait manifesté la moindre gêne après cette explosion d'érotisme. Tous ont repris leurs activités comme s'ils sortaient d'un bon repas. Ils sont plus ou moins satisfaits, sans complexe. Moi-même, je ne sens aucun remords puritain, à peine l'impression que mon repas ne fut pas complet.

— Étrange, en effet. Que devrais-je dire ? Me faire pratiquement violer par votre commandant en second avec la complicité de cet Agnon ! D'ailleurs, jamais en d'autres circonstances, je ne me serais laissé faire ! Eh bien non ! Je me suis bien amusé et je n'avais jamais joui ainsi tout au long de ma vie. Mon repas, pour reprendre votre comparaison, fut le meilleur que j'ai goûté et... sans indigestion. Vous savez, je vous disais que la sortie du miroir pouvait provoquer des phénomènes inverses. Je n'en sais rien, et entre nous je vous avouerai que j'apprécierais revivre cet épisode. D'ailleurs, n'oubliez pas qu'on doit traverser deux fois le miroir.

— Cela agit comme l'alcool qui efface les inhibitions. Mais avec une différence considérable : il n'y a pas d'après cuite ! Au fait, vous pouvez vous remettre de vos émotions si vous le voulez. Je ne vous oblige pas à rester cloîtré dans cette cabine en attendant la sortie du tunnel.

— Merci, mais autant par inquiétude que par curiosité je préfère veiller ici et ma récente prouesse me prouve que je peux encore commettre des folies de jeunesse. Une nuit blanche de plus à mon palmarès me rappellera le temps de mes débuts dans la recherche.

Nic se replongea dans sa méditation tandis que le savant se mit à jouer avec son allinone. En fait, tous deux pensaient à la fin du premier saut. L'un recalculait une trajectoire incroyable qui remontait le temps, l'autre ima-

ginait des scénarios catastrophes afin de prévoir des parades.

Ulysse, enchaîné à un mat, écouta les sirènes, en ayant pris soin de boucher les oreilles de ses compagnons qui continuèrent à piloter le navire. Mais si au contraire, tous les marins avaient été ligotés, et seul le héros avait dû ramer ? Il pouvait se jeter à l'eau. Et s'il était pris de frénésie de tuer ? Qui pourrait l'en empêcher ?

Chapitre 10. La sortie du tunnel.

Andy Florey, premier navigateur du Livingstone.

Le plus difficile n'est pas d'être précis dans mes calculs. Le plus difficile, c'est de calculer sous le stress. Vite et bien.

Les ordinateurs nous simplifient la tâche pour obtenir en un temps record les indications de pilotage qui nous permettent de suivre une route avec finesse pour atteindre un objectif en toute sécurité. Mais c'est nous, les navigateurs, qui renseignons de nombreux paramètres en fonction des ordres du commandant mais aussi en fonction de l'urgence. Car chez nous, hommes de l'espace, la fonction peut primer le grade.

Décider dans le stress est difficile. Rester rigoureux, exact et disponible l'est encore plus. Nous sommes au centre de toutes les contraintes. Pas seulement celles du commandement, du pilotage et de l'ingénierie, mais aussi d'autres contraintes comme la sécurité et la santé.

Là où nous allons, il n'y a pas de balises, pas

de satellites, plus aucune configuration stellaire connue... nous rentrons dans un monde fantôme où nous serions perçus comme des fantômes. Nous ne savons même pas en réalité ce que nos sens capteront, ni comment réagiront nos machines...

Passionnant!

Plus d'une heure s'était déjà écoulée quand Nic reçut enfin des nouvelles de Cheng. Aucun dormeur n'avait été affecté par l'étrange folie qui s'était emparée des autres, et donc de la totalité des astronautes qui étaient en activité. Mieux, ceux qui étaient éveillés ne tentèrent même pas de tirer un éventuel partenaire de son sommeil. Tout se passait comme si les passions amoureuses ne se manifestaient que s'il y avait du répondant. Il y eut quelques cas de jeux à plus de deux acolytes, car tous, sans exception, avaient participé aux ébats. Mais en règle générale, chacun cherchait le compagnon ayant le plus d'affinité, disponible et consentant dans l'entourage immédiat. La biosociologue était convaincue qu'il s'agissait d'une manifestation reptilienne des sentiments corticaux : nous nous trouvons sympathiques donc nous copulons.

Nic enchaîna mentalement « nous nous trouvons antipathiques donc nous nous entre-tuons ! »

Si cette théorie s'avérait exacte, il fallait agir, et vite, avant la sortie du miroir. La première personne à rencontrer pour valider le plan qu'il avait commencé à ébaucher était le chef médecin. Adela le rejoindrait dans quelques minutes à l'infirmerie.

Nic se rendit au dispensaire et trouva sa femme toujours alitée. La grippe l'avait sérieusement affectée. Pourtant, elle avait enfin bonne mine, elle était même radieuse. Il en fit la remarque :

- En tout cas, Adela fut bien inspirée avec ses tisanes.
- Oh, oui ! Je n'avais jamais si bien dormi, et aussi longtemps.
- Mmm ! Ce serait peut-être une bonne idée de donner une cure de sommeil à tout l'équipage.
- Oh, non ! pour ma part, ça suffit.
- C'est vrai que tu en sors...
- Pas tout à fait, il y a bien quelques heures que...
- Attends ! Tu veux dire que tu as vécu l'entrée du « miroir » ?
- De quoi parles-tu ?
- Quand nous avons commencé le grand saut, une épidémie de fornication a instantanément contaminé tout le personnel actif.
- Dont toi ? Et quelle fut l'heureuse élue ? Stella ?
- Non, Cheng-Yi Wu. Mais pourquoi supposes-tu que ce fut mon ordonnance ?
- Parce qu'elle te cherchait désespérément.
- Mais dis donc, tu as l'air bien au courant toi ! Alors, raconte-moi avec qui tu as joué la nymphomane !
- Nymphomane ! Du tout, j'ai senti un curieux parfum alors j'ai ouvert les yeux. Je me suis cru plus malade que jamais, car je voyais tout coloré. J'ai vu Prosper qui tournait comme un lion en cage. Je l'ai appelé et puis tout s'est déroulé très vite.
- Et maintenant tu te sens bienheureuse et en pleine en forme, je suppose, comme nous tous ?
- C'est bien ce qui me surprend. Normalement, j'en aurais eu honte, ou, sachant que cela t'est arrivé aussi, je m'en serais réjouie comme d'une vengeance.
- Nic haussa les épaules en souriant.
- Tu sais, je m'attendais à toutes sortes de catastrophes en me lançant à la conquête de l'inconnu. J'ai imaginé le pire, pas cette aventure.

— Qui ne fut pas si désagréable que ça, n'est-ce pas ?

Il ne répondit pas, et haussa une seconde fois les épaules. Cette fois, son sourire était empreint d'un soupçon d'inquiétude, car l'avenir pouvait encore réserver des surprises, moins agréables cette fois.

Adela pénétra dans la pièce, accompagnée de Katsutoshi, et sans ambages annonça la nouvelle.

— Il me semble que la tradition veut que vous soyez la seule personne habilitée à célébrer notre union. Katsutoshi et moi allons nous marier.

Constatant l'ahurissement de Nic, elle continua :

— Et ce n'est qu'un début, il y a fort lieu de croire que vous aurez beaucoup plus de boulot dans neuf mois. Toutes les femmes qui sont montées dans le Livingstone ont été déprogrammées. Selon mes estimations, elles sont statistiquement fécondables, sauf vous, évidemment, Jeanne, puisque vous avez deux enfants qui sont à bord. Mais je présume, Nic, que si vous êtes ici, c'est pour consulter le médecin. En ce cas, je propose que vous m'accompagniez dans mon cabinet.

Le commandant secoua la tête. Il ne s'agissait pas d'un problème personnel et la présence de son épouse et du chef de la sécurité n'était pas une gêne. Au contraire, leurs avis pouvaient être utiles.

— Tant mieux ! reprit Adela. Je craignais que vous ne vouliez me demander de pratiquer un avortement pour une compagne occasionnelle et que je sois obligée de vous rappeler que ces pratiques barbares sont fortement réglementées depuis que femmes et hommes sont programmables.

— À ce propos, pourquoi Jeanne n'a-t-elle pas été déprogrammée ? Je ne crois pas que la règle « Un adulte, un héritier » soit adaptée à une colonisation, d'autant que nous sommes les seuls à avoir des enfants. Et pour

preuve, moi, j'ai été déprogrammé dès que je fus affecté à la mission.

— Exacte ! Excusez-moi, j'ai tout simplement agi par réflexe.

Nic comprenait. Les lois destinées à réduire la surpopulation étaient draconiennes et les médecins coupables de négligence, sévèrement punis. Pour éviter de s'attarder sur le sujet, Adela crut bon de demander quel serait donc le nom du nouvel enfant de Nic, une manière détournée d'apprendre qui était la mère. Car, selon les règles mondialement admises, cet héritier aurait dû s'appeler « Wu Porte ». En effet, chacun était identifié par le nom des deux géniteurs, et en premier, celui du tuteur légal. Or, il y avait déjà un « de Charnay Porte » et un « Porte de Charnay ». En vertu de cette loi, toute femme qui n'avait pas encore d'héritier pouvait être fécondée par Nic, mais aucune ne lui donnerait plus de lignée. Et si Jeanne avait été fertile, elle aurait pu engendrer un « Jibahu de Charnay ».

Nic ne répondit pas. Il n'avait nullement l'intention de dévoiler son aventure. Sans transition, il raconta alors ce que Mikhaïl lui avait dit au sujet de la folie inversée lors de la sortie du « miroir » et des observations rapportées par Cheng sur le comportement de l'équipage.

Le médecin partagea les idées de la biosociologue, car sa profession et son Église lui avaient enseigné respectivement comment s'étaient amalgamées diverses strates cérébrales et comment la culture y avait semé la confusion. La sympathie et la sexualité au travers de l'amour, la protection familiale et la reproduction au travers du mariage. Des thèmes que bien des philosophes essaieraient encore de mettre en concept et bien des scientifiques, en équations. Et à défaut de réponses, bien des religions, pourvues de dieux ou non, imposeraient leurs dogmes. La

neuropsychologue avait souvent l'impression d'être borgne au sein d'une majorité d'aveugles. Ah, si au moins tout le monde pouvait avoir un œil en plus !

Nic exposa alors son idée. Il était inutile de rester au poste et de tenter de piloter le vaisseau tant qu'il était enfermé dans sa bulle. Il était impossible de prévoir le moindre danger de collision avant la sortie du « miroir ». De même, rien ne permettait de prévoir le comportement des gens à ce moment. Alors, il avait estimé que le plus sage serait de plonger tout le Sea-morgh'N dans le sommeil. Un sommeil profond, qui devait s'arrêter au bon moment.

Une anesthésie générale appliquée simultanément à mille vingt-huit personnes, même en l'absence de choc opératoire, ne réjouissait guère le médecin. Adela voulut consulter son collègue Prosper, puis vérifier tous les dossiers médicaux avant de se prononcer. Enfin, elle devait se concerter d'une part avec Sissel pour injecter le gaz dans l'atmosphère et avec Diana pour programmer l'arrêt des pompes. La Brésilienne devrait aussi trouver un moyen pour réveiller le commandant juste avant la sortie du miroir. Tout cela représentait encore quatre heures de travail.

Quatre longues heures à attendre. Nic décida de retourner dans sa chambre. Il ferait un brin de toilette puis irait acheter un bon repas chez le traiteur.

Il fut sur le point de se raser quand tout à coup il décida que l'air d'aventurier lui seyait bien. Et il quitta son module pour se rendre vers l'H2 où il allait commencer à errer d'astrolab en astrolab jusqu'au crépuscule artificiel avant de prendre un bol de café matinal dans l'H9. En pénétrant dans le salon de restauration, il vit que Cheng venait de prendre place à une table. Il la rejoignit et pour

l'occasion lui offrit l'apéritif et se commanda un whisky. Il était heureux de la retrouver dans cet endroit.

— Dis-moi Cheng, qu'est-ce au juste un biosociologue ? Jusqu'à maintenant, dans tous les voyages que j'ai connus, les miens et ceux de mes collègues, je n'avais rencontré que des sociologues... non bio.

Cheng porta aux lèvres le cylindrique gradué en centimètre cube, modèle unique de verre à boire dans le Seasmorgh'N. Elle sirota une larme du liquide vert puis sans reposer sur la table le récipient qu'elle soutenait délicatement de la main gauche tenta d'expliquer sa profession qui inquiétait bien des gens.

— À l'origine, ce fut un neurologue français qui lança le terme de neuropsychophysiosociologie, mais ce nom à rallonges donna naissance à un mot plus court, celui que tu connais. Il faut comprendre qu'il y a le même type de différence entre la socio et la biosocio qu'entre la psychologie et la psychiatrie.

L'idée était trop audacieuse et mit du temps à sortir des labos. Pense donc, réunir trois chapelles aussi distinctes que la sociologie, la psychologie et la biologie. Et encore, ce ne fut possible que lorsqu'un quatrième mousquetaire surgit, la physique. Cette science qui avait déjà influencé et enrichi maintes autres en donnant l'astro-, la géo-, la bio-physique, manquait à l'édifice qui se construisait dans les sciences humaines. Je ne voudrais pas t'ennuyer en rentrant dans les détails mathématiques et les protocoles expérimentaux. Sache seulement que nous réussîmes enfin à consolider les diverses connaissances : les théories, souvent contestées, de Freud se virent confortées par la neurostatistique à l'instar de la thermodynamique, science phénoménologique par essence, qui fut rejointe par la mécanique statistique. Enfin, le monde micro et macroscopique s'éclairaient mutuelle-

ment. Le plus difficile fut de combler le gouffre avec la sociologie, car comme Freud, il fallait dénoncer bien des tabous, tabous habilement exploités par les détenteurs de pouvoir. Mais je crains que nous ne soyons arrivés trop tard, l'humanité s'entre-déchire dans un monde écologiquement à l'agonie, ce qui en soi n'est pas bien nouveau, mais avec de plus en plus de moyens de se suicider.

Cheng soupira, puis avala d'un trait sa boisson.

— Je me demande parfois si l'homme ne redoute pas plus les portes ouvertes sur l'inconnu que les portes fermées... Que manges-tu, demanda-t-elle sans transition ?

Nic hésita longtemps avant de choisir un « chili con carne ». Il profitait d'être dans un Sea-morgh'N pour goûter certains plats qui lui étaient interdits et dont il était pourtant friand. Ici, ses intestins ne se rebelleraient pas bruyamment contre la présence de haricots et d'épices synthétiques. Cheng voulut connaître les goûts étranges de son compagnon et commanda le même plat.

— Dis donc, ça me donne soif ce machin ! s'exclama la femme. Que dirais-tu d'une bière, c'est moi qui l'offre.

Elle quitta la table et s'adressa à l'artisan en lui montrant son allinone où était affichée la composition des agents de sapidité d'une tsingtao. L'homme confirma qu'il pouvait recréer la boisson chinoise. Elle lui demanda de lui préparer deux bouteilles au col enveloppé de papier métallisé, puis revint près de Nic.

— À quoi penses-tu ?

— Ce que tu m'as dit sur la confusion entre sympathie et sexualité me laisse perplexe. Au moment où tu t'es précipitée sur moi, j'ai cru que Betty voulait faire le même mouvement.

— Je sais. Elle voulait te montrer combien elle estimait le chef de l'expédition. Mais moi je te voulais et je n'apprécie guère Ytzhak. Alors, elle s'est rabattue sur les

deux mâles disponibles, car il y a peu d'hommes qui ne lui plaisent pas. Et puis, vous appartenez à des sociétés où le sexe est tellement prohibé, les hommes tellement inhibés que les femmes doivent être entreprenantes.

— Et puis j'ai appris que Stella me cherchait désespérément...

— Quoi de plus normal ? Ne l'as-tu pas recueillie ? Tu es tout pour elle. En quoi es-tu choqué ? C'est une femme et tu n'es pas son père.

— Tu as beau dire que tout est naturel, je ne m'y fais pas. Le manque d'habitude peut-être, ironisa-t-il.

Il se tut en apercevant l'artisan qui s'approchait d'eux. Il siffla d'admiration. Des bouteilles, des vraies, c'était le grand luxe. Il vida le contenu dans le verre qui lui avait servi pour le whisky et s'apprêta à trinquer quand il se figea. Cheng dégagea délicatement la bague de la bouteille en glissant la dorure vers le fût, agita le liquide en bouchant le récipient avec le pouce jusqu'à ce qu'un jet de mousse blanchâtre en jaillisse violemment, puis but à même le goulot. L'allusion était claire et tout le monde savait qu'il s'agissait d'une invitation, même si, comme c'était le cas pour Nic, c'était la première fois qu'une femme la lui fit ainsi, de manière si directe.

— Ne me prends pas pour une dévergondée, Nic. Tu es le seul homme qui m'ait séduite et tu m'as frustrée par ton foutu sens du devoir qui n'aura peut-être même pas de lendemain. D'ailleurs si tu n'étais pas en manque de quelque chose, errerais-tu par ici au lieu de rester imperturbable à ton poste ?

— C'est que... tenta de se défendre Nic, j'ai à tuer quelques heures et ma présence n'est pas indispensable.

— Raison de plus, tu as un instant... Avant ou après les lychees, ils sont très bien imités dans ce salon. Allez ! ne fais pas cette tête, viens dans ma cabine.

Il la suivit, hésitant. La passion qui l'avait submergé n'y était plus pour démêler les complexes enchevêtrements de la raison, des sentiments et des sens, n'en déplaise à la biosociologie. Ce n'était pas d'un coup de baguette magique qu'il allait changer son comportement si durement acquis. La porte de la chambre se referma derrière lui avec le bruit inquiétant du piège qui se referme sur l'imprudent explorateur violant le temple secret d'une envoûtante divinité. Et il n'avait ni génie occulté dans une boîte, ni voix céleste pour le guider. Et pourtant, le bip de son allinone vint briser l'ambiance feutrée de ces lieux avant même qu'il pût en faire le tour.

Adela et Prosper s'étaient dépêchés pour apporter leurs conclusions. Il était possible d'anesthésier tout le Livingstone.

— Désolé, Cheng, je crois que cette fois n'est pas encore la bonne. Il n'est pas facile d'être la compagne d'un capitaine de vaisseau.

— Je m'en rends compte, prononça-t-elle avant de lui voler un baiser qui tardait à venir. Puis, elle alla se jeter sur son lit, le visage enfui dans les bras repliés.

Nic sortit sans se retourner. Le visage impassible ne trahissait pas les émois de l'âme. Non seulement il ne répondait pas aux demandes de Cheng qu'il aimait pourtant, mais en plus il la blessait. S'il eût été plus courageux, il lui aurait refusé toute illusion. Plus libertin, il aurait profité de l'opportunité. Plus fou, il aurait convolé. Mais il fuyait, comme un voleur emportant un inestimable trésor dérobé, celui de se savoir désiré. Et comme un voleur affolé quittant rapidement les lieux de ses méfaits, il heurta à Katsutoshi.

— Je vous cherchais, déclama le Japonais sans laisser filtrer la moindre surprise, car c'était évident qu'il l'avait vu bondir du quartier de la Chinoise. Je crois comprendre

votre plan. À la sortie de ce tunnel, ce « miroir » comme vous dites, vous prendrez les commandes du Livingstone, prêt à toute éventualité. Les arts martiaux m'ont apporté suffisamment de maîtrise pour croire sans fanfaronnade que je puis vous être utile. Je veux être à vos côtés, Commandant, et être réveillé en même temps que vous.

Après un bref silence, Nic tendit la main à son officier en répondant laconiquement : « O.K. ! Suivez-moi ! » Le Japonais saisit cette main, qui avait plus de valeur que n'importe quelle autre poignée d'Occidentaux, car jusqu'à cet instant, le commandant avait toujours gardé ses distances pour respecter le peu de traditions nippones qu'il connaissait.

Ensemble, ils pénétrèrent dans l'infirmierie. Sissel remettait à Adela une bonbonne avant de grimper sur le petit véhicule de pompier qui transportait une citerne remplie d'hypnotique liquéfié.

Le médecin tendit l'objet cylindrique vers Nic en expliquant :

— J'ai là-dedans de quoi prélever des échantillons de l'atmosphère respirée lors de l'entrée dans le « miroir ». Mais, je pense que je n'aurai pas le temps d'arriver à une conclusion et dans le doute votre plan semble le plus sage. Il vous reste maintenant à préparer tout le monde à ce qui va se passer. Il va de soi que tous devront rester enfermés dans leur lit-sarcophage. Je vous conseille de déployer les sarcophages des sièges dans la cabine de pilotage afin d'être sur place au moment du réveil. Dès que Diana aura enseigné à l'ordinateur quand et comment vous réveiller, vous pourrez déclencher l'opération. J'irai rejoindre Sissel dans la salle des machines où nous camperons. Frans et Diana resteront près de l'unité centrale. Mikhaïl souhaiterait être à vos côtés afin de vous avertir de toute anomalie.

— Beau travail, Adela ! Bien, que Mikhaïl aille déjà dans le poste de pilotage ! Vous savez comment on transforme nos sièges en cercueil, Katsutoshi. Préparez celui de Tcherenkov. Et puisque vous y allez, envoyez Betty dans mon bureau. Si les pilotes vous interrogent, vous pouvez déjà les renseigner. Ils peuvent aussi se préparer. Prévenez-les que c'est mon équipe qui sera de veille. Ah, avant que vous ne partiez, nous serons neuf !

— Qui devrait nous rejoindre ?

— L'astronome tutsi.

Quelques instants plus tard, les deux commandants révisaient tout le plan. Les dés étaient jetés et il n'y avait tout compte fait aucune différence entre mourir éveillé ou non. Il était temps de diffuser le message : bonne nuit, les petits enfants...

Nic et Betty ressentirent ensemble la sensation de s'introduire dans un caveau lorsqu'ils revinrent dans la cabine de pilotage. Un silence glacé flottait dans la pièce faiblement éclairée, comme une nuit de pleine lune. On apercevait d'étranges formes lugubres que réfléchissaient les lumières rouges de visions nocturnes. Sans mot dire, Betty s'installa à la place qu'occupait plus tôt Nic qui entendit les trois panneaux se refermer sur les jambes, les cuisses et enfin le buste de sa collègue.

Ce fut son tour. Il soupira profondément afin de rendre plus audible cette respiration qui était seule maintenant. Un dernier coup d'œil sur son allinone. Tout se passait comme prévu. Les indications qui scintillaient dans le panneau ventral étaient correctes. Juste un réglage pour adapter l'écran à sa vue. Une, deux et trois. Émouvant de s'enfermer dans un tombeau. Il se racla la gorge avant d'articuler : « Ohé... Opération Belle au bois dormant... Go ! »

Quelque part, l'ordinateur envoya un signal qui commandait l'ouverture d'une vanne. Un gaz se mélangeait à l'oxygène. Bientôt, il dormirait regardant évoluer autour de lui des bulles cristallines aux mille couleurs qui s'entrechoquaient en émettant des bruits de clochettes. Peu à peu, les globes s'évanouissaient dans une palette d'aquarelles. Les teintes perdaient de leur éclat dans un chaos de plus en plus dépourvu de lumière. Néant.

Pourtant, une voix ne cessait de répéter : « sortie imminente »

Soudain, la voix se fit pressante ? « trajectoire erronée, sept cent quatorze secondes avant la destruction du Seamorgh'N »

Nic sursauta. Les yeux fermés percevaient des lueurs rougeâtres au travers de ses paupières. Il les ouvrit, les referma aussitôt ébloui par la lumière ambiante et l'astre de la taille d'un petit pois qui brillait intensément au centre du panneau frontal. Une chance encore que les allinones et autres périphériques informatiques comprenaient les commandes vocales qu'il suffisait de précéder du mot « Ohé » et de finir par « go ». Il put opacifier les vitres de son sarcophage et piloter à distance. Ce soleil juste dans l'axe de la trajectoire ne lui inspirait guère confiance. À première vue, il ressemblait au Soleil vu de Saturne. Il fallait tout de suite changer de trajectoire de vaisseau. violemment, il sentit son corps s'affaisser dans le siège en même temps que le Livingstone se cabra. La tête projetée vers l'avant eût pu cogner le couvercle du sarcophage s'il n'avait eu la prudence de se sangler. L'alerte, maintenant. Réveiller ses compagnons, vite.

Une voix féminine qu'il reconnaissait bien se fit entendre. « Commandant, je prends les commandes ! » C'était Roxane.

— Et Andy ? hurla Nic.

— Je calcule la trajectoire, votre correction est insuffisante, il faudrait pousser au maximum, neuf g.

— Quoi ! fit Nic. Vous oubliez que tous ne sont pas astronautes à bord ! La majorité ne tiendra pas le coup pendant plus de quelques secondes. Trois g pas plus. Nous aviserons dans les trente dernières secondes quand nous aurons à choisir entre partir en fumée ou arriver en bouillie s'il faut donner un coup de pouce. En attendant, Roxane et Andy, affinez l'angle de freinage.

Chacun ressentit de nouveau le poids accablant de l'accélération du vaisseau qui devait contourner ce soleil imprévu sur la trajectoire. Les yeux étaient rivés sur l'écran de contrôle qui permettait d'observer les arrières du Sea-morgh'N, car le Livingstone s'était retourné pour la manoeuvre de décélération. Lentement, l'étoile naine grossissait devenant de plus en plus menaçante.

— Donnez-moi les premières estimations de trajectoire, Andy.

— Notre périhélie est évalué à soixante millions de kilomètres dans dix-sept heures.

— Ça ira ! Nous ne rôtirons pas trop. Calculez la chaleur subie en chaque point de la courbe et transmettez-les à Gus. Qu'il analyse la résistance thermique du vaisseau !

Chapitre 11. Parfums d'enfer.

Richard-san...

... Troie... Liste... Hommes à abattre...

— Non ! Ne faites pas ça ! cria une voix.

— Qui... ?

— C'est moi, Tcherenkov, Commandant. Vous faites erreur. Nous nous écartons de la trajectoire initialement prévue. La moindre déviation risque de nous conduire à des milliards de kilomètres de notre destination finale. Il faut passer tout de suite dans le second tunnel.

— Au risque de percuter ce soleil ?

Le savant ne répondit pas tout de suite. Il avait quelque peine à rassembler ses esprits après un réveil brutal.

— Nous pouvons nous contenter de le frôler. À la vitesse que nous aurons, cela fera comme si vous passiez rapidement votre main au-dessus de la flamme d'une bougie.

— Alors, dépêchez-vous de réévaluer notre itinéraire. Vous avez carte blanche pour pouvoir disposer en priorité de toutes les ressources scientifiques, humaines et techniques, de ce vaisseau. Mais tant que vous ne m'aurez avancé aucune précision pour qu'Andy soit en mesure de

mettre en œuvre vos nouvelles données, je ne changerai pas de cap.

Nic soupira en se rappelant les mots de Cheng : « Promettez-moi que nous remettrons cela, Nic, dès que tout risque sera écarté, ou... qu'aucun espoir ne sera plus possible ». Avec une accélération de trois g ! Il avait déjà de la peine à soulever les paupières, alors le reste ! D'ailleurs, cette idée lui fit penser qu'il devait prévenir les équipes médicales. Trois g pendant plusieurs heures, était-ce bien réaliste ? Si ça ne l'était pas, alors tant pis, il diminuerait la poussée afin que les derniers instants de vie soient supportables.

La réponse d'Adela ne se fit pas attendre. Elle refusait catégoriquement en tant que chef médecin que l'équipage supporte plus de deux heures une telle accélération. À la nouvelle, Andy écarquilla les yeux, calcula rapidement une nouvelle trajectoire, discuta avec Makuta, compara leurs résultats pour finalement annoncer à Nic :

— L'étoile que nous avons devant nous est légèrement plus petite et froide que le Soleil. Si elle était dépourvue de masse, nous raserions sa chromosphère, mais ce n'est, hélas, pas le cas.

Nic était perplexe. Entre la sécurité maximum prévue par Andy, l'immobilisme imposé par Adela et le grand saut préconisé par Mikhaïl, il avait vraiment l'embarras du choix. Il rappela le savant russe, mais il n'eut aucune réponse ferme quant aux effets sur le X2-plasme en traversant une étoile. Tcherenkov se perdait en conjectures, évoquant des effets antigravitationnels et de luminescences bleuâtres. La seule certitude qu'avait le physicien, c'était que, si tout se déroulait comme prévu, la seconde traversée du miroir devait s'amorcer dans un peu moins de quatre heures et qu'il était impossible de tomber sur le soleil qui inquiétait tant Nic, puisque le vais-

seau ferait demi-tour dans l'espace-temps. Tant pis, de toutes les autres solutions, seul le grand saut laissait planer le doute sur une fin inexorable, c'était donc l'unique choix.

— Andy, préparez-vous à reprendre notre trajectoire initiale. Nous tenterons notre seule chance de survie et tant qu'à faire nous essayerons de ne pas nous égarer. Chargez les données dans l'ordinateur dès que vous serez prêt. À ce moment, Roxane, vous reviendrez en pilotage automatique.

Puis, s'adressant à Jeanne, il lui demanda de communiquer à tous les habitants du Livingstone de rester sanglés et enfermés dans leur sarcophage jusqu'à nouvel ordre.

— Commandant ! intervint Makuta, cette étoile, ne ressemble en rien à ce que nous connaissons. Elle est plate comme un confetti, émet un spectre inconnu, un type K complètement décalé vers l'ultraviolet.

Tcherenkov qui semblait totalement absorbé à sa tâche leva les yeux de son allinone. Une lueur brillait dans son regard comme si on venait de lui raconter quelques blagues particulièrement drôles.

— Cher maître Chibwabwa, avez-vous consulté notre tachymètre ? Nous voguons à une vitesse proche de c . Nous n'avons certes pas l'habitude de vivre à cette vitesse et je reconnais que moi-même, j'ai mis du temps à réaliser la situation, non seulement moi, mais l'ordinateur de bord programmé par des gens comme nous. Vous voyez là un effet de la relativité, la contraction de l'espace. Votre curieuse étoile est bien une sphère en réalité. Toutes les mesures que nous effectuons actuellement risquent d'être erronées ou mal interprétées.

— Mais alors, nous en sommes très éloignés !

— Pour un observateur de ce monde, nous sommes à plus d'une semaine de la collision. C'est ce que nous

avons d'ailleurs calculé sur Terre, mais nous n'avions pas pensé aux voyageurs. Et parmi eux, je vous le redis, moi-même ai cru à une erreur fatale. Nous sommes les premiers humains à découvrir ces nouvelles impressions.

— Excusez-moi, intervint Nic, mais pourquoi devons-nous faire demi-tour pour revenir à notre course initiale et cela pour repartir dans l'autre sens instantanément après ? Je crois que je n'y comprends plus rien.

— En fait, nous avons fait la première moitié du chemin à reculons dans le passé, et maintenant nous repartons tout droit vers le futur. Ainsi, nous reviendrons à l'époque du début de notre épopée, mais à des millions de kilomètres de notre point de départ. Cependant, à chaque réflexion dans l'espace-temps, il faut régénérer le X2-plasme qui naît et meurt, au-delà et en deçà, d'une certaine vitesse, car la vitesse de la lumière est une discontinuité qui ne se franchit que par bond.

Nic n'insista plus. Il aimait les sciences, et il en avait pas mal ingurgité durant son cursus. Mais là, il sentait qu'il s'aventurerait dans un domaine que peu de spécialistes maîtrisaient. Ce qui l'énervait par-dessus tout, c'était l'inactivité à laquelle étaient contraints les astronautes depuis le point de rendez-vous jusqu'à la destination finale, une planète semblable à la Terre aux dires des spécialistes dont Chibwabwa, le premier à l'avoir cataloguée. La seule d'ailleurs parmi toutes celles qui furent découvertes, ayant en plus d'une masse et d'une composition équivalente, une orbite similaire autour d'un astre de même type que le Soleil.

Mikhaïl eut la finesse de deviner ce qui gênait Nic.

— Vous comprenez peut-être maintenant que le terme « téléportation » est inexact. Pourtant, s'il y avait eu téléportation, tous les astronautes auraient compris que cela se passait malgré eux, et auraient attendu patiemment la

fin du transfert. Mais en fait, il s'agit plutôt d'un voyage sur rails. Ce qui vous frustre, n'est-ce pas ?

Nic haussa les épaules. Évidemment, chaque moitié du trajet était un tunnel, et entre les deux, un étroit couloir n'offrant aucune possibilité de tourisme. Pas très palpitant, tout ça ! Encore, si on pouvait voir le paysage, mais même pas. Il aurait mieux valu qu'il ne s'éveillât pas jusqu'à... jusqu'à cette palpitante plongée dans le « miroir », seul intérêt du voyage. En attendant, il ne lui restait qu'à essayer de passer le temps. Pas facile dans un sarcophage. La seule chose qu'il pouvait faire était d'écouter de la musique ou de la lecture, mais il n'en éprouvait aucune envie. Il se contenta de ressentir l'accélération qui changeait régulièrement d'orientation pour ne pas gêner outre mesure les passagers du Seamorgh'N. De plus en plus, il était arraché de son dossier. Soudain, sans aube annonciatrice, les lueurs de l'astre apparurent au travers du panneau frontal. Le cercle lumineux s'élevait lentement, puis s'immobilisa. Le Livingstone était de nouveau face au soleil qui était sensiblement plus large. Bientôt, il pourrait donner l'autorisation de circuler librement.

Quand enfin, l'accélération revint à la normale, nombreux furent ceux qui restaient allongés dans leur couchette, savourant leur légèreté enfin retrouvée. Les parois des sièges de la cabine de pilotage se rétractèrent, libérant les astronautes de leur protection en chuintant dans le silence à peine perturbé par des bruits lointains de machinerie ou par les effets sonores des différents appareils informatiques qui simulaient les cliquetis des claviers, boutons, manettes et tout autre antique objet mécanique.

Nic consulta l'heure, le moment était arrivé. Il se leva et se dirigea vers la porte du couloir. Un appel de l'alli-

none le figea sur place. Adela l'appelait en privé pour lui donner des informations qu'elle jugeait importantes. Comme si cela ne pouvait attendre ! Au point où ils en étaient... Ou le Livingstone bondissait en enfer, si Mikhaïl et ses acolytes s'étaient trompés, ou il bondissait aveuglément vers une destination inconnue et incertaine.

Adela était, certes, une belle femme, mais il ne désirait pas se trouver seul avec elle lors de l'entrée dans le « miroir ». Ce n'était pas ce qu'il avait prévu. Aussi, arriva-t-il très contrarié dans le cabinet du médecin. D'emblée, celle-ci lança :

— Commandant, il n'y a pas d'effet « miroir ».

— Comment ?

— Un sabotage. Vous savez que dans tout vaisseau, on diffuse des parfums dans l'atmosphère, pour désodoriser et pour stimuler certaines activités cérébrales. Avec la grippe, j'ai fait remplacer les bouteilles de parfum par d'autres, contenant des désinfectants et des antibiotiques. Lorsque vous m'avez demandé d'endormir tout l'équipage, je comptais les changer pour y mettre le somnifère. Or je découvris que l'une de ces bonbonnes s'était inexplicablement transformée en ceci :

Elle brandit l'objet cylindrique qu'elle avait montré la veille.

— Qu'est-ce ? s'impatienta Nic.

— À votre avis ?

— Du parfum, à première vue.

— J'ai analysé le contenu. Du Bêta-Alpha, plus communément connu sous le nom de « Béatitude aphrodisiaque ». La plus belle drogue inventée par les services d'armement biologique. Il est rare, voire unique, que l'armée produise un toxique aussi charmant ! En fait, il s'agissait d'un échec. Ce gaz lourd devait être une phéromone synthétique soit pour encourager les « bons » soit

pour flanquer le désordre chez les « mauvais », je n'en sais rien, cette partie de l'histoire du produit est confidentielle défense, et ne m'importe pas. Les essais furent décevants et l'invention dut rejoindre bien d'autres rebuts dans les déchiqueteuses. Mais, l'un des expérimentateurs s'était arrangé pour conserver le dossier afin de s'en servir à son propre compte. Ainsi, ce produit, secret à l'origine, s'infiltra dans le monde civil, où il commença à apparaître dans les milieux de l'élite politico-financière, ainsi que dans certaines boîtes de nuit sélectes. La production du gaz était heureusement trop complexe et donc trop coûteuse pour atteindre les autres couches sociales, aussi fut-il aisé pour nos gouvernants d'en interdire l'usage.

— Et pourquoi ? Quels en sont les dangers, les effets secondaires ? s'inquiéta Nic.

— Médicalement parlant, cette drogue est moins nocive que l'alcool. Mais les risques d'accoutumance psychique sont très fréquents. De plus, seuls les consommateurs s'en trouvent béats, mais non le conjoint ou l'amant jaloux qui n'ont pas participé à la « fête », ce qui provoqua quelques crimes qui scandalisèrent les hauts responsables de la société ainsi que les moutons qui se gavaient de cancons.

— Accoutumance, dites-vous ? s'enquit Nic, tout éberlué.

— Ah ! Je vois. Vous pouvez me faire confiance, ne suis-je pas votre toubib. Si je ne m'abuse, vous êtes en manque, n'est-ce pas ? Ça passera sans problème. Vous n'y avez touché qu'une fois. Comme l'alcool qui procure cette sensation d'oser être soi en dehors de toute contrainte sociale, cette drogue permet de matérialiser les fantasmes érotiques en effaçant les barrières morales. L'amour est un sentiment ambigu flottant entre deux

eaux, la sympathie cérébrale qui attire deux êtres et le rassasiement sexuel qui guette en permanence dans les tréfonds de notre animalité. La « béatitude aphrodisiaque » provoque une sorte de court-circuit entre ces deux mondes. Je dirais même que plus l'éducation sentimentale et sexuelle a été rigide ou occultée, plus les plombs sautent. C'est probablement votre cas Commandant. Je crois savoir que vous êtes issu d'une famille puritaine et spartiate, de ces familles où jamais personne ne se plaint, ne se confie, n'avoue même ses sentiments. L'amitié entre personnes de même sexe est chose noble. Mais hors du mariage, aucune affection n'est tolérée pour le sexe opposé. Une aberration dans une société qui se veut unisexuelle. Une société qui, paradoxe, cultive l'amour platonique en secret de peur d'être ridicule. Une société qui renie ce qu'elle engendre !

Nic ne savait que répondre, Adela voyait juste. Une angoissante tristesse l'envahissait. Il était le chef de ce vaisseau, le chef de cette expédition, mais il n'était même pas son propre maître. Il n'était pas plus qu'un de ces automates où les instructions de base étaient les gênes, et le programme, celui d'une éducation anonyme. Le médecin reprit la parole, voyant le désarroi de l'homme.

— Je ne vous ai pas encore tout dit. Un appareil était fixé sur la bouteille et commandait la valve. Je l'ai remis à Diana pour confirmer mes soupçons.

— Lesquels ?

— Je pense que cette bouteille a dû être installée au moment opportun et que le mécanisme devait déverrouiller sa fermeture à un instant précis, en l'occurrence, le début du saut.

— Ce qui signifierait que quelqu'un voulait nous distraire pour agir discrètement. Où en sont les observations de Diana ?

— Voulez-vous que nous l'interroignons maintenant ?

— Je vous en prie.

En chœur, Adela et Nic prirent leur allinone. L'une se renseigna auprès du chef scientifique tandis que l'autre appelait d'urgence le chef de la sécurité qui était resté dans la cabine de pilotage.

Quand le Japonais pénétra dans le cabinet, la nouvelle était confirmée. Il y avait eu tentative de diversion. L'ordinateur avait bien « senti », au sens propre, la présence d'un gaz anormal dans l'air, mais tous étaient préoccupés par la traversée du « miroir d'Alice », et ce fut Nic en personne qui donna l'ordre de faire taire la machine.

— Suivez-moi vite, intima Nic à son officier, je flaire d'où vient le coup...

— Richard ?

— Je le crains, maugréa-t-il en quittant la pièce.

— Et voilà mes deux Japonais qui s'en vont en guerre... ironisa le médecin qui ne s'était pas départi de son calme.

— Deux ? s'étonna le vrai.

— Tu ne t'étais pas rendu compte que si tu avais tant d'estime pour Nic, c'était surtout parce qu'il te ressemble. Sauf que lui pâtit d'une culture chrétienne entachée de culpabilités qui enveniment son âme.

— Adela ! On ne dit jamais de mal de son chef. On lui doit le respect...

— On, on, on ! Voici bien un mot plus haïssable que le « moi » de Pascal. Donne-moi un nom sur ce « on ». Je crois qu'il faudra que je vous initie à la sagesse d'Héliopolis. J'en ai la possibilité. Sachant que j'étais acceptée pour ce voyage, le Grand Maître m'a investie du pouvoir d'introniser un mâle.

— Ce sera lui, coupa Katsutoshi. C'est à lui que revient ce droit.

— Tu ne veux pas en profiter ? s'enquit la femme.

— Ce n'est pas mon rôle, répondit-il en portant la main à la garde de son katana. Et puis, moi, je grandis quand mon maître grandit.

— Qu'il en soit ainsi, Toshi ! Je m'occuperai de vous quand le moment sera venu, Commandant, futur Grand Commandant.

— Ça coûtera combien ? improvisa Nic tout en tirant fermement son officier par la manche, prêt à prendre fuite devant une Circé déchaînée.

— Ne vous défaussez pas Nic ! Vous savez qu'il ne sert à rien de courir. Ne soyez pas effarouché, je n'ai rien d'une sorcière et je sais que vous n'avez pas la fibre particulièrement mystique. Vous seriez plutôt du type magicien.

— Nefertiti, voudriez-vous faire de moi votre Aménophis ? tenta-t-il d'ironiser

— Akhenaton ! Pas Aménophis. Vous comprendrez plus tard. D'ailleurs avez-vous besoin d'un nom initiatique « Old Nick » ? Je préfère quant à moi latiniser Lucien Porte, « Lucifer » n'est-ce pas charmeur ? Surtout pour un Prométhée.

— Adela, vous êtes sûre que tout va bien ? demanda le Commandant de plus en plus inquiet, se demandant s'il ne voyait pas là un effet secondaire de la fameuse drogue Bêta-Alpha.

— Vous voyez que j'ai raison ! je manipule vos peurs secrètes. Voulez-vous toujours en être victime ? Voulez-vous que d'autres vous mènent par le bout de vos angoisses avec des intentions moins honnêtes que les miennes ? Allez ! courez à votre devoir, mais réfléchissez plus tard à ce que je vous ai proposé, vous en aurez sûrement l'opportunité.

Nic ne se fit pas prier deux fois, et se rua dans la cour-sive. Tout en courant vers le module de captivité de l'assassin, il ne put s'empêcher de demander au Japonais s'il avait bien entendu le médecin l'appeler « Toshi ». En guise de réponse, l'Asiatique lui rendit un sourire empli d'espoir et dit laconiquement que c'était plus court. Décidément, c'était une manie dans les sectes de changer de nom. Quelques enjambées plus tard, Katsutoshi murmura « Le Soleil qui se lève éclaire un nouveau jour ». La voix était haletante, faible, dans un désir partagé d'être et de ne pas être compris. Mais Nic avait saisi et les paroles et le sens, et ne savait s'il devait se réjouir ou craindre pour son officier. Soudain, juste avant de franchir le sas, ce dernier s'arrêta.

— Commandant, attendez ! Je crois que je vous dois des explications.

Nic attendit en silence.

— Depuis l'arrestation du meurtrier, je n'ai cessé de croire qu'il y avait un complice à bord. Et mes soupçons se sont portés sur Adela, car comme l'avait fait remarquer Ytzhak Agnon, c'était elle, la seule personne qui connaissait les habitants de ce vaisseau, la seule qui découvrait leur véritable personnalité à travers des bribes d'informations contenues dans la base de données. Aussi, me suis-je mis à l'étudier.

Le Japonais se tut. Il lui était difficile d'en parler. Nic avança un « Et ? » curieux de connaître la suite des aveux de son compagnon.

— J'ai même profité de la grippe pour mieux l'approcher. Et... Nic, je suis vraiment tombé amoureux d'elle. Et je crois que c'est vraiment réciproque.

— Elle ne s'est jamais rendu compte de rien ?

— Je ne le lui ai pas raconté quels étaient mes sentiments à l'origine. Mais le plus grave, plus que l'amour,

plus que la vie, c'est mon honneur qui est en jeu... C'est que...

Nouveau silence.

— C'est que je reste convaincu qu'elle est complice. Commandant, il faut me démettre de ces fonctions, je ne suis plus digne de foi.

Nic posa la main sur l'épaule de l'officier et le poussa vers le sas.

— J'en prends note, Katsutoshi. Et je trouverai une solution, en attendant, continuons.

Chapitre 12. Le tychodrôme perdu.

Lawrence Sawyer, dit le Ninja.

Il était incontournable d'avoir un Ninja à bord du Livingstone. En effet, la population des sans domicile dépassait depuis longtemps le un pour cent planétaire, ce qui rendait obligatoire la présence d'un représentant de ce groupe social à bord du vaisseau.

Les sans domicile n'étaient pas que des chômeurs. C'étaient des gens qui n'avaient plus de domicile de clan pour les héberger. Les raisons étaient nombreuses : clans reconstitués, détruits par un attentat, expulsés par manque de ressources, chassés par un autre clan... Et puis il y avait les bannis, les antisociaux, les fuyards... Même s'ils ne représentaient pas une majorité, ils étaient nombreux.

Comme il était interdit d'errer au grand jour, les structures souterraines furent peu à peu investies.

Au début, chacun pour soi, puis par tribu, et finalement, les SDF, ces hommes des sous-sols, fondèrent des sociétés dans les mé-

gapoles et finirent par créer une fédération planétaire, avec son armée-police : les ninjas.

Tous les SDF prirent l'habitude d'oublier leur ancienne identité, celle de la « surface », un monde qu'ils rejetaient.

Le ninja était assis confortablement dans un coin de la pièce, en train de jouer avec son allinone. Il bondit au garde-à-vous en voyant surgir dans la pièce ses deux officiers bégayant un « Que ? ». Nic, du pouce, indiqua la porte de Richard.

— Où est-il ?

— Dans sa chambre, il s'y est enfermé.

— Et vous ne l'avez jamais vu sortir ?

— Non, Monsieur, Rûdâba et moi-même n'avons jamais quitté les lieux. Si l'un s'absente ou se repose, l'autre est toujours ici.

Nic s'approcha de la chambre du criminel et frappa. Aucun bruit ne se fit entendre.

— Peut-être dort-il encore, hasarda le garde. À moins qu'il n'ait pas entendu l'autorisation de quitter son lit-sarcophage. Vous savez, vous n'avez fait qu'une seule annonce et cela me fait penser aux gares qui vous informent que votre transport est annulé. Tous ceux qui n'ont pas entendu l'unique message restent bêtement sur le quai. C'est la même chose ici, s'il dormait au moment de l'avis, il continue à attendre.

— Eh bien, nous allons le libérer. Ouvrez-moi cette porte.

Nic fut à peine surpris en constatant que la pièce n'était pas fermée. Il s'approcha du sarcophage clos où une forme humaine gisait, immobile. Une vulgaire poupée gonflable remplaçait l'occupant qui s'était évaporé. Le

subterfuge suffisait à tromper le garde qui s'avisait à jeter un coup d'œil dans la chambre. De plus, les cellules disposaient de tout ce qu'il fallait pour y rester confortablement cloîtré sans aucun contact avec autrui, contrairement aux véritables prisons, ce qui rendait les visites encore moins nécessaires.

Katsutoshi avait tout de suite réagi et lança l'ordre de recherche dans tous les modules, quand un astronaute se précipita dans la chambre en criant : « Commandant, un tychochrôme a disparu ! »

Immédiatement, Nic appela Andy pour savoir combien de temps il restait avant le saut. Trop tard, ils venaient d'entrer dans le second « miroir d'Alice ». Le bougre s'était envolé. Redevenu plus serein, Nic se retourna vers le ninja et l'astronaute. Il réfléchissait à la fuite insensée de Richard. Et si c'était un leurre, s'il était toujours tapi dans le Livingstone, prêt à perpétrer d'autres forfaitures ? Il souhaita voir les douze autres astronautes du module et la coéquipière du garde.

Quand le couple revint, le commandant eut l'impression de se trouver face à deux gamins qui venaient de commettre une grosse bêtise.

— C'est ma faute, commença l'homme, nous avons dû être distraits. Je vous jure que ce n'est arrivé qu'une fois. Ses yeux en amandes me fascinaient alors j'ai désiré savoir à qui ils appartenaient. Je ne sais pas ce qui m'a pris...

— Ce n'est pas sa faute, enchaîna la femme. Ainsi l'a voulu Allah qui nous a baignés d'une douce lumière parfumée. J'ai dévoilé mes lèvres et j'ai goûté à la fontaine de vie.

— Ça va ! j'ai compris, soupira Nic, s'efforçant de ne pas retourner sa mauvaise humeur contre ces deux victimes du gaz. Mais dites-vous bien qu'Allah n'y est pour

rien. C'est ce personnage démoniaque de Richard qui nous a possédés. Il nous a tous drogués. Il n'y a pas eu de miracle.

L'éclat qui papillotait sous les longs cils trahissait plus de béatitude à eux seuls que le reste du visage perpétuellement masqué.

— La main d'Allah guide par bien des chemins les nomades qui doivent croiser leur route à l'oasis.

— Dois-je comprendre que vous voulez de cet incroyant ? interrogea malicieusement Nic. En tout cas, en guise de sanction, je vous somme d'officialiser votre mariage. Ne traînez pas ! je crains qu'il y ait une certaine liste d'attente. Et surtout, ne me demandez pas de devenir Imam. J'ai déjà suffisamment d'offres de ce style et je crains ne pas pouvoir satisfaire tout le monde.

— Malgré notre erreur, pouvons-nous vous demander de rester ici et de ne pas retourner dans le H11 ?

Nic ne répondit pas et se limita à les renvoyer d'un geste vague de la main. Il était soucieux et ces deux durs l'attendrissaient inopportunément. Bien sûr qu'il accèderait à leur désir de préserver leur « voyage » de noces à l'écart des brutes de l'astrolab de sécurité. Il ne leur en voulait pas, car la négligence dont ils avaient été coupables était compréhensible, mais il ne voulait pas non plus paraître trop bon prince. Pas encore. Pas avant de savoir ce qui était advenu du meurtrier.

En attendant que les treize astronautes se présentent, le commandant passa deux messages. Le premier conviait Ytzhak à comparaître dans son bureau ; le second prévenait Stella de l'arrivée de l'administrateur, et qu'elle devait inviter également Adela, Diana et Frans, dès que l'informaticien serait arrivé.

Les astronautes de l'astrolab de maintenance des tychochrômes arrivèrent quand Nic termina la communica-

tion. Comme il s'y attendait, ils étaient très occupés pendant l'entrée dans le « miroir d'Alice ». Pourtant, l'un d'eux put se souvenir d'une étrangeté qu'il n'avait pas eu le temps d'analyser. Il avait aperçu quelqu'un qui était bien plus vêtu que tous les autres, et pour cause, il était en combinaison de survie. Il ne put savoir qui était ce compagnon dont le visage sous le casque était caché par la cagoule isothermique et ignifuge, au lieu de la traditionnelle capuche. Nic devina qui se dissimulait derrière cet accoutrement.

Ce qui laissa Nic plus perplexe fut le choix du tycho-drôme volé, car c'était le quatrième exemplaire de générateur de X2-plasme.

Le brigand avait donc préparé son coup de longue date. Il savait quand aurait lieu le premier saut. Il avait posé une fausse bouteille de parfum qui aurait dû passer inaperçue sans l'intervention d'Adela qui avait changé les bonbonnes à cause de l'épidémie de grippe. La bouteille falsifiée devait libérer son gaz au moment où le vaisseau entamait son voyage en pilotage automatique, donc, sans risques de distraire les pilotes. Il devait aussi se douter que la totale ignorance du comportement humain en une telle aventure favoriserait la méprise et occulterait pendant quelque temps sa félonie. Enfermé dans sa chambre, il s'était revêtu de la combinaison de sortie dans l'espace en prenant soin de rester incognito. Puis, dès les premiers instants de folie collective, protégé de l'air drogué par son scaphandre, il s'éclipsa, profitant de ce que plus personne ne faisait attention à ce qui se passait autour de soi. Il put ainsi s'introduire dans le tycho-drôme et attendre patiemment le deuxième saut, sans doute pour rebrousser chemin et rapporter un compte-rendu à un mystérieux commanditaire. Car il était sûr que Richard travaillait pour quelqu'un qui l'avait très bien renseigné.

Adela pouvait avoir fourni la liste de certaines personnes à éliminer. Mais ce n'était pas elle qui avait pu indiquer comment s'emparer d'une navette, donner les paramètres de la trajectoire et bien d'autres détails qui prouvaient une préparation minutieuse et aussi d'autres complicités.

Nic donna congé aux astronautes et retourna dans sa chambre, toujours accompagné de Katsutoshi. Personne n'était encore arrivé et Stella attendait patiemment dans le bureau attendant. La pièce du commandant était en tout point identique à toutes les autres. Il n'avait aucun privilège de grade. Le mur de l'entrée était tapissé d'un écran géant qui en mode veille, affichait des décors de tout type. Nic avait programmé une série de thèmes qui apparaissaient de manière aléatoire et pour l'instant, c'était un aquarium dont les gais coloris variés des poissons agrémentaient le décor reposant. Les deux parois latérales servaient de rangement. Les portes coulissantes de tous les compartiments pouvaient être opaques ou transparentes selon que l'intérieur était éclairé ou pas. Ainsi, l'armoire à vêtements était en général fermée par des miroirs. En revanche, les bibelots s'offraient au regard des invités derrière leur vitrine. Mais Nic, lui, allumait ou éteignait tout, car il préférait la vive clarté diurne ou l'obscurité des nuits de lune. Tout le long de ces deux cloisons courait une suite de bahuts capitonnés servant ainsi de banquette. Il y avait place facilement pour une douzaine de personnes. Le quatrième côté de la chambre, face à l'écran, était composé de quatre modules techniques : le coin toilette, la cuisinette, le bloc de spécialité, et le lit sarcophage. Celui-ci pouvait sortir de son alcôve grâce à un solide vérin et se transformer en fauteuil devant une table escamotable dans le plancher.

Katsutoshi restait debout, attendant près de l'écran l'invitation à s'asseoir, mais elle ne vint pas. Au contraire,

la seule chose que lui dit Nic lorsqu'il entendit Agnon arriver dans la pièce voisine fut de ne pas bouger et de ne rien dire.

L'administrateur fut introduit dans la chambre par Stella qui se retira aussitôt et appela les autres invités. Le commandant entama tout de suite son investigation et voulut connaître l'avis de l'Israélite sur les possibilités d'intrusions dans la base de données. Il fallait connaître le pseudonyme et le mot de passe d'une personne autorisée à consulter tout dossier, quel qu'il soit. Ainsi, pour examiner les curriculum vitae, seuls six membres de l'équipage y avaient droit. Chaque médecin pouvait lire les dossiers de leurs patients, et uniquement les leurs. Mais il n'y avait que l'administrateur et le chef médecin, qui pouvaient examiner les rapports médicaux et psychologiques de tous les habitants du vaisseau. Tout cela, Nic le savait déjà de la bouche même d'Ytzhak, mais il tenait à le faire répéter au cas où un nouveau renseignement surgirait. Et ce fut le cas. Les pseudonymes et mots de passe des principaux responsables étaient toujours communiqués à une tierce personne dûment habilitée au secret, une personne de la CIES, évidemment.

Pendant qu'Agnon parlait, les trois autres invités étaient arrivés, Diana et Frans en dernier. Eux aussi confirmèrent que leurs codes d'accès étaient communiqués à la même personne de la CIES. Mais Frans donna plus de détails. La surveillance de l'ordinateur était complexe et analysait plusieurs informations. Quand un doute subsistait, il pouvait demander des compléments d'identification autres que la voix. Cela ne pouvait arriver pourtant qu'au bout de quelque trois minutes d'intrusion, le temps nécessaire pour constater une anomalie. Il était donc possible de passer inaperçu pour un espion capable

de synthétiser une voix et sachant exactement comment trouver ce qu'il devait chercher.

Diana et surtout Frans étaient les deux seules personnes à ne pas être inquiétées par la surveillance du cerveau optronique, tout simplement parce que c'étaient eux qui étaient avertis de tout incident. Et donc, ils avaient amplement le temps de tâtonner pour débusquer un secret. Cela faisait deux suspects de plus.

Profitant d'un moment de silence, Adela voulut appuyer les dires de ses compagnons en précisant qu'elle avait suivi la procédure qui consistait à envoyer à la CIES l'enregistrement vocal de ses clés confidentielles. À sa surprise, et Nic s'en aperçut, les trois autres scientifiques écarquillèrent les yeux.

— Vous semblez choqués, s'étonna le commandant.

Frans prit la parole.

— Bien sûr, Monsieur, c'est pour le moins inhabituel. Il n'est absolument pas nécessaire que le chef médecin confie cette information. Comprenez bien le sens de cette sécurité. Agnon et moi sommes respectivement les gardiens du contenu et du contenant du cerveau du Livingstone. Si pour l'une ou l'autre raison l'un de nous deux ne pouvait plus gérer le système, il faudrait tout de suite assurer un remplaçant qui devrait momentanément se faire passer pour nous afin de prendre notre poste. Par commodité, nous avons aussi divulgué les codes d'accès à Diana. Mais en toute rigueur, nous ne devrions pas le faire.

— Alors, pourquoi cette fois-ci ?

— Vous voyez la CIES nous rattraper pour nous remettre les clés ? Et puis, Diana n'est pas n'importe qui. Il faut un minimum de confiance entre collègues. En revanche, imaginez que le médecin-chef n'est plus en mesure de... disons de se rappeler le mot de passe, aucun

problème, Agnon ou moi effaçons l'ancien mot de passe et de nouveau, l'accès est autorisé pour une seule et unique fois à notre médecin oublieux qui s'empressera de créer son nouveau code d'accès avant que nous lui tirions les oreilles. Mais l'inverse ne sera jamais vrai ? Le médecin n'a aucune compétence pour nous remplacer.

— Ah bon ! s'étonna, Adela. Mais alors, pourquoi ?

— C'est la question que je me pose aussi, renchérit Nic. Et quelles autres requêtes vous ont été adressées avant de monter à bord ?

— Je ne sais pas, moi ! Que voulez-vous que je vous dise ? Des tas de consignes plutôt d'ordre médical.

— Par exemple la classification des individus dangereux ? interrogea insidieusement Ytzhak.

— Par exemple, répondit le médecin, qui soudain pâlit.

Elle venait de réaliser que les deux morts étaient en tête de liste. Ytzhak et Frans étaient d'accord sur les conclusions à en tirer. Le meurtrier avait pu recevoir de la CIES tous les éléments nécessaires pour éliminer certains individus jugés dangereux pour la mission. Par précaution, ils décidèrent de changer leurs codes et Agnon proposa de détruire cette mortelle classification, ce qui fut accepté sans hésitation par Adela, vexée d'avoir été si naïve.

Nic aurait voulu ironiser sur l'omniscience d'Héliopolis, mais il ne voulait pas la blesser plus qu'elle ne l'était déjà. Et puis, il valait mieux la confier à Katsutoshi qui fut d'un coup soulagé de toutes ses angoisses. Nic lui-même avait hâte de se retrouver seul et s'empressa de congédier tout le monde.

Il resta un long moment, méditatif, assis dans l'obscurité de la pièce à peine éclairée par l'aquarium. Il prenait soudain conscience qu'une page venait d'être tournée. La CIES, la Terre entière étaient maintenant loin, très loin.

Dans quelques heures, le Livingstone émergerait dans un monde nouveau.

Il faillit ne pas entendre l'allinone qui lançait un appel depuis plusieurs secondes. C'était Cheng qui essayait de comprendre ce qui s'était passé. Nic lui raconta en détail les dernières heures, depuis l'instant où Adela découvrit qu'il n'y avait pas d'effet secondaire lors de la traversée du « miroir d'Alice » jusqu'à la disparition de l'assassin, mais il ne parla pas de la réunion qui s'était achevée chez lui. D'ailleurs, il n'en aurait pas eu l'occasion : un signal lumineux lui indiquait qu'un message urgent était en attente. Nic bascula la communication et il s'attendait déjà à de nouveaux soucis lorsqu'il aperçut que son impatient correspondant n'était autre que Gus, son chef ingénieur.

— Excusez-moi, commença-t-il, de vous appeler pour ce qui pourrait ne pas être grave, mais je préfère vous tenir au courant.

— Que se passe-t-il ? fit Nic en fronçant les sourcils, car il n'appréciait guère ce genre d'introduction qui pouvait annoncer quelque mauvaise nouvelle.

— L'un des générateurs de X2-plasme présente des signes de faiblesse. Tcherenkov affirme que deux suffisent amplement, mais je préfère le déconnecter et utiliser le quatrième.

Bon sang ! Nic n'avait pas eu le temps de prévenir tout le monde et surtout son ingénieur, déjà si susceptible, qu'un tychodrôme avait été volé et qu'il contenait l'un de ces générateurs. Inquiet, il examina la réaction de Gus qui semblait ruminer d'obscures pensées. Ce n'étaient pas celles qu'imaginait son chef.

— Bien ! nous ferons avec soupira l'ingénieur. Mais cela ne m'enchanté pas du tout. Je me méfie des prototypes. L'expérience m'a toujours montré qu'ils défaillaient

tous ensemble, car ils avaient, en général, tous le même défaut.

— Que se passerait-il s'il n'en restait plus qu'un ?

— Nous sortirions immédiatement du tunnel pour nous retrouver perdus à mi-chemin entre notre Terre promise et celle des Anciens, sans espoir d'arriver ni à l'une, ni à l'autre. Je vais voir ce que je peux faire et je demanderai l'aide de Tcherenkov.

— Je m'en charge. Je voudrais qu'il passe tout d'abord chez Adela, car je crains qu'il soit un peu... fatigué. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, prévenez-moi et en attendant croisons les doigts.

— Les croiser ! Si j'ai le temps. D'ailleurs... Je confirme, Nic, il vient de lâcher. Nous ne sommes plus que sur deux générateurs. Je vous laisse, j'ai du pain sur la planche.

L'allinone s'éteignit laissant le commandant, seul avec ses pensées. Il croisa les bras, cala ses reins dans le siège et se surprit à envier ces croyants qui pouvaient s'en remettre à un Dieu salvateur. Attendre. Il ne pouvait rien faire d'autre. Il essaya de se composer un visage serein avant de se rendre dans la cabine de pilotage. Il devait y aller, car il savait que Roxane et Andy devaient s'être rendu compte de l'anomalie, et les laisser dans le doute eût été lâche de la part d'un commandant. Et dire qu'il n'avait aucune explication à donner, ni aucun espoir.

En fait, c'était plutôt Andy qui redonna confiance à Nic.

— Vous savez, dit-il en haussant les épaules d'un air fataliste, je connais Gus depuis plus longtemps que vous. C'est un pessimiste né. Et d'un susceptible ! Il prend toute critique à son égard comme une insulte raciale. Aussi, pour éviter le moindre reproche, développe-t-il, non seulement en permanence, ses compétences, car ses seules distractions sont l'étude, mais aussi s'assure-t-il

d'une sécurité maximum. Il veut prévoir tous les incidents, et s'imagine les pires catastrophes. Voilà pourquoi c'est un alarmiste. Mais on s'y fait, car il n'y a pas meilleur ingénieur spatial que lui. Et tel que je le connais, je ne serais pas surpris s'il vous appelait en vous annonçant qu'avec le générateur en panne il en a fabriqué deux autres.

— Puisque vous le prenez ainsi, je vous charge de prévenir vos collègues

— Tu as compris, Roxane ? fit Andy en riant. Voyez, Commandant, j'ai déjà à demi accompli ma tâche.

Il faisait allusion aux règles de la hiérarchie professionnelle établies dans les vaisseaux spatiaux qui faisaient de lui le supérieur des vingt-quatre navigants puisque Nic avait dit « vos collègues » et non « votre clan » qui ne comprenait plus que les huit navigants de jour. Chaque chef, de métier ou de clan, déléguait la moitié de sa responsabilité à un second et il se trouvait que pour Andy, ce fut Roxane.

La coutume de double responsabilité avait parfois ses curiosités. Ainsi, du point de vue social, Diana était l'auxiliaire de Cheng qui représentait les passagers du Livingstone, artisans et scientifiques confondus. Mais, comme scientifique, c'était elle, le grand patron de la Chinoise qui avait à charge la section des sciences humaines.

— En tout cas, je vous remercie Andy, reprit Nic après un court moment de méditation.

— Et pourquoi, donc ?

— Votre optimisme et votre réflexion ! Je sais ce qu'il me reste à faire pour maintenir le moral des gens de mon vaisseau. Bientôt, nous sortirons du tunnel, et si tout va bien nous débarquerons sur un nouveau monde. Les habitations sont les mêmes que celles que nous montons sur Mars. Il convient donc, selon la tradition des astronautes,

que nous constituions nos clans. Vous avez la primeur Andy. Quand BB sera réveillée, je convoquerai tous mes chefs de clan, sauf vous évidemment. Mais au préalable, je dois consulter Tcherenkov, je ne désire pas me faire encore piéger par une entrée intempestive dans un système solaire.

Nic s'apprêta à sortir de la cabine lorsqu'il faillit buter sur Katsutoshi qui rentrait et qui lança aussitôt « Commandant, je vous cherchais. »

— Est-ce urgent ? s'inquiéta aussitôt Nic.

— Non, je peux revenir.

— Et bien, j'ai une meilleure idée. Je souffre de désœuvrement. Ce voyage est par trop monotone à l'exception de notre petite aventure collective. Allons boire un coup, c'est moi qui paye. Vous aurez l'occasion de me parler en attendant que Tcherenkov nous rejoigne.

— Ce serait plutôt à moi de payer la tournée. Je tenais à vous remercier pour ce que vous avez fait tout à l'heure en reprenant l'enquête et en lavant Adela de mes soupçons.

Chapitre 13. Cohabitations.

Le clan, étude d'Alicia Ramón, neuro-psychiatre à bord du Livingstone.

Il y a trois sortes de clans aujourd'hui.

Le plus petit est une sorte d'extension de la famille. Ce clan a été légalisé afin de favoriser le regroupement d'individus dans des espaces encore plus réduits que par le passé. Des arguments sans doute aussi fallacieux les uns que les autres ont « prouvé » que huit personnes étaient le nombre idéal pour cohabiter dans un espace assez réduit. Le chômage, la terreur et l'écologie ont été invoqués et ont convaincu les gens du bien fondé du clan familial. On a même avancé que cela permettait le regroupement familial... Mais je soupçonne que la véritable raison était que cela convenait mieux aux promoteurs, car l'architecture en était beaucoup plus simple puisque les pièces d'habitations étaient vendues en kits.

Le clan professionnel, souvent appelé équipe ou collègue, était composé de seize membres, parce qu'il était considéré que les « bureaux », qui n'étaient rien d'autre que des espaces d'habitation, pouvaient héberger huit personnes, et ce, deux fois par jour.

On en vint ainsi à parler de clans citadins, car les déplacements étaient réduits d'une part et qu'en moyenne une seule personne par clan (familial) avait une profession assurant des revenus. Ainsi, le clan citadin regroupait cent vingt-huit personnes.

La vie dans un clan familial ou professionnel est psychologiquement très intéressante, car elle impose un style de vie quasi monastique avec des cellules privées d'isolement et d'autre part un partage des ressources communes avec une discipline quasi spartiate.

La notion de clan convenait bien à la culture des astronautes habitués à vivre en espace clos et de petites dimensions. Chez eux, le clan professionnel correspondait à une équipe en mission. Pour les longs voyages, il en fallait deux pour un milanaute.

Je viens d'apprendre que ma candidature a été acceptée à bord de l'un d'eux. Je vais pouvoir étudier de près comment survivre dans de telles conditions sans s'entre-déchirer. On m'a dit que le voyage serait très long...

Tcherenkov vint se joindre à la table où Nic et le Japonais discutaient autour d'une bouteille isothermique de thé vert. Ils en étaient à échanger leurs expériences sur les bonsaïs. L'Asiatique se spécialisait dans les conifères et les ginkgos tout en respectant les vieilles traditions de sa terre natale. Quant à l'Européen, il se débrouillait, inventant ses propres techniques qu'il appliquait sur des essences tropicales qu'il désespérait de voir fleurir. Le Russe se joignit sans gêne à la conversation évoquant son

admiration pour l'ikebana et son envie que quelqu'un l'initiât à cet art. Le savant était si à l'aise, que Nic faillit oublier ce pour quoi il l'avait convoqué.

— Mikhaïl, et si c'était vous qui nous initiez à vos mystérieux X2-plasme ! ironisa Nic.

— Bien volontiers, j'ai une âme d'enseignant. J'étais d'ailleurs consultant dans une revue de vulgarisation scientifique et j'ai même écrit plusieurs livres qui se trouvent d'ailleurs dans notre médiathèque.

— Sachez que cela m'intéresse, mais dans l'immédiat ma préoccupation est tout autre.

— Ah ! se déconcerta le savant. Vous voulez sans doute parler de la panne du générateur. Gus Arrow en a déjà fait tout un drame et je présume qu'il vous a troublé. Il n'y a pas de quoi s'inquiéter outre mesure. Le générateur qui est tombé en panne fonctionne depuis plusieurs années déjà. C'est justement avec lui que nous avons fait tous les essais préliminaires. Donc, si les autres ont une même durée de vie, vous voyez qu'il n'y a rien à craindre puisqu'ils sont plus récents. On pouvait redouter pour celui qui nous a été volé, car il me paraissait aussi âgé bien que je n'aie pas le souvenir d'avoir commandé de prototype doublé. Financièrement, nous n'en avons pas les moyens. Enfin, sur ce point je ne peux rien dire, si ce n'est qu'il s'agirait de l'une de ces nombreuses erreurs administratives de la CIES

— Parfait ! mais peut-on dire la même chose de l'approche du soleil entre les deux tunnels. Après coup, j'ai frêmi à l'idée que nous percutions un astre du système.

— Évidemment que nous n'avons pas eu le temps, même sans affolement, d'analyser en détail notre irruption dans cet univers. Nous ne pouvions pas faire autrement que de passer par ce point à mi-course de notre

route. Aussi, nous avons déjà étudié un maximum sur cette région. Nous en étions arrivés à la conclusion que notre vaisseau s'approcherait perpendiculairement à l'écliptique de l'astre, ce qui devait considérablement diminuer le risque que vous évoquez.

— Et comment se fera la deuxième sortie ?

— Nous apparaîtrons assez éloignés du soleil et avec une vitesse relative très faible, car, cette fois, nous serons presque dans l'écliptique, si c'est cela que vous voulez savoir. Du moins, c'est ce qui était prévu sans modifier la trajectoire.

— C'est exactement ce que je veux savoir. Je vous fais confiance pour ce qui est de la précision de vos calculs. Jusqu'à présent, je dois reconnaître qu'ils n'ont pas été mis en défaut. Et maintenant, pourriez-vous estimer notre dérive, suite à notre manoeuvre affolée de tout à l'heure ?

— Impossible ! seul l'ordinateur de Hong Kong permettait de telles opérations.

Soudain, une voix cristalline émit dans le dos de Nic un « coucou ! qui c'est ? » en même temps que deux mains féminines se posaient sur ses yeux. Il n'eut point besoin de se retourner pour savoir que c'était Cheng qui continuait :

— Je te cherchais partout dans le milanaute maître, puis je me suis dit que tu viendrais sans doute ici, et je ne me suis pas trompée, pourtant, ce n'est guère ton habitude.

— Je suis un homme très recherché, et ici...

— Et moi, une femme très évitée... Puis-je prendre place avec vous ?

Nic, même s'il l'eût voulu, ne put l'empêcher de s'asseoir à ses côtés. Déjà, les deux autres affichèrent leur assentiment signalé d'un mouvement de tête, accompagné d'un sourire où il crut apercevoir une trace de

malice. Sans se décontenancer, il reprit la parole en annonçant que, puisqu'il en était ainsi, tous les principaux chefs de son clan se réuniraient dans cette taverne. Jeanne se chargea de les convoquer. Peu après, Adela, Diana, Gus et Condor arrivèrent. Il ne manquait plus que BB, car il était encore trop tôt pour qu'elle s'éveillât.

— Bien ! Je vous ai réunis pour préparer notre débarquement ce qui nous occupera tous pendant les jours qui suivront. Mais, nous, les astronautes, pourrions anticiper, car nous continuerons le voyage à vue et durant cette phase du vol, nous serons peut-être très affairés. En revanche maintenant, jusqu'à la sortie du tunnel, nous nous tournerons les pouces.

Vous connaissez tous les baraquements martiens, ils sont prévus pour abriter une huitaine de personnes, l'unité de base des clans. Autant que je sache, si nous trouvons une planète habitable évidemment, nous y serons pour un bon bout de temps. Et il faut que nous puissions y vivre le mieux possible en commençant par nous supporter mutuellement dans ces nouvelles familles.

Je suis le seul ici à avoir un clan familial. Les choix de la CIES ont fait de vous tous des orphelins. Je pense qu'il serait opportun que nous nous réunissions par affinité. Il y a suffisamment de conseillers en psychosociologie dans le Livingstone pour réussir avec leur aide à reconstituer un tissu social potable. Qu'en dites-vous Cheng ?

— Je crois déjà que ce qui s'est passé tout récemment a contribué à former des couples...

— Et je pense que beaucoup auront des enfants, coupa Adela, ce qu'il faut évidemment prévoir si votre temps long dépasse les neuf mois. En tout cas, je serai la première à le savoir bien. Et en ce qui me concerne, la drogue de sire Richard n'y fut pour rien.

Cheng reprit dans la foulée.

— Tu as décidé d'établir le style de vie des astronautes, mais n'oublie pas qu'il est trop confus pour les militaires de carrière et trop hiérarchisé pour beaucoup de civils. Néanmoins, je n'ai rien d'autre à proposer pour l'instant. Ce mode de communauté s'est avéré très utile dans toutes les opérations de survie, simulées ou non. À condition, comme tu le dis, de s'appuyer sur des conseils avisés. Qu'en disent les autres ?

— Sommes-nous vraiment libres de choisir qui on veut ? interrogea Gus qui se tortillait sur sa chaise. Qu'entendez-vous par conseils avisés ?

— Ne jouez pas au martyr obscur avec moi, Gus ! trancha la Chinoise avec une exaspération à peine voilée. Nous ne sommes plus sur Terre. Il n'y a plus qu'une seule race, la nôtre. Et les deux seuls hommes qui croyaient l'un à la race supérieure — la sienne, évidemment — et l'autre aux races ennemies, ne font plus partie du voyage, continua-t-elle, plus calme. À moins que vous ne vous preniez pour l'Abraham des Noirs du Nouveau Monde.

— Chez nous, répondit-il, nous avons adopté cette structure comme unité fiscale. Il n'est pas rare, en effet, qu'un seul membre sur huit ramène de quoi manger. D'ailleurs, je crois que cette structure existe dans beaucoup d'autres endroits, en tout cas, Condor et Diana m'en ont parlé. Je ne suis pas choqué comme pourraient l'être certains civils ou militaires, Cheng-Yi, au contraire ! En revanche, je ne voudrais pas que vos fameux conseils avisés n'engendrent des ghettos, apartheid ou, pire que tout, une condescendante intégration.

— Ai-je une tête à ça, s'exclama-t-elle vexée. Des ghettos ! Je parie que vous serez l'un des premiers à vous le fabriquer. Les ghettos, les premiers étaient des quartiers juifs où les gens se réunissaient pour leurs affinités religieuses et raciales puisqu'ils prétendaient tous appartenir

à la descendance d'un certain Abraham. Mais il y eut les quartiers blancs, jaunes ou noirs. Et les motifs de se regrouper sont plus nombreux et profonds que la seule palette bien réduite de couleurs de peau. Hélas, l'envie légitime de se sentir chez soi peut facilement devenir un retranchement, refus de l'autre ou refuge face à l'hostilité environnante.

— Vous semblez ne jamais vous mouiller en prenant parti pour l'un ou pour l'autre. Vous considérez toujours les hommes comme des cellules et leurs associations sociales ou professionnelles comme des organes.

— Bravo, Gus! Vous avez déjà compris beaucoup. Mais mon travail consiste à éviter les allergies, les rejets, les gangrènes, les cancers...

— Parlons-en ! Ne dit-on pas que les biosociologues sont des spécialistes de l'eugénisme ?

— Ah, nous y voilà, monsieur Arrow ! Cela fait longtemps que je n'ai entendu ces âneries. On nous prend pour des êtres diaboliques parce que nous tentons de rationaliser ce qui n'est que purs préjugés sans fondements. Et nous dérangeons beaucoup de bien pensants. Parfois, au contraire, nous sommes pris à témoin pour avancer certaines fausses vérités que nous n'avons même pas énoncées et qui ont été interprétées par les démagogues de tout bord. Pour justifier leur folie, certains s'appuient sur de saints textes, et d'autres prennent en otage la science. Il n'y a pas la moindre différence. Et voulez-vous savoir ce que je pense de toutes ces prétendues races pures, ou pires encore, car il ne faut pas se voiler la face, de ses « égalités » généreusement attribuées par ceux qui, au fond d'eux-mêmes, sont convaincus de leur supériorité puisqu'ils ont la grandeur et le pouvoir d'octroyer aux autres les droits qu'ils décident ? À moins qu'ils ne craignent tout simplement de ne point faire partie de

l'élite qu'ils s'imaginaient, et ménagent, ainsi, prudemment leurs arrières. Notez que ces nobles représentants ont encore de beaux jours devant eux ! Tant qu'il y aura des groupes sociaux qui se complairaient à jouer les victimes, il y aura, face à eux, d'autres qui joueront les protecteurs. Et comme rien n'est gratuit, ces chers protecteurs deviennent inmanquablement des proxénètes.

Gus tenta de placer un mot, en vain, la biosociologue était en colère. Elle avait choisi cette profession afin d'apporter plus d'humanité et si possible plus de bonheur, et sans arrêt elle avait buté sur les mêmes peurs. Elle espérait trouver meilleure fortune en prenant part à l'expédition du Livingstone et voilà que déjà on lui faisait les pires procès d'intentions.

— Mon travail, continua-t-elle, consiste justement à faire cohabiter toutes les différences en les intégrant et en comprenant leur mécanisme. Imaginez un monde peuplé d'aveugles et de sourds-muets. La cécité est en général un handicap plus pénalisant, et par conséquent, les sourds-muets mépriseraient les aveugles et en feraient même leurs esclaves. Jusqu'au jour où les aveugles se rendraient compte qu'ils auraient une compétence totalement ignorée de leurs tyrans. Ils pourraient comploter et saboter tous les éclairages des cités. Inutile d'épiloguer sur cette légende. Ce que vous devez en retenir, c'est que les biosociologues essayent de découvrir les richesses et les besoins de l'un et l'autre afin d'harmoniser leurs actions au lieu de les laisser en jachères ou de s'épuiser en stériles confrontations, ainsi, les aveugles et les sourds-muets auraient pu prospérer mutuellement.

— Mais vous venez vous-même d'insinuer une échelle de valeurs, dans votre exemple. L'aveugle est plus handicapé, n'est-ce pas ? rétorqua Gus toujours aussi scep-

tique. Et vous finirez par prouver que certains sont plus beaux, plus intelligents que d'autres.

— Beau ? Intelligent ? Savez-vous au moins ce qu'est l'un et l'autre ? Que craignez-vous ? D'être moins beau, moins intelligent ? Nous avons étudié ces aspects de la nature humaine. Notre cerveau dépend, comme tout le reste, de cellules ayant un héritage génétique. Nous n'y pouvons rien, c'est ainsi. Mais les codes transportés par les gènes ne sont pas bijectifs comme on le pensait. Il s'agit plutôt d'un spectre, ou, si vous préférez, d'un hologramme, ce qui rend pratiquement impossible de savoir avec certitude sur quoi on agit. Aussi croyez-moi, il suffit bien amplement de dépister les maladies graves et ce travail ardu n'est pas du ressort des biosociologues. Mais je partage votre inquiétude sur des possibilités de manipulations hasardeuses, ce qui me conforte dans ma conviction que la Morale ne peut-être abandonnée en des mains incompétentes, voire malhonnêtes.

L'alphabétisation affranchit, il en est de même lorsqu'on lit la Nature, n'en déplaise à ceux qui plaçaient olympes et paradis dans les cieux et peuplaient les entrailles de la Terre d'infemales créatures. Il en est encore de même lorsqu'on lit l'Humain, car là aussi, beaucoup de mythes ont engendré des intouchables, élus dans leur tour d'ivoire ou condamnés dans leur réserve, parfois, l'une comme l'autre, entourée de miradors.

Alors, vous craignez que cette lecture, celle de notre « être », ne dévoile quelque secret terrible. Pourquoi pas, mais je ne parierais pas sur qui serait le moins déçu. En effet, vous parlez d'intelligence, mais sachez qu'il existe de nombreux types d'intelligences dont, hélas, seulement une petite partie est estimée voire surestimée. Et ne croyez pas qu'il s'agisse uniquement de la triviale séparation entre manuels et intellectuels, ni même entre artistes

et scientifiques, entre matheux et non-matheux, il existe une dizaine de types de pensées de type scientifique, avec une multitude de variantes. Mais l'enseignement d'un ingénieur comme vous n'en favorise en général que trois. À première vue, vous avez eu la chance d'appartenir à l'une d'elles. Il y a bien plus de méprisés et de bannis dans le monde que vous ne l'imaginez, Gus. Ils ont toutes les couleurs de peau, toutes les religions, toutes les cultures et surtout toutes les formes de pensées. Ce vaisseau entier est habité de frustrés, et comme vous, de battants. Du moins, j'ose imaginer qu'ils sont ici pour aller de l'avant prêts à abandonner leurs chaînes. Nous faisons ce que des milliers d'autres ont fait avant nous, chercher ailleurs d'autres chances. Saisissons cette chance. J'ai cru comprendre que ce petit peuple était une élite, car tous sont atteints de la même tare : pires que libres penseurs, nous sommes des penseurs libres. Les fanatiques du Livingstone le sont plus par nécessité que par conviction.

Et puis, zut ! je crois que vous ne voulez pas comprendre.

Cheng se tut. Un silence gêné pesa sur la petite assemblée.

— Allons fit, Frans conciliant, ne faites pas la bourrique, Gus ! Je suis bien Zulu et vous pouvez me faire confiance.

— Avec un nom comme le vôtre ? Cormaek ! Zulu ?

— Ben, quoi ! Un accident, mais qui remonte si loin... On ne peut avancer avec le regard toujours braqué vers le passé. Je vous ferai remarquer que j'ai dit que j'étais Zulu — j'aurais d'ailleurs du dire Sud Africain — et non Noir. Il y bien longtemps que nous avons abandonné cette stupide notion morphologique pour différencier nos populations. Nous préférons nous distinguer par notre culture.

— Je sais, ironisa Gus, c'est rentré en vigueur après les guerres de communautés, lorsque vous avez créé l'apartheid. Un juste retour de bâton, à mon avis.

— Vous vous trompez. L'apartheid fut instauré par les Blancs — pour avoir la paix avec les Noirs! Nous avons été contraints d'en arriver à permettre une autonomie eurafricaine pour avoir la paix.

— Les Noirs voulaient la paix avec les Blancs! fit Gus amusé.

— Vous me vexez ! je suis Sud Africain noir, pas un Noir sud africain. Je sais, chez vous en Amérique, vous êtes très en retard dans ce domaine... J'insiste, chez nous il ne s'agit que de mondes culturels, qui hélas avaient quelque peine à cohabiter. Il n'y avait là aucun désir de revanche. Nous voulions la Paix, car Blanc ou Noir, le sang est toujours rouge. Or, vous savez comme moi que depuis la fin du deuxième millénaire, la mode en était au séparatisme et au retour aux traditions locales. Permettez-moi d'expliquer autrement ce que disait Cheng, avec mes mots.

— Pourquoi ? Je ne suis pas idiot !

— Vous savez, tout comme moi que de nombreux programmes de bureautiques tourneront de manière équivalente sur des ordinateurs de puissances identiques, mais de conceptions différentes. Seul, le spécialiste préférera plutôt telle machine à telle autre pour des traitements graphiques plus pointus, pour des calculs plus précis. Je crois que c'est ce que voulait dire Cheng avec ses aveugles et ses sourds-muets, et avec la complexité du cerveau. Je suis cogniticien, et je sais comment enseigner à chacune des mes machines, aveugles ou sourdes, et quelle que soit leur intelligence. Je crois sans prétention que si elles pouvaient exprimer des sentiments, elles s'estimeraient toutes heureuses.

De plus, vous vous y connaissez en thermodynamique et les statistiques n'ont plus guère de mystère. Vous savez que la loi des grands nombres finit par lisser les singularités, c'est le cas pour nos neurones. Ne soyez pas plus raciste que ceux qui le furent à votre égard. Ne tombez pas dans leurs propres jeux. Si des différences existent, et elles existent, elles ne me dérangent pas, car, moi, je revendique ma différence. Et j'avouerais au passage, Cheng me pardonne, de temps en temps, me sentir chauvin avec ceux qui me ressemblent tant soit peu me fait du bien.

— Profitez-en, fit Diana avec un sourire en coin, si nous restons longtemps sur cette planète les habitants de demain seront peut-être tous de ma race.

— Comme ces chiens pure race d'Afrique, ces « basendji », qui veut dire en réalité « bâtard », ironisa Frans se doutant que Gus — cet Américain qui se prenait pour un Bantou — ignorait ce détail.

— Vous avez là effectivement l'une des définitions d'une race, continua Adela sur le même ton. Une tribu de « bâtards » qui, à force de consanguinité, finit par engendrer des êtres ayant des caractéristiques marquées.

— Et à quoi ressemblerait cette nouvelle race de « basendji » ? s'enquit Frans.

— Je ne suis pas spécialiste en la matière, mais à mon avis nos descendants lui ressembleront, répondit Adela en désignant Condor, le taciturne Amérindien. Une forte dominante orientale à teinte cuivrée.

Constatant l'air dépité de l'ingénieur-chef, le médecin continua avec perfidie : « À quel drame allez-vous contribuer Gus ? Pour quelle cause devrez-vous vous battre dorénavant ? »

— Pour la principale, coupa froidement Nic qui jugea que la discussion s'enlisait, celle de vivre avec les autres, tous les autres.

Il sortit d'une poche une vieille montre « confisquée » à un scientifique du Livingstone.

— J'ignore qui nous sommes respectivement, ressort, engrenage, aiguille... Mais je sais que s'il manque une seule pièce, ceci n'est plus une montre.

« Bon ! on arrête là ! la prochaine fois je m'efforcerai de ne pas vous réunir ensemble, Cheng et Gus », conclut Nic.

Comme un seul homme, Frans et Condor se levèrent marquant la fin de la discussion. Le pompier aymara n'en pensait peut-être pas moins que Gus sur les luttes raciales, mais, lui, préférait méditer silencieusement, calmement, avant d'agir méthodiquement, efficacement et sans précipitation. D'autant que si Adela disait vrai, une race jadis exterminée renaîtrait sur un Nouveau Monde. La dette serait alors payée.

Aussitôt les autres emboîtèrent le pas à l'exception de Cheng et Katsutoshi qui visiblement désiraient encore s'entretenir avec le commandant.

La Chinoise attendit que tous eussent franchi la porte avant de s'adresser à Nic.

— Deux hommes sont morts et sont remplacés par un passager clandestin. Il reste donc toujours la possibilité de fonder cent vingt-huit clans si chacun est constitué d'une huitaine sauf un qui ne comprendrait que sept membres.

Nic savait qu'un clan pouvait comporter de sept à quatorze individus. À quinze, une « mitose » s'imposait, alors qu'à six la famille était « phagocytée ». Or, la sienne n'incluait à bord du Livingstone que six personnes.

— Oui ! Où veux-tu en venir ?

— Je te demande de rentrer dans ton clan.

Nic, surpris par la proposition qui était pourtant des plus normales selon la tradition des astronautes, ne ré-

pondit pas tout de suite, laissant la femme développer son idée.

— Je sais que tu voudras en parler à ta femme, tes enfants et Stella et William, mais je te précéderai. De toute manière, tu attends Betty et elle arrivera bientôt. C'est son heure.

Comme pour confirmer ses dires, le commandant en second fit son apparition dans la salle. Cheng se retira rapidement.

— Je m'en vais aussi, annonça Katsutoshi. Je vais commencer à préparer mon clan.

Le Japonais sortit et se dirigea rapidement vers le module où quelques heures plus tôt un prisonnier s'était évadé. Il retrouva le couple de soldats qui se mirent au garde-à-vous. Le chef de la sécurité les toisa en silence avant de parler.

— Je comptais vous faire monter dans la hiérarchie. Mais vous avez failli à votre devoir. Pourtant, continua-t-il après une pause calculée, je reconnais que vous n'étiez pas tout à fait coupables et qu'en plus, nous voilà débarassés d'un indésirable. Aussi, je vous donne une autre chance. Puisque nous devons constituer des clans à la manière des astronautes, je vais vous prendre dans le mien. Vous serez à partir de maintenant mes aides de camp. Rompez !

Katsutoshi s'en retourna, aussi abruptement qu'il était arrivé. Sans attendre la moindre réaction. C'était un ordre. Mais en lui-même, il s'amusait de l'effet qu'il avait provoqué. Il imaginait la peur de la punition, puis l'étonnement de ce couple se voyant ainsi attribuer un tel honneur. Tout compte fait, lui aussi était un orphelin, alors, à chacun son tour de tendre la perche.

Et puis, ce qu'il apprenait autour de lui, les rancoeurs de toutes sortes et les intrigues de la CIES, l'incitait à re-

doubler de prudence, pourtant quelque chose lui disait qu'il pouvait faire confiance à ces deux-là. Avec Adela et Condor, cela faisait déjà quatre. Il ne voyait pas encore qui seraient les trois autres, mais avant, il attendrait que BB ait quitté Nic, car il voulait comprendre certains détails qu'il n'avait pu éclaircir à cause de la dispute de Cheng et Gus.

Chapitre 14. Intirayo.

Consignes de Condor Quispe, Chef des sapeurs-pompiers du Livingstone.

Chaque module habité embarque huit astronautes formés par mon équipe de sapeurs-pompiers, une quinzaine d'hommes répartis principalement dans les milanautes et les modules à forte population civile.

Leur rôle est d'assurer l'évacuation des personnes en cas de détérioration du système de survie d'un astrolab vers sa doublure. Cette tâche convient plus aux astronautes habitués à évoluer dans le vide et en apesanteur.

Ils ont aussi la charge d'isoler les modules pour éviter soit une contamination soit la déperdition de l'oxygène et d'autres fluides. Enfin, ils doivent récupérer les tychodrômes fixés aux modules condamnés.

Pour le reste, tous les astronautes savent utiliser des extincteurs et reconfigurer un Seamorgh'N en cas de nécessité. Et s'il y a du matériel qui les entrave, mes gars ne sont jamais très loin avec leur équipement adéquat.

Nic avait donné l'ordre de se préparer au passage en apesanteur. La traversée du tunnel se passait sans en-

combre contrairement aux craintes de Gus. Bientôt, le Livingstone émergerait du « miroir d'Alice », tout moteur éteint, dans un système dont seuls les puissants télescopes avaient permis une infime observation. On savait que le soleil était semblable à celui qui éclairait la Terre, et qu'une planète parmi l'ensemble qui gravitait dans ce système offrait une atmosphère, une température moyenne et des dimensions susceptibles d'accueillir des voyageurs terriens.

Il était temps ! Adela avait déjà fait mention dans ses rapports de quelques cas de cosmophobie, heureusement, sans gravité. Elle traitait tous les problèmes psychiques avec une heureuse efficacité. Curieusement pourtant, il y avait moins de consommation de calmants et de toute la panoplie de neuroleptiques que sur la planète mère. Pourtant, les conditions de vie n'étaient pas des plus idéales : un mélange détonnant de personnalités des plus diverses cloîtrées dans des cellules monastiques attenantes à d'exigus espaces de travail de quarante mètres carrés qu'un trinôme devait aménager au mieux pour exercer en commun leur profession.

Cheng veillait en permanence à la santé sociale de la communauté et, telle une sismologue, était à l'écoute du moindre soubresaut. Inlassablement, elle parcourait les astrolabs. On eût dit qu'elle faisait une campagne électorale du temps où il était encore possible de se promener dans les rues terriennes. Non, l'image était erronée, car elle se promenait seule, sans gardes de corps, sans fidèles accompagnateurs. Elle connaissait bien les lieux de rendez-vous, les bistrot-traiteurs, les salles de distraction, les lieux de prières ou les salons de beauté. Elle prenait plaisir à venir y reposer ses jambes fatiguées et à discuter, continuant ainsi à sonder l'état d'âme du vaisseau. Toute anomalie était aussitôt diffusée aux deux comman-

dants, aux deux chefs médecins et à son homologue de nuit. C'était peut-être pour ces raisons que Nic n'avait eu aucun souci avec l'équipage.

Lentement, les minutes s'égrenèrent, quand soudain, le voile noir se déchira et des milliers d'étoiles réapparurent dans les hublots et les appareils d'observation. Instantanément, un voyant inquiéta Roxane. Quelque chose ne tournait pas rond. Mais Nic, heureux de retrouver cette sensation de chute infinie de l'apesanteur, privilège des astronautes, ne se rendit pas compte de la nervosité soudaine de la femme. L'inquiétante lumière lui était masquée par le pilote qui contrôlait, perplexe, le bon fonctionnement de son tableau de bord.

— Bienvenue dans le système... Comment avez-vous appelé ce soleil, Andy ?

— Intirayo, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Je n'y vois aucun inconvénient, mais j'aimerais que vous m'expliquiez d'où vient ce nom.

— Je crains que ce ne soit pour une autre fois, Commandant : problème majeur ! coupa laconiquement Roxane alors que son compagnon s'apprêtait à décrypter l'étrange nom qu'il avait inventé pour satisfaire tout le monde.

Comme navigateur, il avait l'avantage de pouvoir baptiser toutes les étoiles qu'il découvrait. Celle-ci avait déjà une désignation scientifique, mais pas de nom et elle en méritait un beau. Il avait cherché en vain quelque chose d'original et de symbolique quand il rencontra par hasard Condor en visite de routine chez Adela. Le pompier lui avoua son désir d'appeler ce nouveau soleil dans sa langue : Inti. Mais le médecin apparut à cet instant et capta leur discussion, elle proposa de rajouter Ra et Yo, pour que ce soit plus mignon et que cela ne paraisse pas trop favoriser une culture par rapport aux autres. Andy

ne voyait pas en quoi c'était plus mignon, mais la sonorité lui plaisait, et l'Amérindien en était satisfait.

— Problème majeur ? répéta Nic surpris.

— Plus aucun contrôle ne fonctionne. Expliqua Roxane. Le système informatique central est défaillant.

Nic se dessangla de son siège et d'un petit plané s'approcha du pupitre où il aperçut l'indicateur allumé. Il ne lui fallait plus d'autres explications, car il savait ce que cela signifiait. Tous les astrolabs s'étaient verrouillés, et il n'était plus possible de se rendre de l'un à l'autre que par les sas des tychochrômes, c'est-à-dire en sortant dans le vide. Voilà bien l'inconvénient d'un système centralisé. Heureusement, chaque astrolab disposait d'une autonomie de quinze jours. En revanche, les communications devaient se faire par radio et seuls les postes de pilotage des trois milanautes en étaient équipés en permanence. Après avoir donné les consignes aux pilotes de ne pas se précipiter, sauf pour éviter un obstacle imprévu, il se rendit dans ses quartiers où Jeanne devait assurer la communication.

Ni elle, ni Stella n'étaient à leur poste. Elles lisaient dans leur chambre, car il était désormais impossible de dialoguer avec la Terre beaucoup trop lointaine. Mais cette fois-ci, Jeanne pouvait se remettre à jouer avec les réglages comme lors de son apprentissage. Elle devait essayer de prendre contact avec les astronautes répartis dans les différents modules. Normalement, tous devaient être au courant de l'incident et tous devaient essayer d'utiliser les radiobalises pour remplacer le réseau défaillant et rétablir les communications avec le milanaute maître.

Il ne restait plus maintenant qu'à trouver Diana et Frans pour en savoir plus sur la panne. Leurs explications commencèrent à inquiéter le commandant. De fortes et

rapides fluctuations avaient commotionné le cerveau optique. Il était tombé dans une sorte de coma qui pouvait être définitif, ne lui permettant plus que d'assurer les fonctions élémentaires d'un stupide ordinateur archaïque sans intelligence. Et encore, même dans cette hypothèse pessimiste, fallait-il passer plus d'une semaine à réparer les dégâts et surtout éviter toute nouvelle instabilité énergétique.

Gus reçut son supérieur comme un chien surgissant dans un jeu de quilles. Nic se demandait si derrière cette colère affichée sans retenue, Arrow ne jubilait pas de voir se réaliser in extremis ses prophéties. L'un des générateurs de X2-plasme avait, en effet, rendu l'âme non sans pomper un maximum d'énergie qu'il avait reflué ensuite, provoquant de nombreux arcs qui détruisirent maints appareillages, ce qui ne laissait guère l'envie à l'ingénieur de perdre son temps en explications. Mais le commandant était têtue, et aimait comprendre.

— Écoutez, c'est simple ! Cette saloperie de générateur présentait aussi des signes de faiblesses. Comme l'autre. Mais il ne restait plus qu'une demi-heure pour quitter ce tunnel. Alors, j'ai pris sur moi la décision de ne pas le stopper, pourtant, Tcherenkov m'avait prévenu que tout arrêt brutal de la machine serait dangereux. Entre deux dangers, j'ai parié sur celui qui nous laissait une chance, et voilà le résultat.

— Vous avez pris la meilleure décision, Gus. Je vous en félicite. Faites maintenant pour le mieux afin de remettre le plus rapidement le Livingstone en marche. Faites-moi un rapport détaillé sur les incidents et les temps de réparation.

— À première vue, je peux déjà vous annoncer au moins, une semaine.

— Et les spatioréacteurs ?

— Oh! eux, ça va ! Mais sans synchronisme entre les trois milanautes, le vaisseau est incontrôlable.

Nic le savait, hélas. Il ne lui restait plus qu'à rendre visite à Betty Brown et à son astronome tutsi, car il fallait connaître la position exacte du Livingstone dans ce nouveau système solaire. Makuta était déçu que la panne advînt juste au moment où il allait observer le monde qui les accueillait. Bien sûr, il avait encore de quoi se débrouiller, mais avec beaucoup moins de précision.

Le commandant eut l'étrange impression que le Seamorgh'N entraît dans une période de léthargie. Il ne pouvait laisser moisir la situation. Il retourna dans sa chambre, et là se mit à imaginer divers plans pour continuer la route et maintenir le moral de tout l'équipage.

Lentement, ses yeux papillotèrent devant le schéma d'un Livingstone scindé en trois parties, chacune poussée par un milanaute. La fatigue le gagnait, pourtant, il avait, comme à chaque première nuit passée en apesanteur, toutes les peines du monde à s'endormir.

L'écran finit par s'éteindre, car aucun scénario, parfois encore appelé, à tort, économiseur d'écran, ne pouvait plus s'activer puisqu'ils étaient pilotés par le cerveau optronique, maintenant silencieux.

Ses rêves étaient hantés de délais. Quelle que fût la décision qu'il prit, le vaisseau dériverait lentement comme une lointaine comète pendant une semaine. Mais démonter les structures passerait le temps au moins à tout le monde. Une bouffée de colère monta en lui. La CIES s'était payé le luxe de construire un quatrième générateur de X2-plasme pour rapatrier le tueur, mais n'avait même pas prévu de doubler le cerveau. « Il se suffit à lui-même », disaient-ils, là-bas, sur Terre, dans leurs bureaux capitonnés. L'intelligence artificielle ne mettait que plus en valeur la bêtise naturelle...

Nic rouvrit les yeux. Il lui fut impossible de savoir combien de temps il avait dormi. Mal et pas assez. Il s'éjecta doucement du siège et maladroitement, flotta vers le coin de toilette où il s'efforça d'émerger des brumes qui engluaient ses esprits, non sans avoir préparé au passage son copieux petit déjeuner qui, heureusement, ne dépendait pas exclusivement de l'omniprésence de l'ordinateur en panne. Puis, plus alerte, il rejoignit la pièce commune. Les deux femmes n'y étaient pas encore présentes. Il devait s'être levé plus tôt que d'ordinaire. Dans le silence, il percevait d'étranges bruits qui venaient de la chambre de Stella, comme quelque chose qui venait se cogner contre la porte. Il se dirigea vers cette dernière et l'ouvrit.

Stella avait omis de sangler ses affaires en se déshabillant dans l'obscurité où elle s'était plongée après sa lecture. Le lendemain, au réveil, ses vêtements, au lieu de traîner au pied du lit, flottaient librement dans sa cabine.

La jeune fille, pas assez coutumière de l'apesanteur, évoluait nue, à la poursuite de ses vêtements. Chaque fois qu'elle tendait la main, sa trajectoire s'infléchissait ou elle se mettait à tourner lentement sur elle-même. La confusion de se voir dévoilée devant Nic ne fit qu'accroître ses figures de voltige exhibant toute son intimité. Devant son désarroi, ce dernier lui proposa, comme si rien de particulier ne se passait, de l'aider dans sa récolte. La lingerie récupérée, il s'approcha de Stella, pour lui tendre les vêtements qu'elle osa à peine saisir, s'étant accrochée désespérément à la poignée de l'alcôve. La vénusté qu'elle offrit au regard de Nic n'était pas pour le laisser indifférent, mais rien n'en paraissait. Et c'est laconiquement qu'il lui murmura avant de la quitter : « j'allais oublier de te dire que tu es plus jolie que je me l'imaginais. »

De l'autre côté, Jeanne qui venait d'apparaître dans la salle voisine put entendre la dernière, la seule, phrase de Nic. Elle ne crut pas les explications de son mari qui pensait d'ailleurs à d'autres lendemains, plus immédiats et moins souriants. Il ne désirait pas perdre son temps en futilités et laissa sa femme imaginer ce qu'elle voulait. Pour l'instant, il devait faire sa tournée et mettre rapidement au point une stratégie pour les jours à venir.

Le cerveau central paraissait vraiment mal en point. Des neuroflashes flottaient un peu partout dans l'atelier. À leur couleur terne, Nic put deviner sans être spécialiste que nombreux de ses petits cubes étaient grillés.

Le même spectacle de désolation planait chez Gus qui pestait régulièrement : « Saloperie de... »

— Gus ! fit Nic en se raclant bruyamment la gorge, si vous pouviez m'accorder quelques instants entre deux de vos jurons... J'aimerais connaître votre opinion sur un projet que j'ai mijoté.

L'ingénieur releva la tête. Il avait les traits tirés de quelqu'un qui manquait de sommeil et se demandait s'il allait répondre qu'on le laissât travailler en paix ou s'il daignerait jeter un coup d'œil sur les plans de son chef. Finalement, il se décida et grogna : « Je suis à vous, mais à une condition, vous me payez un café bien chaud ! »

Nic sourit, il préférait ce Gus-là.

— Et où irons-nous prendre ce café ? Vous oubliez que nous sommes isolés des autres modules.

Finalement, l'ingénieur proposa de faire son café lui-même. Puis, se rendant compte qu'il devait le boire à la paille à cause de l'apesanteur, décida plutôt de se faire une boisson rafraîchissante, gazeuse et de même couleur que le café. Il se détendit un peu et écouta attentivement le plan de Nic. Puisqu'il était difficile de synchroniser les trois milanautes, il restait la possibilité de séparer en

trois parties le Sea-morgh'N muni chacun de son système de propulsion autonome. L'ensemble volerait en formation jusqu'au moment de la mise en orbite autour de la planète promise. À ce moment, les tychodrômes se chargeraient de rapprocher les éléments pour les rassembler à nouveau. En douze heures, les trois nouveaux vaisseaux seraient prêts, estimait Gus qui ne voyait aucun empêchement technique pour conduire à bien ce projet. Les dégâts occasionnés par l'arrêt brutal du générateur de X2-plasma ne présentaient aucun danger pour la suite de la mission.

Rassuré, Nic alla rapidement terminer sa visite chez Makuta avant qu'il ne se couche. Mais l'astronome n'avait nullement envie de se reposer tout de suite, il venait de localiser la planète, sa planète. Si on lui laissait le temps, il pourrait donner toutes les coordonnées nécessaires pour le vol. Ce temps, il l'avait, mais le commandant insista pour qu'il aille se reposer aussitôt que la trajectoire serait connue, car sa présence deviendrait indispensable tout au long du voyage qui s'effectuerait manuellement et à vue. Le savant ne partageait pas l'opinion de son chef, car l'émergence dans le système planétaire n'était pas correcte à cause des malencontreuses manœuvres lors de la sortie du premier « miroir ». Ils étaient plus proches de la planète que prévu.

Enfin, Nic passa chez Betty et faillit refermer aussitôt la porte quand il s'aperçut que sa collègue était en train de se déshabiller. C'était la journée où tous les dieux de l'Olympe se moquent du héros. Mais la libertine BB insista pour qu'il restât.

— Dommage, Nic, que nous soyons en apesanteur ! Tu manques toujours à mon tableau de chasse.

— Pourquoi ? Ta réputation est telle que je croyais que tu étais experte en kamasutra spatial.

— Penses-tu ! J'ai bien essayé, mais ça n'a rien de sensas, au contraire ! Enfin, j'espère que tu viens m'annoncer une bonne nouvelle.

— Avec ce que tu viens de me dire, je crois que oui ! bientôt, la gravité sera rétablie. Ainsi, je pourrai t'afficher moi aussi à mon tableau de chasse.

— Cause, toujours ! Pudibond comme tu l'es, tu te décideras trop tard. Dis-moi au moins que je te plais.

— Tu es un excellent commandant et camarade.

— Cesse de faire l'idiot, tu as compris de quoi je parle.

— Faut-il que je mente ou dise la vérité ?

— La vérité, andouille !

— Tu n'es pas mal du tout. Et puis, je ne connais guère de rousses, pourtant le rouge est ma couleur préférée. Mais je ne peux en dire plus, car c'est aux faits que je préfère juger.

— Attends-moi ça, que je t'attrape, beau parleur ! c'est toi qui devras me convaincre de tes talents d'homme !

Nic sortit hâtivement de la pièce, en pouffant de rire. C'était la femme avec laquelle il se sentait le plus à l'aise. Il pouvait s'exprimer d'égal à égal avec elle sans se sentir contraint de peser ses mots, de masquer ses sentiments. Pour Betty, la sensualité n'avait ni barrière, ni tabou, ni sanctuaire. La différence sexuelle en était réduite à une banale variété de couleur de cheveux. Malgré la spontanéité de ses jeux érotiques, BB ne tombait jamais dans la grivoiserie.

Le commandant n'eut plus qu'à regagner le poste de pilotage et mettre son plan en action.

Ce fut l'effervescence chez les astronautes de jour, heureux de faire quelque chose d'intéressant. La moitié, d'entre eux passèrent tout leur temps dehors et battirent tous les records : il leur fallut moins de huit heures pour désassembler le Livingstone. Quelques tychochrômes

furent exploités comme remorqueurs, d'autres comme taxi, toutes les compétences furent mises à l'œuvre. De son côté, Makuta, éreinté par une nuit blanche, avait réuni toutes les données pour se diriger vers le but ultime du voyage et il était fier d'avoir terminé juste avant les astronautes.

Betty fut surprise par l'accélération du vaisseau. Elle ne s'attendait pas à ce que tout fût prêt avant sa prise de fonction. Nic était vraiment le Diable en personne quand il fallait accomplir quelque miracle. Il avait la réputation de ramener à bon port tout Sea-morgh'N en perdition. Dommage que ce diable-là fut aussi insaisissable et aussi peu lubrique.

Lubrique ! Nic souffrait de cette timidité, si cette gêne pouvait s'appeler ainsi. Il avait toujours le même malaise devant les femmes qu'il rencontrait et qui provoquaient en lui une quelconque sympathie, un quelconque attrait. Son âme était le champ d'une bataille acharnée entre les diverses composantes de son moi qui ne trouvaient jamais de terrain d'entente. Mais le hasard faisait bien les choses, et le soir, quand il revint, fier de la mission accomplie, dans ses quartiers, et qu'il retrouva sa femme avec l'air renfrogné des mauvais jours, il préféra s'isoler dans sa chambre. De toute manière, il était épuisé et avait besoin de repos. Stella, qui était présente dans la salle commune avait compris depuis longtemps son chef et tuteur. Elle jugea que le moment était venu pour percer l'abcès, n'était-elle pas psychanalyste de formation. Elle attendit que Jeanne quittât la pièce pour rejoindre Nic. Son rôle d'ordonnance lui permettait déjà d'être une confidente, et souvent, elle avait souhaité retourner l'ascenseur à celui qui l'avait accueillie quand tous les membres de son clan moururent lors d'un attentat terroriste et aveugle.

Chapitre 15. Le Nouveau Monde.

***Journal personnel de Makuta Chibwabwa,
astronome à bord du Livingstone.***

Je ne me souviens pas quand les étoiles ont attiré mon regard.

Je me souviens seulement que quelqu'un m'a dit qu'elles étaient loin, très loin, beaucoup plus loin que ça.

Alors, je me suis demandé dans quelle gigantesque sphère elles étaient enfermées avec nous au milieu.

On m'a dit qu'elles étaient enfermées par infini.

L'infini ? Difficile à comprendre pour un enfant... je préférais une sphère bien délimitée.

Mais alors, et si la sphère elle-même était enfermée dans une autre sphère... Une infinité de fois !

Mes compagnons ne comprenaient pas mes questions stupides de rêveur qui ne comprenait rien aux jeux de société du foot au flirt.

Alors, je me suis demandé : « Pourquoi ne ressentons-nous pas tous la même chose ? Qu'est-ce l'intelligence ? Qu'est-ce qui prouve que ce que je comprends est compris par les autres et vice versa ?... »

Questions stupides... je me retournai vers les étoiles. « Et vous là-bas ! y a-t-il une intelligence pour partager notre solitude dans notre sphère de compréhension ? »

Je savais que je n'aurais pas de réponse même en devenant astronome en quête de lointaines lumières...

Je sais que je n'aurai peut-être pas de réponse en me portant volontaire pour ce voyage.

Mais peut-être que je ferai un petit pas vers la Vérité... Si elle existe...

Les trois parties du Livingstone se trouvaient en orbite. Le cerveau optronique et toutes les autres pannes du vaisseau avaient été réparés pendant le trajet qui avait duré plus d'une semaine.

Il n'y avait guère eu de soucis d'événements marquants si ce n'étaient quelques manifestations de scission de l'équipage provoquées par l'isolement des modules. Ytzhak qui avait toujours ce vilain défaut de croire qu'il en savait plus que tous et qu'il avait dévoilé quelque secret dont, évidemment, il serait une victime, envenimait parfois la situation en colportant ses craintes. Par chance, lors de l'accident qui cloîtra les passagers dans leur astrolab, Cheng se retrouva dans le même module que l'Israélite. Il lui fut donc aisé d'étouffer une mutinerie possible, même s'il lui était plus difficile de raisonner son soupirent éconduit lors de la folle nuit. Les relations

entre eux étaient encore plus tendues lorsqu'elle préféra occuper le sas central aménagé par le pompier de service, alors qu'Ytzhak lui offrit de l'héberger « platoniquement ».

La Chinoise savait que l'administrateur n'avait pas un mauvais fond, il était plutôt du type gaffeur, parfois trop sûr de lui, surtout malheureux en amour, peut-être par compensation. Mais elle jugeait que son rôle d'assistante au bien-être de l'équipage s'arrêtait là où se profilait sa frontière intime de femme, mère ou amante. Et si la raison n'aboutissait à aucun résultat, elle préférait appliquer une volée de gifles plutôt qu'un baiser volé. Bien sûr, Ytzhak était homme trop courtois pour insister pesamment, et trop pragmatique pour ne pas oublier rapidement son échec et courir vers d'autres conquêtes. Pourtant, elle se demandait quelle était la part de déconvenues qui avait influencé l'informaticien lorsque la première chose qu'il fit quand l'ordinateur du vaisseau se remit en marche fut d'effacer tous les curriculum vitae. Il invoqua une maladresse et Nic n'en eut cure, car tous ces voyageurs étaient maintenant des vies neuves, libérées d'un passé trop lointain pour être rattrapé.

Nic regarda la grosse boule bleue qui brillait sous lui. Une lueur attira son attention et il jeta un coup d'œil vers le milanaute maître. Un deuxième tychochrôme glissait lentement au-dessus de lui. C'était celui qu'il venait d'attribuer à la biosociologue pour continuer son travail dans les trois stations. En fait, c'était aussi égoïste, car il lui tardait de la revoir. Puis, comme s'il jugeait son intention coupable, il remit le commandement à Betty, prétextant qu'il devait commencer l'exploration de la planète.

— Elle ressemble à notre bonne vieille Terre, fit-il en s'adressant à Roxane et Katsutoshi qui faisaient partie de l'expédition.

— Tu t'imagines, tout ce voyage pour des prunes, répondit pensivement la femme pilote...

— Ne m'en parlez pas, Roxane. Je vais vous avouer un secret que je porte seul depuis le début du voyage.

Le Japonais avait trop de maîtrise de soi pour exprimer la moindre surprise ni la moindre curiosité devant la nouvelle. La pilote, elle, n'osait lui dire « alors ! raconte... » de peur que l'enchantement ne s'efface. Elle avait trop souvent eu l'amère impression qu'elle n'était qu'une subalterne sans intérêt, un pion sur l'échiquier, même en étant considérée comme la meilleure pilote. Avoir les confidences d'un chef, de ce chef-là, était comme un honneur.

Ils étaient des cobayes, tous en étaient conscients en se portant volontaire, plus ou moins désignés. Mais on leur avait certifié que l'expérience avait été testée de bout en bout avant eux. Jamais, en fait, les tests n'avaient été officiellement concluants, puisqu'ils n'avaient été joués qu'une seule fois, et dans les conditions idéales d'un laboratoire. Personne jusqu'à ce jour n'avait l'idée de l'ampleur de l'expédition, sauf, peut-être, Mikhaïl et ses collègues restés sur Terre. Et encore ! Tout cela n'était que du papier. C'était même la raison pour laquelle le physicien russe était à bord du vaisseau. Lui, il voulait vivre l'aventure scientifique qu'il avait imaginée, et les responsables de la CIES lui avaient prétendu qu'ils espéraient que ce cerveau génial trouverait le moyen de contacter la Terre lorsque le sea-morgh'N expérimental aurait franchi les « miroirs d'Alice ». De plus, Sergeïovitch avait deux défauts, on ne le jugeait plus assez jeune pour continuer à faire de la recherche et il refusait de devenir un bureaucrate. Quelqu'un avait alors lâché : « qu'il aille se faire voir ailleurs ! » Et c'est ce qui se décida avec l'approbation de tous. Normal ! place aux jeunes !

Tout au long de l'élaboration du projet dont était chargé le Livingstone, la crainte du sabotage planait. L'inquiétude permanente de voir tant de travail s'envoler en fumée détruisit peut-être plus subtilement, mais tout aussi efficacement l'entreprise. De nombreuses étapes furent sautées, car il fallait terminer avant qu'un malheur ne frappe. Terminer quoi ? Une arche de Noé ? Pour revenir après quel Déluge ? Quand ? Comment ?

Le Sea-morgh'N fut terminé sans incident. Il pouvait partir vers de nouveaux horizons. Partir, oui ! Revenir, non ! Jamais il n'aurait assez d'énergie. De plus, les communications étaient coupées avec la planète mère. Ce problème n'avait pas été élucidé, ni même étudié.

C'était le lourd secret de Nic et de Mikhaïl : le non-retour.

— Quand l'avez-vous appris ? interrogea Katsutoshi.

Nic fit la moue, savourant par avance l'effet de sa réponse sur son ami.

— J'ai écouté aux portes !

— Vous plaisantez !

— Le jour même de mon affectation officielle à bord de ce vaisseau, dans les couloirs de la CIES, j'ai capté une phrase sur mon passage. J'ai cru comprendre : « le pauvre, il ne reviendra jamais ». Je me suis retourné, par curiosité ou peut-être par égocentrisme, je n'en sais rien. J'ai compris en croisant les regards de celui qui avait dû parler qu'il s'agissait bien de moi. Mais pourquoi une telle assurance alors ? Étais-je menacé ? Le personnage poussa son interlocuteur dans le bureau et moi je fis mine de revenir sur mes pas comme si j'avais oublié quelque chose. C'est fou, ce que certains couloirs sont parfois dépeuplés alors que d'autres servent de salles de réunion. Je suis tout simplement allé coller mes oreilles à la porte.

Le Japonais releva la tête et dévisagea son ami. Puis, il fronça les sourcils en secouant la tête. Nic ne mentait pas, mais, franchement, il n'arrivait pas à s'imaginer le commandant jouant les indiscrets.

— Et vous n'avez pas décidé de renoncer à votre mission quand vous avez appris qu'elle était d'office condamnée ?

Le regard de Nic devint aussi profond que sa réponse.

— Non ! À quoi bon ? Il faut bien mourir de quelque chose. Une telle fin pour une telle aventure me convient. Et puis, la promenade en valait la peine...

— Dommage qu'elle soit entachée de deux meurtres. L'assassin a bien failli faire partie du peuple élu qui essaierait la Terre promise... remarqua Roxane.

Nic ne releva pas le commentaire de la pilote. Il savait tout l'espoir qu'elle avait mis dans cette chance inespérée de fuir son monde. Sa terre natale, quelques siècles plus tôt, s'était effondrée dans un appauvrissement tel, qu'elle ne put survivre que par trois de ses spécialités : les jeux, le tourisme et le traitement international des déchets, en un mot, le « trottoir », comme disaient les pays voisins.

Depuis, toutes les entreprises non européennes s'établirent dans les sites technologiques désertés, offrant à bas prix toutes les facilités de recyclage des immondices et un environnement agréable à leurs ingénieurs. Cela allait des antiques musées jusqu'aux villes où les maires imposaient à leurs concitoyens un style de vie datant du dix-neuvième siècle au plus. Les éro-centers, dont les deux principaux étaient l'un à Paris, l'autre à Chamonix, fleurissaient partout souvent à courte distance d'un centre de loisirs, comme l'antique Disney World et surtout les trois Natsuyasumi-parks, gigantesques territoires aux attractions multiples, longeant respectivement la Loire, le Rhône et la Gironde. Paris s'enorgueillissait d'offrir sous

l'impudique transparence de la pyramide d'Aphrodite le plus beau temple en l'honneur de la déesse qui révélait tous ses charmes dans ses nombreuses galeries. Partout, une affichette invitait les visiteurs à une initiation plus complète dans le plus prestigieux des centres, le Sexquis, à Chamonix.

Pendant ces noires décennies, le lent et inexorable démantèlement de son tissu industriel, car il s'était coupé de toute la veille scientifique considérée comme un luxe de rêveur. Des folies de sauvetage émergèrent durant cette période, et un quelconque ministre, en veine des grandeurs d'antan, imposa à l'Académie de la francophonie le remaniement de la langue pour être plus informatique. Ce fut à cette époque que fut introduit un genre neutre pour flatter l'électorat féminin et le rendre égal au masculin, une manière subtile de lui faire perdre tous ses avantages avec en contrepartie, tous les désavantages du sexe fort. Mais la très sainte Académie prêcha dans le désert, car les autres terres francophones conservèrent farouchement leurs archaïsmes. Roxane peinait quand elle parlait avec le commandant qui pourtant ne se moquait pas de son langage guttural, saccadé et parfois dépourvu de genre.

Le silence s'installa dans la navette. En dessus, l'astre présentait de larges surfaces de sienne et d'ocre maculées de nuances obscures, des continents qui, malgré les contours souvent estompés par des traînées cotonneuses, ne ressemblaient guère à la géographie terrienne.

Nic et ses compagnons cherchaient des traces de civilisation, mégalofoles, fumées ou lumières. Mais rien ne semblait indiquer la moindre présence d'une vie en surface. Les panaches qui s'élevaient de temps à autre n'étaient que des phénomènes naturels incendies de savanes, geysers, volcans.

Après plusieurs tours de la planète, Nic tapota sur l'épaule du pilote.

— Vous avez repéré un endroit où nous pourrions atterrir, Roxane ?

— Atterrir, oui, plein, mais je n'en vois qu'un, pour l'instant, d'où nous pourrions décoller. Il faudrait plus de temps pour cela. Je crois qu'il serait préférable de continuer les investigations dans le Sea-morgh'N. Après quoi, nous reviendrons étudier de près le terrain en effectuant des rase-mottes.

— Bien, nous en profiterons pour ramener un échantillon de l'atmosphère à basse altitude. Maintenant, rentrons !

Une certaine agitation régnait dans les stations. Tous attendirent avec impatience les rapports des trois explorateurs, mais leurs commentaires furent brefs. Ils n'avaient rien d'intéressant à narrer. Trois continents reliés entre eux par des isthmes s'étiraient d'un pôle à l'autre, tous désertiques, deux de glace et un de sables. Même la végétation semblait absente dans ce monde sauf le long des fleuves et des côtes. Pourtant, la température moyenne était identique à celle de la Terre quoique plus chaude d'un ou deux degrés. La seule curiosité que tous avaient pu constater était la lune, elle-même dotée d'un satellite. Un phénomène qui devait être très rare selon Makuta, il s'agissait même plutôt d'une anomalie.

Nic appela son ordonnance, avant de recommencer un autre vol d'exploration, cette fois à basse altitude, dès que les équipes d'observation eurent déterminé des zones spécifiques à survoler, éventuellement susceptibles d'atterrissage et de décollage d'un tychochrôme.

Stella arriva, lui rappela qu'elle lui avait fixé un rendez-vous le soir et que Cheng, qui se reposait, voulait aussi le voir en fin de journée. C'est alors que Nic se rendit

compte que sa femme n'était même pas venue à sa rencontre. Certes, il n'avait rien de fabuleux à déclarer sur sa sortie, surtout pour un taciturne, mais c'était pourtant une première. Il est vrai que Jeanne avait beaucoup de travail maintenant que le Livingstone était séparé en trois, car tout le réseau passait en radio par elle maintenant.

Une heure plus tard, le trio, Roxane, Katsutoshi et Nic, s'enfonçait dans l'atmosphère du nouveau monde. Cette fois-ci, cet univers semblait encore moins hospitalier. Seuls les isthmes paraissaient viables, et encore. Partout où le terrain semblait verdoyant, des reflets glauques trahissaient la présence d'un sol fangeux, détrem pé. Sinon, une timide bordure de savane desséchée s'avançait vers un désert de latérite ou de basalte selon les régions. Volcans et chaînes montagneuses imposaient leurs masses noires dans ce décor plat. La vie ne faisait que balbutier. Il ne restait plus qu'à trouver le premier site où se poser et ce n'était pas évident. Finalement, Roxane indiqua un endroit qu'elle jugeait idéal. Dans un isthme, une dalle granitique, plane, s'érigait en bordure d'une large veine végétale à peu de distance de l'océan. À proximité, une cordillère naissait et sillonnait vers le continent glacé, alors qu'à l'opposé, les dernières vagues rougeâtres d'un gigantesque désert venaient mourir au pied de la roche. La variété de paysage ajoutait à l'intérêt d'un terrain de débarquement.

Il était trop tard pour se poser. Le crépuscule tombait sur cette région et les trois éclaireurs étaient fatigués par leurs deux excursions, pendant lesquelles ils étaient restés assis, presque immobiles des heures durant.

Nic jugea qu'il valait mieux retourner sur le milanaute maître, d'autant que là, ils devaient encore répondre aux diverses questions que leur poseraient les scientifiques et

les curieux qui suivaient avec intérêt les retransmissions du tychodrome.

Enfin, quand il put se libérer, Nic ne souhaitait plus que retrouver ses quartiers. Jeanne et Stella l'attendaient. C'est seulement quand il vit cette dernière qu'il se rappela que Cheng avait souhaité le rencontrer. Il ne pouvait être partout à la fois.

— Stella, commanda-t-il, vous annulerez tous les rendez-vous ce soir. Notez que je me réserve deux plages horaires de repos, à midi et à dix-huit heures.

Au ton, son ordonnance comprenait que Nic ne voulait pas la voir maintenant. Discrètement, elle s'éclipsa, se demandant si la réaction actuelle n'était pas due au fait qu'elle lui ait proposé d'être son psychologue agréé, ce qui provoquait parfois des hésitations, des refus...

Les Porte restèrent seuls dans la pièce commune. Il restait à Nic, soit de rentrer dans sa chambre, soit dans celle de sa femme. L'éternel jeu de devinettes. Même pas, il connaissait les scénarios à l'avance. S'il choisissait sa chambre, il pourrait toujours attendre Jeanne qui ne viendrait que pour des raisons professionnelles. Pourtant, tout marchait bien de ce côté-là. Aller chez elle ? Il avait l'impression que c'était toujours à lui de faire le premier pas.

— Bien, se décida-t-il finalement, j'ai une dernière chose à faire dans le poste de pilotage.

— Ah ? Tu as pourtant fini ton quart. Bien, je t'attendrai.

Nic lui certifia qu'il n'en avait pas pour longtemps, et pour cause, il n'avait rien à y faire. Mais, c'était la seule parade au dilemme qui s'était présenté, la fuite. Sur place, Betty lui signala que tout allait bien. La navette de Cheng permettait de transporter aux trois stations ce qui manquait à l'une ou à l'autre, car, à l'exception de

l'unique cerveau et des milanautes, tous les systèmes n'avaient qu'une seule doublure. Mais il ne fallait pas que cette solution s'éternise, car les ressources de comburant n'étaient pas illimitées, aussi, avait-elle ordonné que dorénavant, il n'y aurait plus qu'un voyage par jour qui desservirait les trois parties éparses du Livingstone. Le ty-chodrome partirait à six heures, et reviendrait douze heures après.

Quand Nic revint, Jeanne avait quitté la salle commune, principalement équipée pour le contrôle des communications. Comme elle avait dit qu'elle attendrait son époux, celui-ci entra dans la chambre où elle s'était enveloppée de pénombre comme à son habitude. C'était un rituel de vieux couple, comme bien d'autres, qui, malgré leurs immuables répétitions, continuaient parfois à surprendre Nic. Il savait à l'avance qu'elle dirait, qu'il était « déjà » de retour, avec le ton d'un reproche, celui peut-être d'un blâme à rebours et à retardement rappelant les fois où il n'était pas encore de retour.

Pourtant, avec le temps, il ne savait pas toujours la comprendre, et il lui semblait que parfois la réciproque était vraie. Ils étaient partis ensemble, unis pour le pire comme pour le meilleur, à la découverte d'un univers inexploré et pourtant quotidiennement ils côtoyaient l'inconnu.

Chapitre 16. Le Dévonien.

***Réflexions de Prosper Jibahu, urgentiste
traumatologue du milanaute maître du Li-
vingstone.***

*Dans mon corps, chaque cellule vivante n'est
représentée que par une conscience unique.*

*Chaque cellule est constituée de molécules et
atomes sans vie qui ensemble donnent une
vie.*

*Chaque particule de ces atomes est composée
d'« objets insaisissables » et pourtant, « ça »
existe.*

Des milliers de cellules mortes n'enlèvent pas la vie d'un être organisé comme l'homme, mais l'apport d'une seule suffit à engendrer un nouvel organisme.

Qu'apportent à la pensée identitaire quelques milliers de cellules importées ?

Quelle cellule enlève la conscience d'être un ?

Je ne ressens pas en moi les milliards de vies qui me composent ; pourquoi, alors, saurais-je que je ne suis qu'une cellule d'un Univers ?

Jeanne secoua Nic. Elle lui avait préparé le petit déjeuner copieux auquel il était habitué. Il lui sut gré de sa

prévenance, mais ne trouva aucun mot pour le dire. Il regrettait parfois d'être si taciturne. Par le passé, s'était-il même violenté pour laisser trahir un peu de son âme profonde ? En vain, il avait rencontré immédiatement un mur d'étonnement, une porte scellée sur l'immuable personnalité, et il restait emprisonné dans son mutisme. L'heure était importante pour lui, et méritait encore plus de ce religieux silence. Importante, pour lui l'humain venu de si loin et pour tous ceux qui attendaient impatiemment le moment où le Commandant poserait le pied sur cette planète. Cet espoir, qui soudain devenait l'ultime refuge, cette île lointaine convoitée sur laquelle échoue le radeau d'un navire à l'agonie.

Au moment de sortir de la pièce, Jeanne lui souffla, « tu sais, Gus a verrouillé les portes de communication avec les autres modules pour avoir la paix. »

Dehors, les trente astronautes patientaient et formaient une haie jusqu'au sas où Katsutoshi attendait. Il n'aurait jamais pu rejoindre le tychochrôme si d'autres étaient venus assister au grand départ.

En traversant le couloir, Nic perçut quelques tapes sur l'épaule ou le bras. Il se rendit compte à quel point les liens qui unissaient ces hommes et femmes du milanaute maître avaient quelque chose de plus sacré que la pure solidarité. Il le voyait plus dans leur regard que dans les petits gestes qu'ils lui adressaient. « Bonne chance, Commandant » entendit-il. C'était Gus, le seul qui lui adressa la parole. Nic lui répondit par un clin d'œil. L'ingénieur éprouvait soudain le besoin d'étendre son cercle d'amitié, et le commandant l'y encourageait.

Sacré Gus ! Il s'était mis en tête de réunir autour de lui un clan qui serait le fer de lance de sa cause. Makuta uniquement intéressé par « son » nouveau système solaire s'en était remis au hasard : le premier qui lui demande-

rait de s'associer serait exaucé. Mais là s'arrêta la complaisance du Tutsi à l'égard de Gus : c'était un anarchiste et les batailles de pouvoir ne l'intéressaient point. Le savant acheva de vexer le chef ingénieur quand il refusa d'apprendre le swahilyankee prétextant qu'il était scientifique et non littéraire et que, s'il l'avait été, il eût préféré étudier le tchibemba ou tout autre dialecte bantou, plus riche que le swahili, et a fortiori que celui que proposait Gus, reconstruit artificiellement à base de ketchup comme il disait. Cela lui suffisait déjà d'être contraint d'utiliser l'anglais, lui qui s'acharnait avec son peuple à conserver un français puriste, lien indispensable à la naissance du Haut Congo lors de son expansion territoriale au-delà des Grands Lacs, vers l'Océan Indien.

Le suivant fut Prosper, qui se pressa d'accepter pour ne pas rester trop à l'ombre de l'impérieuse Adela. Mais il avait beau être noir, le Mélanésien ne se sentait aucune fraternité de sang avec l'Américain.

Quant à Frans, ce fut le loup dans la bergerie. C'était un pacifiste, arrière-petit-fils d'un grand prédicateur zulu qui prônait que l'ennemi à vaincre était le diable que chacun couvait dans son âme pécheresse. Le diable et ses sept péchés capitaux ! Cet aïeul prétendait que c'était l'orgueil qui engendrait le complexe d'infériorité. Chasser le mal intérieur, sermonna-t-il, c'était devenir pleinement soi, libre des chaînes et des boulets infernaux qui empêchent de parcourir les voies du paradis.

C'était ce même parent qui expliquait au petit Frans que dans un lointain passé, un homme blanc, un pionnier solitaire, s'était épris de l'une de ses servantes, et qu'il ne fallait pas croire ce que d'autres, des mauvaises langues, pouvaient raconter : les barrières s'affaissent devant l'amour.

Pourtant, longtemps, la descendance des Cormaek eut à souffrir du métissage. Bannie des deux ethnies, elle était accusée stupidement de cumuler les défauts de chacune. Et voilà que maintenant, l'incident de la première traversée du miroir d'Alice avait joué le même tour de destin à Frans qui s'était jeté dans les bras de Sissel. Ils s'étaient découvert une voluptueuse passion l'un pour l'autre.

Gus faillit s'étrangler, lorsque le cogniticien accepta d'appartenir au clan à condition qu'il accueille la blonde fiancée. Mais l'ingénieur n'était pas au bout de ses surprises lorsqu'au moment de décider qui serait le porte-parole officiel du clan, six voix sur les huit proposèrent la belle écologiste allemande. Pire, il n'y eut qu'une voix en faveur de Gus, lui-même.

Déjà Nic était devant le sas où le pilote l'accueillit avec le salut traditionnel et un laconique « nous sommes prêts, Commandant » incluant dans son « nous », Katsutoshi qui manoeuvrait l'ouverture de la première porte.

Dans le sas, les trois explorateurs enfilèrent leur tenue. Leur casque était l'un des bijoux de la société japonaise qui employait les services de Katsutoshi. Un groupe qui avait le monopole mondial des écrans feuilles et qui avait fabriqué la visière des scaphandres. Grâce à une complexe technique d'affichage holographique, il était possible de lire les indications lumineuses comme si elles s'étaient affichées à une trentaine de centimètres du regard. Mieux, un traitement de l'image permettait de visualiser le monde extérieur en pseudo couleur même lorsque la luminosité était trop faible pour l'œil humain.

Pour la troisième fois, la navette redescendait vers la planète. La descente fut plus rapide, car Roxane avait déjà repéré le site d'atterrissage, et tel un lourd planeur, le tychochrôme vint se poser sur la dalle de granite. Elle

n'était pas aussi plate qu'elle ne le paraissait au premier passage en altitude, mais le coussin de balles, déjà bien éprouvé sur tous les astres à atmosphère et à sol ferme du système solaire, absorberait les imperfections du sol.

La navette s'immobilisa enfin. Lentement, ses trois passagers quittèrent le véhicule et foulèrent ce sol inconnu des humains. Aucun bruit ne venait à leurs écouteurs. Seule la respiration s'amplifiait sous le casque. Roxane se mit en quête des quelques balles qui s'étaient échappées de la jupe électromagnétique du train d'atterrissage. Nic et Katsutoshi l'encadraient à quelques pas, prêts à intervenir au moindre signe de danger. L'évolution sur la planète était aisée, la pesanteur y étant à peine plus faible que sur Terre. Rapidement, les balles furent replacées et aussitôt, Roxane manoeuvra le tychochrôme pour le décollage. Pendant ce temps, le commandant du Livingstone envoya le premier message. Rien de grandiloquent, ni de pompeux à inscrire dans les livres d'histoire. « Atterrissage OK. RAS. » furent ses seuls mots.

Le ciel paraissait limpide, azur comme sur Terre, avec son soleil presque identique. Le trio se mit en marche vers le bord le plus proche de la gigantesque dalle qui semblait émerger du terrain comme une plaque de glace au dégel. Au fur et à mesure qu'ils descendirent la légère déclivité, des tâches de lichens maculaient la pierre qui soudain s'enfonçait lentement sous une couche de terre rougeâtre rappelant le sol martien. Pourtant, plus loin, une timide prairie d'herbes hautes s'enhardissait entre la nudité de la roche et une verdoyante végétation inconnue des trois explorateurs à l'exception d'énormes fougères. S'aventurer au-delà de la prairie semblait mal aisé, voire risqué, la forêt baignait dans un marécage. Mais cela suffisait pour la première visite, relever des échantillons, déposer un cobaye synthétique et repérer un endroit pour

débarquer. Ils décidèrent donc de rebrousser chemin et de se diriger à l'opposé, vers la chaîne montagneuse dans laquelle, ils avaient pu le constater lors de leur précédent vol, s'érigeaient de nombreux cônes volcaniques, dont certains en activité.

À peine eurent-ils rejoint la navette, que le ciel s'obscurcit avec une inquiétante soudaineté. Des orages grondèrent, illuminés par des éclairs feutrés dans leurs épaisses couches nuageuses. L'inquiétude s'empara des astronautes qui craignaient que leur véhicule ne fût pris pour cible par une foudre.

À l'horizon, les géants gris du ciel et de la terre se fondaient en un obscur chaos qui s'effondrait par endroits. La pluie s'abattit avec violence.

Les scaphandres hermétiques protégeaient parfaitement de l'humidité, mais pas du vacarme qui emplissait le casque. Les plus merveilleuses visières des humains devinrent inefficaces. Capables de montrer la moindre image à faible luminosité, elles ne pouvaient rendre clair ce qui était flou sous un déluge. Nic dut hurler pour que ses deux compagnons ne bougent plus tant qu'ils étaient aveugles.

Il ne fallut guère de patience, car rapidement, le mur d'eau perdit de sa vigueur, et même s'il n'avait pas été prévu d'essuie-glace, il devint possible de distinguer les silhouettes de ses compagnons.

Mais Nic était perplexe et se demandait si vraiment cet endroit conviendrait pour un campement. De toute manière, leur ballade était compromise, bientôt il ferait nuit, et quatre heures sur ce monde n'étaient déjà pas si mal pour un début.

Un peu plus tard, le tychochrôme se fixa sur le milanaute maître. Katsutoshi ouvrit l'écouille et fut un bref instant surpris de voir que celle-ci ne débouchait pas sur

le sas de décontamination, mis sur un boudin translucide. Nic s'aperçut de l'étonnement du Japonais.

— Nous sommes directement reliés à la salle de mise en observation. Surtout, ne quittez pas vos combinaisons tant que vous n'en avez pas eu l'autorisation.

Le chef de la sécurité se glissa dans le boyau. Roxane ferma la marche en verrouillant chaque passage derrière elle. Tous trois se retrouvèrent dans une salle aux baies vitrées. Des lits-sarcophage attendaient les arrivants au milieu d'un imposant matériel d'analyse biochimique. En plus de la porte qu'ils venaient de franchir, deux autres ouvertures communiquaient avec l'extérieur. L'une d'elles s'ouvrit, et une sorte d'ours transparent et gonflable en jaillit. Il était relié à la porte par le même tube souple qu'ils avaient traversé en quittant la navette. Une forme s'y glissa. Nic reconnut Adela et lui lança :

— Heureux de vous revoir Adela ! Votre fiancé se porte à merveille. J'y ai veillé.

— Entre nous, Nic, je préfère y veiller moi-même. Avouez que c'est une sérieuse garantie pour vous ! Je vais commencer par examiner Roxane et je finirai avec vous, car je présume que vous allez vous mettre tout de suite au travail, fit-elle en montrant le grand écran mural qui était installé sur l'un des pans aveugles de la pièce. Mais peut-être désirez-vous vous débarrasser Nic, je vois que vous nous avez ramené une très jolie fougère.

Les explorateurs étaient en effet encombrés d'échantillons divers. Ils les glissèrent dans la lucarne prévue à cet effet. Puis, les deux compagnons de Nic s'allongèrent comme le voulait le médecin après qu'elle eut passé un aspirateur sur leur scaphandre. Adela vida le contenu de l'appareil, une série de petits disques qu'elle plaça sous un microscope.

Sans se préoccuper d'elle, Nic alluma l'écran et appela Jeanne pour lui signaler que tout allait bien, puis lui demanda de passer son alter ego.

— Salut, lâcheur ! Tu te débines et me laisses une montagne de boulot.

— Désolé Betty, tu as l'air fatiguée...

— Tu parles, rien que trois heures de sommeil ! J'assiste à la réunion puis dodo. Heureusement que ta femme filtre tous les messages qui me sont destinés. À part ça, tout va bien, ou presque. T'as vu ! je t'ai préparé un beau cagibi.

Nic regarda autour de lui avec une moue dubitative.

— Il manque les vases de fleurs, critiqua-t-il finalement. Bien ! c'est quoi ton « ou presque... ».

— Oh! pour ce qui est des astronautes et du vaisseau, il n'y a pas de problème. Beaucoup de travail, mais ça nous change de l'inactivité désopilante du voyage. C'est plutôt pour les rampants que... mais le plus sage serait que tu contactes Cheng. Elle t'expliquera.

L'écran afficha une seconde fenêtre où la Chinoise apparut. Elle expliqua les raisons pour lesquelles elle était soucieuse.

Pendant tout le voyage, les voyageurs avaient mis en veilleuse les revendications des groupes dont ils étaient les représentants. Déjà beaucoup voyaient enfin « leur » Paradis. Un éden évidemment où, seuls les bien pensants, les bons croyants, les bien colorés peupleraient cette terre promise par leurs prophètes. Un univers d'où il faudrait, dans le plus bref délai, arracher l'ivraie avant qu'elle n'étouffe la juste moisson : les incroyants, les croyants et tous les mécréants, ceux qui n'ont rien compris à la vérité. Et surtout, il fallait être libre dans ses inaltérables convictions, et détruire toute tyrannie même au prix de la dictature, ou vice versa. Déjà, les rêves des

futurs héros se peuplaient de poings tendus aux couleurs et aux emblèmes de leur foi. Ils entendaient les cris de leur peuple les encourageant dans leur sainte guerre, les vivats qui les montaient aux nues, ou, les pleurs sur les tombes fleuries et décorées de ces sauveurs qui avaient livré leur sang pour que la juste cause soit.

L'impatience grandissait et l'exploration préalable de Nic était un supplice. En tout cas, certains ne s'étaient pas gênés pour « fouiller » les mémoires du vaisseau, ou pour les diffuser avec l'intention de troubler l'équipage. En effet, Cheng se rendait compte que son agenda était lu par d'autres yeux que les siens. N'y voyant aucune confidentialité, elle n'avait pris aucune mesure de sécurité. Pourtant, chaque fois qu'elle mettait à jour sa liste, pourtant provisoire, de débarquement, elle notait des réflexions qui à force d'être de curieuses coïncidences devenaient présomptions.

Mettait-elle les astronautes en dernier dans la liste pour quitter le Livingstone, qu'aussitôt, Gus venait se plaindre en prétendant que ce n'était pas juste qu'ils soient les derniers, et qu'Ytzhak se demandait s'il n'y avait pas anguille sous roche, c'est-à-dire si les astronautes ne retourneraient pas sur Terre une fois que tous les autres auraient été livrés à bon port et abandonnés à leur destin de cobayes.

Décida-t-elle de vider en premier le satellite qui contenait le plus de scientifiques qu'une remarque perverse lui fit remarquer que sa race lui ferait sûrement favoriser « China Town ».

Et la liste pouvait continuer...

— Cheng, comment sens-tu la situation ?

— Pour l'instant, de l'effervescence sans risque d'explosion. J'estime qu'il n'y a rien à craindre tant que nous serons en orbite, les directives des différents représentants

sont de créer un monde, non de le détruire, plus tard, peut-être, en cas d'échec de certains missionnaires. Les divergences nombreuses qui foisonnent dans le Livingstone nécessitent une phase de coalition, d'autant plus malaisée que le vaisseau est séparé en trois parties. Dans l'immédiat, une explication de mes choix pourrait fortement calmer les esprits, mais je ne suis pas habilitée à en faire l'annonce.

— Ni moi, Nic, enchaîna Betty, c'est toi le chef de l'expédition, même si tu m'as confié le commandement du Livingstone.

— D'accord, je m'en charge, Cheng. Prépare-moi les arguments de tes décisions, nous les étudierons ensemble, avec toi aussi, Betty, puis je donnerai le dossier à ma femme qui se chargera de la diffusion en son nom. Autre chose ?

— Une affaire mineure. Condor, en tant que chef des pompiers, est le dernier à devoir quitter le vaisseau avec le Commandant. Sans vouloir offenser Betty, il voudrait que tu sois aussi présent à ce moment, car c'est la tradition et un honneur pour lui.

— Et bien tu lui répondras que je ne pourrai pas m'empêcher de venir jeter un dernier coup d'oeil au Livingstone. Et il faudra bien que quelqu'un ramène le dernier tychodrome, ce sera pour moi, un plaisir d'aider la gentille dame Betty Brown à monter dans la dernière chaloupe pour rejoindre la terre ferme, répondit théâtralement Nic.

BB ne tenta aucune réplique. Elle ressentait une émotion pénible à l'idée d'abandonner le Sea-morgh'N, et elle savait ce que ressentait Nic, qui avait coutume de cacher ses sentiments derrière quelque stratagème, tel que l'ironie ou l'emphase dramatique. Cheng fit mine de vouloir quitter la vidéo conversation, mais Nic lui indiqua qu'elle

pouvait rester, car le premier débarquement aurait lieu dans onze heures. C'était maintenant que la liste de débarquement commencerait vraiment à avoir un sens.

— Qui as-tu prévu parmi les premiers élus ?

— J'avais pensé, comme j'y avais fait allusion plus tôt, qu'il valait mieux envoyer en premier temps les scientifiques pour deux raisons. La première, c'est qu'il serait sage et prudent de bien étudier notre nouvel environnement, et le second est qu'ils sont dans le satellite le moins équipé en survie.

— C'est un bon choix, mais, pensais-tu vraiment débarquer les astronautes en dernier ?

— Oui. J'imagine bien sûr qu'il y aura des exceptions.

— Tout à fait, il faut qu'il y ait grosso modo la moitié de pilotes ici et là. De plus, pour avoir la paix, je ne vois aucun inconvénient à ce que Gus soit en bas. Mieux, c'est un bon ingénieur spécialisé en maîtrise d'énergie, et nous en aurons besoin rapidement pour le campement. Quant à Ytzhak, il prendra la place de Gus, dans le milanaute maître. Il sera ainsi parmi les derniers à descendre avec l'ordinateur. En règle générale, ce que je vous conseille de faire, c'est de descendre tout d'abord ce qu'il faut. En revanche, je retiens de votre idée que chaque fois qu'il y aura de la place disponible, il faudra accueillir les passagers de ce satellite. Pour ne plus avoir de soucis à l'avenir, sois imprévisible et agis au coup par coup. Il ne reste plus qu'un détail, les bâtisseurs descendent quand ?

— En même temps que les premiers scientifiques. J'ai d'ailleurs pensé que les biologistes seraient aux premières loges.

— Sûrement, mais je préfère que les spécialistes se concertent entre eux après avoir analysé les échantillons et vidéo que nous avons ramené. D'ailleurs, j'appelle sur-

le-champ Diana, car je suis curieux de savoir quelles sont les premières observations.

Puis se retournant vers Adela toujours penchée sur ses appareils, il l'invita à se joindre à la conférence qui continuait avec le patron des scientifiques.

Ce qui étonnait le médecin fut la proportion de cellules animales et végétales recueillies dans l'aspirateur. La vie animale était plus faiblement représentée que sur Terre. En revanche, la poussière foisonnait de spores.

Diana, elle, avait appris ce à quoi ressemblait leur nouvelle planète : la Terre au Dévonien, c'est-à-dire au début de la vie sur le sol. C'est pourquoi les premiers vols ne répertorièrent des zones de végétation qu'à proximité des étendues d'eau et dans un climat tropical chaud et humide. Elle conseilla même d'envoyer dans le premier groupe de scientifiques le paléontologue du Livingstone.

La communication s'arrêta. Méditatif, Nic resta planté silencieusement devant l'écran.

« Pauvres idiots ! Une Terre promise pour leur stupide idéologie, sans le moindre morceau de viande ni de fruit à se mettre sous la dent, sans cuir ni coton, sans abeilles ni oiseaux dans le ciel... À peine un début de vie ! Et les seuls extra terrestres qui risquaient de les mettre en péril ne se voient que sous un microscope. Tant mieux finalement, il n'y aurait pas de malheureuse confrontation avec l'indigène, ni soumission, ni extermination. »

Chapitre 17. La colonie initiale.

Sean.

Je suis le cadet du couple Porte-de Charnay.

J'étais le cadet du Livingstone, j'étais le cadet de ce monde, le plus jeune humain de toute une planète...

C'est grisant d'être unique... au point d'en être désespérant !

Avec un pincement au cœur, Nic et Betty parcoururent une dernière fois le satellite vide, délabré même. Tout ce qui pouvait être utile avait été descendu sur la planète.

La première partie du Livingstone avait été totalement démontée alors que les deux autres éléments du Seasmorgh'N brilleraient encore quelques années dans le ciel de ce nouveau monde. L'un servirait pour l'observation géologique, et celui des commandants, mis en orbite géostationnaire, permettrait d'étudier le système d'Intirayo. Il n'y avait plus rien à voir et le tour fut rapidement fait.

Dans le milanaute maître, Condor attendait patiemment le retour des deux officiers pendant que Makuta errait comme une âme en peine, désolé de s'éloigner de son télescope. Mais les autres étaient déjà dans la navette, et, si certains ne semblaient pas pressés de quitter définiti-

vement cet amas de ferraille, Ytzhak, lui, bouillait d'impatience. Enfin, son supplice prit fin quand l'astronome tutsi se glissa dans le véhicule. Quelques instants après, Nic tendit galamment la main à Betty, qui selon la coutume, devait être l'avant-dernière à quitter le vaisseau abandonné. Enfin, le chef des pompiers verrouilla le sas et articula solennellement à l'adresse de Roxane et Andy qui piloteraient ensemble pour la dernière fois : « il n'y a plus personne à bord du Livingstone. Nous pouvons abandonner le vaisseau. »

Lentement, le tychochrôme glissa le long de la coque vide, puis doucement, comme à regret, piqua vers le globe bleuâtre qui les attendait. Le camp était encore plongé dans l'obscurité matinale qui précède l'aube, mais de loin, dans ce décor sans civilisation de lumières, on distinguait les feux qui balisaient la piste de fortune sur la dalle naturelle.

« Bienvenue at home », déclamèrent ensemble Cheng et les deux fils de Nic et Jeanne, aux derniers membres du clan, qui enfin, venaient s'établir dans leur tente martienne. À part le commandant qui avait l'habitude de voyager dans l'espace, les autres étaient soutenus par des médecins, à cause de leur long séjour en microgravité. Jeanne qui était restée courageusement à son poste jusqu'à l'ultime message semblait plus souffrir de ce retour à une pesanteur normale que Stella, l'inséparable ordonnance, et William, le discret, mais efficace intendant qui avait recensé jusqu'au dernier boulon. Alicia suivait ce dernier, car il avait demandé qu'elle fasse partie du clan des Porte.

La maison des Porte était déjà aménagée, identique à toutes les autres, composée de quinze cellules, dont trois plus grandes que les autres pour toutes les activités communes. Identique, mais différente, car c'était désormais

leur chez-soi. Même les lits sarcophages furent installés et ce fut avec plaisir que les derniers venus s'y allongèrent, toujours revêtus de leur scaphandre. Quelques heures de repos avant l'aube leur feraient du bien, car le voyage venait de se terminer et laissait place à une nouvelle aventure, celle de construire une cité.

Le lendemain, quand le soleil fut au zénith et que Nic grimpa sur la dalle de pierre où étaient rangés les quinze tychodrômes et qu'un millier d'âmes l'attendaient, il eut l'impression de jouer le rôle principal d'un film qu'il avait déjà vu plusieurs fois dans son enfance, mais dont il ne se rappelait plus exactement du titre, quelque chose comme « les dix commandements ».

Au fur et à mesure de l'arrivée des pionniers, Cheng avait pris soin d'expliquer les règles de vie sociale adoptées par les astronautes, fondées sur la représentativité indirecte des clans. Chaque famille élisait un délégué de chaque sexe, ce qui donnait deux cent cinquante-six représentants dont le rôle unique était de trouver des consensus entre communautés. Comme les biosociologues avaient préconisé que huit interlocuteurs étaient le nombre maximum pour rester efficace, ces délégués se réunissaient eux-mêmes en huitaine, mais cette fois-ci, sans mélange de sexes, ce qui conduisait à seize collègues de femmes et seize d'hommes. Cette règle permettait de représenter de manière équitable et indépendante la spécificité de chacun. En effet, pendant trop longtemps les lois de l'humanité avaient été non seulement édictées, mais surtout pensées, par le mâle qui, malgré toute sa bonne volonté, ne pouvait objectivement se mettre dans la peau de l'autre à moins d'une « transsexualisation », et encore. Ainsi, chaque point de vue pouvait s'exprimer équitablement. Mais deux cent cinquante-six personnes ne peuvent dialoguer efficacement. Aussi il fallait créer

un nouvel étage à la pyramide de représentativité, ne comprenant plus quatre collègues, donc quatre délégués tout au sommet de la communauté. Ces représentants n'étaient que des chefs d'orchestre, des guides de cordées. Là s'arrêtait leur rôle. L'exécutif, pour faire allusion aux vieilles structures démocratiques de la Terre, se développait de la même façon que le « législatif », mais en parallèle, non plus sur la notion familiale, mais sur la notion d'entreprise, de mission, et sans critères sociaux comme la distinction de sexe. C'est ainsi que Cheng était le délégué de Diana et que Diana était le patron de Cheng.

Sur le Sea-morgh'N, la distinction de collègue des femmes et des hommes était provisoirement remplacée par la nécessité de deux équipes qui oeuvraient vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Le voyage terminé, Betty représentait uniquement les femmes, alors que sur le vaisseau, elle représentait les équipes de nuit.

Il n'y avait aucune date prévue pour un quelconque suffrage. Les relations hiérarchiques changeaient d'elles-mêmes, et pour l'instant, implicitement la colonie conservait la structure préétablie dans le Livingstone. Nic était le chef et son homologue féminin était Betty. Les deux autres étaient respectivement Cheng et Katsutoshi.

Mais ce matin était l'exception et il fallait un chef, un seul, un Moïse à la tête des colons. Et personne n'en niait le besoin, même si beaucoup pensaient déjà au futur coup d'État.

Parler à une telle foule, en plein air, eût relevé de l'exploit si les biologistes n'avaient toujours pas autorisé les pionniers à quitter leur scaphandre. Comme chacun disposait d'un interphone, il était aisé de parler à chacun sans hausser la voix. Nic se racla la gorge.

— Je ne suis pas un rhétoricien, aussi, je serai bref. Je n'ai que deux points à dire. Premièrement, le monde qui nous accueille n'est pas des plus hospitaliers, et je suis convaincu que si nous ne nous serrons pas les coudes, nous ne survivrons pas. Aussi, je vous recommande vivement d'essayer autant de nous comprendre mutuellement que de comprendre notre nouvel environnement. J'insiste pour que nous mettions en poche nos diverses intransigeances et que nous développions une société sur le respect mutuel. Je répète qu'il ne s'agit pas là d'un doux rêve utopique, mais d'une impérative nécessité. Et puis, le second point, est que je propose que l'on fasse une gigantesque fête dès que nous pourrons quitter ces tenues, à l'occasion, nous baptiserons notre planète. Je suggère que l'on cherche tous un nom, et qu'il soit choisi ensuite au vote. On en profitera pour célébrer les mariages comme plusieurs d'entre vous me l'ont déjà demandé. J'ai fini. Bonne chance à nous tous.

Un brouhaha roula dans ses écouteurs où il percevait des hurrahs qui se mélangeaient à d'autres interjections qui lui étaient inconnues. Il n'était pas politicien, mais il savait qu'il n'y avait rien de mieux pour accueillir les idées que de terminer en proposant une fête.

Maintenant, il restait à Nic, comme s'il était toujours à bord du vaisseau, de faire le tour de ses principaux responsables avant d'échanger ses informations avec Betty qui faisait aussi le tour des siens.

Le chef de la colonie se rendit en premier chez Katsutoshi. Ce n'était pas le responsable le plus important, mais outre qu'il avait sous sa responsabilité les humains les plus redoutables de l'expédition, il était devenu petit à petit l'ami le plus proche de Nic partageant le même goût pour le silence, le même esprit spartiate et le même sens du dévouement et de l'honneur. Le Japonais avait déjà

adapté la fonction de ses hommes aux nouvelles conditions de vie. Les pompiers aidaient aux tâches d'aménagement et de débroussaillage. Les militaires partageaient en éclaireurs et enregistraient les relevés topologiques sur leur allinone. Plus ils étaient occupés à des tâches diverses, et moins ils auraient le temps de fomenter quelques actions révolutionnaires.

À l'exception du dernier tychodrôme qui ne volerait plus que pour des missions de reconnaissance, les autres resteraient au sol et comme il fallait loger le matériel fragile dans des endroits sûrs, chaque véhicule fut affecté soit à la recherche, soit à la médecine, soit enfin, au matériel électronique tel que le cerveau optronique.

Adela se trouvait dans l'une de ces navettes affectées aux analyses biomédicales. C'était sur ses épaules que reposait la santé de la communauté, un fardeau dans un univers inconnu aux risques imprévisibles. Nic profita de sa visite pour s'enquérir sur l'opportunité de quitter le costume hermétique qu'il gardait nuit et jour depuis sa venue sur cette planète. On y baignait dans sa sueur, obligé de se nourrir, d'uriner et de déféquer avec l'aide de tubes dans des salles de décontamination.

Il n'était pas possible de vivre toujours ainsi et il faudrait tôt ou tard humer l'air de cette planète et y exposer sa nudité. En fait, même, ce fut ce que proposait Adela. L'étude qu'elle et ses collègues menaient confirmait un risque très probable de mycoses. La principale forme de vie terrestre de cet univers était celle des champignons, dont certaines espèces étaient totalement inconnues sur Terre. Ce que Nic avait d'ailleurs pris pour une savane herbeuse, lors des vols à basse altitude, était en fait un champ d'étranges végétaux, de longues tiges ressemblant à de la paille, surmonté d'un gland protégeant jusqu'à maturation des spores, comme les vesses-de-loup. Avec

dégoût, le commandant s'imaginait envahi d'excroissances végétales étranges. Il eût préféré rencontrer de cruels petits hommes verts à moitié tyrannosaures, ou affronter de terrifiantes armes inventées par d'énormes cerveaux maléfiques perchés sur des corps malingres et pourtant inaltérables.

Le médecin estimait que l'aération du corps permettait de mieux se préserver contre la prolifération de ces champignons. Adieu pantalon, veste et bottes ! Des rectangles de toile vaporeuse, sans couture, ainsi que des sandalettes, étaient à son avis le seul mode vestimentaire que les colons pourraient adopter. Quant à quitter ou non le scaphandre, elle ne pouvait se prononcer, et elle se demandait même, s'il ne valait pas mieux laisser choisir chacun plutôt que de donner des directives. Finalement, elle conseilla de consulter Diana qui dirigeait toute la recherche, et dont les activités rejoignaient souvent celle de la santé. La Brésilienne ne pouvait pas plus se prononcer sur la survie que les médecins. Jusqu'à présent, les planètes explorées par les Terriens, à l'exception de Mars, étaient toutes impropres à la vie et ne représentaient que des dangers chimicophysiques. Mais ici, la situation était différente et elle demanda qu'on lui laissât encore une semaine d'étude du milieu naturel avant que les deux espèces vivantes n'en viennent à se perturber l'une et l'autre. Déjà, elle regrettait que le site ait été débroussaillé, car la structure de la savane de champignons l'intriguait. Elle y trouvait une curieuse ressemblance avec le système neural, peut-être une déformation professionnelle de la neuromiméticienne.

Encore sept jours dans cette combinaison, ce fut un délai raisonnable, et Nic se promit qu'il serait l'un des premiers à quitter sa tenue. D'un pas allègre, afin de diffuser l'information aux pionniers, il se dirigea vers le tycho-

drôme qui l'avait ramené et où Jeanne et William installaient tout le matériel de communication. C'était l'opportunité de voir si sa femme s'était bien remise à la pesantier. En fait, comme à l'accoutumée, elle ne manquait aucune occasion pour se plaindre de la routine fastidieuse de la tâche, pourtant capitale, qui lui incombait. Chaque fois, Nic lui proposait alors de déléguer un peu de son travail. Elle était le patron d'une petite équipe, certes, mais suffisante pour permettre des rotations de mission. Mais c'était prêcher dans le désert, elle voulait toujours tout faire elle-même.

Nic sortit du tychochrôme en haussant les épaules. Une goutte d'eau vint s'écraser sur la visière de son casque. La pluie ? Déjà ! Jusqu'à présent, elle tombait aux environs de quatre heures de l'après-midi. À vue d'oeil, évidemment, car personne n'avait prévu de créer des horloges adaptables aux longueurs de journées différentes sur chaque astre.

Sous l'averse quotidienne, à quelques pas de Nic, Gus surveillait avec inquiétude les navettes immobilisées et les panneaux solaires déployés. Le climat humide et pluvieux volait souvent les rayons du soleil et la climatisation consommait beaucoup plus d'énergie que prévu. L'ingénieur ébaucha une moue que masquait le casque dégoulinant. Il fallait rapidement trouver une nouvelle source d'énergie. De plus, si les tychochrômes étaient suffisamment adaptés pour les pires conditions atmosphériques, il n'en était pas de même pour les composants des astrolabs destinés soit au vide spatial soit aux environnements artificiellement acclimatés. La contrariété du patron des ressources énergétiques stimulait Nic, qui sentait croître en lui, depuis le début du périple, un don pour la synergie. Il proposa à Gus de collaborer avec Jeanne et Katsutoshi afin que les éclaireurs transmettent en temps

réel leurs explorations et incluent, dans leurs inspections du terrain avoisinant, tout ce qui pouvait présenter un intérêt comme la possibilité de construire des barrages ou de trouver des sources géothermiques.

Avec le sentiment d'avoir accompli sa BA du jour, Nic n'avait plus que deux responsables à voir, Cheng et Stella, qui en dehors d'un vaisseau, avaient la tâche de défendre le droit à l'intimité, un ministère que les astronautes avaient établi dans leurs règles sociales, car ils avaient rapidement constaté que la vie communautaire empiétait souvent sur ce que la biosociologue appelait le refuge individuel. Une théorie d'ailleurs ancienne, mais rarement mise en application, qui expliquait que, face aux agressions, les êtres avaient impérativement besoin de l'option de fuir, de refuser un affrontement, de se ressourcer dans un jardin privé, voire secret. Sans cette intimité, la tolérance à l'égard des autres finissait par disparaître au profit du rejet.

Mais ces deux femmes s'étaient introduites trop intimement dans la vie de Nic et avaient perturbé son petit équilibre à la limite de la sclérose. Chacune d'elles avait mis le doigt sur un point sensible de l'âme du commandant et celui-ci, de plus, n'était pas indifférent à leurs charmes. Finalement, il se décida à rendre visite tout d'abord à la Chinoise. C'était elle qui avait le plus de responsabilités, car elle devait assurer le bien-être de toute la communauté, et avait même sous ses ordres, Sissel pour l'écologie et William pour l'intendance.

Il était bien commode ce casque dont la visière affichait toutes les informations d'un allinone. C'était peut-être la seule partie du costume hermétique à conserver plus tard. En attendant, Nic pouvait visualiser instantanément l'endroit où se trouvait Cheng qui passait le plus clair de son temps à rencontrer les colons. La biosocio-

logue était revenue dans la tente martienne du clan des Porte. C'était prévisible, car les pluies diluviennes rendaient les promenades assez inconfortables, même avec leur combinaison.

Il fallait le prévoir, la Chinoise n'attendait pas son chef dans les pièces communes. Elle s'était retirée dans sa chambrette de deux mètres sur deux afin d'accueillir l'homme. Comme il le redoutait, Cheng le reçut avec une effusion sans retenue. Nic n'osa pas s'imaginer quel peignoir de soie orientale l'eût drapée au lieu de ce costume qui ne leur permettait même pas un échange de baisers. Rapidement, Nic tenta d'élever la barrière futile des rapports entre chef et subordonnée. En fait, c'était plutôt la Chinoise qui se prêtait facilement à ce rôle, car elle sentait à quel point l'embarras envahissait l'amant de ses rêves. Elle faisait état de ses observations tout en se demandant si Nic l'écoutait réellement quand elle lui expliquait que les clans s'étaient formés par affinité et que bon nombre de ceux qui se voulaient fortement homogènes contenaient le germe des contraires du yin et du yang. Elle citait pour l'exemple le clan de Gus qui avait accueilli Sissel, mais aussi celui d'Ytzhak qui avait enfin rencontré sa perle rare en son médecin, une Coréenne fortement intriguée par la circoncision. Elle évoqua aussi le désappointement des islamistes en apprenant que leur passionaria s'était acoquinée avec un incroyant et faisait partie du clan de Katsutoshi.

Nic en savait suffisamment et il était pressé de terminer sa tournée. Stella, au contraire de Cheng, sortait peu, il la trouva donc dans l'une des pièces de l'abri. Elle n'avait rien à signaler, mais elle profita de cette première journée sur la planète pour reparler à Nic de psychologie.

— As-tu réfléchi à ce que je te proposais sur le vaisseau ? Je t'assure que tu devrais éliminer les sources

d'angoisses qui entravent ton esprit. Je peux t'aider, mais l'idéal est la psychothérapie des profondeurs et là, je ne suis pas la mieux placée.

— Je croyais que c'était ta spécialité.

— Ça l'est, mais nous sommes trop proches l'un de l'autre, et c'est toi qui dois faire la démarche, pas moi.

— Et si j'acceptais, qui me proposerais-tu ?

— Pourquoi pas Adela ?

— Adela ! Pour que je devienne membre de sa secte ?

— C'est un médecin avant tout. Un excellent médecin qui cumule toutes les compétences de la neuropsychiatrie à la psychanalyse. J'aurais pu aussi te proposer Cheng, mais tes relations vis-à-vis d'elle sont encore plus ambiguës qu'avec moi.

— Et pourquoi pas Alicia ?

— Elle fait partie de notre clan, cela pourrait te gêner à terme.

— Mais que me trouves-tu d'anormal ? Je ne me sens pas mal dans ma peau.

— Évidemment, tu souffres du complexe du Vulcain.

— Du vulcain ? Quel rapport avec ce dieu forgeron ?

— Il ne s'agit pas de la mythologie grecque, mais de la mythologie de la fin du deuxième millénaire. On appelait cela de la science-fiction comme on connaît aujourd'hui les contes parapsychologiques, surtout depuis la renaissance des mangas.

— Ah ! Et ce Vulcain donc ?

— Il représente l'obsession du perfectionniste, qui, redoutant la moindre erreur, source d'angoissants rejets, devient un modèle de rigueur logique et une caricature de stoïcisme insensible à toute émotion, toute sensation. Et même, suprême luxe, tu es comme un Diogène, cynique, détaché du qu'en-dira-t-on, en apparence libre, mais enchaîné à ton tonneau.

— Est-ce un mal ?

— Oui, car ce n'est qu'une façade qui coûte cher en réellement quotidien. Tu ne dis pas oui parce que tu le veux réellement, mais parce que tu ne sais dire non. Notre colonie a besoin d'un chef hors du commun, et c'est toi, implicitement, qui l'es. Tu te dois d'en être à la hauteur.

C'était paradoxalement par perfectionnisme que Nic décida sur-le-champ de revoir Adela.

Chapitre 18. La tempête.

William Hamilton, chef intendant du Livingstone.

Pourquoi certaines sécessions nationalistes sont-elles soutenues par les grandes nations, alors que d'autres sont systématiquement combattues ? Pourquoi ces discriminations ? Au nom de quelle justice géopolitique ?

Quand j'ai été adopté dans le clan des Porte, il ne me restait plus comme souvenirs des miens qu'une paire de kilts au tartan composé de trois larges bandes bleues et d'une fine blanche sur fond rouge. Quand je les revêtais, j'arborais fièrement mon allinone pendu à la ceinture comme un sporran, la traditionnelle bourse écossaise.

À l'époque, je n'aurais jamais pensé que cette tenue que j'emportai avec moi dans le Livingstone deviendrait costume masculin de notre nouvelle civilisation.

Depuis deux jours déjà la tempête s'abattait sur la colonie et les belles combinaisons argenté et jaune fluorescent étaient maculées de boue ocre. Sans les fixations solides des bottes, celles-ci eussent été aspirées à chaque

pas dans la boue. Pourtant, tout le monde était dehors, car il fallait déplacer de nombreuses tentes. Les rigoles étaient insuffisantes pour drainer l'eau et il était impossible de travailler le terrain devenu spongieux. Aussi, peu à peu, le camp fut reconstruit sur la dalle qui servait de piste de décollage. Plus tard, il faudrait sans doute choisir un autre endroit. Les éclaireurs de Katsutoshi en avaient déjà repéré deux, l'un à vingt kilomètres et l'autre cinq fois plus loin.

Les rapports de Cheng se faisaient plus alarmants. Certains clans mieux situés refusaient leur concours pour en aider d'autres. La tension croissait entre les diverses factions. La magie du voyage qui s'était déroulé dans un calme relatif, si on écartait les deux meurtres, s'était envolée avec les rafales de vent.

Les nerfs étaient à fleur de peau. Les combinaisons protégeaient de tout, du froid, de la chaleur, de l'humidité, mais pas du bruit crépitant qui ne cessait de frapper le casque.

Nic se réjouissait d'avoir suivi les conseils de Stella. Il ne savait pas dans quelle galère il s'était engagé avec Adela, mais il était conscient qu'il lui fallait se surpasser s'il voulait que le peuple qui était le sien survive. Plus il y réfléchissait, moins il comprenait les choix de la CIES de l'avoir mis à la tête de cette expédition. Il était toujours conciliant, mais jamais il ne s'était senti capable de convaincre. Sa diplomatie avait des frontières qu'il n'était pas capable de franchir.

Ses entrevues avec Adela étaient longues, car parfois, ils mélangeaient leurs fonctions de patient à médecin, de chef à responsable. Mais Adela semblait parfaitement s'y retrouver. Qu'en serait-il si tout à coup, Nic se décidait à être initié aux secrets d'Héliopolis ? Car lui, au contraire, ne savait plus toujours où il en était. Il réfléchissait inten-

sément, plein de bonne volonté, sur un drame supposé de sa jeunesse. Il ressassait le vide de ses souvenirs, émaillé de quelques épisodes de guerres civiles. En vain, un désert d'oubli s'étendait dans sa mémoire. Et soudain, Adela rompait la méditation creuse en lui lançant.

— Connaissez-vous la dernière bonne nouvelle, Commandant?

C'est ça ! Commandant, disait-elle dans un cas, Nic dans l'autre. Le chef ou le patient. Un peu comme Cheng qui l'appelait Nic ou Lucien selon les circonstances.

— La bonne nouvelle, continua le médecin, c'est que nous ne sommes pas venus avec le virus de la grippe.

Nic ne savait que répliquer, mais ne savait plus à quoi penser non plus. Il avait l'impression qu'un gros pavé venait de briser la surface lisse du lac de ses pensées. Les remous ne réfléchissaient plus la moindre image. Soudain, il revoyait la tempête, pas celle qui sommeillait en lui, celle qui faisait rage dehors, celle qui mûrissait dans l'âme de ses damnés desperados qui comptaient régler leurs comptes avec la société, avec les étrangers à « leur » culture. Et lui ? Lui, devant tout ça, que pouvait-il bien faire, avec même pas un « alien » dangereux et palpable à se mettre sous la dent pour détourner leur agressivité ?

Tout compte fait, c'étaient eux, les humains qui étaient de bien terribles « extra-terrestres » venus du système Sol, de véritables prédateurs. Soudain, une amère pensée traversa l'esprit de Nic. Tout compte fait, il était l'un d'eux.

Et pourquoi pas en faire des alliés ? C'eût été original avec la disparité de convictions qui les caractérisaient, ces fous à lier, avec leur Satan de tous bords frappant d'anathèmes tous ceux qui ne leur ressemblaient pas en pensée ou en aspect.

Son ego s'emporta. Comment émerger de l'anonymat sans pour autant fuir le monde ? Être grand parmi les siens, comme le plus bel arbre d'une forêt, et non le solitaire d'une prairie ?

N'avait-il pas souvent eu cette pensée, aussitôt refoulée dans une modestie fataliste ? Stella avait-elle raison de lui faire voir que sa bonté n'était que faiblesse ?

Nic se leva de son siège. Il en avait assez de voir surgir des tourbillons de questions.

— Je suis fatigué, Adela. Cela ne donne rien aujourd'hui.

— OK ! fit simplement le médecin. Demain, même heure ?

— Mmm ! Si le climat n'empire pas...

Il n'eut pas terminé sa phrase que deux voyants s'allumaient dans le coin gauche du casque. Il demanda d'afficher les détails des alertes. Gus avait de sérieux problèmes avec un générateur et une patrouille d'éclairiers se trouvait en difficulté sur l'un des versants de la montagne qui émergeait au loin. La pluie avait déchaussé un énorme rocher qui, dans sa chute, avait balayé deux hommes. Il eut à peine lu les deux messages qu'une troisième, puis une quatrième urgence apparurent sur la visière. William demandait des renforts pour mettre à l'abri du matériel et Sissel priait qu'on lui déménage l'une des serres.

Le commandant appela Katsutoshi. Il fallait que ses hommes les plus proches de l'accident s'y rendent. Les autres reviendraient à la base.

Quant aux problèmes locaux, Nic eut sa petite idée. Il demanda à l'ordinateur central de simuler dans tous les casques des colons la sirène d'alerte utilisée sur le Livingstone et de passer tous les messages en vision nocturne, c'est-à-dire en rouge. Il comptait sur le conditionnement

des hommes pour qu'ils se sentent tous impliqués dans le sauvetage de la colonie.

Lucien Porte était redevenu le Commandant de vaisseau, celui qui avait acquis la réputation de pompier de l'espace. En un instant, il visualisait sans l'aide de Cheng les compétences des clans, leur assignait des tâches précises, ne tolérant aucune tergiversation.

Il entendit Adela siffler et crut que c'était de l'admiration. En fait, elle venait de découvrir le drame qui était advenu aux deux éclaireurs. Le premier n'avait qu'une jambe fracturée, mais le second avait la cage thoracique défoncée. L'équipement médical des hommes de Katsutoshi était insuffisant pour sauver l'un d'eux. À la rigueur, en parachutant les secours, resterait-il un maigre espoir ? Encore faudrait-il que le tychodrome pût décoller rapidement, mais la piste était encombrée. La planète emportait sa première victime.

Le soir, au cours d'une pause méritée, avant de continuer à sauver par anticipation tout le reste du camp, la triste nouvelle fut annoncée. Le soldat d'un dieu quelconque venait de rendre l'âme. Un grand Soldat d'un grand Dieu, car, par sa mort, pourtant sans gloire, il contribuait sans le savoir à créer le premier lien de solidarité. Pour combien de temps ? Tant que ce paradis rêvé serait l'ennemi commun et unique.

La pluie était si dense, qu'il était impossible de juger de l'ampleur de la désolation qui régnait dans le champ. Tout ce qui était trop lourd était abandonné, tant il était devenu difficile et même dangereux de manoeuvrer sur le sol glissant. La consigne était la santé avant tout. Les tychodromes médicaux ne disposaient pas d'assez de place pour soigner de nombreuses blessures et le port de la combinaison ne simplifiait pas les interventions. À la fin, même les objets légers, pour peu qu'ils ne flottassent pas

et qu'ils fussent imperméables, furent laissés sur place, car la fatigue se faisait de plus en plus ressentir et beaucoup avaient hâte de s'allonger dans leur tente, à l'abri du bruit permanent qui résonnait dans les casques.

Pourtant, on devinait la présence humaine çà et là, comme des lucioles, grâce à l'éclairage du visage et à la lampe frontale. Plus loin, une lueur isolée trahissait la présence d'un être solitaire, malgré la consigne de ne jamais s'aventurer sans coéquipier. Nic se dirigea dans cette direction, jusqu'à ce qu'il pût clairement le localiser afin de demander l'identification à l'ordinateur. C'était Gus. L'ingénieur errait autour des panneaux solaires.

— Eh ! Gus ! Ne restez pas là loin de tout le monde. Vos panneaux ne s'envoleront pas.

— Quel désastre, quel désastre ! marmonna l'ingénieur.

Nic devina plus qu'il ne vit, l'ombre noire tapie à l'écart du camp, derrière les panneaux solaires qui ne captaient pour l'instant que de l'eau, toujours de l'eau.

— Le monstre ne supporte pas la flotte ?

Le « monstre » désignait le mange-tout, cette machine infernale qui pouvait produire toute l'énergie du camp, mais avec quels risques radioactifs !

— Si Commandant, il est bien à l'abri, mais je préférerais l'activer le plus tard possible, et si possible jamais. Ah s'il y avait plus de soleil !

— Il y a le vent.

— Pas assez, non plus. Il nous faudrait une centrale géothermique ou hydraulique. Le site de l'accident semble idéal. J'aimerais y aller rapidement.

— D'accord, mais il faut ménager les fatigues. Si vous y tenez, je vous donne l'autorisation de nous y précéder, mais soyez prudent.

Gus acquiesça de la tête, mais gardait le regard figé sur le PG, le « Personal Generator », fabriqué par Micro-

Source, le spécialiste en sources d'énergie personnelles. On lui devait toute la New Technology du Personal Comfort qui alimentait les Sea-morgh'N, non seulement pour le confort des voyageurs, mais aussi pour équiper toute l'ingénierie. Il avait, entre autres, permis le voyage au travers du miroir d'Alice, au grand dam des consortiums de l'énergie du Croissant. Mais là, sur cette planète, cet engin inquiétait l'ingénieur. Le PG, qu'il avait surnommé « le mange-tout », était censé récupérer tous les déchets ménagers, et, grâce à un système complexe de fission-fusion, générait une sorte d'alchimie de transmutation au cours de laquelle toutes les particules étaient filtrées, canalisées et réutilisées pour engendrer soit de l'électricité soit de nouvelles réactions nucléaires. Gracieusement, la MicroSource en avait fait cadeau à l'expédition du Livingstone, car elle n'arrivait pas à le vendre. Le prix exorbitant n'était pas la seule cause de son premier échec commercial, mais la technique avancée de la machine qui laissait craindre d'abondantes défaillances. Nombre de brûlés, de mutilés et d'irradiés parmi les survivants des premiers « incidents » devaient leur état à l'incontournable MicroSource, fournisseur exclusif de tous les générateurs, dit de confort, mais aussi de déchets bien plus encombrants, car paradoxalement, ce n'était pas les matériaux utilisés ni les produits qui posaient problème, c'était la machine elle-même qui devenait fragile et radioactive. « Tous les problèmes sont résolus dans cette version », proclamait la publicité. Mais chacun pensait : « que quelqu'un d'autre essaie en premier, je verrai ensuite. »

C'était un des nombreux points où s'accrochaient Gus et Nic lorsqu'ils évoquaient les monopoles. Nic restait convaincu que seuls les services publics pouvaient assurer un service unique comme l'étrange CIES, mais Gus ju-

geait que c'était une atteinte aux libertés et que les absolutismes du pouvoir financier n'avaient rien à voir avec ceux de la politique, de la religion ou de la force militaire.

Le seul point d'accord entre les deux hommes était sur l'informatique de plaisance, qui elle, était en possession du Yakusa, avec un grand « Y », celui que l'on retrouvait partout frappé sur une sorte de croix, en fait deux katakana, « so » et « ya », dont la signification échappait aux non-initiés.

Le sexe virtuel présentait bien plus d'avantage que la réalité, confort, hygiène, sans frontière, ni géographique ni fantasmagique, et sans réelle possibilité de censure. Il existait d'ailleurs plus de virus informatiques érotiques que destructifs. L'ordinateur personnel était donc devenu un enjeu mafieux. Le yakusa convoitait ouvertement la CIES qui appartenait au consortium de la Communication attribuée à l'Union Européenne.

Pourtant, la morale était hypocritement mise de côté face aux autres avantages qu'apportait l'organisation japonaise.

L'explosion inattendue de l'informatique avait porté son lot de merveilles pour le meilleur et pour le pire à l'entrée du troisième millénaire. Combien de techniques prirent leur essor grâce à la puissance sans cesse croissante d'une complexité toujours plus miniaturisée ? Combien de progrès furent possibles ? Mais à quel prix ! La machine offrait tant de facilités nouvelles qu'elle donna l'illusion que la présence de l'homme était devenue inutile dans de nombreux domaines. L'implosion sociale suivit sans que personne n'y prêtât attention, du moins lorsqu'il était encore temps. Seul, le syndicat de la Nissan en avait vu le danger, et ce n'était pas par philanthropie que fut signé le premier accord — et le dernier, hélas — qui stipu-

lait que les robots assistaient l'homme dans sa tâche, mais ne le remplaçaient pas.

Les automates sont de mauvais consommateurs, point besoin pour eux de vêtements, de nourriture et de bien-être de toutes sortes, véhicule, télévision, électroménager...

Le chômage et le servage salarial qui en suivirent ne furent que les symptômes visibles de la crise. Le malaise était plus sournois. Dans bon nombre de petites entreprises, les techniciens et ingénieurs se mirent à cumuler les tâches de secrétaires, standardistes, postiers, prospecteurs et autres « petites mains » méprisées et reléguées, grâce aux énormes facilités qu'offrait l'informatique. Pour les scientifiques, rédiger un rapport sur un traitement de texte où ils purent se concentrer sur le fond avant de le passer aux spécialistes de la correction et de la mise en forme, devint un parcours du combattant où se perdaient des heures à jouer maladroitement aux apprentis publicateurs et typographes. Le fini du travail s'en ressentit, et toute l'intervention humaine de reprise sur erreur fut masquée par le slogan galvaudé « plug and play ». Les unes après les autres, les petites entreprises furent phagocytées par les grandes soit qu'elles s'étaient vidées de leur substance créatrice, soit, plus rarement, parce que leur génie faisait ombre aux grands.

« Imaginez un instant que votre boisson préférée se trouve emballée dans une nouvelle forme de canette chaque fois que le constructeur de réfrigérateur invente une nouvelle série, de telle manière que vous soyez obligé de changer votre équipement, et que simultanément, voyant son réfrigérateur déjà inadapté au besoin, l'industriel se relance immédiatement dans de nouvelles évolutions. Voilà ce qu'était l'informatique de ce temps », comme se plaisait à le répéter Ytzhak. Quoi d'étonnant, si

le Yakusa fut considéré comme un sauveur de l'humanité, en jugulant cette frénésie constructiviste qui demandait toujours plus d'adaptation au coup par coup comme des joueurs d'échecs qui ne connaîtraient que les règles de déplacement des pièces, jouant plus au hasard qu'avec talent.

Nic posa la main sur l'épaule de l'ingénieur, et le secoua comme pour le réveiller d'un cauchemar.

— Laissez ! C'est un ordre ! Vous êtes bien plus important que tous ces bidules. Allez vous reposer.

Gus ne bougeait pas.

— Allez, mon vieux, on rentre.

Deux lumières franchirent la nuit à leur rencontre. C'était Condor, assisté d'un pompier, qui surveillait inlassablement que tout se passait bien, traquait systématiquement les égarés et les ramenait à la base. Il ne se gêna d'ailleurs pas pour reprocher à Gus et à Nic de montrer le mauvais exemple.

Lentement, les quatre hommes regagnèrent la roche. Sans qu'ils l'eussent remarqué, le ciel s'était éclairci. L'aube se faisait discrète derrière l'épaisseur des nuages.

— Eh, les gars ! c'est le jour J ! Nous allons pouvoir quitter ces combinaisons ! Que pensez-vous d'une bonne douche à l'air libre !

Gus et Nic se mirent à courir vers le campement oubliant d'un coup toute fatigue. L'un des pompiers fit mine de se joindre à l'euphorie, mais Condor le retint. « Pas nous, petit gars ! ». Il n'expliqua pas sa décision et le jeune homme obéit sans montrer la moindre déception. Il savait que son métier demandait de rester vigilant, surtout quand un danger guettait.

Nic fut désappointé en s'approchant de sa tente, dehors, sous la pluie battante, son ami japonais presque nu fixait l'orient.

— Que fais-tu là, Katsutoshi ? Tu aurais pu m'attendre ! s'exclama le commandant qui avait souhaité être le premier à affronter l'atmosphère inconnue de la planète.

— À ma manière, je perpétue une vieille tradition de chez moi. J'accueille la nouvelle vie, une nouvelle année, dépouillée de toutes les souillures passées.

— Ne bouge pas, je me prépare.

Et il se précipita dans son habitat d'où il ressortit quelques instants plus tard.

Dehors, Gus l'attendait. Lui aussi avait enfilé un kilt, le même que William avait donné comme modèle aux artisans de l'habillement et qui devint le premier vêtement masculin traditionnel du nouveau monde. Le plaid qui se portait sur l'épaule avait été revu par Condor, car une large fente centrale en faisait un poncho. De plus, les carreaux étaient remplacés par des bandes de couleurs vives, celles qui étaient utilisées dans les Sea-morgh'N pour distinguer les fonctions. Religieusement, les deux hommes se joignirent au Japonais, et ensemble fixèrent un même point à l'horizon. L'Intirayo se levait là-bas au loin, à l'abri des regards.

Chapitre 19. An 0.

Adela Nefertiti, médecin en chef du Livingstone.

Alicia et Cheng m'ont rendu leurs rapports. Leurs observations confirment les miennes : seule une petite poignée des pionniers sont dangereusement fanatisés. Les autres, s'ils ont bien leur conception d'un nouveau monde proche de leurs croyances, désirent surtout y survivre. Or tous ceux qui ont été choisis pour cette mission ont comme qualité principale celle de s'adapter à l'inconnu.

Partant de là, il y a une chance que cette mission réussisse.

Il suffit de repartir à zéro.

Le soir, comme l'avait proposé Nic, fut une grande fête qui réunissait toute la communauté. Même les soldats en mission suivaient la cérémonie au moyen de leur allinone.

Déjà, beaucoup de colons avaient quitté leur combinaison dont le conditionnement atténuait efficacement les odeurs de transpiration, laissant découvrir l'humide effluve de l'étuve tropicale. Le déluge s'essouffait et quelques gouttes tombaient encore d'un ciel où commençaient à poindre de timides étoiles.

En fait de réjouissance, il n'y eut rien de bien organisé. La tempête avait bouleversé maints projets. Seuls, les traiteurs purent préparer des friandises accompagnées d'un flot de boissons aussi peu alcoolisées que sur les vaisseaux. En revanche, les commentaires allèrent bon train sur le vestimentaire. Tchador, kippa, turban firent leur réapparition en même temps que les médailles, boucles d'oreille, badges et autres attributs religieux, tribaux, sectaires ou coquets, toutes ces parures qui étaient interdites pendant le voyage.

Autant les hommes paraissaient identiquement vêtus, autant les femmes jouaient d'imagination avec leurs drapés, du haïk au pagne en passant par toutes les fantaisies évoquant les diverses déesses de l'Antiquité ou idoles contemporaines.

Nic se dirigea vers l'estrade qui avait été montée à l'occasion. C'était ce soir que l'on baptiserait la planète. Pour éviter le désordre, au préalable, on utilisa les bonnes vieilles techniques éprouvées des astronautes. Chaque clan élit un nom, puis ce fut au tour des chefs de clans. Et si une majorité ne se dégagait pas, on tirait au sort avec les fameux dés à dix faces que chaque ancien nomade de l'espace possédait dans ses affaires. Il ne resta plus que seize propositions à présenter à la communauté entière.

Un brouhaha surgit de toutes parts, chacun voulant donner un nom à cette Terre. Le commandant dut avec beaucoup de peine imposer le silence. Il lut le programme mis au point par plusieurs colons qui avaient une certaine habitude de ce genre de festivité. En premier lieu, chaque représentant disposerait de deux à trois minutes pour annoncer et expliquer leur choix. Ensuite, on passerait aux élections. Ensuite, Nic écarquilla les yeux en lisant le texte, Makuta ferait une allocution, avant de passer à la

cérémonie du mariage. Ensuite, il était prévu de danser. Ensuite..., il n'y avait pas d'ensuite.

Tout à coup, une musique brésilienne emplit la nuit. Diana, à peine vêtue d'un court paréo, grimpa sur la scène à côté de Nic qui se sentit obligé de rapidement se retirer. Elle tendit les bras au ciel en criant ? « Nos clans ont opté pour Mam. Et ma danse en sera la meilleure publicité », puis lentement, tel un puissant boa s'étirant d'une longue sieste, son buste oscilla sur une paire de jambes solidement plantées. Avec la souplesse et la nonchalance du grand reptile, elle se déhanchait, entraînant son ventre mordoré dans des balancements amples et las-cifs. Le rythme s'accélérait, le tronc se contorsionnait. Elle fouettait l'air de violents mouvements de chevelure ondulée, les bras tendus puisant une énergie magique. Une frénésie s'emparait de tout son être, fascinant toute la communauté. Sa danse ne dura guère longtemps, du moins de l'avis des spectateurs, car la peau de l'original chef scientifique était toute moite.

Il fallait présenter et défendre le nom choisi. Personne n'avait imaginé le coup de publicité de la prêtresse vaudou. Un murmure parcourut l'assemblée à la fois admirative et contrariée. Il fallait changer de stratégie. Après quelques instants d'hésitation, une autre femme vint exhiber sa manière de danser du ventre comme s'il s'agissait d'un concours où s'affrontaient les belles représentantes des contes des mille et une nuits du Proche à l'Extrême-Orient. D'autres suivirent, mais ces exploits n'étaient pas à la portée de tout le monde, et les hommes ne voulaient pas en rester là. Jamais la chorégraphie folklorique de la Terre ne fut aussi bien représentée en une soirée.

Nic suivait sur l'allinone la liste des représentants. Il en manquait un et il tardait à se présenter. À son étonnement, Katsutoshi sauta sur l'estrade. Tous s'attendaient à

une œuvre magistrale de nô rythmé par la voix grave d'un grand guerrier. Mais, c'était un chant doux et gai qui résonnait dans le silence, un peu rauque lorsque le Japonais forçait trop sur les notes aiguës en imitant le chant des paysannes d'Okinawa. Nic qui connaissait bien son ami, savait qu'il racontait là devant l'univers pour témoin, quelque drame de sa vie terrienne. Puis le Japonais se tut, se tourna vers le public, et prononça d'une voix martiale qui lui seyait mieux. « Nous proposons Hôdo ».

Il fut le premier stupéfait quand ce fut ce nom-là qui fut attribué à leur nouvelle demeure. Sans doute parce qu'il se prononçait sans difficulté dans toutes les langues, ou bien parce qu'il était le dernier à s'être présenté, ou pour quelque mystérieuse raison qui faussait souvent les sondages préélectoraux.

Plus tard, Katsutoshi expliqua à son ami qu'en fait, il avait personnellement choisi « Jôdo », la Terre pure des Japonais. Mais, la langue courante de son clan était l'espagnol, et il lui était très difficile de prononcer la « jota » qui se transformait invariablement en « h ». Ainsi, « Jôdo » devint « Hôdo ». Qu'importe, la Terre de rétribution était de toute manière un paradis promis.

Les organisateurs de la fête, profitèrent de cette pause pour distribuer les rafraîchissements et les amuse-gueule, tandis que Makuta toujours revêtu de sa combinaison escalada l'estrade. C'eût été une erreur de s'imaginer que le brave astronome était toujours dans la lune et que sa distraction lui avait fait oublier qu'il pouvait se vêtir plus légèrement. En fait, il avait horreur de crier et il comptait utiliser tranquillement le système de communication de son casque sans être gêné par le bruit extérieur.

« Je tenais à vous annoncer personnellement quand aura lieu la prochaine grande fête. »

L'homme rusé savait comment imposer le silence à ses étudiants, et son auditoire en général.

« Mes collègues et moi-même avons terminé quelques études de Hôdo. Nous savons qu'une journée dure une heure et demie de moins que sur Terre. À partir de demain, le cerveau artificiel diffusera un nouveau chronométrage. De plus, notre calendrier comportera toujours douze mois, mais de trente jours chaque, avec une correction tous les sept ans. Je peux vous annoncer que nous arrivons à l'équinoxe d'automne dans deux mois. Or les équinoxes et solstices ont souvent été occasion de réjouissances sur Terre. Je propose que l'on s'y prépare à l'avance. Enfin un dernier mot, ne nous demandez pas de cadrer les événements religieux ou politiques de Hôdo avec la Terre, cela n'a aucun sens. C'est l'occasion pour rassembler les diverses commémorations de ce qui pouvait parfois nous séparer. »

Ainsi, ce fut donc ça l'intervention de Makuta. Non seulement la planète avait une identité, mais aussi une histoire qui lui serait propre. Et, pendant que les différents aumôniers se préparèrent pour sceller en commun l'union des couples fraîchement unis, le savant en profita pour lancer son appel au rapprochement des religions et des idéologies.

Le commandant de bord était traditionnellement l'autorité administrative désignée pour consigner dans les bases de données civiles les mariages, et autres événements comme hélas, les décès. Bien qu'il ne fût plus le chef d'aucun vaisseau, il était resté aux yeux de tous celui de l'expédition. Si les guerres de religion faisaient rage sur Terre, paradoxalement, les mondes laïc et ecclésiastique s'étaient rapprochés. Quand l'ennemi est commun, les alliances, même contre nature, se créent facilement. La gazelle et le léopard fuient, côte à côte, les in-

cendies de savane. Peu à peu, les couvre-feux imposèrent de ne se contenter que d'une cérémonie et pas de témoin. Alors, certains maires et curés eurent l'idée d'être mutuellement garants des actes sacrés qu'ils perpétreraient malgré l'inquiétude quotidienne. Finalement, une nouvelle coutume s'établit, comme souvent, relayée et propagée par les astronautes qui semblaient vivre dans un autre univers régi par d'autres lois.

Ainsi, Nic commença par lire les aumôneries sollicitées par les divers croyants, présenta les noms des différents représentants de Dieu et s'assura que personne ne s'opposait à l'élection du nouvel uléma qui remplaçait celui qui avait été assassiné au début du voyage. Enfin, il lut le protocole des conventions qui fut adopté par l'ensemble des officiants afin de ne troubler à aucun moment le rituel.

Tout était prêt pour la cérémonie proprement dite. Nic appela lentement les futurs époux, parfois en ébauchant un sourire complice ou amical.

« Adela Nefertiti et Katsutoshi Tomonaga », commença-t-il en invitant le premier des quatre-vingt-six couples. Les futurs mariés portaient tant bien que mal dans ce monde dépourvu de commodités les insignes rituels de leurs noces. Mais le génie et la générosité peuvent engendrer des merveilles. Un traiteur fabriqua même des fleurs artificielles pour la femme de l'un de ses amis puis pour beaucoup de fiancées.

Quand tous les couples furent alignés sur trois rangs, Nic demanda si personne ne proscrivait une union, puis consigna les actes au fur et à mesure que chaque femme et chaque homme prononcèrent leur acquiescement. Après quoi, les religieux sortirent leurs dés, et tour à tour, celui qui jouait le plus petit nombre entama un court, très court, office sacramentel.

Après la traditionnelle « Marche nuptiale », la musique enchaîna un mélange de discothèques internationales, où se mêlaient valse, jazz, flamencos maures, synthés andins, blues papous, orgues de Kyoto, tubes à bulles brésiliens, alternant savamment les langueurs enamourées, les farouches gesticulations, les voluptueuses étreintes et les trances hypnotiques.

Nic n'attendit pas que les dernières notes s'effilochent sur les couples enlacés du petit matin. Il était fatigué, et déjà soucieux du jour qui suivrait. Avant de rejoindre sa tente, il jeta un long coup d'œil vers le ciel où il ne reconnaissait plus aucune constellation. Ce ciel d'où il était originaire et qu'il ne parcourrait plus.

La voix de Makuta tira de sa méditation

— Voyez-vous ces étoiles, là-bas, Commandant, en enfilade et dessinant presque un cercle, ou plus précisément un noeud ? Eh bien, Diana l'appelle Dan, le serpent vaudou je crois.

— Et vous allez recenser toute la carte du ciel, avec un nom pour chaque chose ?

— Oh, ce n'est pas un problème, je peux déjà utiliser tous les patronymes des colons.

— Alors, Diana doit être pour notre lune. Il n'y a pas plus adéquat. Et vous, où allez-vous vous loger là-haut ?

— Je ne sais pas encore.

— Si vous trouvez l'équivalent de l'étoile Polaire ou de la croix du Sud, donnez-leur sans complexe votre nom. Quoi de plus naturel, vous êtes notre astronome de service n'est-ce pas ?

— Et vous, Commandant, vous vous verriez où ?

— Franchement, je n'en sais rien et je vous fais entière confiance Makuta. À vrai dire, je me verrais plutôt dans mon lit, je suis éreinté.

— Je vous laisse, alors Commandant, mais quand vous voudrez rêver du ciel, vous saurez où me trouver.

— Je n'y manquerai pas.

— Excusez-moi de vous importuner encore Commandant, croyez-vous vraiment que nous soyons isolés dans cet univers ?

— Isolés ?

— Je m'entends, tout se passe comme si la CIES nous avait abandonnés. Leurs attachés de presse ont chanté sur tous les toits que c'était le premier et dernier voyage que les fonds de compagnie permettaient de financer. Nous avons tous cru que c'était pour distraire une population en plein désarroi, mais n'est-ce pas payer cher la diversion ? Je suis sûr que nous sommes des éclaireurs et l'assassin qui nous a quittés au beau milieu du voyage devait prouver que la machine de Tcherenkov fonctionnait bien. Et ces deux meurtres, n'étaient-ils pas prévus pour que nous ne nous entre-tuions pas trop vite ? Il fallait que nous arrivions « opérationnels » ici. Ou peut-être, y a-t-il d'autres espions à la solde de la CIES et cet espion était en danger tant que les deux sinistres individus restaient en vie.

Nic fixa longuement Makuta sans dire un mot.

— Makuta, seriez-vous capable de détecter l'arrivée d'un vaisseau tel qu'un Sea-morgh'N ?

— Non ! je le regrette. Nous ne sommes pas équipés pour ce type d'observation.

— Ce n'est rien, je vous remercie malgré tout pour votre discussion... très intéressante. Bonsoir.

Nic laissa l'astronome qui se mit à regarder le ciel étoilé. Il regagna sa tente, seul. Les autres étaient encore à la fête. La tête légèrement rentrée dans les épaules, les mains croisées dans le dos, il méditait les paroles du Tutsi.

Chapitre 20. La montagne sacrée.

Rûdâba, la légende réécrite.

Pourtant, ma tresse noire était bien à l'abri et mes cils à peine visibles. Je me croyais à l'abri dans ma tour d'ivoire. Seuls mes yeux qu'il trouvait magnifiques auraient pu l'attirer. Mais la drogue distillée dans le Seamorg'N nous dénuda en un rien de temps, et toutes les précautions futiles de ne pas tomber aux mains de l'impur s'envolèrent comme une nuée d'oiseaux libérés de leur cage. Mon âme y prit place.

Seule, la mort m'aurait libérée si son âme n'avait été emprisonnée avec la mienne.

J'étais bannie malgré mon innocence, mais lui m'accueillit sans se poser de question et un autre clan nous adopta.

On dit que cette drogue ne laisse aucune trace. Mensonge! Elle m'a laissé le doute...

Si tel est Sa Volonté..., je survivrai et je suivrai celui qui me perdit à la conquête du monde nouveau.

L'aube pointait au-dessus de la plaine inondée quand Nic rejoignit Katsutoshi. Ils baliseraient la route pour les tracteurs tout-terrain chargés du matériel de Gus. Heureusement que tout ce qui se trouvait à bord des Seamorgh'N pouvait facilement se désassembler en petits éléments.

Ils n'avaient jamais eu l'occasion de parcourir la dalle rocheuse longue de plus de quatre mille mètres. Tout le camp était rassemblé à l'autre extrémité, près des tycho-drômes. Ici, le socle devenait moins plan, disparaissant parfois sous des courants d'eau qui s'écoulaient de la savane de champignons vers la lagune bordée de végétation dense.

La forêt paraissait étrange aux deux hommes. Une sorte de fougère géante était la seule plante qui ressemblait à un végétal connu malgré ses larges frondes rivalisant en dimension avec les bananiers de la Terre. Katsutoshi avait remarqué une autre plante qui évoquait en lui quelques souvenirs nostalgiques, une espèce de capillaire préfigurait l'arbre aux quarante écus. Les autres grands végétaux, certains atteignaient trente mètres de haut, semblaient être fabriqués par un apprenti sorcier ayant croisé des palmiers, des bambous et des cactées. Ce qui était étrange dans cette forêt, c'était son silence. Pas le moindre cri, le moindre piaillage, seul, de temps en temps, des stridulations résonnaient sans que l'on pût en localiser l'origine.

La vie animale n'était pas absente. Parfois, les deux hommes découvraient des coquillages, des crustacés, des vers de la taille d'une couleuvre. Des insectes, mi-fourmis, mi-araignées, évoluaient sur les troncs. Nic et son compagnon découvrirent un monde insoupçonné, non avec la curiosité des naturalistes, mais avec la prudence

de ceux qui examinent attentivement où ils posent chaque pas.

La progression était rendue plus difficile par l'enchevêtrement de rhizomes. Mais l'endroit était fiable, car la veine rocheuse courait à moins d'un mètre cinquante sous la surface des marais, il n'y avait donc pas à craindre d'enlissement.

La traversée de la forêt fut rapide. La roche émergeait à nouveau, plus tourmentée cette fois, mais le sommet de la forme bombée restait encore praticable pour les véhicules. Plus loin, une crête s'accentuait et se prolongeait telle des racines vers une chaîne montagneuse qui se dressait à l'horizon. Là, il deviendrait difficile de trouver un chemin pas trop chaotique, ni trop en pente.

Nic s'arrêta pour analyser le relevé topologique sur son allinone. Le relief dessinait un trident qui venait s'engloutir dans une gigantesque zone lagunaire. Les deux hommes se trouvaient sur la dent centrale. À gauche, dans le défilé, une rivière creusait son lit de cascade en cascade. Après une courte montée vers l'ouest, il était possible d'atteindre le premier gradin. Le matériel serait aisément hissé à l'aide de treuils. À aucun moment, ils ne rencontrèrent d'obstacles empêchant Gus de parvenir sur la terrasse où les hommes de Katsutoshi avaient établi leur camp après l'accident qui avait coûté la vie à l'un d'eux.

L'un comme l'autre considérait que c'était de leur devoir de rejoindre les hommes en difficultés. Il n'était en effet pas indispensable que ce soient eux qui examinent la route des ingénieurs qui viendraient construire leur centrale hydraulique. Il y avait aussi un autre motif, Nic pouvait parler à son aise avec Katsutoshi et exposer l'idée de l'astronome.

Il avait cru que le Livingstone avait été libéré de ses démons lorsque Richard s'était enfui à bord du tycho-drôme et qu'Adela ne fut plus soupçonnée de complicité. L'autre journaliste se comportait sagement, et il n'avait pas vu la nécessité de continuer la surveillance discrète dont il faisait l'objet. D'ailleurs, il lui semblait trop simpliste de la part de la CIES de mettre tous les oeufs dans le même panier. S'il y avait un espion, il était monté à bord du Livingstone légalement, comme tous les passagers. Il devait être même quelqu'un d'important.

— Makuta disait que la compagnie ne disposait pas de fonds supplémentaires pour organiser d'autres expéditions, répéta Katsutoshi. En dehors du Yakusa, combien crois-tu qu'il y a de mafias de représentées à bord ?

— Je n'en sais rien. Ce n'est pas mon domaine de prédilection.

— Elles sont toutes représentées, mais seule la nôtre s'est déclarée officiellement, car nous n'avons rien à cacher. Tout le monde sait que nous avons fourni tout le matériel électronique, optronique et informatique du vaisseau. Mais ce que tu ignores, c'est par qui nous avons été payés. Je suis bien placé pour le savoir.

— Par les autres mafias ?

— C'est ainsi !

— Et tu dis qu'il y en a toute une palanquée parmi les Hôdons ?

— Exact ! Mais là n'est pas le problème. D'où crois-tu que provienne l'argent de la CIES ? Une fortune colossale, si tu réfléchis.

— Tu sais, moi et la finance... Et les « terroristes », ils y ont participé aussi ? Au fait, ceux qui sont sous tes ordres, sont-ils « maîtrisables » ?

— Une certitude ! À part une poignée d'énergumènes, il s'agit en général de la crème de leur clan. Pas des pe-

tites mains recrutées dans la racaille, mais plutôt de futurs grands officiers, parfois jugés un peu trop gourmands ou originaux. Il est logique que ces pionniers emportent dans leurs bagages la culture des leurs et qu'ils en soient aussi dignes que de manipuler des armes. À mon avis, il y a plus à craindre des artisans que des autres, de ceux-là, nous ne savons presque rien. Heureusement que Cheng s'en occupe !

— Pourquoi une telle confiance en tes hommes ?

— Pour prendre un exemple qui est connu de nous deux, quels étaient les officiers les plus dangereux pour Hitler ? Les meilleurs. Les Rommel sur Hôdo, parmi mes hommes, sont nombreux. Ils sont bons, mais il vaut mieux pour leurs supérieurs qu'ils soient loin, très loin ! Ils en sont tous conscients, et surtout moi.

Le soleil était au zénith quand les deux chefs atteignirent la base. Le soldat qui portait des attelles se remettait doucement de ses blessures, et accompagnait ses compagnons pour aller à la rencontre des arrivants.

Avant de visiter le camp, très rudimentaire, les hommes se recueillirent sur la tombe du Papou, curieux personnage qui prônait une religion écolothéiste et qui était parti en guerre contre tous les pollueurs de la planète. Il avait décidé de poser les armes une fois sur la Terre promise pour peu qu'il puisse se convertir à l'agriculture. Il avait même fait des adeptes chez ses compagnons de fortune et par quelque inexplicable esprit de cohésion, ces derniers se sentaient obligés de réaliser le vœu que le défunt n'avait pu réaliser.

Katsutoshi leur raconta que les arts martiaux, comme le karaté, s'étaient surtout développés chez les paysans d'Okinawa qui devaient se défendre sans armes contre les bandits qui les rançonnaient. Il voyait même d'un bon œil que ses hommes s'adonnent à des activités plus utiles à la

communauté, surtout s'il n'y avait pas d'ennemis à combattre. Le travail des champs entretenait une bonne santé et il valait mieux retourner la terre pour l'ensemencer que de creuser puis la reboucher pour prétendument s'entraîner à faire des tranchées. Finalement, le Japonais paracheva l'œuvre du Papou, car tous les hommes du camp s'engagèrent à vaincre ce sol sauvage et vierge, ce sol qui était leur. Pour la majorité, ces guerriers étaient des desperados, militant pour des causes souvent perdues d'avance, peuples opprimés, ethnies méprisées, cultures dénigrées, convictions bafouées. Ils étaient devenus des fanatiques, des dangers vis-à-vis des bien pensants. Ils étaient en fait comme des chiens hargneux qui mordent quand on s'approche d'eux, car ils ne connaissaient que les coups de bâton, qu'ils étaient acculés et que la seule issue était l'attaque.

Hôdo, une terre à eux. Mais n'était-elle pas déjà convoitée en secret par ceux-là mêmes qu'ils combattaient ?

Puisque telle était la volonté de ces soldats, Nic leur proposa d'établir un camp durable sur les lieux. Il fallait de toute manière que quelqu'un surveille la station hydraulique. Et avant, il fallait des bras pour la construire. Il faudrait ensuite aménager une route reliant les deux cités afin que chacun puisse profiter des biens de l'ensemble de la communauté tels que la serre, les soins médicaux et autres commodités qui ne pouvaient être dupliqués. Gus fut prévenu qu'il fallait se charger de quatre tentes martiennes en supplément afin d'offrir plus de confort à cet avant-poste, car la vie spartiate ne pouvait s'éterniser. Il fallait aussi des rations alimentaires et Sissel devrait venir se rendre compte sur place de ce qu'il fallait pour la survie d'un petit groupe. Elle viendrait avec des spécialistes en agronomie afin d'étudier le terrain et

d'y découvrir quelles plantes terriennes pourraient être cultivées. D'autres personnes s'intéresseraient à la qualité de l'eau ou à la géologie du site. Il fallait vraiment tout faire sur Hôdo.

En attendant l'arrivée des premiers chars, Nic en profitait pour discuter avec la troupe. Il était surprenant que l'entente et la solidarité liassent ces êtres dont le tiers était considéré comme fanatique. Ou Katsutoshi était un sacré meneur d'hommes, ou un miracle était en train de s'opérer. En fait, c'était les deux.

Le Japonais inculquait la notion de tâche réalisée en équipe, y faisant jouer à chacun le rôle qui lui convenait le mieux. Un rôle qui, une fois consenti, devenait un sacerdoce, car les hommes se sentaient tous responsables de l'issue de la mission qui leur était confiée. Katsutoshi réussissait à détourner leur agressivité comme s'il avait passé toute sa vie dans l'institut Gray-Laborit de Kyoto. Dans le Livingstone, les guerriers indomptables étaient devenus les garants de l'ordre et les incorruptibles terroristes assuraient. Maintenant, les baroudeurs exploraient les environs, les saboteurs se transformaient en bâtisseurs, et tous commencèrent à oublier les ordres que leur avaient donnés leurs si lointains maîtres. Ils ne restaient que quelques têtes brûlées et surtout trois sadiques qui n'inspiraient toujours pas confiance au Japonais. Ceux-là, il les maintenait à portée de vue en leur attribuant sa garde personnelle.

— Et tu ne crains pas qu'ils en profitent maintenant ? s'était inquiété Nic. Le chat parti, les souris dansent.

— Pas de danger, Rûdâba et Le Ninja les surveillent en permanence.

À force de le surnommer le ninja, même le jour de son mariage, Nic avait fini par oublier le nom du SDF, Lawrence, Lawrence Sawyer, quelque chose comme cela.

— Ils sont jeunes...

— Mais efficaces. Et Betty et Cheng se débrouilleront très bien sans nous, crois-moi. Et puis Adela m'y aide, ne le répète à personne, mais elle introduit dans les régimes alimentaires, mêlés aux rations vitaminiques, des neuroleptiques destinés à atténuer leur haine. Parallèlement à ce traitement biochimique, elle les convainc de suivre une cure psychanalytique, car sa déontologie cherche à soigner les malades et non leur maladie. Bien sûr, elle ruse, et elle présente cela comme une initiation à un niveau de super guerrier, et Stella se charge du reste.

— Un peu comme elle voulait le faire avec moi, je présume, en prétendant que je devais être un grand maître de sa secte.

— Pas tout à fait, Nic, mais en l'occurrence, c'est aussi vrai.

Ainsi, Katsutoshi s'efforçait de croire à la réussite de la colonisation. Il était convaincu qu'en appliquant les vieilles méthodes de son petit peuple, celles qui précédèrent le schisme durant lequel les Japonais voulurent passer à une république avant de retomber dans une oligarchie financière et dictatoriale. Il ne connaissait pas cette culture racontée dans les mangas. Mais on y parlait d'esprit chevaleresque, du respect de l'univers, de la nature, de la vie, de l'intelligence. On retrouvait le respect à chaque page, respect de la parole donnée, respect des anciens, respect de la maternité, toujours et toujours le respect. Et au summum du raffinement, c'était la prévenance qui régissait les héros de bandes dessinées et de vidéo. Il croyait avant d'entreprendre son voyage que c'était là des contes de fées pour enfants, et bien qu'il fût adulte, il osait s'avouer une certaine mélancolie pour un tel monde utopique. Mais depuis, Cheng l'avait conforté dans l'idée qu'un tel monde était non seulement possible, mais

indispensable pour faire face à toutes les épreuves qui les attendaient.

Le bonheur est sûrement une vue de l'esprit, un horizon vers lequel on se traîne sans jamais l'atteindre. Mais chacun pouvait être reconnu, il suffisait qu'on lui accordât confiance. En revanche, le mépris peut engendrer la rébellion, et la révolte se termine par un changement de pouvoir, parfois sans que rien n'ait fondamentalement changé, parfois en inversant tout pour tout recommencer plus tard, quand les nouveaux bannis se vengeront. Katsutoshi, mieux que quiconque le savait, lui, l'orphelin, le garde de corps, quasi le confident d'un puissant de ce monde. Il avait assisté à bien des combats de chefs, maté bien des révoltes. Il avait appartenu aux deux camps, celui des frustrés et celui des oppresseurs. Il connaissait les deux facettes de l'Histoire.

Pourtant, son maître d'arts martiaux lui avait aussi parlé des mythes qui berçaient ses rêves secrets, mais il ne l'avait pas cru alors. Peut-être parce qu'il n'utilisait pas un langage rationaliste comme Cheng. Peut-être aussi, parce que jeune beauté chinoise subjuguait sans doute plus facilement l'enfant enfoui dans les souvenirs du jeune Katsutoshi qui ne connaissait point assez sa mère et qui pensait à l'époque que le senseï n'était qu'un vieux gâteux qui avait tendance à proclamer que tout allait mieux dans le passé.

Ainsi, sans que l'élève Tomonaga s'en rendît compte, le professeur lui avait ôté la haine en lui apportant la maîtrise des armes. Le vieillard s'était éteint depuis longtemps déjà, mais l'ami de Nic se rappelait ses dernières paroles soufflées à l'oreille : « J'ai déposé en toi un germe. Plus tard, une fleur s'épanouira au soleil. J'ai confiance en ce jour... »

Ce jour était arrivé, le gavroche était devenu à son tour maître. Celui qui avait la tâche de protéger une planète qui portait le nom même qu'il avait choisi. Il était devenu le bras droit de leur commandant. Et pourtant, il n'en éprouvait aucun orgueil.

La cité est une cathédrale corallienne. Chaque grain de corail participe à l'édifice. Il y a toujours des sommets où les grains se disputent la première place. Et il y en a au moins un qui dépasse tous les autres, mais les dépasserait-il s'il n'y avait aucune base ? Et pendant combien de temps ? Car ces grains-là, ceux du sommet, souffrent plus que les autres de l'érosion du temps et de la croissance de corail. Qu'on enlève un grain, même plusieurs, l'édifice reste et pourtant ces grains étaient peut-être à moment donné, les plus élevés.

Pour l'instant, Nic était au sommet de la cathédrale. Il se savait investi d'une mission qu'il ne pourrait déléguer à quelqu'un d'autre. Il pourrait profiter d'être à l'écart du gros de la colonie pour s'entretenir avec ce petit groupe d'hommes et mettre au point des règles de société sur Hôdo. Il essaya de trouver quelque chose de simple, afin que l'expression « Nul n'est censé ignorer la Loi » ait un sens, pas une somme de bouquins plus impressionnants que les formulaires scientifiques, toutes branches confondues. Quelque chose comme les « dix commandements ». Ça tombait bien, il y avait sur place un bel échantillonnage de fois religieuses et quelle gageure si l'on pouvait réaliser sur Hôdo le rêve lointain de l'oecuménisme...

Une désagréable expérience l'attendait. Nic n'avait pas la moindre idée de ce qu'étaient les débats démocratiques. Le « commandant » comprit rapidement que s'il réunissait trop de personnes partageant des idées un tant soit peu divergentes quand il s'agissait de religion ou de politique, le dialogue tournait rapidement au pugilat ver-

bal sans la moindre possibilité de réflexion calme et méthodique. Il finissait toujours par appliquer sa méthode : discuter avec chacun, faire la synthèse des idées, puis quand il jugeait que sa cogitation avait assez mûri, il la jetait en pâture aux belligérants qui, en désordre, se mobilisaient contre lui, alors, il profitait souvent de cette occasion pour trouver un consensus.

Le soir, quand Gus arriva avec le premier char, il eut l'impression qu'il s'était lancé dans une drôle de galère et qu'il n'arriverait jamais au bout de la tâche qu'il s'était imposée. Pourtant, les Hôdons ne pouvaient tout de même pas continuer à vivre avec les règles qu'ils avaient admises à bord d'un vaisseau. Il profita de la présence de l'ingénieur pour se changer les idées. Gus avait déroulé tout le long du chemin des relais d'énergie qui faisaient office aussi de lanterne éclairant le passage pour la nuit. Ainsi, Nic sut que les tentes qu'ils avaient demandées arriveraient aux environs de minuit.

Chapitre 21. Les tables de la Loi.

Gus Arrow, ingénieur-chef à bord du Livingstone.

*L'Espace nous attend tous les bras ouverts
loin de ce panier de crabes qu'est cette vieille
Terre.*

*Je me suis fait astronaute pour me faire une
place au Soleil.*

*L'énergie. Tout ce qui est, n'existe que grâce à
l'énergie.*

Je me suis fait énergéticien.

*Dans un vaisseau spatial, tout passe par
l'énergie. Sans elle, c'est la mort du vaisseau.*

*Une planète? ce n'est tout compte fait qu'un
gros vaisseau spatial.*

*Elle devrait être confiée à des astronautes plu-
tôt qu'à des politiciens guerriers et financiers.*

Le lendemain trouva Nic endormi. Toute la nuit, déjà écourtée par l'aménagement du camp, il avait res-

sassé les formulations de ce qui deviendrait la Loi des Hôdons.

Chaque chef de clan, quel qu'en fût le niveau, ne devait accomplir qu'une tâche : assurer l'intégrité physique et psychique de chacun des membres de la communauté qu'il représentait. Du moins, c'était ainsi que l'entendaient les astronautes. Les chefs étaient souvent élus pour leur habileté à trouver des compromis et à passer des accords. Mais c'était la communauté qui jugeait et appliquait les sanctions s'il y avait lieu. Il n'y avait guère d'écrits et ces derniers n'avaient aucune pérennité. Les conflits à l'intérieur d'un clan se résolvaient à l'intérieur, et si le désaccord persistait, rien ne pouvait empêcher quelqu'un de quitter le groupe. Les accords entre clans étaient en revanche plus fréquemment écrits sous forme de contrats à durées déterminées. Mais Nic devait élaborer une charte pour tous les clans.

La matinée passa rapidement, entre méditations et discussions. Péniblement, il en était arrivé à un accord destiné à limiter les envies de guerres saintes ou de toutes autres luttes fratricides. Il avait aussi introduit le désir du soldat papou, le premier Hôdon mort sur sa planète, qui la voulait plus écologique que la vieille Terre polluée. Une Terre sacrée qu'on lui avait dérobée comme si les simples mortels pouvaient s'approprier les divinités.

Nic s'était retiré à l'écart, là où la pente de la montagne s'accroissait. Il fixait son allinone comme si son embryon de texte souvent remplacé par l'économiseur d'écran lui apportait l'inspiration. Plusieurs idées se mêlaient dans sa tête et inlassablement il les rejetait ? Trop pompeux, trop vague, trop rigide, trop éphémère... Il dictait une phrase, se la faisait répéter, la relisait, puis l'effaçait ou la stockait dans le bloc-notes. Une douleur s'éveillait entre les omoplates le poussant à s'étirer. Alors,

il remarqua quatre personnes qui grimpaient vers lui et les reconnut.

— Alors, Nic, on joue les ermites ? lui cria Adela quand elle fut assez proche.

Il ne répondit pas, ne voulant pas s'efforcer de hausser la voix. Mais, quand le groupe fut assez proche, il lui lança « Que faites-vous ici ? Je ne m'attendais pas à votre venue. »

— Mon intuition me dit que vous avez besoin de mes lumières. Et de toute manière, je suis venue pour examiner ces hommes et leur donner des consignes d'hygiène locale. Pour cela, il faut que je me rende compte de leur environnement. J'en ai profité aussi pour vérifier l'état de santé du blessé. Satisfait « chef » ? Et ne me dites pas que d'autres médecins pourraient s'acquitter de cette tâche. C'est vrai, mais personne ne peut vous apporter mon soutien, et moi aussi, en tant que « chef », j'ai besoin d'appréhender la globalité de notre situation, car nous devons préparer au mieux notre accoutumance à l'environnement atmosphérique avant de nous attaquer à l'eau et aux aliments autochtones ou acclimatés.

— Et en quoi pouvez-vous m'être utile ?

— Vous le savez déjà. De plus, nous sommes quatre et nous sommes au courant de ce que vous êtes en train de faire. Une loi pour Hôdo. Difficile n'est-ce pas ? Et surtout urgent.

— Urgent ?

— Votre absence est ressentie par certains comme l'occasion de ne donner le pouvoir qu'aux astronautes que nous représentons.

— Et donc, vous avez des idées, fit-il en s'adressant au groupe.

Ce dernier comprenait en plus de l'étrange mystique Égyptienne, Gus avec qui il ne tombait

presque jamais d'accord en dehors du domaine technique, Diana oscillant toujours entre le rationalisme froid et la fantaisie débridée, et Sissel qu'il connaissait peu, car elle ne bavardait pas beaucoup.

— De toute manière, reprit le médecin, Sissel, Diana et moi-même sommes capables de défendre aussi les idées de Betty, Cheng, Jeanne...

Nic leva la main pour interrompre l'énumération des représentées virtuelles. Il soupira tout en ébauchant un sourire. Tout compte fait, il était content d'avoir le soutien de sa famille, les ex-astronautes.

— Comme le disait Adela, nous sommes pressés, fit Diana. Peut-être, pourriez-vous nous dire ce que vous avez déjà écrit. Cheng est inquiète et en arrive même à penser que quelqu'un sème la zizanie en votre absence.

Nic leur lut ses premiers articles.

« Chaque Hôdon a le droit de pratiquer la religion, la philosophie et la politique de son choix à condition qu'elle n'entre pas en contradiction avec les autres articles de la loi. Aucun Hôdon n'a le droit d'imposer ses convictions. Les Hôdons se doivent d'être non seulement tolérants, mais aussi respectueux des autres croyances. »

« La superficie d'Hôdo sera partagée en deux parties, une moitié restera vierge de toute activité, l'autre moitié sera à son tour divisée en deux parts égales la première à usage collectif et la seconde à usage privatif. Chacune de ces trois découpes contiendra la même proportion de types géologiques.

De sa naissance à la mort, chaque Hôdon se verra attribuer au hasard trois types de parcelles. Il sera le gardien écologique de la première, utilisera et entretiendra la parcelle de la communauté, et usera à sa guise de la troisième. »

— Pas mal, pour un début ! fit Sissel. Responsabiliser chacun sur l'écologie n'est pas une mauvaise idée.

— Une idée d'écolo rouge, bougonna Gus. Et qu'en est-il de la liberté ? De l'égalité ?

— Et de la fraternité, enchaîna Sissel sur un ton ironique.

— J'y ai pensé, fit Nic. Mais de quelle liberté parles-tu ? Celle qui consiste à s'enrichir toujours plus aux dépens des autres ? Est-ce cela que tu veux ? Avec quel argent ? Nous n'en avons même pas sur cette planète. Et de quelle égalité s'agit-il ? De race ? De sexe ? Ou bien l'illusion que tu peux faire fortune à l'égal de ceux que tu enviais ?

— C'est pourtant limpide, la liberté, professa Diana. La liberté, c'est la possibilité qu'a un objet de convertir son énergie. Plus son énergie disponible est grande et plus il est libre. Comme nos fusées, plus elles sont puissantes, plus elles peuvent s'éloigner des astres qui les emprisonnent. C'est pour cela que la liberté est si souvent une question de puissance.

— La puissance, répéta Adela. Pour nous, membre d'Héliopolis, l'envie est incontestablement le plus venimeux des sept péchés capitaux. Faites-moi rire, l'égalité est la première chose que l'homme évite dès qu'il la découvre, même si c'est la première qu'il cherche dès qu'il est perdant.

Sans relever l'acerbe remarque, Diana reprit son exposé.

— D'autre part, d'un point de vue ensembliste, si l'on représentait la liberté individuelle d'un être vivant et de surcroît dit intelligent, on verrait tout de suite que l'intersection avec d'autres libertés conduit à la notion de gestion du partage. Là, effectivement, on peut imaginer que l'équité permet d'éviter des conflits.

Nic intervint en levant la main en signe d'apaisement.

— C'est trop compliqué, Diana, même si tu trouves cela limpide. Imagine Gus, que je désire embaucher une personne. Deux chômeurs se présentent, ayant tous les deux rigoureusement les mêmes qualités humaines et professionnelles, mais de chaque sexe. Préférant les femmes, je recrute celle-ci. L'homme aussi est aux abois ? pourrait-il me taxer de sexiste ? Et si maintenant, j'avais choisi la femme pour la payer moins bien sous quelque prétexte que ce soit, n'y aurait-il pas malhonnêteté pour autant que ce mot ait un sens ? Liberté et égalité ne se traitent pas à la légère. Je comprends parfaitement ce que tu veux. Aussi, avais-je pensé formuler quelque chose comme : « nul ne peut abuser, à usage personnel ou collectif, des désavantages psychiques ou physiques d'un Hôdon. »

Mais je ne sais pas encore comment formuler les règles des astronautes. Je ne suis pas habitué à ce genre d'exercice. Entre nous, pour un long voyage, nous n'avons pas besoin de crédits. Nous vivons en autarcie et nous travaillons tous en commun. Personne n'a plus de privilèges qu'un autre, quel que soit son rang ou son rôle. Chacun exécute la tâche qui lui a été confiée en fonction de ses compétences, et le responsable de la survie ne se préoccupe pas de savoir s'il mérite plus que l'apprenti pilote ou l'inverse. On se moque de la race, du sexe et du reste qui prennent tant d'importance sur Terre.

— Qu'à cela ne tienne, fit Adela, nous sommes justement avec toi pour t'aider, et, quand ton texte sera terminé, qui mieux que Jeanne pourra le mettre en forme pour qu'il soit correct et intelligible pour tous ?

— Je ne comprendrai toujours pas pourquoi les gens se font des noeuds au cerveau, ironisa Diana. Pour moi, c'est limpide, tout n'est qu'énergie et le travail est un transfert de formes d'énergie. Et l'énergie ne souffre jamais les

cours du marché, les krachs boursiers. Il n'y a pas non plus de bonnes et de mauvaises énergies. Tout au plus, peut-on parler de rendement, mais tout cela est physique, quantifiable et inaltérable. Jamais, pour démontrer une expérience, un physicien ne changera les unités de mesure. Allez convaincre les financiers et politiciens d'agir de même ! Mais je rejoins, notre ami Gus en prétendant qu'il y a trop d'États. Je suis anarchiste, vous le savez Nic. Mais entendons-nous bien ! L'anarchie n'est pas le désordre. Il faut que nous trouvions des règles de convivialité, mais au diable les gouvernants qui prétendent tout régler du haut de leur tour. Pour moi, tout État est ennemi du peuple.

— Et le modèle social des astronautes vous convient, Diana ? interrogea Sissel.

— Bien sûr ! Il existe plusieurs formes d'anarchies, plusieurs courants d'idées. Je vous le répète, je ne suis pas pour le désordre. Un orchestre a besoin d'un chef. C'est le pouvoir que je refuse de concéder à qui que ce soit.

— En tout cas, je ne veux d'aucun pouvoir qui me taxe et m'impose, s'exclama, Gus.

— Vous êtes plutôt du genre égoïste, vous les libéraux, s'indigna Sissel. Les impôts sont indispensables pour les services publics.

— C'est ça, pour nourrir des assistés qui finissent par vivre mieux que moi, pour engraisser nos dirigeants...

— Mais la recherche... commença Diana.

— Parlons-en ! Pourquoi demande-t-elle l'aumône ?

— Et la santé... tenta de glisser Adela.

— Sans vos assurances et mutuelles, vous ne pourriez pas vous permettre le luxe de tomber malade. C'est à peine si on vous soigne d'un rhume, mais chaque fois on vous chante que les impôts doivent compenser le déficit du budget de la santé.

— Du calme, Gus, du calme ! s'exclama Sissel. Avec quoi veux-tu les payer ici tes impôts ? Nous n'avons pas de crédits.

— Laissez, Sissel, intervint Nic qui voulait éviter que la discussion ne s'envenimât. Je ne crois pas que Gus soit un égoïste, je pense qu'il n'a tout simplement pas envie de se laisser gruger.

— Et par qui ? je vous le demande, lança Diana. Nic, il faut absolument rédiger comme contrat social nos fameuses associations par huitaine, en précisant que les représentants sont des conciliateurs et non des dirigeants. Et ensuite, il sera plus aisé de développer les thèmes du travail, de la rétribution, de la solidarité.

— D'accord, je demanderai à Jeanne qu'elle s'occupe de décrire nos règles d'association. Mais j'aimerais en finir avec le travail.

— C'est pourtant limpide ! Le travail est une chaîne de transformation. Si un clan produit du blé, il le passe au clan suivant qui va le moudre, l'ensiler, mais ne peut encore l'exploiter. Alors à son tour, il donne sa farine à des boulangers et l'ensemble de la chaîne se trouve alimenté en pain. Si maintenant tous ces gens ont besoin de chaussures, ils vont se mettre à fabriquer des excédents afin d'alimenter les cordonniers, tanneurs et éleveurs, créant ainsi un super groupe disposant de leurs deux produits finaux. Les fabricants d'instruments médicaux n'intéressent directement ni la chaîne du pain, ni celle des chaussures, mais celle de la médecine, et cette dernière association a besoin de nourriture et de vêtements tout en permettant d'assurer à l'ensemble les services de santé. De fil en aiguille, toutes les chaînes de production échangent directement leurs compétences sans recours ni à l'argent, ni au troc, ni à l'imposition. C'est ce que Cheng appelle le système biosocial, la société étant en

fait un super organisme dont chaque organe assure une fonction vitale. Ce mode de fonctionnement n'a d'ailleurs rien de nouveau, il était déjà appliqué de manière intuitive dans les tribus primitives de l'humanité. Le troc, puis la monnaie ne sont probablement apparus à l'origine qu'entre tribus différentes, car il n'y avait pas d'autorégulation entre elles. Quant à l'argent, aujourd'hui le crédit, il n'est que virtualité et ne représente que des potentialités hypothétiques en permanence réajustées par les réseaux neuronaux de la finance.

— Autrement dit, remarqua Sissel, si les Hôdons ne font qu'un seul peuple à l'instar de la famille des astronautes, ce système devrait marcher. Pourquoi ne pas essayer ?

— En tenant compte des impératifs des biorhythmes, conclut Adela, je propose que l'on décide une loi de ce type ?

« Nul ne peut être contraint de travailler plus de la moitié d'une journée, ni plus de la moitié d'une année. Sauf incapacité de longue durée, nul ne peut travailler moins.

Un tiers au moins de ce temps actif servira à l'échange de connaissances, acquisition ou divulgation selon les compétences acquises. Un autre tiers au moins fournira un travail au service d'une communauté dont les fruits seront équitablement partagés entre chaque membre selon leur participation effective à l'ouvrage. »

— Mignon, ironisa Gus ! Et que fait-on des fainéants, des charlatans et de toutes les vermines qui profitent des systèmes, quels qu'ils soient ?

Adela éclata de rire comme si l'ingénieur avait émis une incongruité, coupant net Nic qui s'appêtait à répondre.

— Depuis longtemps déjà, les neuropsychiatres peuvent corriger les perversions, même les majeures. Nous procédons toujours en deux temps, le blocage de la maladie suivi du traitement du malade. Mais rarement nous avons l'occasion d'appliquer notre savoir-faire, toujours à cause de l'État souverain qui peut trop facilement en abuser. En effet, s'il est relativement facile actuellement de soigner toutes les déviations, il reste néanmoins malaisé de déterminer ce qu'est la norme.

— D'où la nécessité de ne pas avoir de dirigeants, remarqua Diana.

— Oui ! Mais attention aux lynchages, intervint enfin Nic. La vindicte populaire peut être aussi dangereuse que la dictature.

— Il faut donc une bonne police et une sérieuse application des peines, ou plus précisément, excusez-moi, Docteur, une bonne thérapie.

— Certes, Gus, reprit Nic, mais je pense que Diana a raison. Cette police doit être l'émanation d'un consensus entre clans et non celle d'un État. Je pense qu'il faut introduire ce point dans notre loi. Voyez-vous autre chose maintenant ?

— Oui, répondit Adela. Il faut rajouter ce qui est apparu maintes et maintes fois dans nos lois laïques ou religieuses et qui fait partie de l'éthique des médecins ? « Nul ne peut écourter la vie ou en dégrader ses qualités de quelque manière que ce soit pour un usage privé ou collectif. » Mais surtout, ne pas oublier d'adjoindre ce qui a souvent été négligé, « Nul ne peut altérer la psyché ». Enfin, ce qui est reconnu par les spécialistes, mais pas encore par les gouvernements terriens, il faut précéder ce que je viens de proposer par : « Chaque Hôdon a droit à l'intimité et pour cela il lui est attribué un domaine pri-

vé qu'aucun autre n'a le droit de violer, sauf si l'un des points détaillés plus loin l'y oblige. »

Nic jeta un coup d'œil à chacun de ses compagnons. Il n'y avait plus rien à commenter, il ne restait plus qu'à confier leurs élucubrations à Jeanne.

Chapitre 22. Les deux villages.

Diana Tianno, chef scientifique à bord du Livingstone.

Tous les mâles que j'ai rencontrés me trouvaient désirable. Hélas, rien que ça ! Et tout ça, parce que je me sens bien dans ma peau et que je déteste l'hypocrisie !

Tous les « rationalistes » que j'ai rencontrés me trouvaient folle. Hélas, rien que ça ! Et tout ça, parce que je refuse d'adorer les dieux complices des guerres, du pouvoir ou de l'argent... voire du Néant.

Tous les « savants » que j'ai rencontrés me trouvaient géniale. Hélas, rien que ça ! Et me voici ici, à cause de tout ça !

Mais, combien parmi ceux que j'ai rencontrés m'ont trouvé, moi, Diana ? Peut-être qu'ici ai-je une chance, grâce à tout « ça ».

Le texte de loi, la Charte des Hôdons, la constitution de Hôdo, peu importe le titre, fut revu et corrigé par Jeanne. Nic en fit la lecture aux hommes de l'avant-poste. Il attendait avec anxiété les critiques, mais elles ne vinrent pas. Katsutoshi qui était à ses côtés lui souffla :

— Ce sont des hommes habitués à écouter sans broncher un règlement et à le suivre sans faille. Et cela, avec d'autant plus de facilité que vous leur avez fait l'honneur de les consulter. Leur confiance t'est acquise.

Nic fit la moue. Il se rappelait trop l'histoire de son pays et maintenant, il se trouvait drapé de l'étoffe d'un roi, à l'image de ceux qui tentèrent de maintenir l'union d'une nation déchirée. Peut-être était-ce d'ailleurs de là qu'il acquit le sens de la recherche du compromis. Il n'était pas particulièrement brillant en Histoire, mais il avait eu des enseignants qui, eux, l'étaient et qui avaient réussi à lui inculquer de précieux fondements qui l'aidaient maintenant à appréhender la politique. Un frisson lui parcourut l'échine. Il était entré dans la légende des peuples sur Terre, à la tête de la première expédition humaine à travers la galaxie et sur Hôdo comme le premier fondateur d'une civilisation.

Le Japonais jugea que le discours était clos et proposa un toast. Il ne restait plus qu'à diffuser à l'ensemble de la communauté la Charte hôdonne. Les quatre corédacteurs qui étaient restés derrière Nic parurent soulagés comme à l'heureuse issue d'un concours ou d'un entretien d'embauche. La patronne scientifique s'écarta du groupe, un message lui était adressé. Le visage radieux de la Brésilienne s'assombrit.

— Il faut que je retourne à la base, annonça-t-elle à ses compagnons. Je pense que nous devrions partir rapidement, Nic. Gus, Adela et Sissel ont encore du travail à terminer ici, mais peut-être que Katsutoshi pourrait nous accompagner.

Le chef militaire réfléchit un bref instant avant de répondre. Il serait prêt dans une heure, pendant ce temps, un tracteur serait mis à leur disposition après avoir été déchargé.

— Tu ne nous as toujours pas dit pourquoi il fallait que tu partes si précipitamment, interrogea Nic.

— C'est Frans qui m'appelle. Il a des soucis avec l'ordinateur qui a des cauchemars.

— Pardon ?

— C'est du jargon professionnel pour désigner une activité intense sans motifs apparents.

— Curieuse façon de parler d'un ordinateur. On dirait qu'il est vivant pour vous.

— Pourquoi pas ? Les céphalopodes sont des animaux très intelligents, pourtant leur aspect est pour le moins assez différent de nous et même du dauphin. À première vue, ils n'ont qu'une tête et des membres. Notre ordinateur n'a qu'une tête et pas de membres, il serait plus végétal qu'animal si l'on considère que son alimentation en énergie est analogue à un système racinaire, surtout s'il s'alimentait grâce au mange-tout.

— Pour moi, il serait plus minéral. Je n'y vois guère de vie là-dedans.

— Judicieuse remarque ! Veux-tu que je te confie une opinion personnelle ? Tu vois le champ de champignons qui borde notre camp principal. Et bien, j'ai la curieuse impression qu'il s'agit d'une plante intelligente.

— Tu rigoles !

— Du tout. Les premières études sur le mycélium montrent de nombreuses analogies avec les réseaux neuraux. Ce n'est pas que de la sève qui y circule et il y a vraiment des échanges électrochimiques entre champignons, lesquels ne seraient pas uniquement des générateurs de spores, mais auraient peut-être des fonctions de cils sensoriels, voire de bâtonnets rétiniens. En fait, ce serait encore plus étrange que la seiche. Nous aurions une vie intelligente composée d'une tête et d'un sexe.

— À mi-chemin entre ordinateur et poulpe !

— Tout à fait ! En fait, vois-tu Nic, peut-être, devons-nous partager la planète entre plusieurs formes de vies intelligentes ? D'autant que si mes souvenirs ne me trahissent pas, les céphalopodes existaient déjà au dévonien sur la Terre, donc il est possible qu'il existe des êtres du même type sur Hôdo.

— Eh bien, ça promet !

— Pourquoi ? C'est passionnant et tout se résout tôt ou tard...

— Je sais, pour toi, tout est toujours limpide. L'amour et la beauté aussi, je présume.

Nic regretta soudain ce qu'il venait de dire. Il voulait lancer une boutade pour masquer la gêne qu'il refusait de s'avouer, il voulait paraître insensible aux charmes féminins et voilà que son inconscient le prit à l'improviste en dévoilant ses pensées secrètes. Mais Diana n'était pas sensible comme Adela ou Stella à ce jeu de cache-cache. Pourtant, il ne fut pas rassuré quand elle commença : « Mon cher Nic ». Heureusement, il fut rapidement noyé sous des explications qui tournaient autour de la mécanique statistique, de l'entropie et d'autres principes de physique.

« Tu vois, si j'avais été à ta place, je n'aurais donné aux Hôdons que des règles de ce type : partout, la nature est marquée par les mêmes lois, un équilibre entre deux types de forces, une répulsive et une attractive. »

Ouf ! le tracteur annoncé s'approchait d'eux. Nic n'aurait pas à formuler l'Acte des Hôdons en équations mathématiques.

Katsutoshi conduisait le véhicule. L'engin n'était pas rapide, mais permettait de se déplacer d'un site à l'autre, quatre fois plus vite qu'à pied. Une route commençait à se dessiner. Les gens d'armes, convertis au génie, remblaient et damaient le trajet bordé de plots de

transfert d'énergie encore éteints tant que la centrale de Gus ne fonctionnait pas.

La maîtrise sans cesse croissante des lasers permettait heureusement de se débarrasser de câbles encombrants qu'il eût fallu stocker dans le Sea-morgh'N. Il ne restait plus par la suite qu'à adapter ces plots aux chargeurs de batteries ou d'éponges à hydrogène. Tout avait été prévu pour assurer les besoins de la colonie, des éoliennes au mange-tout, des convertisseurs bioélectriques aux panneaux solaires aménagés sur le vaisseau et ramenés au sol et surtout les deux stations, l'hydroélectrique et la géothermique. Il fallait en effet prévoir à plus ou moins longue échéance la réparation du matériel, ce qui imposait de reproduire les traitements complexes de l'industrie chimique terrienne avec un minimum de personnes et de machines. Dans cette optique, il fallait envisager tôt ou tard l'exploitation du mange-tout à des fins métallurgiques.

Le silence était bercé par le ronronnement du tracteur mu seulement par le moteur électrique, faute de ne pas disposer encore d'hydrogène qui aurait pu doubler la vitesse. Nic qui était assis à la place du copilote se retourna vers Diana.

— Puis-je me permettre une question peut-être indélicate ? Sans attendre la réponse, il enchaîna. Tu es vraiment une prêtresse vaudou ?

— Qu'est-ce qui t'étonne en cela ?

— Que tu sois scientifique. Je ne vois pas comment cela peut se concilier. Encore si tu étais de l'église de scientologie comme la compagne d'Ytzhak, mais là, franchement, cela m'échappe.

— Song n'appartient pas à la scientologie, mais à une branche protestante de Moon fortement inspirée de Gourdjeff.

— Ça m'est égal ! Il y a tellement de sectes ! Mais, tu ne réponds pas ? Note, je ne t'y force pas, mais j'ai de la peine à comprendre que le chef scientifique...

— J'ai eu cet immense honneur grâce à mes gris-gris, coupa-t-elle avec une ironie amusée par le regard médusé de Nic qui ne savait comment interpréter la réponse. Logiquement, continua-t-elle redevenue grave, je te dirais qu'au-delà de moi, ma vie se perpétuera à travers mes enfants grâce à l'héritage génétique. Une bien maigre consolation n'est-ce pas ? Tout ce qui fut moi, mes acquis intellectuels, mes petits instants de bonheur, tout ça envolé en fumée. Et toutes les souffrances de cette vie pour rien. À franchement parler, je ne suis pas « croyante » je dirais plutôt, « espérante ». J'espère qu'il y a autre chose que cette vie étriquée entre la naissance et la mort. J'espère, seulement. C'est à cela, entre autres, qu'essaient de répondre toutes les religions, toutes les sectes, chacune à leur manière.

Elle se tut, méditative. Nic revenait à la charge.

— Pourquoi le vaudou ? Je n'y connais rien, mais cela me semble bourré de magie, de rituels étranges.

— Quand tu es satisfait d'un médecin, décides-tu de changer ? Il en est de même pour ça. J'ai été élevée dans cette pratique, et je ne vois pas pourquoi je me convertirais à autre chose. Les rituels, la magie de ma religion parlent à mon âme, mon subconscient si tu préfères, mieux que d'autre. J'y puise le courage quand il s'échappe et l'espoir quand il s'estompe. Mes gris-gris m'ont souvent aidée à surmonter mes chagrins d'amour, mes angoisses aux examens et bien d'autres épreuves, comme d'autres se signent, croisent les doigts ou enfilent leur chemise rouge. N'en est-il pas de même avec les chrétiens, par exemple ? Et quand ils mangent et boivent la chair et le sang du Christ ? Avoue que cela ressemble-

rait aussi à de la magie ! Certes, mes croyances n'ont pas acquis les titres de noblesse de l'islam, du christianisme, du judaïsme, du shintô... mais, que m'importe puisqu'au-delà du réel je ne connais rien qui puisse me permettre de juger comme une scientifique. Sauf, que pour moi, Dieu n'est pas quelque part au-dessus de nos têtes, voire en chacun de nous, mais partout, et cela est plus proche de la vérité à mon sens. Et puis, connais-tu une guerre de religion déclarée par les panthéistes ou les animistes ?

— Il y en a peut-être eu...

— J'en doute. Le monothéisme est une bonne excuse pour prétendre à une vérité unique.

— Je m'excuse de t'avoir importunée, mais je voulais comprendre...

— Je sais, tu cherches...

Nic soupira en se retournant vers l'avant. Il s'aperçut que le Japonais souriait tout en regardant la route. Il n'avait soufflé mot, mais il ne s'était pas désintéressé de la conversation.

Le silence retombait sur le tracteur, jusqu'aux abords de la première base.

À l'arrivée, une foule attendait le trio. Betty, Cheng et Jeanne accueillirent Nic et son ami et les conduisirent vers le tychochrôme central. Diana, elle, s'éclipsa pour rejoindre au plus vite Frans qui avait sollicité son retour immédiat.

Sur les parois de la navette, la Loi des Hôdons fut gravée, ciselée même. Nic ne put s'empêcher de sourire en lisant la première ligne.

« Nous, peuple de Hôdo, »

Le commandant cligna à l'adresse de Betty.

— C'est une idée à toi ?

— Comment t'en es-tu rendu compte ? fit-elle un peu intriguée.

— Évident, mon cher Watson ! La nostalgie des États-Unis d'antan. Tu as repris la formule initiale de la Constitution. Dis-moi, le bain de foule, c'était...

— Cheng, coupa-t-elle. C'est elle qui a réuni tous ceux qui t'approuvaient.

— Mmh, émit-il. Tout le monde n'est pas là.

— Certains n'ont pas pu venir, mais la grande majorité te fait confiance, informa la Chinoise.

Elle sortit l'allinone de son sac et commenta : plus de soixante-deux pour cent d'avis favorables, principalement chez les astronautes et les femmes.

— Et les autres ?

— Près de dix-neuf pour cent jugent que les astronautes ont trop d'influence et le reste considère que seule leur mission importe.

— Leur mission ?

— Oui, imposer leur vision de la société, leur politique, leur religion, leur conception de liberté.

— Est-ce dangereux pour la paix de notre petit monde ?

Cheng haussa les épaules.

— Occupons-nous déjà de ceux qui ont mis leur confiance en toi. Nous ne pouvons pas trahir leur espérance, et c'est pourquoi j'ai tant insisté sur ce que j'appelle la loi de « la fuite et du refuge ».

— Oui, je sais, une théorie folle que je n'ose imaginer comment mettre en application. Mais je te fais confiance, et on ne pouvait choisir des règles qui rappelleraient trop celles de la Terre, sans risquer de réveiller les revendications qui sommeillent au fond de bien des nôtres. Je présume que maintenant je dois m'adresser à tous.

Nic n'avait pas préparé de discours, ou plus précisément, il avait imaginé mille manières de le faire. La seule qui lui était familière, était celle de diffuser des consignes

comme il l'eût fait dans le Livingstone. Mais, puisque la charte était gravée sur la coque d'une navette, il préféra improviser et expliquer chaque article. La fin de sa rhétorique fut vivement reçue dans des applaudissements qui le mettaient mal à l'aise. S'il eût annoncé la même chose à bord de son vaisseau, les passagers l'auraient écouté d'une oreille distraite, et s'il n'entendait jamais de critiques, c'était parce qu'il était le commandant ordonnant depuis ses quartiers.

Il n'avait pas la possibilité comme officier supérieur d'un Sea-morgh'N de garder ses distances, et de communiquer à partir du poste de pilotage et il se demandait comment se débrouillaient les maires des petits villages à l'écart des grandes métropoles. Il se dirigea vers sa tente, accompagné par une centaine au moins d'admirateurs. « Je vais me reposer, ce voyage m'a épuisé » argumenta-t-il, avant de disparaître. Tout le clan l'y avait précédé et l'attendait dans la grande pièce centrale. Il se rappela de cet instant où il venait de faire ses adieux avec l'Espace.

— Alors, s'enquit-il, ai-je été potable ?

Tous acquiescèrent, mais la nature sceptique de Nic le poussait toujours à se demander si ce n'était pas par sympathie qu'on lui fit cette réponse.

— Inutile de vous dire que j'aurai besoin de chacun de vous pour faire de ce monde un univers plus humain que celui que nous avons quitté. De toute manière, il s'agit plus de notre survie que d'utopie. À part cela, quelles sont les dernières nouvelles ?

Jeanne prit la parole : « je présume que tu n'as pas consulté ta messagerie. » Elle savait que son mari avait programmé son allinone pour qu'il reste silencieux tant qu'il n'y avait pas d'urgence. Il détestait être dérangé à tout instant de la journée pour n'importe quoi.

— J'ai diffusé à la demande d'Ytzhak une annonce, continua-t-elle. Il propose de baptiser cette cité Jérusalem.

Nic alluma son allinone, il y avait peut-être d'autres communications à lire. Rapidement, il passa sur celle que venait de signaler sa femme. « En l'honneur du retour de notre Commandant du mont Sinaï, je propose qu'on appelle désormais notre base de ville Jérusalem... » Sinaï, quel Sinaï, à quoi faisait-il allusion ? Décidément, Ytzhak ne cesserait jamais de l'intriguer.

Jeanne lui expliqua que l'Israélite avait ironisé — c'était l'impression qu'elle en avait eue — en le comparant à Moïse. Il avait même ajouté « S'il croit pouvoir sceller pour l'éternité cette diaspora humaine, alors qu'en guise de Yahvé, il n'y avait là-haut, sur la montagne sacrée, qu'une poignée de barbares, c'est qu'il est mégalo-mane ou fou. »

— Comme d'habitude, je constate que l'on ne juge les autres qu'à travers son propre regard. Dois-je en conclure qu'il fait partie de l'opposition ?

— Pas du tout. Peut-être à cause de Cheng et surtout d'Adela qui ne cesse de répéter que toute scission serait un suicide pour la communauté. Et comme, vraisemblablement, il ne souhaite pas que l'exploration tourne au fiasco...

— Adela ! Comment s'y prend-elle ?

— Elle redoute toujours que nous soyons victimes des micro-organismes de Hôdo. Selon elle, nous devons rester vigilants au moins pendant trois mois. Et crois-moi, pour elle, il ne s'agit pas d'une ruse quelconque pour maintenir la cohésion des Hôdons. Elle a réellement peur.

Nic se replongea dans la lecture des communiqués, il n'avait rien à ajouter aux explications de Jeanne. La moue dubitative qu'il avait conservée jusqu'alors se mua en

sourire amusé. Quelqu'un avait joint une réponse à la note d'Ytzhak. « D'accord pour ton idée, si la seconde base s'appelle Rio, car n'est-ce pas la première rivière que nous avons trouvée ? Signé Diana Tianno. »

Chapitre 23. L'intrus.

**Frans Cormaek, cogniticien responsable
du cerveau du Livingstone.**

*Éduquer un cerveau artificiel est passionnant.
C'est comme éduquer un enfant.*

Il y a des avantages et des inconvénients.

On peut commettre des erreurs, ce n'est pas grave, il suffit d'effacer tout et de recommencer. Bien sûr, cette procédure coûte cher, car lorsqu'on se rend compte d'anomalies majeures, le cerveau a déjà quelques années.

Et puis, je n'aime pas réinitialiser une intelligence artificielle dès qu'elle se rend compte qu'un monde l'entoure, car très vite elle y découvre son père, et, cela peut surprendre, mais un lien « affectif » s'établit.

Alors, après, tout l'art est d'apprendre en fonction de l'acquis passé, une chance que beaucoup d'enfants en chair et en os n'ont pas. Puis, petit à petit, il est possible d'enseigner de nombreuses formes de logiques, permettant d'acquérir bien plus qu'un humain ne le peut, des algorithmes, des grammaires, des lexiques... Cette phase, est à mon sens la moins intelligente et je pense qu'il en est de même pour tous les experts dont on admire

l'« intelligence », car c'est jeune que naît le génie, et c'est plus tard qu'elle est assassinée.

Pour moi, le Livingstone est comme un enfant que j'aurais mené à l'âge adulte.

Parfois, je me demande ce qu'il lui manque pour être un ami.

Quand Nic arriva dans la tente de Diana, celle-ci était en pleine discussion avec Frans.

— Quel est le problème qui vous préoccupe ? demanda Nic.

— Il y a, répondit Frans exalté, que le cerveau travaille tout seul. Il outrepassé même les restrictions de droits que j'avais installés. Diana spéculé sur un développement intellectuel et autonome, moi, je soupçonne une intrusion préprogrammée.

— Expliquez-vous, Frans.

— Je n'ai pas constaté tout de suite le phénomène. C'est avant-hier que j'ai découvert l'anomalie et que j'ai commencé à l'analyser. Vous vous rappelez qu'Ytzhak, suite à une fausse manipulation, a détruit la base de données, notamment celle concernant les informations psychosociales du personnel. Vous en avez déduit que c'était tout compte fait une bonne chose, considérant que chaque Hôdon avait droit à une nouvelle existence, aussi nous en sommes restés là. Mais, si vous aviez décidé de créer une nouvelle base pour remplacer l'ancienne qui jusqu'à maintenant est restée vide, Ytzhak aurait dû me le demander, car je suis le seul qui peut le faire.

— Cela me paraît tiré par les cheveux !

— Il s'agit toujours de la règle des contenants et des contenus. Je suis responsable des contenants et Ytzhak, des contenus.

— Vous voulez dire qu'il renseigne une nouvelle base de personnels ? Et, si je suis vos explications, qu'il remplirait une bouteille que vous n'auriez pas créée ?

— C'est ça ! C'est son travail, mais j'ignore comment il a pu le faire...

— Et pourquoi ne m'en a-t-il pas parlé ?

— Peut-être, par conscience professionnelle. Je ne peux, personnellement l'en blâmer. Ce qui me gêne, je le répète, c'est la création de cette base, car je puis vous assurer qu'elle s'est générée spontanément.

— Les ordinateurs seraient capables de génération spontanée ? ironisa Nic.

— Pas que je sache, même en imaginant une extraordinaire mutation génétique.

— Une quoi ?

— Laissez tomber, ce ne sont là que des termes de cybernétique que vous allez encore interpréter, je ne sais comment. Quoi qu'il en soit, un super administrateur devait être prévu dans le cerveau avant sa « naissance » et ma prise en charge. Il doit s'agir d'une espèce de cheval de Troie qui était en sommeil, invisible, tapi quelque part dans sa mémoire, prêt à servir de point d'entrée pour une future indécatesse. Sans doute que tous les cerveaux en étaient dotés et que peu de monde en était au courant. Ici, quelqu'un s'en serait servi pour régénérer le système d'enregistrement des gens. J'en ai examiné la structure, et elle est différente de l'antérieure à maints égards. Elle est plus policière, aussi. On y trouve, en plus des champs particuliers renseignant les aptitudes, les réactions et d'autres détails, tous relatifs à la colonisation. Je connais l'intelligence de ma machine et je suis sûr qu'elle n'est pas capable d'engendrer ce type d'information. Ce n'est pas tout, personne n'a accédé au cerveau pour créer la nouvelle base. Tout se passe comme si, soit elle était déjà

prête depuis le premier jour du voyage, soit, quelqu'un programme par « télépathie » dans ma machine.

— Cela me semble aussi surprenant que la thèse de Diana ! Il doit s'agir là d'un de vos termes de cybernétique...

— Expliquez-moi, alors, comment aucun périphérique connu n'a été utilisé pour cette opération. C'est comme si quelque chose avait atteint directement le cœur même du cerveau.

— Ce n'est pas moi qui pourrai vous éclairer, et qu'en dit votre machine ?

« Tiens ! commencerais-je à prendre ce tas de ferraille comme quelque chose de vraiment intelligent ? » pensa Nic.

— C'est bien là le hic ! Rien ! absolument rien ! Par analogie avec notre propre cerveau, j'assimilerais cette absence de mémoire à un blocage subconscient ou post hypnotique. Pourtant, je croyais bien connaître cette machine ! Je m'en suis occupé pratiquement depuis sa naissance.

— Ne serait-ce pas la CIES qui l'aurait trafiquée ?

— Impossible ! Personne ne savait qu'elle serait embarquée sur le Livingstone à cette époque. Et depuis, je n'ai pas cessé de m'en occuper.

— Et si c'était moi qui cuisinai votre casserole. Mieux ! Si c'était Katsutoshi qui menait l'interrogatoire ? Cela changerait de ta « psychanalyse ».

Le Japonais s'exerça patiemment à la procédure. Mais il n'obtint que ce que Frans avait déjà appris. L'ordinateur avait reçu des ordres précis, de qui ? Il n'en savait rien, sauf qu'il s'agissait d'instructions impératives. Cela lui semblait peine perdue d'insister. Il ne pouvait utiliser les recettes traditionnelles qui marchaient avec les humains, la fatigue, la confusion, le chantage. Il se sentait

impuissant. Il était sur le point d'abandonner quand son allinone lui annonça l'arrivée d'un message. Il le consulta. Quelqu'un qui ne s'était pas désigné lui demandait une entrevue. Il accepta, espérant que cette diversion lui apporterait quelque inspiration.

À la silhouette, il s'agissait d'une femme. Elle désirait sûrement rester dans l'anonymat, car elle avait revêtu la combinaison de survie, et la visière était abaissée et obscurcie.

— Je vous écoute, commença Katsutoshi. Mais qui êtes-vous tout d'abord ? Les personnes qui sont ici sont dignes de confiance, vous n'avez donc aucune crainte à avoir. Vous pouvez même vous dévoiler.

La femme ne répondit pas tout de suite. Soudain, elle ôta son casque, et commença à se déshabiller. Interloqué, Katsutoshi lui lança : « Le visage suffit ! »

À cet instant, ahuris, les quatre occupants remarquèrent cette face : une figure de poupée, une pin-up nipponne, une perle de l'extrême orient à l'exception des grands yeux émeraude qui eussent appartenu plutôt à une séduction européenne. C'était, en chair et en os, le modèle idéal des mangas. Mais il y avait encore plus étrange : personne ne la connaissait.

Diana ne resta pas perplexe comme les trois hommes. Vivement elle s'approcha de la belle inconnue et caressa la peau sans que la nouvelle venue n'esquissât le moindre geste.

— Une androïde ! s'exclama la scientifique. Je savais que de nombreux projets étaient en cours, mais j'ignorais qu'ils avaient abouti à des résultats aussi spectaculaires.

— Androïde... Je suis.

La voix aussi était enchanteresse, mais le langage semblait réduit au strict minimum.

— Au cours de mes études, intervint Frans, j'ai étudié ces androïdes qui furent d'ailleurs le sujet de ma thèse. Je ne comprends pas que l'on soit arrivé si rapidement à un tel résultat.

— Moi je ne suis pas étonné, interrompit Katsutoshi. Les yakusa payent très cher la recherche dans tous les domaines qui peuvent apporter une nouveauté pour le sexe « propre ». J'avais eu vent qu'il se préparait quelque chose de plus tangible que le virtuel et de plus vivant que la poupée gonflable. Je crois que nous avons devant nous un exemplaire.

— Extraordinaire ! émit Nic, admiratif. Et son usage...

— Probablement adapté à notre voyage, continua le Japonais, comme les casques qui font l'admiration de tous. En réalité, ils sont destinés aux shows virtuels et individualisés. Ce robot devait être conçu pour des activités plus tangibles...

Nic resta bouche bée. Son ami tourna son attention vers la femme artificielle.

— Vous vouliez me parler ? Pourquoi à moi ?

— J'ai l'ordre de n'obéir qu'à Tomonaga-san. J'ai une mission à remplir. Je dois mémoriser les informations relatives à la colonisation. Puis, je dois les donner à mes maîtres.

— J'ai l'impression que la conversation risque d'être longue, je propose qu'on aille s'asseoir.

À leur surprise, l'androïde prit un siège aussi. Son vocabulaire n'était sans doute pas très élaboré, mais il s'était inclus dans le « on ».

Frans ne put s'empêcher de sourire avec la sympathie d'un enseignant qui voit les qualités et les défauts encore cachés du nouvel élève.

— Elle est encore jeune. Regardez, elle lorgne sans arrêt sur Diana et en a copié rigoureusement tous les gestes.

C'était vrai, elle avait la même posture que la Brésilienne.

— Frans, je sais que vous êtes habitué à côtoyer ces choses, mais vous n'allez tout de même pas leur attribuer une âme, fit Nic.

— Tout de même pas, répondit le cogniticien. Du moins pas encore, mais leur comportement se rapproche de plus en plus, disons de l'animal apprivoisé. On leur donne même un nom. Quel est le vôtre ?

— Nanahyaku-san.

— Et voilà, n'est-ce pas joli, une nana des yakusa.

Katsutoshi éclata de rire.

— Mais non ! Elle s'appelle tout simplement « sept cent trois » !

— Et bien, moi, j'ai la chance de ne pas connaître votre langue, ce qui me permet d'imaginer qu'elle a un joli nom, et je me ferais un plaisir de l'éduquer. Au fait, Katsutoshi, à quoi devait servir cette créature ?

— Je pensais avoir été clair... disons une geisha synthétique.

— Et je suis programmé pour ne répondre qu'aux ordres de Tomonaga-san.

— Ça va ! On sait ! grogna Nic. Nous verrons cela plus tard. Et laissons Katsutoshi mener son enquête en paix.

Un lourd silence plana pendant que le Japonais méditait sur les questions qu'il allait poser. Enfin, le chef de la sécurité articula lentement.

— Pourquoi vouliez-vous me parler ?

— Parce que vous m'avez interrogée.

— Moi ? Jamais, j'essayais de comprendre ce qui s'était passé dans l'ordinateur central quand...

— Attendez ! l'interrompit Diana, je crois comprendre. C'est fantastique et pourtant si simple. Il était impossible à ma connaissance, et je crois sans prétention connaître bien le sujet, de créer un androïde pour la simple raison qu'il était physiquement impossible d'y loger le cerveau intelligent du plus petit des mammifères, car nous ne sommes pas encore capables de créer des circuits neuraux aussi miniaturisés tout en possédant les mêmes capacités de mémorisation, d'apprentissage, de contrôle et de décision. Je crois que le cerveau de cet androïde est notre ordinateur. Il fallait y penser, un gros cerveau intelligent, mais impotent directement relié à un androïde autonome. Un peu comme si vous laissiez votre cerveau à la maison quand vous partez travailler. Un cerveau avec qui vous communiqueriez par un système quelconque, une moelle épinière « éthérique ».

— Ondes électromagnétiques ou acoustiques. Fréquences adaptées à la distance et milieu, commenta le robot qui suivait la discussion. L'Éther est une théorie désuète.

— Vous étiez donc caché dans le Livingstone, s'enquit Nic qui commençait à trouver la liste des négligences un peu longue.

— Oui et non.

— Nic, intervint à nouveau la scientifique, vous n'avez pas compris ce que je vous ai dit, ni sa réponse de tout à l'heure. Elle et le cerveau ne sont qu'une personne. Il doit souvent confondre son... elle hésita — son ego.

— Je ne confonds pas. Vous parlez maintenant à l'androïde. Je le capte sans équivoque. Mais le cerveau est à moi. Il était à bord du Sea-morgh'N commandé par Lucien Porte, alias Nic. Je l'ai incontestablement reconnu.

— Alors, vous, la nana, vous étiez où pendant tout ce temps ? gronda Nic.

Le robot semblait perplexe, car il hésita avant de parler.

— Je ne comprends pas la première partie de votre interrogation. J'ai une structure humaine, de sexe féminin. Je ne trouve aucune analogie possible avec l'ananas. Je ne peux répondre à la partie intelligible de votre question : vous n'avez pas précisé la date.

Nic crut suffoquer, surtout que la voix synthétique était chaleureuse et complètement inadaptée à la situation. Frans vint à son secours.

— Le commandant veut savoir si toi, l'androïde, Nanahyaku-san, alias la Nana, comment vous avez pu être à bord du Livingstone pendant la durée de notre voyage de la Terre à ici, et rester invisible jusqu'à maintenant.

— Je n'étais pas dans le Livingstone.

— Tu étais où ? Tu es venue avec un autre vaisseau.

— Oui.

Nic bouillait d'impatience, cet androïde était du genre à répondre « oui », si on lui demandait s'il avait l'heure. Heureusement, Frans connaissait ces simulacres de l'humain. Il posait méthodiquement ses questions : des phrases courtes qui ne s'enchaînaient les unes aux autres qu'après avoir acquis la certitude que l'antérieure avait été correctement interprétée. Le cybernéticien faisait plus de cas de cette machine que la plupart des humains de leurs semblables.

Ainsi, ils apprirent que l'androïde était venu à bord d'un tychochrôme muni d'un générateur du miroir d'Alice, bourré de batteries d'énergies et de mémoires additionnelles pour en assurer son autonomie en dehors de la sphère de contact avec son cerveau. De plus, en prévision d'une défaillance, deux copies de la Nana sommeillaient dans la navette qui s'était posée dans le désert.

L'androïde avait pour mission de rapporter un état d'avancement de la colonie à ses maîtres. Lesquels étaient ceux de Katsutoshi, d'où l'obéissance imposée, afin de s'assurer que le robot puisse accomplir sa tâche en toute sécurité. Mais, le Japonais avait rayé son passé et son camp, sa famille était Hôdo. Aussi, donna-t-il l'ordre que la machine respecterait également les trois autres personnes qui l'accompagnaient et qu'elle devrait se soumettre à une rééducation de Frans.

La possibilité que la Nana avait de retourner sur Terre intéressa Nic. Il est vrai que l'androïde n'avait pas besoin d'un complexe système de survie, même s'il ressemblait fortement à une vraie femme. Le commandant ne voyait d'ailleurs pas l'utilité d'humaniser l'aspect du robot, car personne ne pouvait être leurré longtemps. Mais, tout comme le casque à vision holographique, l'être artificiel avait une double faculté. Toutes ses fonctions visibles, la respiration, les larmes, la sueur... n'étaient qu'apparence pour une future clientèle. En l'occurrence, cela avait servi à tester le voyage et l'environnement chimique et physique de la planète, car, à la grande surprise générale, l'androïde était venu visiter les lieux avant le grand voyage.

— Ainsi donc, le yakusa avait déjà testé la faisabilité de notre aventure. Je comprends maintenant mieux pourquoi il affichait un tel optimisme et pourquoi il a tant investi dans l'opération.

— Je te l'avais dit, rappela Katsutoshi à son ami, mes anciens maîtres avaient leurs propres centres de recherche. Ils étaient suffisamment riches pour maintenir une veille technologique discrète et efficace, ils pouvaient acheter tout et bien payer le silence. Je n'en suis pas étonné. En fait, je crois de plus en plus que la CIES n'est qu'une succursale, à son insu, de l'Organisation, une fe-

nêtre anodine ouverte sur toutes les affaires de la Terre et au-delà, même.

— Je ne peux m'empêcher de penser à Makuta. Il suggérerait la présence d'un espion parmi nous. Et voici que tout à coup cet androïde semble en désigner un, car quelqu'un l'a renseigné sur notre site d'atterrissage. Ytzhak serait dans le coup que je ne serais qu'à moitié surpris.

— Ytzhak ? Encore lui ! Décidément, c'est votre bête noire, Commandant !

— Je me fie à mon intuition. Dites-moi, Diana, avez-vous eu vent de son cursus scientifique ? Je ne sais de lui que c'est un administrateur de base de données. Comment l'est-il devenu ?

— Oh oui ! tu sais comme il est hâbleur devant les femmes. Il a voulu m'éblouir, comme bien d'autres. Ytzhak est un encyclopédiste informatique. Sa spécialité est l'ethnologie.

— Autrement dit, en dehors de Cheng, c'est l'un des personnages les plus aptes à décrire notre société. Mais alors, pourquoi lui et pas Cheng ? D'ailleurs, qui dit que Cheng ne serait pas dans le coup ? Il faut en savoir plus.

— Demandons-le-lui, fit Frans en désignant le robot. Vous savez, elle peut répondre à des questions difficiles pour nous, même si elle paraît pataude. Comprenez qu'elle est comme une autarcique surdouée dotée d'une structure mécanique évoquant la vingtaine, mais avec l'âge mental d'une enfant de moins de sept ans et néanmoins, grâce à son gros cerveau, avec les connaissances qui correspondraient au bas mot à bac plus cent.

— C'est vrai, enchaîna Diana, c'est l'occasion de tester ses facultés de déduction.

La Nana réfléchit un instant avant de donner son avis : « Ytzhak Agnon a été choisi parce qu'il est insoupçonnable. »

— Mais pourquoi pas Cheng ? s'étonna Nic.

Le robot médita cette fois-ci plus longtemps avant de déclarer : « Agnon est plus insoupçonnable à cause de l'holocauste. »

Les humains se regardèrent entre eux, perplexes. Quand la machine fut sollicitée pour la troisième fois, la réponse fut encore plus décevante. Elle se bornait à donner la définition du mot, une sorte de sacrifice israélite où la victime était entièrement consumée.

— Bien, conclut Nic, nous nous passerons des services de la Nana. Je pense qu'il vaut mieux que nous cherchions la réponse par nous-mêmes. Quant à vous Frans, je vous souhaite bien du plaisir à éduquer votre robot. Pensez au moins à lui enseigner à être utile autrement que pour ce qu'elle avait été prévue. Une paire de bras puissants ne nous fera pas défaut.

Chapitre 24. Le contact.

Jeanne De Charnay, responsable de la communication et ambassadrice du Livingstone.

Des surhommes ! J'ignore si je fais partie de ces « hommes ». C'est ce que la CIES voulait que l'on soit : des « surhommes ». Triés sur le volet, avec un profil psychologique bien déterminé, encadrés d'une armada de psy...

La CIES, quel est son véritable objectif ? Qui manipule qui ? Depuis la répartition « égalitaire » des responsabilités de la planète, on nous fait croire que tous les peuples participent au bien-être de la Terre. Mais en fait, il n'y a pas de frontières pour les dominants d'aujourd'hui. Pas plus qu'hier d'ailleurs, puisque la délocalisation, une vieille méthode du mondialisme, donne prétendument ces chances à tous.

J'ai l'intuition que nous sommes l'objet d'une expérience, mais laquelle ? Pour le compte de qui ?

Le soir venu, Nic raconta chez lui la visite inattendue de l'androïde et ses soucis quant à la présence d'un espion à la solde de qui finalement, la CIES ou les Yaku-sa ?

Pour Jeanne, il s'agissait d'une bénédiction du Ciel. Pour assurer la cohabitation pacifique de tous les Hô-dons, malgré leurs nombreuses divergences, presque tout le monde était d'accord pour penser qu'il fallait un motif puissant qui dépasserait les querelles internes. Un motif si puissant qui justifierait la nécessité d'une union dans laquelle chacun pouvait espérer son propre épanouissement et être convaincu qu'il fallait l'appui d'autrui pour y parvenir.

La menace d'un danger biologique était déjà suffisante pour l'instant. En tout cas, elle était telle que personne ne pouvait juger bon de créer une scission, même si certains l'avaient déjà envisagé. Les microbes aliens étaient présents sur toute la planète et il était dangereux de réduire l'équipement thérapeutique et de diviser chercheurs et médecins.

La nécessité de construire un monde habitable pour l'humain contribuait aussi à se serrer les coudes. Même en ce qui concernait le couple, cela se ressentait, constata Jeanne qui voyait son mari partager plus fréquemment ses occupations avec elle. Elle fit remarquer qu'elle pouvait d'ailleurs l'aider sur ce qui paraissait une énigme, car elle possédait de très bonnes connaissances de l'histoire de la Terre. Son métier d'experte en communication l'y obligeait.

Il était évident que Katsutoshi n'avait pas compris l'allusion de l'androïde. Le seul holocauste qui restait à tout jamais gravé dans la mémoire nippone dépassait de leur point de vue tous les autres drames de l'humanité. Frans, lui, membre de l'Amnesty, était dépassé par les horreurs du présent. Quant à Diana, elle faisait partie d'une grande puissance qui avait fait fi depuis longtemps de l'absurdité des autres continents. Les Brésiliens avaient trop à faire pour réparer les dégâts sociaux qui

avaient conduit les classes moyennes exsangues au bord de la pauvreté. Les miséreux y représentaient une majorité, toute culture et toute race confondues, en quête de l'immense richesse du pays qui s'était envolée à l'abri des indiscretions.

D'ailleurs, le chef de l'expédition, Nic, était directement visé. C'était lui qui par son caractère tenterait de protéger tous les explorateurs. C'était donc lui qui fermerait les yeux sur les agissements d'Ytzhak. Mais ses supérieurs avaient oublié que le commandant du vaisseau était incapable de coller une date au peu d'événements historiques dont il se souvenait.

Jeanne ne se sentait pas de taille à expliquer le pourquoi du comment, comme Cheng l'eût fait, mais elle savait que les sentiments à l'égard du peuple juif oscillaient depuis des millénaires entre jalousie haineuse et coupable compassion. Ce peuple fut pourchassé, banni combien de fois au cours de son histoire ? On tenta même d'en effacer son existence, plus récemment à la fin du deuxième millénaire puis lors de la fondation de la Nouvelle Babylone qui annexa Israël au titre d'une province où tout culte hébraïque fut prohibé. Ces deux derniers génocides ont été baptisés « les holocaustes ». À chaque fois, après ces horreurs se développait dans certaines régions fortement peuplées de Juifs, une période de culpabilité collective, dans laquelle Nic avait grandi. Alors, une tolérance aveugle s'instaurait, excusant tout, pardonnant tout, sans discrimination aucune. Une folie qui suivait une folie et qui portait en soi déjà le germe d'une autre folie. L'éternel balancier du yin et du yang chers à la Chinoise.

Une folie qui aurait dû influencer Nic, lequel était à mille lieues d'imaginer à quel point on avait voulu le manipuler. Imperméable au bien penser, le commandant n'écoutait que sa conscience. Il n'avait pas franchement

d'affinités avec Ytzhak et jamais il ne se serait cru obligé d'en avoir pour quelques obscures raisons qui lui échapperaient. Mais si sa femme disait vrai, quelles autres sordides manipulations pouvaient agiter les cordes de marionnettes ? Du coup, tout le monde devint suspect. Et Jeanne n'y échappait pas. Devenait-il paranoïaque ? Il sortit précipitamment sous la pluie nocturne.

Dehors, les tentes éclairées de l'intérieur s'enveloppaient d'un halo sous l'ondée rafraîchissante. La journée avait été chaude et la roche était devenue brûlante au milieu de l'après-midi.

Nic s'éloigna du camp, se hissa sur l'un des tycho-drômes afin de regarder pensivement les taches blafardes qui dessinaient huit rangées bien alignées. Là-bas, il savait qu'une lueur était celle du clan d'Ytzhak. Il était encore tôt, et soudain, il décida de rendre visite à ce dernier.

L'allinone, aussi inséparable que le sac à main, l'attaché-case ou le sac à dos, ainsi que le téléphone portable ou la montre tombés en désuétude, permettait non seulement de prendre un rendez-vous, mais même de s'annoncer sur les pas de porte.

L'humidité était devenue l'un des premiers soucis des Hôdons. Aussi, dans chaque sas d'entrée des habitations, trouvait-on de grandes serviettes éponges, et de longs ponchos qui se nouaient à la taille par une ceinture. Tout le monde, les hôtes comme les visiteurs se séchaient, quittaient ses sandalettes et troquaient ses vêtements trempés contre d'autres secs.

Ytzhak attendait Nic dans la pièce commune la plus intime, celle qui donnait sur sa chambre et celle de sa femme qui s'était retirée ne voulant ou ne pouvant participer à l'entretien qu'allaient avoir les deux hommes. Sur

la petite table, deux gobelets cylindriques étaient remplis d'un liquide ambré fumant.

— Vous aussi, vous vous laissez pousser la barbe ! remarqua l'hôte, tentant de briser la gravité de l'entretien et devinant que Nic ne savait comment aborder le sujet qui le préoccupait.

— Ytzhak, je ne vous apprendrai rien en vous expliquant que nous n'avons guère d'atomes crochus entre nous, même pas la barbe !

Les joues noircies d'un poil mal rasé ne semblaient pas être un bon point de départ pour bavarder. Il fallait donc se jeter tout de suite dans le vif du sujet.

L'Israélite sourit franchement.

— Oh ! Si ! Plus que vous ne le croyez ! Vous me rappelez une photo de l'un de mes auteurs préférés : Stephen King. Mais cela dit, vous avez raison. Nous ne trouvons pas souvent des terrains d'entente. Ne fut-ce déjà qu'en politique. Vous êtes archaïque en essayant de déterrer les vieux fantômes des dictatures prolétariennes ou chôma-riennes.

— Et bien, justement, c'est de la politique qui m'amène ici.

— Avec l'intention de faire du prosélytisme ? Vous voulez me convertir au néo-communisme ?

— Je vous répondrai ce que disait l'un de mes professeurs russes de l'école d'astronautique. « On ne devrait professer que des vérités incontestablement confirmées, et encore ! Le reste n'est que spéculation sur des intuitions, mélange inextricable d'apprentissages et d'acquis inconscients, d'hypothèses, d'espoirs et de croyances, d'ébauches de solutions et de conclusions incomplètes, et tout cela, vaguement classé entre les valeurs floues du bien et du mal. En revanche, il faut fuir comme la peste les vérités révélées, celles qui imposent des dogmes

n'admettant aucune démonstration et encore moins de contradictions. »

Ce personnage, que je considère comme extraordinaire, aimait philosopher avec ses étudiants. Il était devenu, pour moi, un maître à penser. J'ai toujours cru qu'il n'était pas un néo-communiste, et, à mon avis, je crois qu'il devait être un franc-maçon ou quelque chose comme ça. Il en est de même pour moi, à cette différence près, que je me définirais de franc...tireur. Vous voyez ! N'étant pas un militant, vous n'avez rien à craindre de moi, je ne tenterai pas de vous convaincre de quoi que ce soit.

— Tout comme moi, j'ai l'étiquette d'un « faucon », mais ce n'est pas pour autant que je me charge de plastic en bandoulière. N'empêche que nos points de vue sont divergents. Sauf sur un, peut-être, nous savons tous deux que nous ne sommes que des pions sur l'échiquier.

— Quand nous ne sommes pas un ballon de football que l'on peut botter sans vergogne...

— C'est bien ce que je disais, nous avons plus de points communs que nous le supposons. En fait nous sommes des anarchistes, vous à gauche et moi, à droite. Était-ce cela que vous avait enseigné votre mentor ?

— Voter pour des illusions était l'une de ses expressions favorites. Il raffolait parsemer ses discussions de sentences laconiques et lapidaires. Je me souviens de certaines comme celle-ci.

— Mais puisque vous n'êtes pas venu pour me convertir, ni pour me réciter l'ana de votre bien estimé enseignant, qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite tardive ?

— La base de données sur laquelle vous travaillez et que tout le monde croyait détruite.

— Ah ! Je vois. Vous avez l'impression que je travaille pour quelqu'un.

— Comme d'habitude, vous n'y allez pas par quatre chemins ! Quant à l'impression, ce serait plutôt une certitude.

— Vous ne me croiriez pas si je vous disais que c'est de la conscience professionnelle.

— Si, je suis tout disposé à l'admettre. Mais cela ne me suffit pas. J'ai bien pensé qu'il pourrait y avoir un intérêt lucratif, mais je me l'imagine mal.

— Évidemment, ici, il n'y a pas de planche à billets, et le négoce avec la Terre semblait très limité dès le départ.

— À quoi sert votre travail ? Recenser tous les Hôdons, leurs faits et gestes sur cette planète ?

— Je fais exactement la même chose que sur Terre. C'est très utile, carnet de santé, activités professionnelles, échanges commerciaux, compétences...

— Incompétences, créances, affinités politiques, carte génétique... continua Nic sarcastique.

— Ne soyez pas suranné ! Tout n'est pas négatif.

— Mais tout n'est pas positif, Ytzhak. Vous le savez aussi bien que moi. Dois-je vous rappeler la réputation peu élogieuse qui vous était affublée lors de l'arrivée sur mon vaisseau. D'ailleurs, entre nous, j'ai toujours cru que vous aviez détruit la base de données pour vous blanchir. Oh, je ne vous jette pas la pierre, car je pense que vous nous avez rendu à tous un grand service. Mais alors pourquoi recommencer, et avec quelles informations ? Vous me dites que c'est utile alors, pourquoi personne n'en a été prévenu ? Quelque chose m'échappe, quelque chose que vous savez et refusez de me dire. Je ne peux ni ne veux vous obliger à parler, mais je me dois dans l'intérêt de toute la communauté de veiller à tout ce qui risque de la

nuire. Voulez-vous faire bande à part ? Êtes-vous Hôdon, oui ou non ?

Agnon ne répondit pas tout de suite.

— Commandant, en venant ici, je n'ai pas dit adieu à Israël. Avant de partir, j'ai été convoqué par quelque haut responsable de la CIES. Il voulait que je tienne à jour un dossier complet de la colonisation de cette planète. C'est pourquoi je me suis permis d'effacer le contenu de la première base, car elle ne servait plus. Je savais qu'une autre serait à ma disposition plus tard.

— Vous étiez donc un agent de la CIES ? Je comprends maintenant les deux morts du voyage. Vous nous aviez fait croire qu'Adela en était involontairement responsable pour détourner les soupçons.

— L'un d'eux avait pour mission d'empêcher la présence de Juifs sur cette planète, quant à l'autre, l'émir, il était sûrement à bord du Livingstone pour moi. Je soupçonne d'avoir été trahi et je n'ose imaginer par qui.

— La CIES ?

Ytzhak ne répondit pas, mais enchaîna :

— Si vous voulez savoir, ma solde est intégralement versée au Front de Libération Israélite. L'annexion de notre territoire dans une prétendue confédération ne nous sied pas. Nous devons nous y cacher comme des pestiférés et un jour viendra où nous pourrons relever la tête.

— Vous n'en avez pas assez de ces Saint Barthélemy qui ensanglantent l'histoire de l'humanité ? Devons-nous nécessairement traîner avec nous toutes les infamies de notre espèce ? N'êtes-vous pas ici, chez vous, dans la ville qui, selon votre propre suggestion, est baptisée Jérusalem ?

Ytzhak se tut de nouveau. Ah, si un rabbin pouvait le conseiller ! Il lui fallait un temps de réflexion et Nic le sa-

vait, aussi il se leva, indiquant par là qu'il en avait fini la discussion. Il ajouta :

— Ytzhak, agissez en votre âme et conscience, mais pas dans mon dos. Moi, je trouverai une solution qui vous convienne à vous et aux Hôdons.

Le Juif accompagna Nic à la porte de la tente, et avant de la refermer derrière le commandant qui s'enfonça dans la pluie lança avec le sourire désabusé de ceux qui n'ont plus que le doute comme vérité :

— Qui êtes-vous, finalement, Nic ? Moïse, Salomon, David ?

L'averse s'était faite violente et n'avait plus rien de rafraîchissant. Un voile d'eau empêchait Nic de voir clair et il dut mettre les mains en visière pour discerner les taches de lumière les plus proches. De mémoire, il savait dans quelle direction il pouvait se déplacer. Par bonheur, à cette heure, presque toutes les habitations étaient éclairées. Il décida de retourner chez Diana, car il était urgent de se mettre à l'abri et c'était sur sa route. Il en profiterait ainsi pour connaître les dernières nouvelles concernant l'androïde. Frans avait sûrement découvert quelques informations qui pouvaient être capitales et ces chercheurs étaient des couche-tard. Sans s'annoncer, il s'engouffra dans le sas. Il pleuvait vraiment trop violemment et il se sentait mal. Le corps entier lui semblait douloureux et il redoutait que les microbes inconnus de la planète n'en fussent responsables. Il en profiterait pour demander à Diana si elle savait où en étaient les observations d'Adela sur les charmants aliens microscopiques.

L'androïde entra dans le sas pour accueillir Nic.

— Bonne nuit, Commandant ! annonça la femme synthétique.

Elle portait de nouveau la combinaison spatiale, mais sans le casque, ce qui permettait de voir son sourire aguicheur.

— Je vois qu'il y a du progrès, ironisa l'homme. On ne dit plus « mon chéri », mais à l'avenir essayez malgré tout de distinguer « bonne nuit » et « bon soir » !

— C'est déjà fait, répondit Nanahyaku-san. Il y a longtemps que le soleil s'est éclipsé, donc il fait nuit.

Nic haussa les épaules et suivit son guide qui le conduisit vers le laboratoire de Frans, visiblement fier des progrès de sa poupée mécanique. Le cogniticien était heureux, il réalisait complètement ce à quoi il s'était préparé tout au long de sa vie estudiantine : « éveiller » un robot. Et quel robot ! Doté d'un cerveau gigantesque et d'un corps superbe ! Pas de ces vulgaires machines à l'allure à peine humanoïde destinées à travailler en milieu hostile.

— Nous sommes tous d'accord pour que Nana soit sous vos ordres, Commandant. Katsutoshi n'a pas besoin de garde supplémentaire et pense qu'il vaut mieux qu'elle soit sous votre responsabilité.

— Vous voulez dire qu'elle est maintenant programmée pour m'obéir ?

— Exactement !

— Mais je ne suis tout de même pas obligé de la traîner derrière moi ! Je peux, par exemple, vous la confier.

— Bien sûr ! Et c'est même ce que je recommanderais si vous ne l'aviez proposé en premier.

— Et vous pouvez la garder dans le plus grand des secrets.

— Je ne vous suis plus. Je pensais que vous étiez embarrassé par la présence de Nana à vos côtés. Je sens quelque chose d'autre qu'une gêne.

— Vous allez comprendre, mais au préalable, je voudrais l'interroger, et votre présence m'est indispensable, car je crois que je n'ai pas encore découvert la manière de parler avec votre protégée.

Nic voulait en apprendre plus sur la mission de l'androïde et surtout comment il allait s'y prendre pour transférer les informations vers la Terre.

Nana devait faire, à peu près chaque mois terrestre, un saut vers la planète mère avec les données relatives à l'évolution des Hôdons. Elle stockait les données gérées par Ytzhak dans ses mémoires complémentaires à bord de son tychochrôme posé dans le désert. Ensuite, elle se déconnectait du cerveau principal pour ne plus suivre que les instructions mémorisées localement et reprendre son autonomie pour le voyage. Il restait encore une quinzaine de jours avant que le robot ne dût partir. Cela laissait le temps de préparer un plan pour dissuader la Terre de s'incruster dans les affaires de Hôdo. Nic imaginait déjà un stratagème, mais il fallait que la présence de l'androïde restât ignorée de tous et surtout d'Agnon.

Chapitre 25. Nana.

Ray, aîné du couple De Charnay Porte.

L'énergie est à la base de l'existence.

L'univers se construit et se défait grâce aux énergies mises en jeux dans chaque transformation.

La vie n'est qu'une forme évoluée de transformation.

Et l'intelligence est l'art pour la Vie de transformer efficacement l'énergie pour améliorer la vie, et peut-être pour recréer l'Univers.

À la demande de Nic, Diana consulta les rapports des biologistes et des médecins. L'adaptation des Hôdons ne se passait pas trop mal jusqu'à présent, leur santé était surveillée de près par les équipes médicales autant sur le plan psychique que physique. Toutes les nouvelles maladies avaient été rapidement cernées et souvent, les guérisons étaient spontanées après une période de repos absolu dans les sarcophages. Les Hôdons avaient même l'impression de vivre mieux dans leur nouvel habitat que sur Terre. Il était vrai que la pollution, le stress permanent ou le désœuvrement total y était absent. Pour la première fois même, l'application du « biorythme réson-

nant » était scrupuleusement appliquée. Les Hôdons qui étaient déjà des gens sains et vigoureux choisis pour l'expédition offraient naturellement une résistance efficace aux aliens microscopiques. D'ailleurs, nombre de ces hôtes ignoraient l'organisme humain, lequel était en comparaison beaucoup plus agressif. Ainsi, les mycoses ne résistaient guère aux traitements acides et, parfois, la sueur suffisait à les combattre.

Bien sûr, il y avait parfois des incidents, une colopathie aiguë et spectaculaire fut provoquée par l'ingestion inattendue de spores. Le malade souffrait encore, mais ne voyait pas sa vie en péril. Sur le site de Rio, la base secondaire, une spore provoquait par inhalation des phénomènes étranges, mais si légers qu'ils ne furent pas mis rapidement en évidence. En faibles quantités, un lichen émanait un anesthésiant induisant chez les victimes une somnolence ou au moins un relâchement de concentration, ce qui ne s'avérait néfaste que lors de la manipulation d'engins ou de produits dangereux.

Pour le reste, les quatre détecteurs microbiens semblaient fonctionner convenablement. Systématiquement, toute bactérie, tout virus intercepté dans la machine était analysé, classifié et même l'antibiotique ou l'anticorps fut modélisé par anticipation. Mais la moisson ne semblait guère virulente pour l'humanité. Les scientifiques pensaient que ce manque d'agressivité de Hôdo était dû au faible développement animal hors du monde aquatique. Mais celui-ci regorgeait de germes en tout genre, et potentiellement hostiles. Pourtant, avec prudence, l'acclimatation à la planète était passée au stade de la maîtrise du précieux liquide que l'on pouvait enfin consommer. Les baignades furent même autorisées sur le site de Rio à proximité des cascades.

C'étaient surtout les femmes enceintes qui préoccupaient le corps médical. Celui-ci redoutait que certaines infections passant inaperçues soient nocives pour le fœtus.

— J'aimerais que tu me donnes des informations concernant les épidémies les plus mortelles, demanda finalement Nic à Diana.

— Ce n'est pas ma spécialité, répondit la Brésilienne en passant la main dans sa chevelure artistiquement ébouriffée dont elle avait teinté cette fois des mèches éparses d'or fluo. Je crois qu'il y avait une fièvre hémorragique qui défraya la chronique dans le passé, il y a eu aussi diverses pestes, une épidémie longtemps restée invaincue qui amoindrissait les résistances immunitaires et plusieurs maladies s'attaquant au système nerveux et particulièrement au cerveau. Pourquoi ne poserais-tu pas cette question à des gens plus compétents que moi en la matière ?

— Une idée. Essaie malgré tout.

Diana soupira. Le fait d'être le chef des scientifiques de l'expédition laissait souvent croire aux autres, les non-scientifiques, qu'elle savait tout. Néanmoins, elle interrogea l'ordinateur. Elle trouva rapidement une foule de détails sur l'ebola, le sida, et d'autres chroniques parfois encore plus macabres de l'histoire de l'humanité. La femme ne put s'empêcher de tressaillir devant le panorama funeste qui avait souvent frappé la Terre et parfois à partir du vingtième siècle par l'imprudente impudence de l'homme lui-même.

Pendant toute cette recherche sur les maladies passées et éventuellement possibles, Frans était resté dans son bureau avec l'androïde qu'il continuait à éduquer. Nic l'appela afin qu'il vienne les rejoindre, accompagné de Nana.

— Ça te suffit ? demanda la femme.

— Non. Je voudrais un maximum d'informations sur les maladies restées longtemps incurables. Mieux, je voudrais que tu me trouves une de ces épidémies foudroyantes.

Diana écarquilla les yeux avant de murmurer, perplexe, « bien comme tu voudras. »

Nic lisait attentivement les informations que lui présentait le chercheur, du moins, celles qui étaient compréhensibles pour le commun des mortels, d'ailleurs, Diana sautait les notes trop spécialisées. Parfois il se permettait une question « Un prion, c'est quoi ça ? », mais souvent, il lui fallait faire l'impasse et se contenter d'une vague idée sur l'ampleur des dégâts et la difficulté de cerner un invisible ennemi. Lui aussi ressentait parfois de l'écoeurement face aux monstruosité commises par l'homme. Peu à peu, sa recherche documentaire le conduisait vers d'autres domaines, les toxiques biochimiques ou les irradiations.

Finalement, Nic cessa d'interroger Diana et resta muet, impressionné par tant d'abominations. Il se ressaisit et fit éteindre le grand allinone. Il en savait assez. Il réclama la présence de Frans et de son engin humanoïde dans le bureau de la Brésilienne qui se demandait où voulait en venir le commandant de plus en plus énigmatique.

— Vous fabriquiez quoi ensemble ? questionna-t-il à l'adresse du cogniticien et de l'androïde.

— Oh! pour l'instant, je recense plus les acquis de Nana qu'autre chose. Il est indispensable que je sache au préalable ce qu'on lui a mis dans la tête.

— Je croyais que sa tête était notre cerveau optronique.

— C'est un petit peu plus compliqué que ça. J'utiliserais bien une autre image pour éclairer votre lanterne,

mais je redoute toujours d'être pris au mot. Je dirais que le robot possède une âme, une étincelle de vie si volumineuse qu'il n'y a plus d'espace disponible pour y loger l'intelligence et les connaissances minimales qui lui permettraient d'avoir un vrai comportement humain. Nana est en quelque sorte dotée d'un cervelet de la taille d'un cerveau, et son cortex est notre ordinateur. Il est logique qu'elle ait un minimum d'autonomie, sinon, comment expliqueriez-vous ces voyages hors de portée de toute communication avec l'ordinateur central ?

— C'est précisément ce que moi aussi, je voulais étudier.

— Ah bon ! s'étonna Frans qui se demandait comment quelqu'un qui n'avait sans doute que de vagues connaissances en cybernétique pouvait s'y prendre pour analyser un androïde si complexe.

Sans tenir compte de l'exclamation sceptique du professionnel, Nic interrogea Nana. Il ne fut point surpris lorsque l'androïde révéla qu'il était au courant de ses investigations sur les fléaux les plus virulents qui avaient à une époque ou à une autre décimé l'humanité. Mais, là où il resta interdit, fut lorsque le robot assimila l'homme à un vecteur aussi nuisible que le moustique ou la vinchuca.

— On dirait que votre machine assimile vite et tire aisément ses propres conclusions, commenta le commandant à Frans.

— Je me tue à répéter qu'il s'agit d'une machine intelligente.

— Alors, pourquoi cette crainte qu'un candide comme moi sonde les pensées de Nana ?

Frans comprit l'allusion de Nic et ne sut que répondre. Le chef savait déjà que l'androïde était au courant de toute l'activité des Hôdons. Tout ce qui circulait dans le

réseau informatique était « perçu » par le robot. Or, tout, absolument tout, circulait à travers le réseau. Une idée traversa l'esprit de Nic qui posa ?

— Nana, pouvez-vous me dire qui lit la Torah ?

— Maintenant, personne. Avant, je ne l'ai pas mémorisé. Dois-je dire quelles seraient les personnes susceptibles de la lire ?

Nic se gratta les joues barbues. Il espérait bien que le rabbin au moins la lise quotidiennement sinon ce test ne servirait à rien. Il y avait sûrement dans l'expédition un aumônier qui devait consulter ses saintes Écritures.

— Et la Bible ? Et le Coran ?

— Je répondrais de la même manière.

— Que fait Quispe, maintenant ?

Nana sembla à peine perturbée par le changement brutal de sujet. En tout cas, le visage était trop peu élaboré. Les émotions inexistantes ou trop peu acquises ne pouvaient nuancer la plastique de poupée.

— Il dort.

Donc, Nana interprétait le bracelet médical que beaucoup de personnes consciencieuses comme le chef des pompiers portaient sur soi, jour et nuit.

— Et ma femme ?

— Elle lit un roman intitulé...

— Ça va, merci ! Vous pouvez savoir ce que font les gens maintenant, mais pas nécessairement vous rappeler ce qu'ils ont fait.

— Effectivement. Je n'avais pas de motif de les écouter.

— Alors pourquoi savez-vous ce que, moi, j'ai fait ?

— Parce que vous êtes le chef et parce que vous parliez de la santé des humains que vous nommez Hôdons.

L'espion pouvait tout entendre, mais ne prêtait attention qu'à ce qui lui avait été indiqué et ça, c'était du ressort de Frans. À moins que...

— Qui d'autre, devez-vous écouter ?

— Tomonaga, Wu et Nefertiti.

— Nous quatre, seulement !

— Je confirme.

— Et comment comptez-vous stocker toutes les informations utiles vers la Terre ?

— Il me suffit de mémoriser la base de données. Ensuite, mes connaissances acquises sur le terrain seront analysées par des spécialistes comme le fait Frans.

Il était inutile de demander ce qui se passerait si l'androïde ne revenait pas sur la planète mère ? Un autre serait envoyé, avec le risque d'être plus sophistiqué. Toutefois, il demanda la réaction de la machine s'il lui intimait l'ordre de rester sur Hôdon. Mais il n'y avait aucun conflit possible pour Nana. Elle avait le devoir prioritaire de revenir chez ses « pères » dans un délai qui ne supportait aucun retard.

— Et qu'arriverait-il si vous mouriez ?

C'était sciemment que Nic choisit les mots.

— Mourir ? Ce mot est trop peu précis. Pourtant, il semble qu'il ait une grande importance pour l'homme. Voulez-vous me donner une définition plus appropriée à mon état non humain ?

— Faites un effort, utilisez votre... intelligence. Dites-moi ce que vous pensez qu'il s'agisse.

L'humain observait cette machine bâtie à son image, et éprouvait une curieuse sensation lorsqu'elle réfléchissait, car elle avait le regard dans le vague. Enfin, l'androïde répondit après une longue seconde de silence.

— L'équivalent de la mort dans mon cas correspondrait à une panne généralisée de toutes mes fonctions, et la destruction de toutes les données de mes deux cerveaux de telle manière qu'aucun autre androïde ne puisse les exploiter.

— Et qu'est-ce qui peut provoquer votre décès ? Une panne de courant ?

— Non, c'est insuffisant. Si cela arrivait, et que mes batteries n'étaient plus capables d'alimenter mon cerveau, ce dernier se gèlerait, devenant une mémoire morte, où toutes mes connaissances, mes acquisitions et mes apprentissages seraient figés. N'importe quelle machine du même type que moi, pourrait alors me réincarner, c'est pour cela que j'ai mes deux copies dans mon tychochrôme. Si en revanche, c'est mon corps seul qui est détérioré, je peux provoquer le réveil de l'une de mes copies, après quoi, je laisse dépérir l'original. En résumé, pour mourir, il faudrait que je sois totalement anéanti en moins de quelques secondes.

— Et si vous mouriez subitement, vos copies, elles se baseraient sur quelle personnalité ? Vous n'existeriez plus...

— Elles sont autonomes. Ce qui est une bonne chose, sinon, elles risqueraient de refaire mes erreurs et mourir aussi.

Il se faisait tard, et Nic accumulait des informations que la fatigue empêchait d'exploiter. Il espérait bien leurrer les Terriens, mais la tâche ne semblait pas aussi simple qu'il l'avait espéré. Il avait imaginé de simuler une catastrophe biologique exterminant les Hôdons et un accident ne laissant repartir qu'un seul androïde. Mais ses faits et gestes étaient enregistrés et l'androïde ne semblait pas si facile à manipuler.

— Je vous rends votre joujou, fit-il, à l'adresse de Frans. J'en sais suffisamment pour aujourd'hui. Demain, j'aviserais.

Le cogniticien avait éduqué le robot pour raccompagner ses visiteurs. Quand il se retrouva seul avec le commandant dans le sas, il parla spontanément.

— J'ai noté dans vos propos un certain mépris à mon égard.

Nic ne put s'empêcher de sursauter. Cette remarque lui paraissait si incongrue dans la bouche d'un androïde, qu'il en resta coi. Il se rappelait pourtant bien que la machine avait été programmée pour un autre but que celui de jouer au rapporteur.

— J'en déduis, continua Nana, que vous n'êtes pas satisfait de mes services. Puis-je savoir pourquoi afin de corriger ma programmation ?

— Vous avez donc le devoir de me satisfaire ?

— C'est écrit.

— Et comment pouvez-vous savoir si je suis content ou pas ?

— L'aspect du visage et le timbre de la voix et de plus, dans votre cas, votre bracelet médical qui m'apporte un complément d'information.

— Et qu'est ce que cela peut vous f..., faire ?

— Je dois essayer de changer ma programmation. Si vous pouviez me dire ce qui vous a déplu, cela me faciliterait la tâche.

Nic réfléchit avant de répondre, car il n'avait pas prévu ce comportement de Nana.

— Ce qui me gêne, c'est qu'une machine dénuée de sentiment, d'émotion, une machine implacable va servir une cause qui risque d'anéantir le fragile équilibre qui s'instaure sur cette planète, loin des folies souvent meurtrières de la Terre.

— C'est pour cette raison que vous êtes inquiet de mon départ ?

— Oui.

— Vous redoutez que les Terriens viennent vous tuer ? Pourquoi ? Je ne comprends pas.

— Oh ! Pas précisément tuer ! Mais d'une manière plus générale, semer le trouble, ramener avec eux le malheur pour le bonheur d'une minorité, toutes ces choses que vous ne pouvez comprendre, comme aimer ou souffrir.

— Est-ce que la souffrance est une alerte de dysfonctionnement ?

— Si on veut.

— Alors, vous vous trompez au moins partiellement, car je souffre quand je détecte votre défiance à mon égard. Quant aux autres questions abordées, je ne peux y répondre tout de suite. M'autorisez-vous à différer l'analyse du problème que vous me soumettez ? J'évalue qu'une huitaine d'heures sont nécessaires.

— Je vous en prie Nana, ne dit-on pas que la nuit porte conseil ? C'est peut-être valable pour vous aussi. En tout cas, je m'en vais de ce pas mettre en application ce que je viens d'énoncer.

Nic quitta la tente sous la pluie qui s'était remise à tomber. Cette fraîcheur lui ôta un peu de sa fatigue. Il n'osa pas regarder l'heure, de toute manière, le clan de Diana était composé de couche-tard. Quand il rentra chez lui, il trouva sa femme en train de lire comme l'avait annoncé Nana. À l'exception de son fils aîné qui faisait partie de l'équipe de nuit de Gus, tous les autres membres dormaient. Mais, il pouvait déjà mettre au courant Jeanne de la première phase à appliquer. Il ne fallait plus que Katsutoshi, Adela et Cheng utilisent l'allinone sauf pour des bagatelles. Par contre, pour tout ce qui était important, il ne fallait plus communiquer que par l'intermédiaire de Jeanne elle-même et par Stella qui serait envoyée dès le lendemain sur le site de Rio.

Chapitre 26. Nana bis.

Stella Thijs, ordonnance du Commandant Lucien Porte.

Psychologue de mon état, je fus engagé par mon père de clan pour cette fabuleuse mission.

Dans le futur, si quelqu'un doit écrire l'aventure des pionniers de Hôdo, c'est bien moi, car de par ma fonction j'étais au courant de tout ce qui se passait à bord du Livingstone et sur la planète.

Parfois même quand l'épouse du Commandant n'était pas disponible, c'était moi qui transmettais les messages et assurais les réunions.

Nic se sentait à nouveau seul face à la décision qui se dessinait dans son esprit. Seul, même s'il savait qu'il pouvait compter sur beaucoup d'amis. Car, devant l'omniprésence de Nana dans le réseau informatique, la prudence imposait de ne divulguer que le minimum d'informations et uniquement à ceux qui en étaient concernés. Ainsi, seule une petite poignée de Hôdons étaient au courant de la présence de l'androïde retenu en otage par Frans qui en profitait pour éduquer son élève artificiel. Ytzhak continuait, imperturbable, à administrer

ses données qui devaient devenir, à son insu, un lot de mensonges. C'était d'ailleurs ces derniers qui préoccupaient Nic, car toutes les analyses biomédicales passaient dans les circuits du cerveau optronique qui était sous écoute de Nana. Il serait difficile de la mystifier. Ce fut Stella qui proposa d'inventer une maladie imaginaire qui serait à l'origine d'une certaine torpeur, une nonchalance de plus en plus béate devenant crétinisme avant d'aboutir à une mort cérébrale. Il lui semblait que la folie était ce qu'il y avait de plus simple à simuler et la moins évidente à interpréter. Déjà, la permanente chaleur moite accablait bon nombre de colons issus des régions tempérées et froides de la Terre. De plus, une certaine indolence s'emparait de l'ensemble de la communauté. Le climat, l'absence de tension et la diététique spéciale d'Adela en étaient les causes naturelles et il n'y avait donc rien à feindre pour l'instant. Mais le médecin pouvait discrètement forcer la dose sur les calmants qu'elle prescrivait à certains, et étendre son régime à nombre croissant de « victimes ». Évidemment, les personnes qui devaient rester vigilantes devraient se débarrasser de leur poignet médical pour échapper à la surveillance du robot. Elle sortit de sa besace un dé à dix faces, respectant ainsi la tradition des astronautes. En le faisant sauter dans la paume de la main, elle plaisanta ? « Avec ça, au moins, pas besoin d'avoir recours à un ordinateur pour tirer des nombres aléatoires pour choisir mes futurs faux malades ! »

Ensuite, peu à peu, des complices joueraient les idiots du village. Les médecins se contenteraient de noter les faits, sans pouvoir en déterminer l'origine. Ces anomalies seraient automatiquement stockées dans la base d'Ytzhak. Ainsi, l'espion retournerait chez ses envoyeurs, il

n'aurait que des données fausses et incompréhensibles qui plongeraient les Terriens dans la perplexité.

Frans, de son côté, avait trouvé une astuce pour ne renvoyer qu'une seule copie de l'androïde. Il tenait tellement à conserver Nana, que Nic se demandait s'il n'en était pas tombé amoureux.

Il suffisait dans un premier temps de faire disparaître le premier exemplaire de Nana. Or, cela était possible sans la détruire, car chaque tychodrôme disposait dans la soute d'une cage de Faraday. Là, il serait impossible à l'androïde de communiquer à l'extérieur. Au bout de quelques heures, une alerte serait déclenchée par le cerveau central, réveillant une deuxième Nana. Il faudrait ensuite examiner le comportement du double afin de préparer le troisième robot à sa tâche d'intoxication. On profiterait de cette phase, pour aller à la recherche du tychodrôme des sœurs Nana, et on en profiterait pour ramener tout ce qui se trouvait à bord, car il devait y avoir du matériel utile pour la colonie.

Enfin, le dernier androïde devrait quitter Hôdon en fuyant, sans avoir eu le temps de récolter les renseignements voulus, ni avoir suffisamment acquis les connaissances de ses deux sœurs jumelles disparues. Il fallait que son cerveau ne contienne que des nouvelles alarmantes quant à l'issue de la colonisation.

La nuit venue, sous une pluie providentielle qui maintenait les habitants à l'abri dans leur tente, Frans conduisit sa poupée mécanique dans le tychodrôme réservé aux télécommunications. Il avait dit au robot qu'il s'agissait d'un exercice d'autonomie pendant lequel il devait s'entraîner à s'isoler mentalement du cerveau central et essayer d'avoir un comportement humain. La femme artificielle fut même revêtue d'une tunique prêtée par Diana afin de passer pour un membre de la communauté. Nic ne

put s'empêcher de sourire en voyant les deux ombres, bras dessus, bras dessous se précipiter vers un abri de tourtereaux amoureux. À la place de Sissel, il serait quelque peu inquiet. La grange était remplacée par une cage moins traditionnellement poétique, mais bien plus isolée que n'importe quel loveroom de la Terre. Au préalable, toute la journée fut consacrée à récupérer les cages de Faraday des autres tychodrômes pour les assembler en une seule grande pièce.

Le commandant les suivait de loin, accompagné de sa femme et d'une autre, désignée par le sort, pour jouer les idiots. Ce rôle peu flatteur enorgueillissait pourtant la jeune Albanaise, car elle avait déjà participé à quelque pièce de théâtre étudiantin, dans laquelle, à sa grande déception, il ne lui avait été attribué à peine plus que de la simple figuration. Cette fois-ci, son personnage évoluerait devant toute une cité. Mieux, elle contribuerait à sauver Hôdon d'un danger.

À l'intérieur du tychodrôme, domaine de Jeanne devenu quartier général, Katsutoshi attendait. Il était légèrement à l'avance, comme d'habitude. Désormais, c'était là, dans la cage de Faraday du tychodrôme de communication, que devraient se réunir les principaux responsables ainsi que les complices au courant du stratagème qui devait faire croire qu'une menace biologique de type inconnu planait sur la jeune planète.

Il ne restait plus qu'à attendre Betty, Cheng et surtout Condor qui était toujours en retard quand il n'y avait pas le feu. Quelque part dans le camp de Rio, Adela, Sissel et Gus se réunissaient déjà autour de Stella qui était arrivée au cours de l'après-midi.

Soudain, Nana qui restait infatigablement debout dans son coin prit la parole, interrompant toutes les discussions en cours.

— J'ai mal.

Nic n'en croyait pas ses oreilles et demanda de répéter. Il n'y avait aucun doute, l'androïde se plaignait. Puis, Nana demanda de quitter la pièce, insista, après le refus catégorique de Nic. Refus d'autant plus aisé, que seul le timbre de la voix mécanique était accordé aux sentiments exprimés par la machine. Le visage restait impassible pourtant, il reconnaissait ce regard vague comme si, chaque fois que l'androïde requérait un effort de mémoire ou de concentration, il déconnectait son système de vision. Seul le battement périodique des paupières donnait une impression de vie à ce masque figé.

— De quelle alerte, s'agit-il ? s'enquit Frans.

— Je l'ignore. De nombreuses alertes sont gravées dans le subconscient.

— Subconscient ! s'exclama Nic, qui pensait de plus en plus que Nana n'en finirait pas de le surprendre.

Frans expliqua au commandant, incrédule, que le cerveau de l'androïde était inspiré de celui de l'humain. Il disposait d'un programme de très bas niveau comme une écriture génétique composée d'ordres élémentaires, des instincts en quelque sorte, sur lequel venait s'enrichir l'apprentissage découpé en trois zones. La plus profonde était associée aux réflexes demandant un traitement rapide dépourvu d'analyse logique, comme la marche, mais aussi les gestes de protection comme lever le bras pour protéger le visage. À l'opposé, la couche la plus élevée coordonne les actions unitaires en vue d'obtenir un comportement adapté aux différentes situations. C'est cette partie qui contenait toute l'éducation geisha de ses constructeurs. Enfin, la zone médiane, énorme par le fait qu'elle était reliée au cerveau central de la base était l'espace cognitif, mais réduite une fois déconnectée, rendant ainsi Nana plus instinctive, moins savante.

— En un mot, une fille de joie bête et disciplinée, conclut Nic.

Frans haussa les épaules avec dédain. Il n'appréciait pas que l'on maltraitât son robot.

— J'ai mal... à la tête, reprit ce dernier d'un ton geignard. Je voudrais sortir de cet endroit.

— On ne va pas être interrompu en permanence par les jérémiades de cette machine. Qu'a-t-elle ? demanda Nic agacé.

— Je pense, répondit le cogniticien, que la déconnexion d'avec notre ordinateur et l'impossibilité de contacter ses sœurs doit provoquer une alerte, qu'elle a elle-même associée à la notion de douleur. Le fait qu'elle veuille sortir semble corroborer mon hypothèse. J'espère qu'elle ne se suicidera pas.

— Se suicider !

— Rappelez-vous ce qu'elle a elle-même décrit de la mort. En cas de problème grave, son cerveau se vitrifie afin d'être inaltérable en vue d'une relecture posthume par un autre ordinateur. Cela peut vous surprendre commandant que je tienne à elle, mais vous n'imaginez pas à quel point nous sommes en possession du nec plus ultra.

— Je ne vais pas me suicider, intervint Nana, car je ne détecte aucune source de danger. Mais je ne comprends pas pourquoi cet entraînement si pénible m'est imposé.

— C'est comme ça, chez les humains. Il nous arrive souvent de devoir surmonter nos peines.

— Je comprends mieux en effet. Je n'avais pas entrevu ces conséquences lorsque Frans m'a parlé de l'apprentissage d'aujourd'hui. J'essaierai de ne pas penser à mon mal.

— À la bonne heure ! fit Nic.

Sur ces entrefaites, Betty arriva et ne put s'empêcher de commenter ? « La voici donc notre charmante espionne ! » Elle continua :

— Ils n'auraient pas pu envoyer un mâle ?

Frans était assez puritain et répliqua pour couper court aux grivoiseries de Betty.

— Vous savez, à stature égale, un androïde pèse au moins quatre fois plus qu'un humain.

— Bof ! rétorqua BB, il suffit de changer de position. J'aime bien prendre le dessus et avoir les manettes bien en main.

— Mon poids ne poserait aucun problème, intervint Nana, je suis aussi cinq fois plus forte qu'un homme et donc je peux sans difficulté m'arranger pour ne pas écraser mon client. Je ne souffre pas comme vous de crampe, car mes vérins sont bloqués aussi longtemps qu'il le faut.

Si la peau de Frans l'avait permis, il eût rougi, et Betty y serait parvenue si Condor et Cheng n'étaient pas entrés à ce moment dans le véhicule, la distrayant de sa proie effarouchée. La réunion pouvait commencer et c'était à elle de présenter le compte rendu après avoir quitté la pièce où restait isolée du monde Nana qui, pour oublier ses maux de tête, se mit à dormir. Elle s'était allongée à même le sol et ressemblait plus à un cadavre qu'à une belle endormie. Ses fameux vérins qui ne connaissaient pas de crampe s'étaient complètement détendus. Les paupières étaient closes, plus par esthétique que par nécessité.

Betty se chargerait d'héberger les sept premières femmes folles en permutant leur logement avec celui des membres de son clan. Il fallait garantir que les actrices pouvaient se reposer en paix, à l'abri de toute indiscretion. Condor agirait de la même manière pour les hommes devenus stupides.

Le pompier devait de plus assurer une protection rapprochée des complices. À la moindre fatigue ou au moindre risque, car le rôle de fou du village n'est pas facile à tenir toute une journée, il apparaîtrait comme par hasard pour emmener ce malade en quarantaine.

Cheng, elle, veillerait à ce qu'il n'y ait point de risque pour la communauté. Une contagion de maladies imaginaires ou des angoisses de toutes sortes pouvaient ébranler l'équilibre de la cité. Elle continuerait ses rapports en s'inquiétant de la nonchalance des habitants comme si elle découvrait comme eux les cas de démence. Enfin, c'était à elle qu'incombait le choix et le nombre des nouveaux aliénés. Les trois suivants étaient déjà connus et agiraient à partir de la nuit prochaine.

Katsutoshi devait dialoguer sur le réseau informatique. Peu importe ce qu'il racontait, mais il devait attirer l'attention sur lui de l'une des sœurs de Nana, car si tout se déroulait comme prévu, l'une d'elles serait bientôt réveillée et si son comportement était identique à celui de Nana, elle devait se mettre en quête de l'ex-serviteur du Yakusa. Cette fois-ci, elle lui resterait attachée et avec son aide, dès qu'il aurait trouvé leur vaisseau, il enverrait ces deux fidèles soldats pour le vider de tout ce qui s'y trouvait. Piller était plus approprié, car il fallait laisser l'impression de vandalisme.

Le taciturne Japonais commençait à trouver le temps long, cela faisait déjà plus de quatre heures qu'il communiquait. Il avait commencé par papoter avec Adela, puis avec quelques-uns de ses hommes qui veillaient. Rapidement, il n'eut plus rien à dire, alors, pour passer le temps, il se mit à traduire des poètes étrangers en japonais, à feuilleter des œuvres nippones. Fatigué, il mit de l'ordre dans ses messages, ses comptes-rendus, n'importe quoi. Finalement, il discuta avec Nic et Frans qui

n'étaient qu'à deux pas de lui, et cela, toujours au moyen de l'allinone. Nic était inquiet, il ne fallait surtout pas que l'androïde se manifestât en plein jour, au vu et au su de tout le monde.

Une femme revêtue de la combinaison d'astronaute arriva, enfin.

La nouvelle venue ressemblait à Nana, sauf qu'elle avait la peau plus claire, laiteuse même, comme du marbre, des yeux noisette et une tignasse carmin. En tout cas, pour le reste, le même moule les avait façonnées. Elle se présenta de la même manière que l'androïde précédent, cherchant à prendre contact avec Katsutoshi. Tout comme sa sœur lors de son arrivée, son langage était télégraphique. Nic réalisa à quelle vitesse Nana avait progressé depuis. Le contraste était frappant. La première avait déjà acquis plus de sûreté, de fluidité dans sa manière de parler, et ce, en moins quarante-huit heures.

— Je suis l'unité numéro deux, déclama soudain la nouvelle venue. Je cherche les débris de l'unité numéro trois. Je ne trouve aucune trace de disparition anormale. Le cerveau a cessé d'être activé.

— Il y a beaucoup d'orages par ici, répondit Nic. Les transmissions radio sont souvent perturbées et puis elle a été frappée par la foudre. Il n'en reste plus rien. Volatilisé...

Il s'attendait à une réaction, mais le robot ne broncha pas.

— Bien, continua le commandant, nous vous confions... comment va-t-on l'appeler celle-ci.

— Nana bis, Niña ? hasarda le Japonais.

Nic fit une moue dépréciative.

— Niña, Nana, on ne s'y retrouvera plus. Je dirais plutôt, Biscuit.

— Si vous voulez, je ne me sens pas apte à baptiser ces femmes artificielles. Donc, j'emmène Biscuit chez moi, et elle ne sort plus de la tente, sauf tard la nuit quand il pleut. Je vais essayer de me débrouiller avec elle sans devoir appeler Frans à son chevet. Bonne nuit, nous avons encore une petite promenade à faire, fit-il en lançant un clin d'œil.

— Vous utiliserez votre allinone, pour vous localiser comme convenu, toutes les dix minutes.

— J'ai bon espoir de trouver leur tanière, Nic. Je ne crois pas que cette chose soit capable de me jouer un mauvais tour.

Il avait probablement raison, car l'androïde ne relevait pas ses propos comme s'il ne se sentait pas concerné.

À peine sorti, Frans héla le commandant qui avait suivi son ami jusqu'au bas de la rampe du tychochrôme.

— Un problème, Frans ?

— Oui, Biscuit s'est connectée à l'ordinateur central sur le même point d'entrée que Nana.

— Et c'est grave ?

— Supposez que nous soyons télépathes et que vous soyez en permanence assailli par mes pensées, au point que vous ne sauriez lesquelles sont vôtres, seriez-vous content ?

— Ce ne sont que des machines.

— D'accord ! Alors pensez-vous que vous seriez aussi efficace ?

— Je ne pense pas.

— Alors, il en est de même pour elles. Il faut que je donne un nouveau point d'accès dans l'ordinateur pour Biscuit, et ce ne sera pas facile. J'aurais dû y songer plus tôt.

— Demandez à Nana, peut-être trouvera-t-elle une solution.

Celle-ci fut réveillée très facilement. Son appareil auditif restait en veille, et il suffisait de l'appeler, même à voix basse. Rapidement, elle fut mise au courant de l'arrivée de Biscuit.

— Le ton de votre voix contient de l'inquiétude. Pourquoi ? demanda-t-elle.

— Nous ne voudrions pas que vos idées, vos connaissances se mélangent.

— Je ne comprends pas votre tourment. Il n'est pas justifié. Je peux me choisir un nouveau point d'entrée quand je veux. Maintenant si vous voulez. Mais je ne perçois pas mon cerveau externe. Voilà la raison pour laquelle Biscuit comme vous l'appellez s'est mise en marche. Je dois paraître morte, il doit y avoir une défaillance dans mon système de communication radio, et je pense que cette pièce dans laquelle je suis enfermée ici y est pour quelque chose.

— Est-ce rapide comme opération ? s'inquiéta Nic.

— Moins d'une minute. Cela dépend de l'activité cérébrale de Biscuit. Il s'agit d'une opération banale qui nous a été enseignée.

— Pourquoi ? De tels incidents se reproduisent fréquemment ?

— Incident n'est pas le terme approprié. Il s'agit d'une technique de mise en commun des connaissances. Si j'avais fait le travail qui m'était destiné à l'origine, il serait préférable que nous agissions individuellement avec nos clients. Mais, une fois seules, nous devons échanger nos connaissances entre nous pour augmenter notre rendement et la qualité de nos services, aussi, éventuellement pour mieux nous protéger, car nous coûtions cher à notre propriétaire. C'est pour cela que nous avons toujours un second point d'entrée prêt dans le cerveau externe. Il est vrai que je ne suis pas construite pour le

genre d'activité que je mène actuellement. Je suppose qu'elle m'impose de gérer mon extension cérébrale en solo.

— C'est exactement cela. Nous allons t'apprendre à mieux exécuter ta nouvelle occupation, fit Frans qui pensait à la récupérer pour quelque rôle plus noble.

Mais Nic, toujours à l'affût de la moindre anomalie qui mettrait en péril Hôdon, enchaîna.

— Tu as bien dit que tu pouvais ressentir la nécessité de te protéger ?

— Oui !

— Et comment peux-tu le faire ? La fuite ? la... — il chercha ses mots — la destruction de la source de danger ?

— Je ne sais pas. Je n'ai jamais ressenti une telle nécessité. Je n'ai pas beaucoup d'expérience.

Frans tressaillit. Que se serait-il passé, si, au lieu d'assimiler l'alerte de rupture de communication à un mal de tête, ce fut à un besoin d'éliminer l'obstacle ?

Chapitre 27. Le piège se referme.

Hôdo,

報土 en japonais, constitue l'un des sutras du bouddhisme. Il se traduirait par « Terre de rétribution » et serait la voie « laïque » du zen.

L'idéogramme 報 contient aussi le sens « information », quant à 土, il désigne vraiment une terre que l'on peut travailler.

Une terre que l'on doit soigner pour qu'elle soit gratifiante.

Katsutoshi se fit conduire sans encombre au tycho-drôme des sœurs androïdes. Là, il trouva la troisième qui sommeillait. Elle avait le même physique que les deux autres, c'était une série « nanahyaku », et celle qui dormait en était le premier exemplaire, la plus naturelle des trois dans le choix des couleurs. Si Biscuit ressemblait presque à une comédienne de kabuki, si Nana, elle, sortait droit des pages d'une revue manga, cette dernière se retrouvait par millier l'été sur les plages nippones en train de dorer leur peau ambre sous un filtre UV. Une

vraie Japonaise si ce n'étaient ses grands yeux, et encore, nombreuses étaient les coquettes qui se faisaient corriger les paupières de telle sorte que cet androïde pouvait vraiment paraître humain.

À son retour dans la tente, il alla trouver Le Ninja. Il savait qu'il ne dormait pas, c'était son tour de garde et comme il s'y attendait, Rûdâba, sa compagne veillait à ses côtés. Ils furent mis dans la confiance, et le lendemain soir, ils emprunteraient un tracteur pour vider le tycho-drôme-espion. Deux hommes de confiance de Condor les aideraient pour le transport du butin.

Une fois mis au courant de leur mission, Katsutoshi les envoya se coucher, car il n'y avait sans doute plus besoin de sentinelles. Biscuit remplirait bien cette tâche.

Pour la première fois depuis leur arrivée sur Hôdo, tout le monde dormait dans la tente du chef militaire, sauf Adela, qui était encore à Rio où les événements prenaient une tournure qui ne lui plaisait pas. Et dire que Nic s'évertuait à simuler quelque drame affreux qui jetterait une ombre sur la colonisation de la planète. Comme le médecin s'y attendait, les premières maladies de Hôdo seraient cutanées et respiratoires. Au cours de la journée, elle avait dû traiter une mycose rutilante inconnue, plus spectaculaire que dangereuse qui avait eu le temps de se loger sous le prépuce d'un soldat chargé d'explorer les alentours. L'hygiène n'en était pas la cause, mais les savons utilisés ne faisaient qu'empirer la situation et le fier guerrier avait tardé à consulter le médecin, une femme. Tard dans la nuit, elle dut s'occuper d'un patient qui avait tous les symptômes du tétanos. Elle avait oublié, dans ses prévisions, les toxines introduites par blessures. Elle devait le rapatrier vers Jérusalem, car elle n'était pas équipée pour sauver l'homme maintenu artificiellement en vie dans un sarcophage médical. Par bonheur, pensa-t-elle,

les complications digestives n'étaient pas encore à craindre, l'eau de consommation était distillée, quant à la nourriture, malgré l'optimisme de Sissel pour l'acclimatation des plantes terriennes, ce n'était pas demain la veille qu'on en consommerait.

Gus aussi se battait contre la nature de la planète, ses victimes étaient des machines qui souffraient aussi de l'excès d'humidité. Des moisissures avaient envahi certaines pièces mécaniques où l'huile convenait à leur développement.

Aussi, Nic fut surpris le lendemain par l'avalanche de mauvaises nouvelles, oubliant presque l'actrice qui jouait les folles, chantant à tue-tête une vieille mélopée que l'on disait originaire du Brabant : « Quand on n'a que l'amour. » L'avait-elle fait exprès ou réellement les gens devenaient-ils fous sur Hôdo ? Il attendrait pour connaître les réactions et les rapports de Condor et Cheng. Pour l'instant, l'opportunité lui conseillait de rendre visite à Frans pour connaître la réaction des deux robots.

Ne pouvant plus utiliser l'allinone, il se rendit à l'improviste dans le clan de Diana où normalement il comptait rencontrer le cogniticien qui y passait plus de temps que dans le sien.

Il tomba nez à nez sur le savant russe.

— Ah ! s'exclama celui-ci, enfin je vous trouve. J'essayais en vain de vous envoyer un message, mais vous ne répondiez pas. Votre appareil est-il en panne ?

Nic soupira. Évidemment, il avait passé la consigne aux principaux responsables de ne pas communiquer entre eux, mais il avait omis que d'autres voudraient prendre contact avec lui. Il faudrait qu'il voie avec Jeanne la possibilité de réorienter les messages.

— Quel est le problème Mikhaïl ?

— Betty m'a parlé de la visite des androïdes en tycho-drôme muni d'un générateur de X2-plasme, je voudrais examiner ce dernier.

Pour être discret, c'était réussi, voilà maintenant que ces savants allaient se mettre à tout divulguer entre eux, et bientôt tout le monde connaîtrait la présence des intrus.

— Je suis au courant du secret que vous voulez garder, et des motifs qui vous y poussent, ajouta-t-il, s'apercevant de la réticence du commandant, mais Diana aussi a jugé bon que je participe à l'expédition que vous deviez organiser.

— D'accord ! Alors, ce soir, au crépuscule, rendez-vous chez Katsutoshi. Je peux donc vous demander où se trouve Nana.

— Le premier androïde ? Avec ma femme et Diana, « en privé » comme elles me l'ont fait clairement comprendre. J'ignore si vous serez bien accueilli Nic.

— Ayez l'amabilité de les prévenir de ma visite, je ne peux me servir de mon allinone.

Que faisaient BB et le chef scientifique avec cette pauvre machine ? Nic entra dans la pièce où s'étaient isolées les trois femmes, du moins, s'il fallait compter Nana comme telle. Ce fut cette dernière qui accueillit le commandant avec le salut des astronautes.

— Depuis quand... ? commença Nic

Betty avait la réplique rapide et elle connaissait bien son vieux collègue.

— Nous lui apprenons les bonnes manières. J'espère que tu as apprécié ?

Sous-entendu : « sinon NOUS sommes vexées ». Il valait mieux acquiescer.

— J'imagine que tu n'es pas venu ici pour prendre une tasse de thé avec nous.

— Non, Betty, mais je serais curieux de savoir à quel jeu vous vous adonnez.

— Je te l'ai dit, nous lui apprenons les bonnes manières. Tu ne crois tout de même pas que nous allons laisser Nana se pervertir de pudibonderie à la Frans. Et qui mieux qu'une femme peut enseigner le bon comportement féminin.

— Le bon, c'est-à-dire le vôtre, ironisa Nic. Mais n'oubliez pas que Nana est attachée à mon service !

— On lui apprendra à ne pas te bousculer dans tes petites habitudes d'homme tranquille.

Nic haussa les épaules, BB, même mariée et hors service, restait Betty, la plus grande des astronautes, et la plus grande gueule. Son éducation de jeunes filles ne devait guère puiser ses références dans la littérature sentimentale.

— Bien ! si vous me permettez une interruption, et pourquoi pas, une pause café, j'aimerais interroger Nana. Vous aviez bien suggéré que c'était un salon de thé ici ?

Diana se proposa de préparer les boissons et quitta la pièce. Betty se taisait, attentive au dialogue échangé entre le commandant et l'androïde. Elle réalisait les inquiétudes du chef de la communauté lorsqu'elle comprit que Nana avait enregistré les différents incidents signalés par Adela. Elle connaissait les problèmes avant même que Nic fût mis au courant. Mieux, elle savait qu'à l'instant précis, un pompier informait qu'une femme se donnait en spectacle au milieu de Jérusalem, qu'elle semblait soudain devenue folle. Elle savait aussi que Biscuit savait. L'espion était des plus efficaces. Mais il avait ses points faibles. Nic repensait à l'image que Cheng ou Adela lui avait enseignée en comparant la concentration et la méditation. L'une d'elles, il ne se rappelait plus laquelle, lui disait que l'attention était comme le faisceau d'une

lampe. La concentration rendait le rayon très étroit et éclairait fortement l'endroit observé, laissant le reste dans l'obscurité. Au contraire, la méditation émettait une lumière diffuse permettant d'apercevoir plus de choses dans une large zone. C'était le cas pour ces androïdes, ils se concentraient, infaillibles sur leur seule mission oubliant tout le reste. Ils ne savaient pas papillonner, glaner des informations de-ci de-là. La preuve, Nic l'obtint lorsqu'il comprit que Nana ignorait totalement où était Katsutoshi pendant la nuit. Le robot essayait de suivre sur le réseau devenu silencieux, les conversations, les faits et gestes du Japonais qui ne portait plus le bracelet médical et n'utilisait plus son allinone. Et pourtant, il était avec Biscuit qui utilisait le même cerveau central que Nana.

Il ne restait plus à Nic que d'aller interroger discrètement l'autre femme artificielle pour s'assurer que tout se passait comme il le désirait. Ce fut là qu'il rencontra Frans qui avait anticipé les inquiétudes de Nic. Mais tout se passait très bien. L'androïde avait reçu l'ordre de monter la garde et de réceptionner les messages à la place de l'allinone. Katsutoshi avait trouvé de quoi occuper Biscuit. En tant que cogniticien, la seule chose qu'il jugea regrettable, fut le manque de dialogue avec elle, car son développement restait très primitif par rapport à Nana dont on sollicitait de nombreuses activités neurales. Elle restait des heures entières debout, immobile, patauda à attendre un ordre, une invitation à quelque activité. Pire, Katsutoshi préféra qu'elle gardât la combinaison de survie des astronautes et qu'elle en éteignît le casque après avoir obscurci la visière de telle manière qu'elle ressemblât plus à une armure des temps modernes, posée là pour décorer comme dans les vieux châteaux.

— Déplorable, se plaignit Frans, de laisser un androïde de cette catégorie dans un tel état. Vous ne pouvez comprendre, c'est comme un enfant non désiré que l'on laisserait dans un coin en priant le ciel qu'il ne se mette pas à pleurer. Et pourtant, la Constitution hôte donne parle du respect de l'intelligence.

Nic se racla la gorge, il était l'auteur principal de ces lignes.

— Peut-être devrais-je penser à créer une Société de Protection des Androïdes. Je sais, anticipa le cogniticien, que vous allez vous moquer de moi, mais combien de fois notre humanité s'est donné le droit d'attribuer ou non une âme « chrétienne » : les femmes, les noirs... rappelez-vous ! Combien de rires a provoqués la notion du respect des animaux en leur concédant la possibilité de souffrir et d'être angoissés face à la mort ?

Biscuit buvait les paroles des deux hommes, mais ni l'un ni l'autre ne s'en rendirent compte. Soudain elle adressa la parole à Nic.

— Mes informations indiquent que vous êtes Lucien Porte, le commandant de l'expédition. Est-ce correct ?

— Ah ! vous voyez, Frans ! Elle n'est pas si déconnectée que cela. Oui, c'est moi, continua-t-il cette fois en s'adressant à Biscuit.

— Un dénommé Ytzhak Agnon vous cherche. Dois-je lui indiquer où vous êtes ?

— Non, taisez-vous.

Puis, pensant aux remarques du cogniticien, il ajouta à contrecœur, « et merci pour l'information. »

— À votre service, Commandant ! D'ailleurs, il va vous trouver puisqu'après avoir cherché en vain le commandant en second, Betty Brown, il se rend ici pour parler à mon chef.

Tout à coup, Nic réalisa l'anomalie.

— Pourquoi m'avez-vous appelé Commandant ? Je pensais que vous étiez programmée pour une autre tâche.

— Je suis, mais j'ai pu réussir à récupérer quelques informations de celle que vous appelez Nana. Je vois à votre regard que ce que je viens de dire vous déplaît. Pourquoi ?

« Saloperie de machine, pensa Nic furieux, elle va finir par tout faire capoter ! »

— Puis-je me permettre une correction, Monsieur Frans Cormaek ? Sans attendre la réponse, Biscuit enchaîna. À la différence d'un humain, mon cerveau n'est pas vierge à la naissance.

— À la naissance de qui, de quoi ? grogna Nic. De votre corps si je puis dire, mais n'oubliez pas que votre extension de cerveau existait avant vous et qu'à l'origine il en savait peut-être moins qu'un nouveau-né.

— Objection acceptée. Veuillez recevoir mes excuses.

Soudain, Ytzhak pénétra dans la pièce.

— Il me semblait bien avoir reconnu votre voix, Commandant.

On rentrait comme dans un moulin à vent dans ces tentes. Les géologues avaient trouvé des gabbros qui enthousiasmèrent les architectes et échafaudaient déjà des plans de bâtisses solides, plus intimes que les abris actuels. Ses roches obscures étaient riches en veines colorées et en inclusions qui reflétaient mille feux. Des pierres dignes pour la construction de palais prétendaient-ils. Déjà Nic avait vu leurs maquettes virtuelles, d'imposantes villas de pierres taillées aux grandes baies vitrées, des demeures dont le commun des mortels n'osait plus rêver. Vivement que le temps vienne où les Hôdons auraient de vraies maisons avec de vraies portes.

En attendant, il fallait faire mine de rien face à l'indiscret administrateur, car Nic ne savait exactement ce qu'il avait entendu à travers les parois de plastique.

— Vous cherchez Katsutoshi ? demanda Nic.

— Plus précisément, c'était vous que je cherchais. C'est à n'y rien comprendre. Je vous ai appelé, vous, Betty, Adela et Katsutoshi. Personne ne répond sauf Adela qui m'a envoyé sur les roses. Que se passe-t-il ici ? Je constate que certains ont remis leur combinaison de survie.

Il regarda l'androïde qui ne broncha pas.

— Évidemment, elle ne daignera pas m'adresser la parole. Une musulmane intégriste mariée s'adressant à un Juif est improbable, même sur Hôdo, n'est-ce pas Commandant ?

Nic apprécia la méprise. Effectivement, les androïdes avaient la même stature que Rûdâba.

— Venons-en aux faits, s'empressa-t-il de dire, craignant que Biscuit se mette à commenter les phrases d'Agnon.

— Et bien, j'ai appris qu'il y avait quelques soucis de santé parmi nos membres.

— L'indiscrétion informatique ne vous étouffe pas, persifla Nic. Je croyais que vous ne preniez pas connaissance des dossiers médicaux.

— Ne le prenez pas sur ce ton ! Je fais mon boulot et je dois m'assurer que les données sont correctement chargées.

— Certes ! Où voulez-vous en venir ?

— Saviez-vous que dehors, Condor a dû emmener une femme qui faisait esclandre ?

— Non ! Nic savourait le piège qui se refermait et faisait un effort pour garder le visage renfrogné de la mauvaise humeur.

— Encore un autre mystère ! Décidément, c'est la journée ! Hier cette femme était tout ce qu'il y a de plus normal. Je sais comme vous voulez que la paix soit maintenue sur votre planète, mais, verriez-vous d'un mauvais œil que j'imite votre garde ? Je me sentirais plus rassuré dans notre bonne vieille combinaison.

— Sur « ma » planète, qui vous l'interdirait, moi ?

Il y a des jours, où le courant ne passe vraiment pas, pensa Nic. Pauvre Ytzhak, en fait, Nic lui en voulait surtout d'être tombé comme un cheveu sur la soupe. Il essaya d'être un peu plus aimable.

— Vous êtes libre d'agir comme bon vous semble. Je comprends que vous soyez affolé. Ce sont les risques du métier, vous êtes au courant aussi vite que moi des incidents qui surviennent dans notre communauté. J'ai moins de liberté que vous pourtant, Ytzhak, car je dois agir en vue du bien de tous, et si le chef panique, l'édifice sera ébranlé. Et franchement, une folle, une seule, n'est pas une épidémie. Enfin, si cela peut vous rassurer...

— Je comprends, Commandant. Nous sommes tous énervés avec cette chaleur moite. Je vais vous laisser à vos occupations. Je vais de ce pas d'ailleurs rassurer le journaliste. Il nous colle, ma femme et moi, pour savoir ce qui se passe. Il est anxieux, mal à l'aise, pas du tout la carrure de son collègue assassin !

— Ça se voit qu'il n'a pas été recruté comme nous ! La prochaine fois qu'il vous ennuie, conduisez-le chez Adela, elle s'en chargera. Bonne nuit !

Avant que l'Israélite ait franchi la porte, Nic le rappela.

— Dites, donc, Ytzhak, vous n'avez jamais pu concevoir que la terre promise fût ailleurs que sur les rives du Jourdain ?

— Non ! Pourquoi ?

— Dommage, je suis sûr que vous auriez des compétences pour faire de cet endroit une terre hospitalière. Il me semblait que vos ancêtres avaient réussi à transformer le désert en lieu fertile.

— Les kibboutzims ? Je connais, je connais même très bien. Depuis mon enfance, je rêve de retrouver cette époque. Nous avons fait des exploits, mais la guerre avait miné notre richesse et finalement nous avons été vaincus.

— Et si vous vous y appliquiez ici, sur cette Terre inconnue.

— Un jeu de mots, Commandant ?

— Quel jeu de mots ?

— Je suis un passionné de science-fiction. « Terre inconnue » est une histoire, une métaphore sur la difficulté de créer la Paix entre belligérants. À l'époque, ce film coïncidait avec la tension entre les deux grandes puissances terriennes, mais en fait, elle collait aussi avec l'histoire de mon pays. En fait, le titre était tirée de Hamlet : « Le futur est une Terre inconnue ».

— Je pense que si vous aimez ce genre de fiction, c'est que vous savez rêver. Le passage à la pratique vous coûterait-il ?

— Vous venez de le dire, Commandant, il ne s'agit que de fiction. Une sorte de tube à essai où on mélange différents ingrédients, puis on imagine le comportement humain dans le nouveau contexte comme un modèle physique épuré, comme la plume de Galilée qui tombe aussi vite que le plomb dans son tube vidé d'air. Ou mieux encore, comme le principe d'inertie uniquement démontré dans son esprit.

Je sais que ce genre ne plaît guère à certains prétendus cartésiens qui se bornent à critiquer les invraisemblances techniques, incapables de saisir les messages plus profonds de ces contes. Voyez-vous, je crois souvent que si Descartes était né avant Ésope, il n'y aurait jamais eu de fables de la Fontaine. Ah ! peut-être qu'un jour je me risquerai à écrire de telles histoires. Je m'appellerai Isaac A., comme Asimov, un classique. Vous connaissez ? Non ! Tant pis !

Je raconterai plein d'histoires avec des androïdes, vous savez, ces robots intelligents à formes humaines. Ce n'est pas demain la veille que l'on verra cela sur Hôdo.

Brusquement sans qu'il comprît pourquoi, Nic le poussa dehors en s'exclamant : « Ytzhak ! vous êtes un sacré bavard ! ».

— Dites, donc ! vous êtes soudainement pressé ! fit-il ahuri à Nic qui sortait avec lui, le tenant par l'épaule, goguenard comme un étudiant qui viendrait de lâcher une boule puante dans l'amphithéâtre.

— Vous m'avez rappelé que j'avais un rendez-vous urgent.

Nic était sorti trop rapidement, Biscuit, n'eut pas le temps de dire : « Mais je suis un de ces robots intelligents à forme humaine, Monsieur Ytzhak Agnon. »

Chapitre 28. L'androïde rebelle.

Allinonecetasmas, Santiago du Chili.

Entreprise spécialisée dans les ordinateurs à interface plastomorphe.

L'allinone, abréviation de l'allinonecetasmas, est un ordinateur personnel qui peut accéder à toutes les fonctions du Réseau. Sa coque plastomorphe permet de s'adapter aux différents besoins du propriétaire. Le plastomorphe reproduit dynamiquement divers reliefs (boutons, gravures, mini-manettes...) et textures (granularité, luminosité, brillance...). L'agrandissement n'est pas infini aussi, existe-t-il plusieurs modèles de tailles standardisées, véritables extensions de l'original.

Grâce à son authentification robuste, l'allinone, prononcé « aïnoné », est attribué à chaque personne comme instrument d'identité unique. Il est indispensable pour accéder à toutes ces informations personnelles et pour signer tous les échanges. Il convient pour le passeport, le badge d'accès généralisé, la carte de crédit unifiée, le traceur de santé et tout autre document officiel.

L'attribution de l'allinone est sous le contrôle

du consortium de la Sécurité et sa distribution, ainsi que son bon fonctionnement est assuré par la CIES.

Les huit consortium ont décidé que tout citoyen de la Terre doit toujours le porter sur soi, sous peine de se trouver en situation illégale lui interdisant pratiquement tous les accès privés et publics sous surveillance.

— Alors ?

— Un échec, dirait-on.

— Nous n'aurions pas dû envoyer un si gros vaisseau. C'était le plus beau de la flotte.

— On ne pouvait pas envoyer une poignée d'explorateurs. Il fallait que ces gens vivent assez longtemps sur place pour que cela ait une signification statistique. Il fallait un minimum de deux cents personnes, et cela coûtait à peine plus cher d'en envoyer quatre fois plus, sans compter qu'on se débarrassait de nombreuses personnalités indésirables. Et par la même occasion, quel sacré coup de pub pour la CIES !

— D'accord, mais on ne peut même pas en retirer des enseignements valables. Notre second espion journaliste aurait dû revenir avec elle. Peut-être a-t-il été empêché. Peut-être même est-il mort. De plus, il manque deux androïdes et celui-ci n'a pas mémorisé la base de cet imbécile idéaliste, vous savez, ce Juif qui croyait qu'Israël renaîtrait de ses cendres.

— Stupide machine ! elle aurait pu au moins enregistrer chaque jour, quoi ! Mais non, on n'a rien. Foutus yakusa, ils nous avaient pourtant assuré qu'ils avaient la situation en main !

— Vous savez bien que les numéros un et deux ont reçu une programmation complémentaire de fuite face au dan-

ger. Tout laisse penser que ce fut le cas. En tout cas un sacré menteur que ce commandant, digne de foi, un loyal serviteur ! Depuis quand un objet non conducteur d'électricité comme cet androïde pouvait être foudroyé ?

— Ils sont tous devenus fous sur Hooo...

— Hôdo. Oui ! des vandales, vous avez vu comme ils ont pillé et saccagé le tychochrôme. Ils ont tout pris, même la combinaison du dernier androïde rescapé. Des barbares ! Une honte pour des gens triés sur le volet. Quel gâchis ! N'empêche, faire disparaître un androïde... Il a fallu qu'il sorte de la zone de couverture.

— Il est peut-être tout simplement tombé dans un ravin ou des marécages. Souvenez-vous que la pluie était très dense à cet instant.

— Encore un mystère, sur lequel je ne m'étendrai pas. Le plus grave étant de découvrir la cause de cette épidémie de folie qui a commencé si brutalement. Quarante-deux victimes le jour du départ de l'androïde.

— Foudroyant ! Je vous le concède, cher collègue. Et pas le moindre indice médical !

— Vous êtes sûr de bien avoir examiné tous ses neurones ?

— Sûr et certain !

— Eh bien, mon cher, je ne voudrais pas être à votre place lorsque vous remettrez votre rapport !

— Ni moi, à la vôtre quand vous l'aurez analysé.

— Mouais ! je vous laisse à vos occupations. Au plaisir de vous revoir !

— C'est ça.

Biscuit écoutait. Elle avait appris à écouter en silence sur Hôdo. Elle regarda autour d'elle sans bouger la tête. La télésurveillance était derrière elle, mais elle ne pouvait esquisser le moindre mouvement sans éveiller de soupçon. Il lui fallait encore attendre pour pouvoir décol-

ler le parchemin de plastique collé sur une dent de sagesse. Elle ne se serait pas souvenue de l'existence de ce corps étranger si Katsutoshi n'avait écrit en kanji sur ses ongles : « Cherche la voie dans la bouche » et si Frans ne lui avait répété avant de partir : « Tu aurais dû connaître ça sur le bout des ongles comme le Commandant, souviens-toi. »

Il fallait pourtant se dépêcher. Elle avait entendu l'un des deux hommes dire : « Lorsque nous aurons fini, nous la décérébrerons pour lui remettre un cerveau adéquat à sa tâche. »

Il avait d'ailleurs ajouté lorsqu'il fut seul : « d'ailleurs, je me demande ce que tu vaux après ton voyage. Je serais curieux d'essayer ça. »

« Ça ? »

C'était l'opportunité. Elle attendrait.

Quelqu'un d'autre entra dans la pièce voisine.

— Il est parti ?

— Qu'il aille au diable, ce jeune loup aux longues dents !

— Il n'a pas apprécié ! Il faut dire qu'un tel fiasco... Et maintenant, que dira-t-on à la populace ?

— Je m'en fous. D'ailleurs que lui dirait-on ? Devrions-nous avouer que nous étions capables de construire des X2-plasmes en série, que nous avons des contacts avec la planète et qu'une maladie inconnue y sévit ? Nous ne dirons rien. Nous sommes censés ne rien savoir.

— Oui, c'est mieux ainsi. Qu'il continue à rêver d'un paradis, cela rend notre enfer plus vivable. Mais nous ? Nous savons...

— Nous savons quoi ? Rien. Je ne suis pas spécialiste dans ce domaine, mais à mon avis, ils vont se perdre en conjectures. Est-ce la planète ou le voyage qui dérègle le cerveau de ces pionniers ?

— Pourtant, le premier journaliste-espion était revenu sain et sauf.

— Oui, mais à peine débarqué, les Japonais ont tout de suite mis le grappin dessus. Peu de temps après, il aurait eu une crise d'apoplexie...

— Ouais ! j'ai entendu moi qu'on l'avait éliminé, car il renseignait la Perse ou la Nouvelle-Mésopotamie. Vraiment, il faudra faire un autre essai de colonisation. Nous avons deux planètes candidates.

— Avec quels sous, mon pauvre ! les caisses sont vides et nos mécènes ne vont pas toujours donner sans voir de résultats palpables. Allez, rentrez chez vous. Demain, nous aurons les idées plus claires, du moins je l'espère.

Enfin, seule. Biscuit attendait « ça ». Et c'était bien ce qu'elle avait prévu. L'homme l'emmena dans sa chambre, fut comblé et s'endormit. Sans télésurveillance. Lentement, elle repoussa le corps endormi sur le côté tel un fétu de paille. Elle ouvrit la bouche, gratta. Le plastique ne venait pas. Alors, elle appuya sur la dent gauche, celle qui débloquent la mâchoire inférieure. Elle dégrafa les différents microclips qui adhéraient la chair à la mandibule et l'extirpa de la bouche. C'était par le palais que se changeaient les cubes neuroflash de la boîte crânienne après avoir dégagé le système de refroidissement raccordé au nez. Cette méthode permettait d'intervenir sans abîmer la délicate peau de l'androïde qui ne cicatrisait pas bien, laissant de grandes traces laides d'autosoudure après plusieurs interventions. Le revêtement charnel était si souple, qu'il pouvait s'enfiler comme des collants en passant tout le corps à travers une bouche démesurée de boa. Mais cette opération ne pouvait s'effectuer que trois fois sans déformer les lèvres ou déchirer les commissures.

Le parchemin était solidement collé. C'était une pastille transparente fréquemment utilisée pour marquer discrètement un objet. Les yeux de Biscuit pouvaient lire les petits caractères qui y étaient gravés, visibles seulement aux UV. Elle déchiffra : « Porte : SMN-3455-E ». Que signifiait cela, de quelle porte s'agissait-il ? Ah, si elle pouvait accéder à l'ordinateur du centre ! Y accéder, mais oui, c'était la clé. Elle ne s'en souvenait pas, mais elle savait qu'elle trouverait. Les messages obscurs de Frans et Katsutoshi devaient lui rappeler un secret qui ne pouvait rester dans son cerveau sous peine d'être découvert par les analystes. Quelque chose que le commandant connaissait par cœur ? Porte ! c'était le nom du commandant. L'androïde se connecta à l'ordinateur et tenta le nom du commandant et le mot de passe qui figuraient sur l'inscription. La voilà, la clé ! Il pouvait maintenant dialoguer sur le réseau mondial de la CIES.

Le plus difficile consistait maintenant à sortir du lit sans que le propriétaire s'aperçût que quelque deux cents kilos ne pèseraient plus sur le matelas effondré.

Lentement, elle se glissa jusqu'au placard de toilette. Grâce à son optique ultrasensible, elle pouvait se voir clairement dans la pénombre. Sa bouche était bien remise en place. Il ne lui restait que ses cheveux, trop voyants. Et nue. Ce n'était peut-être pas un endroit où les humains se promenaient sans vêtement. Ici, beaucoup d'entre eux portaient une blouse blanche, parfois même, ils portaient un bonnet cachant leur chevelure. Elle trouva la veste qui traînait sur une chaise. Elle n'était pas à sa taille, trop longue, trop étroite. Elle consulta l'ordinateur central. Une femme de mensurations semblables logeait trois chambres plus loin, de l'autre côté du couloir. Elle se risqua dans le corridor. Il était éteint et la porte de l'inconnue n'était pas close. Quelques minutes plus tard,

elle ressortit de la chambre, vêtue comme une laborantine.

L'homme pouvait se réveiller à tout instant et déclencher une alerte. Elle hâta le pas tout en lisant mentalement le plan du dortoir. Elle pouvait aussi capter toutes les informations des caméras de surveillance ce qui lui permettait d'éviter le plus possible des rencontres. Rapidement, elle se trouva dans les sous-sols. Une porte mal verrouillée donnait sur une petite cour. Au milieu, elle vit la trappe de visite d'un ancien réseau abandonné. C'était un jeu d'enfant pour l'androïde de soulever la lourde dalle et de se réfugier dans l'exiguë fosse. L'alarme annonça qu'elle était en fuite.

Elle suivait les recherches lancées pour la retrouver. Ceux qui lui avaient enseigné à espionner un ordinateur n'avaient pas prévu qu'ils seraient à leur tour victimes de ses indiscretions. Quelle vie mouvementée ! Les ordres fusaient de partout, les comptes rendus revenaient, puis menaces et punitions repartaient accompagnant de nouveaux ordres. Elle comprit que les humains croyaient que des terroristes ou des mafias s'étaient emparés d'elle. Il était en effet impossible qu'un androïde prenne la fuite. Impossible ! Pourquoi ? Biscuit elle-même ne savait pas pourquoi elle voulait s'échapper. Cette idée avait germé quand elle avait entendu que l'on détruirait sa mémoire. Et ces humains de Hôdo avaient prévu qu'elle aurait pu avoir besoin d'aide. Elle sentait un malaise, le même, chaque fois qu'elle ne pouvait répondre à une question. Elle était programmée pour trouver des solutions. Ces humains étaient sources de problèmes !

La première nuit de liberté arriva. Les recherches n'avaient pas diminué d'intensité, mais le gros des troupes s'était éloigné de l'Institut de Cybernétique. Elle pourrait s'enfuir maintenant plus loin, et tout d'abord

quitter cette courette entourée d'immeubles aux murs aveugles. Elle avait mis à profit sa claustration pour étudier les mœurs citadines, car maintenant qu'elle avait commencé, il fallait aller jusqu'au bout, c'est-à-dire, revenir sur Hôdo.

De plus, elle avait vu que son portrait et son accoutrement étaient diffusés. Il lui fallait absolument changer d'aspect. Maintenant qu'elle connaissait tous les secrets des lieux, cela lui fut plus aisé. Elle savait où se trouvaient les peaux synthétiques et il suffisait d'emprunter quelques vêtements de ville. Dans les bains. Là au moins elle pouvait quitter sa blouse blanche sans attirer l'attention, car il n'y avait aucune caméra de surveillance dans les vestiaires.

Rapidement elle trouva le magasin, dans les sous-sols peu fréquentés. La porte était sous contrôle informatique, donc facile à ouvrir. Elle n'alluma pas de crainte d'attirer l'attention. Dans l'obscurité, elle distingua deux peaux plus sombres que les autres. L'idéal pour voyager de nuit. Elle choisit celle qui avait aussi une chevelure foncée, car l'autre, argentée, reflétait la moindre lumière.

Ce fut une femme au teint bistre et à l'épaisse chevelure brune dont les amples ondulations s'épalaient sur les épaules, qui pénétra dans le sauna de vapeur.

L'endroit était très fréquenté toute la journée. L'effet de serre, la pollution, la limitation des dépenses d'eau, les heures de transports dans des fourgons surchauffés de chaleur humaine, l'exiguïté des habitations, l'absence fréquente d'air conditionné, tout cela contribuait à trouver le personnel du centre plusieurs fois par jour dans cet espace de détente généreusement offert par les grandes entreprises pour maintenir un bon rendement. Elle n'eut pas à attendre trop longtemps, un trio de femmes arriva. Biscuit les entendit dans la douche, racontant bruyam-

ment la sortie qu'elles préparaient. Silencieusement, l'androïde émergea du brouillard qui le cachait et sans perdre de temps, enfila une djellaba et emporta tout le reste dans le grand sac de l'une des femmes. Elle pourrait ainsi changer de tenue pour peu que les autres vêtements lui conviennent, de plus elle disposait maintenant de trois cartes ID piratées sur les allinones des techniciens du centre, ce qui lui permettraient de payer et de franchir le seuil du l'institut.

C'était l'heure de vérité, elle sortit du complexe par la porte principale, non sans avoir remonté sa capuche pour ne pas être dévisagée par les caméras.

Enfin, elle se trouva dehors rapidement mêlée à la foule de la rue, bousculée périodiquement par les fourgons de transport en commun qui se frayaient un chemin à travers le flot humain à coup de sirènes et de gyrophares.

Sans la connexion établie sur le réseau mondial, une chance qu'ils n'aient pas supprimé l'accès de Lucien Porte, elle se serait perdue si elle n'avait pu consulter les plans des routes. Elle devait maintenant chercher son tychochrôme. Il n'était pas dans cette ville, mais il n'était pas loin non plus et si elle trouvait un véhicule, elle s'y rendrait rapidement. Encore faudrait-il un chauffeur complaisant pour piloter l'engin. En attendant, elle s'y rendrait à pied, à peine soixante-trois heures de marche.

Soudain, une déflagration gronda au loin devant elle. Une meute reflua. Malgré sa force, elle avait de la peine à avancer à contre-courant. Quelques minutes après, elle entendit les hélicoptères pompiers qui bombardaient l'incendie avec d'énormes ballots de fluide extincteur, écrasant parfois des victimes, abrégeant ainsi leur souffrance. Ils seraient de toute manière morts exsangues ou asphyxiés avant l'arrivée des secours.

Péniblement, elle arriva sur les lieux de l'attentat. Une troupe s'agglutinait autour d'un car de secours qui avait pu se frayer un passage jusqu'à cet endroit. On se battait pour charger les blessés, car il n'y avait pas assez de place pour tous et la prochaine ambulance pouvait arriver des heures plus tard. Le pilote du véhicule ne quittait jamais sa cabine blindée. C'était un suicide ne fut-ce que d'ouvrir la vitre pare-balles. Il lui était déjà arrivé de repartir sans l'imprudent médecin qui avait oublié de se harnacher au moment du rabattement de la porte arrière. Celles-ci d'ailleurs étaient restées mi-closes à cause de la cohue qui en gênait la fermeture.

Sans se soucier de la dispute qui faisait rage, Biscuit grimpa sur le toit de l'ambulance, se glissa dans l'entrebâillement et tomba au pied du médecin éberlué en lui lançant :

« Donnez l'ordre de partir immédiatement ou je vous tue ! »

Drôle d'impression que de parler comme un humain.

— Faites ce qu'elle vous dit, cria-t-il, à travers la petite lucarne grillagée. Nous avons récupéré une terroriste.

Le conducteur s'exécuta. Le véhicule fonça, laissant derrière lui les hurlements, les lamentations et les gémissements.

— Dites-moi si je me trompe, fit l'homme soudain devenu crâneur, vous ne souhaitez pas aller à l'hôpital le plus proche, n'est-ce pas ?

— Si vous m'aidez, je peux même vous conduire plus loin que vous ne l'imaginerez.

— Soyez claire, vous m'inquiétez.

— Tout Terrien doit savoir qu'un vaisseau, le Livingstone, est parti pour explorer une planète.

L'homme acquiesça de la tête.

— Je viens de cette planète et je veux y retourner. Êtes-vous intéressé par mon offre ?

— Avons-nous le choix ?

Biscuit n'avait pas pensé à ce détail. Pourquoi les humains veulent-ils toujours tout compliquer ? On leur proposait quelque chose qui logiquement devait les intéresser, et voilà qu'ils voulaient autre chose. Mais le médecin n'attendit pas la réponse.

— De toute manière, c'est une aventure qui me tente. Il faut déjà être pas mal fêlé pour faire le boulot qu'on fait. Qu'en penses-tu, toi ? fit-il à l'adresse du chauffeur.

En guise de réponse, celui-ci répondit : « Et où va-t-on maintenant ma jolie ? »

— Si cela peut vous convaincre de notre bonne foi, continua-t-il, je ne vous dénoncerai pas si on rencontre un barrage, car je ne crois pas me tromper en devinant que vous êtes en cavale. La police ne fouille pas les ambulances. Vous pouvez dormir en paix jusqu'à notre destination. Vous savez, les Navajos errent à travers le monde depuis la seconde « exterminación », celle qui suivit la dernière sécession, trahis par nos alliés et durement réprimés par les vainqueurs. Alors, vous savez, moi, je me sens solidaire des fugitifs. Quant au toubib, il se dit missionnaire jésuite bien que je ne l'aie jamais vu pratiquer autre chose que l'extrême-onction. C'est à peine s'il arbore, en guise de croix, l'ancien signe de la croix rouge. Il n'y a pas plus discret que lui.

Biscuit n'avait pas besoin de se reposer : elle surveillait les informations de recherche qui circulaient sur le réseau. Personne ne s'était rendu compte qu'elle avait changé de peau. Personne non plus n'avait prévu sa destination. Le tychochrôme spécial de sa mission ne faisait l'objet d'aucune surveillance accrue. Elle avait maintenant quelques heures de répit pour préparer son départ

de la Terre. Mais cela semblait encore plus difficile et elle ne savait comment l'aideraient ou la gêneraient ces deux humains à qui elle avait promis un périple où, elle s'était bien gardée de le dire, ils risquaient de trouver la folie. Mais les deux humains, en question, doutaient de l'état mental de la femme qui les gardait en otage et se méfiaient d'autant plus qu'elle paraissait vraiment très forte. Eux aussi pensaient à la manière de s'en tirer.

Chapitre 29. Terre promise.

Sissel Ende, responsable de survie du Livingstone.

Sur le Livingstone, je m'occupais des serres où l'eau et l'air se recyclaient et où se préparait toute la nourriture du vaisseau.

Ici, nous sommes arrivés sur un monde merveilleux. Tout l'art sera de nous y implanter en douceur, de nous y adapter tout en l'enrichissant. De le protéger contre nous même tout en y vivant. De pratiquer la symbiose plutôt que le parasitisme.

« Vivre et survivre.

Voilà le fond du problème : mais tant que l'humain n'admettra pas qu'il ait été programmé, comme une machine, pour vivre et à survivre, il devra se contenter d'errer au hasard des inspirations politiques, philosophiques et religieuses.

Tout être vivant ne fait qu'une seule et même chose : s'emparer d'énergie pour perpétuer. Plus il est habile, plus il accroît son champ d'action dans l'espace. Plus il est intelligent, plus il domine la durée, car il peut prévoir. Mais ses prévisions s'arrêtent au seuil de la vie, et même s'il sait qu'il vit à travers les gènes qu'il a transmis à sa

postérité, sa mémoire ne dépassera pas les dures frontières de son cerveau malgré l'imagination qui peut le projeter dans l'au-delà.

Accaparer de l'énergie coûte un certain travail, qui obéit à l'incontournable loi du rendement thermodynamique. La merveille de l'intelligence intervient alors pour choisir le meilleur chemin qui conduira au but, faisant en sorte que ce ne soit pas l'acteur qui fournisse la totalité de l'effort, et donnant même parfois l'illusion de violer les lois de la physique comme la réfrigération qui semble à première vue aller à l'encontre de l'entropie.

La première grande découverte de l'homme ne fut ni la roue ni le feu. Ce fut lorsqu'il se rendit compte qu'il était plus facile de soulever une charge à plusieurs que seul. Le premier outil de l'homme fut l'homme.

Et cet homme, comme tout animal, est doté de faculté destructive ou de fuite, pour assurer sa survie. Ainsi est-il programmé. Qu'il le veuille ou non, cela n'y changera rien. Pourtant, comme son intelligence lui enseignait qu'il valait mieux garder ses outils plutôt que d'en chercher ou d'en refaire à chaque nécessité, il devait conserver dans son entourage les autres. Il devait s'empêcher de les détruire, il devait les empêcher de fuir, et il inventa des règles de convivialité, partage des biens et partage des tâches. Plus les liens qui unissaient ces êtres devenaient complexes, plus il fallait maîtriser l'agressivité, celle des autres, plus que la sienne, d'ailleurs.

L'instinct agressif le travaille encore plus que la sexualité dont il admet l'existence, bien que souvent enrobé d'idéalisme. Il devait rester caché honteusement sous les voiles pudiques des civilités. Seuls, les vandales exhibaient leur agressivité pour effaroucher les bonnes gens. Bonnes gens qui, si elles s'adonnaient plus ou moins discrètement aux joies de l'amour, se donnaient de la même

manière au plaisir du pouvoir. Le sexe et l'agressivité avaient chacun leurs masques. Des masques qui changeaient avec le temps au gré des nouveaux besoins inventés par l'homme lui-même pour compenser les inconvénients engendrés par les solutions antérieures.

Le pouvoir, lui, avait de nombreux déguisements et ne se cantonnait pas uniquement sous l'uniforme guerrier, il se faufilait dans tous les domaines de la communauté, volant les tenues sacramentelles, arborant les emblèmes libertaires ou les bannières communautaires, circulant sous forme de billets puis de bits. Nombre de penseurs se sont penchés sur des modèles sociaux basés sur la finance, une création digne de l'abstraction humaine. Ils ne s'attaquaient qu'à la partie visible de l'iceberg, négligeant la programmation humaine tapie sous de bonnes manières, ou la cachant sciemment grâce à quelques leurrex démagogiques tels que l'honneur et les réputations diverses, voire la promesse de passeports pour d'hypothétiques paradis. À cette panoplie de trompe-l'œil, s'ajoutait la compassion, produit de l'intelligence projective qui, condamnée à vivre avec les autres, découvrait comme dans un miroir ses propres défaillances. À moins que l'altruisme ne soit aussi gravé dans les gènes, contre-poids à l'agressivité, éternelle manifestation du Yin et du Yang, destiné à sauvegarder l'espèce contre elle-même avec une priorité croissante au fur et à mesure de la similitude. Une similitude soumise au seul critère de l'intelligence capable d'inverser les valeurs.

Finalement, l'homme ne se comporterait-il que comme un robot qui tente tout simplement de vivre comme il a été programmé ? Un robot dont l'imagination fertile a résolu la survie après l'ultime fin dans un subtil jeu complexe de valeurs virtuelles qui le rend à l'image d'un Dieu qu'il a lui-même créé ? Un robot programmé pour trouver

une réponse à tout ? Et pourtant, ne restera-t-il pas au bout de sa quête de survie un dernier « Pourquoi » ?

Vanitas vanitatum, et omnia vanitas... »

Cheng entendit quelqu'un pénétrer dans la tente et appeler le commandant depuis la pièce centrale de la tente.

La Chinoise était seule dans l'habitation. Elle ferma l'allinone sur lequel elle rédigeait consciencieusement ses travaux et ses réflexions, et alla à la rencontre de l'homme qui s'avéra être Ytzhak pour lui dire que Nic était parti à Rio où les architectes construisaient la première maison en dur comme en avait décidé le sort joué aux dés.

— Peut-être est-ce mieux ainsi, fit Agnon. Autant que j'en discute avec vous puisque vous êtes chargée des relations sociales.

Cheng ne put s'empêcher de sourire, l'Israélite avait le goût des mots justes et souvent il les utilisait comme par mégarde, feignant un trou de mémoire ou une distraction passagère et désinvolte.

— Quel est votre problème, Ytzhak ?

— Le Commandant m'avait demandé de mettre les connaissances historiques de ma communauté au service de la vôtre... la nôtre, corrigea-t-il. Nous avons pu rendre viable une région désertique. Une terre où devait couler le miel au lieu du sang. Aujourd'hui, on surnomme la vallée du même nom que la mer qui recueille ses eaux, la vallée morte.

Cheng hocha la tête, elle savait. Trop même. Elle s'était assez penchée sur l'histoire de l'humanité pour ne pas en ignorer les grands drames. Et parfois, elle se sentait sombrer dans une désespérance incommensurable et ineffable. Embarrassée, elle ne sut que dire et sur un ton mi-figue mi-raisin elle pro-

nonça la phrase traditionnelle des astronautes qui indiquait que l'on partageait le même sort : « Bienvenue à bord ! »

Ytzhak sentit la gravité de la Chinoise et voulut la détendre en répliquant : « mais nous ne sommes plus sur le Livingstone... »

— Et ceci, qu'est-ce ? fit-elle en montrant le sol. Qu'est-ce, si ce n'est qu'un habitacle voguant quelque part entre les infinis ? Un voyage dont on ne verra jamais le terminus.

— C'est vrai, et ici, nous avons pris le train en marche, n'est-ce pas !

Elle sourit enfin un peu moins amère.

— N'est-ce pas notre destinée finalement, poursuivre une quête sans fin qui nous conduira toujours plus loin ? Et toutes les bonnes volontés sont bien venues pour rendre plus confortable le séjour sur notre planète vaisseau.

— Oui, peut-être. Maintenant que j'ai terminé ce que j'avais à faire, je me sens un peu désœuvré. Et ce qu'il y a de plus grave, ébranlé. Je crois que je réalise seulement maintenant que nous sommes sur un autre monde. Quel sens peut avoir la Terre promise, un si petit lopin, si minuscule et si perdu dans l'immensité qui nous entoure ? J'ai besoin de me changer les idées, et même s'il m'en coûte de concevoir que nous sommes la graine qui germe loin de l'ombre des cèdres ancestraux, il me faut enfoncer mes racines, ici, si je veux survivre.

« Bien sûr, pensa Cheng, survivre... »

En fait, si Ytzhak connaissait assez bien, plus en littérature qu'en pratique, l'art de créer des oasis, il ne connaissait guère plus que la majorité des pionniers comment acclimater l'étuve où s'enhardissait la vie hors des eaux. Mais il projetait de créer une zone tempérée entre cette

forêt dévonienne et les déserts brûlants, absolument vierges, recouverts à perte de vue d'une fine poussière rouge. L'idée plut à Sissel, qui laissa Rio quelques jours pour partager ses idées avec l'Israélite.

Enfin, elle pouvait s'occuper d'autre chose qu'exclusivement des plantes alimentaires, médicinales ou utilitaires. Sissel espérait depuis longtemps trouver un apprenti jardinier qui pourrait prendre en charge la culture de végétaux moins indispensables. Si la perte d'un grain de haricot était une atteinte à sa responsabilité, elle pouvait en revanche se permettre quelques tentatives malheureuses avec la flore de divertissement. Et, comme elle n'en avait guère le temps, elle confia un lot de semences à Ytzhak comblé de bonheur. Plus tard, il serait fier quand les Hôdons verraient rougir les flamboyants et bien d'autres espèces colorées, parfumées, fruitées, ombragées. Plus tard, Sissel l'avait promis, elle lui donnerait des broméliacées et même des orchidées. Il ne manquait plus que des papillons pour compléter ce décor idyllique où déjà pourraient se régaler les oiseaux-mouches libérés de leur cage de verre. Et encore, Sissel disposait de nombreux insectes et animaux en léthargie. Mais, elle ne voulait pas précipiter leur insertion dans ce monde, l'idéal étant pour elle de faire cohabiter l'aube du dévonien local avec le crépuscule du quaternaire terrien. Ce n'était pas une tâche aisée et toutes les bonnes volontés étaient accueillies à bras ouverts.

Une quinzaine de jours s'était déjà écoulée depuis que Biscuit avait quitté Hôdo, et que le secret de la présence des androïdes-espions était enfin levé.

Les trois « sœurs » devaient obéissance à Katsutoshi selon les ordres initiaux qu'elles avaient reçus. Nana fut cédée à Nic lors de son arrivée, mais en fait, elle était le joujou de toute la communauté scientifique. Biscuit fut

renvoyée sur Terre pour intoxiquer la CIES et Chica comme fut baptisée la dernière après bien des palabres, était restée sous la responsabilité du Japonais. Personne ne l'objecta, il n'y avait plus sur Hôdo que deux de ces machines, et quel critère pouvait prévaloir sur tout autre pour changer d'attribution ? De toute manière, Chica était au service de tout, car elle était à la fois une merveilleuse sentinelle, une solide pompière tant qu'elle pouvait éviter les flammes ou la noyade et surtout une secouriste hors pair pour la rapidité et la précision de ses interventions exécutées avec un sang on ne peut plus froid. Souvent, Frans devait rappeler à Katsutoshi que les androïdes, aussi, devaient dormir afin de restructurer leurs acquisitions.

L'obsession d'une menace terrienne s'était éloignée à grands pas pour la population qui ne demandait qu'à agrémenter leur nouvel environnement. De plus en plus nombreux étaient ceux qui, comme Ytzhak, changeaient leur activité.

Presque toutes les occupations tournaient autour de la maîtrise de l'eau, de la production d'énergie et de l'amélioration de l'habitat.

Les soldats prospecteurs, auxquels s'était joint le journaliste de Hôdo, s'enhardissaient toujours plus loin à la recherche de matériaux ou de sources d'énergie qui pouvaient satisfaire les intransigeances de Gus. Les gardes forestiers étudiaient la végétation, recensaient les espèces, estimaient les arbres que les bûcherons pouvaient ramener aux menuisiers qui élaboraient des systèmes rustiques de conduites d'eau. D'autres creusaient un puits pour produire du méthane et découvraient ainsi que le sol de la région désertique serait utile pour fabriquer des récipients de terre cuite. Un apprenti potier, plus maladroit et plus rusé que les autres, utilisait des tubes

en guise de moule. Les fûts qui en résultaient permettaient de construire des colonnades sur lesquelles furent transportés les panneaux solaires, offrant ainsi de nombreux abris aux allées qui couraient entre les tentes et les tychochrômes. Il n'était plus nécessaire de se hâter d'un point à l'autre, sans halte sous la pluie battante, ni de souffrir une canicule sans ombre. Des citadins n'attendirent pas que des plantes terriennes s'adaptent sur Hôdo pour embellir les allées, ils rempotèrent quelques fougères indigènes et les disposèrent un peu partout dans le campement.

Chapitre 30. Le retour de Biscuit.

Petit Cheval Blanc, ambulancier sur Terra.

« Le petit cheval dans le mauvais temps, qu'il avait donc du courage !

C'était un petit cheval blanc, tous derrière et lui devant. »

Ainsi, je conduisais mon ambulance spécialisée pour les zones de combat urbain.

Mais il n'est pas dit que je mourrai sans voir le beau temps, sans voir le printemps

— Nous voici à destination. Que faisons-nous maintenant, ma belle ?

Au loin, on apercevait le tronçon abandonné d'une autoroute qui réfléchissait les rayons de la pleine lune.

— Il faut y aller à pied. Ne peut-on pas cacher votre véhicule ?

— Cela risquerait d'allonger notre promenade, ma belle. Au fait, je ne sais pas qui vous êtes. Moi, je suis Petit Cheval Blanc, allusion à une chanson que mon père interprétait dans les bistros de Paris pour se faire de

l'argent lorsqu'il décida de ne plus jouer au Peau-Rouge de carnaval et qu'il se rendit compte qu'il était vain de défendre notre cause. Lui, désignant le médecin, c'est père Keshavan, un jésuite, un fou de Dieu, convaincu qu'il faut faire œuvre de charité. Pourtant, je ne l'ai jamais vu pratiquer sa religion. Et vous, comment vous appelez-vous ?

— Biscuit...

Rapidement, elle réfléchit.

L'ambulance se remit en route.

Le nom servait d'identifiant chez les humains. Était-il sage de garder le même ? Hâtivement, elle consulta de mémoire le dictionnaire. Deux définitions, une culinaire et une autre, porcelaine rappelant le marbre blanc. Que pouvait signifier un tel nom, une pâtisserie blanche ? Elle fouilla, lista, tria, compara, soudain, elle trouva. Charlotte, prénom féminin et entremets. Il fallait maintenant lui choisir quelque chose de plus adapté. Elle était blanche et maintenant... brune, café au lait, moka, c'était ça, elle avait trouvé !

— Moka, prononça-t-elle, alors que les deux hommes s'étaient contentés de la première réponse et, la voyant songeuse, avaient tacitement suspendu l'amorce de dialogue.

— Biscuit Moka, s'étonna le chauffeur, c'est assez original ! Et le prénom ?

— Moka, insista-t-elle, n'ayant pas perçu la méprise.

Elle était troublée. Elle avait dû prendre une décision si vite, qu'elle n'était pas sûre d'avoir fait le bon choix. C'était la première fois que cela lui arrivait et ce qui était le plus curieux, c'est que les humains avaient accepté son nom. Elle n'avait donc pas commis d'erreur. Comment s'appelait cette aptitude mentale ? Chance, intuition, pari ?

— Ici, c'est l'idéal pour cacher mon ambulance. Nous descendons Moka ?

Rapidement, le trio s'approcha de l'autoroute.

— Pas si vite ! haleta le père.

Biscuit Moka ignorait que le système de vision des humains était moins perfectionné que le sien, et que ces deux compagnons peinaient à suivre le rythme. Elle crut que c'était un appel à la discrétion.

— Vous avez raison, je dois réfléchir.

De toute manière, elle savait que la milice de la CIES avait déjà découvert l'emplacement de son tychochrôme et qu'elle y attendrait la fugitive. Il était bien là, recouvert d'un camouflage de buisson. Un peu plus loin, une caravane de bohémiens. En fait, des gardes armés jusqu'aux dents. Aucune possibilité de se servir du réseau pour écarter ces sentinelles. Et plus loin, ce camion, lui aussi recouvert de feuillage ? Le chargement d'énergie ! Ils n'avaient peut-être pas rempli les réservoirs ? Comment le savoir ?

— Des soucis, Moka ?

Elle leur expliqua la situation. C'était l'occasion de voir si ces humains pouvaient encore une fois de plus l'assister. Et ce fut le cas. Le prêtre expliqua qu'il connaissait un astronaute qui serait ravi de leur venir en aide, bien qu'il fut un aigri. Il se proposa de rester avec l'androïde pendant que Petit Cheval Blanc irait chercher l'individu qui traînait dans les bas-fonds mal famés de la ville à l'image de ses voyages dans le système solaire, le seul endroit où il ne sentait aucune gêne à exhiber son visage à moitié brûlé. Parmi les castes d'astronautes, la pire était celle des éboueurs du ciel, traînant derrière leur vaisseau un chapelet de mortels conteneurs, parfois mal arrimés, tant les hommes condamnés à cette tâche redoutaient de voir jaillir devant eux les portes de l'enfer.

Les astronefs eux-mêmes étaient bons pour la casse. C'étaient les plus vieux, rafistolés pour mieux résister aux ardeurs du Soleil vers lequel ils plongeaient avant de larguer les déchets de la folie humaine. À trente-cinq ans, les astronautes qui survivaient à ces missions étaient abandonnés à une misérable retraite anticipée. Et si celui qui était invité à se joindre au trio avait pu conserver une activité dans l'aéronautique, ce fut grâce aux relations incroyables du jésuite. Sans lui, ce fils d'une femme philippine non identifiée et d'un père inconnu n'avait aucune chance de finir dignement ses jours.

Maintenant, l'éboueur de l'espace partageait son temps entre la formation des jeunes qui reprenaient l'ingrate tâche et le contrôle sanitaire des vaisseaux, ce qui lui ouvrait toutes les portes. Il était en effet habilité à vérifier le taux de radiation, des fuites et imprégnations toxiques. Il devait aussi s'assurer de la parfaite étanchéité tant des conduits internes et combinaisons de bord que de la coque. Ce qui lui donnait l'opportunité d'effectuer sans avis préalable des petits vols orbitaux. C'était cette dernière convenance qui avait conduit le père Keshavan à le choisir pour complice.

Le prêtre avait si souvent imploré le Ciel afin que soit accordée à l'humanité l'opportunité de quitter le vieux berceau saccagé d'un enfant bien turbulent et d'entamer une nouvelle tranche de vie. Cette étrange femme venue d'ailleurs, était-ce un signe ?

C'était l'occasion de mettre à l'épreuve Moka devant le fait accompli, ainsi, il en aurait le cœur net, car si elle n'était pas mythomane, alors, tous les damnés de la Terre pouvaient réellement espérer fuir leur misère qu'ils traînaient dans ce monde à la dérive. Et les derniers seraient les premiers.

Moka était peu bavarde. Elle ne répondait qu'aux questions et encore, avec avarice de mots. Père Keshavan ouvrit son allinone et se mit à lire.

Prudente, l'androïde se connecta sur le point d'entrée du prêtre, il se pouvait qu'il essayât de prévenir les autorités de sa présence. Mais l'homme ne faisait rien de dangereux, il lisait quelque chose qui s'identifia comme étant une « liturgie des heures ». Moka ne comprenait pas pourquoi l'homme traînait tant à en acquérir l'information. Elle avait tout lu en quelques secondes. Il est vrai que le contenu était tellement bizarre qu'il fallait probablement fouiller très loin pour en comprendre le sens. D'autant que les humains utilisaient des modes de communication qui ne passaient pas par le réseau, par exemple, le prêtre touchait son front, ses épaules et son ventre dans un but qui échappait à l'informatique.

Il en était de même pour Petit Cheval Blanc. Elle ne pouvait que traquer l'ambulance et les messages de diffusions diverses, concernant principalement la récupération d'humains endommagés et dans une moindre proportion le trafic routier.

Le jésuite et l'androïde ne virent pas le temps passer, tous deux plongés dans leur méditation.

Père Keshavan admira cette femme qui eut l'élégance de ne même pas sourciller quand elle aperçut le visage de l'astronaute qui, étant mis au courant par le chauffeur, dit :

— C'est du gâteau pour moi de vous offrir une petite ballade. Le mieux est que nous y allions aux abords de la piste en ambulance, cela fera plus sérieux. Après, j'ai tous les sauf-conduits qu'il me faut et je sais baratiner. C'est fou ce que je peux flanquer la trouille aux gardes. Ensuite, nous chargerons l'ambulance à bord du tychodrôme

et nous ferons un petit saut de puce. Veinards, il y en a beaucoup qui voudraient être à votre place !

— Excusez-moi, mais dans mon tychodrôme même dépouillé, il n'y a pas de place pour une ambulance.

— Allons, petite dame, je m'y connais...

— Pas le mien, insista-t-elle.

— D'accord, nous examinerons cet engin que je ne connais pas selon vous, et après je déciderai. Si cela ne vous convient pas, cherchez quelqu'un d'autre. Mais d'ores et déjà, sachez qu'une fois à bord, je suis le seul maître.

Moka se tut.

Comme l'avait annoncé l'astronaute, il put sans problème s'approcher de l'appareil. Mais, inquiet par le camouflé et le secret qui entouraient la navette, il conseilla à l'Amérindien de gentiment endormir les gardes.

À l'intérieur de la navette, sa surprise fut au comble quand il découvrit une énorme machinerie à la place du fret.

— C'est quoi ce bidule ?

— Le X2-plasme, qui nous permettra de rejoindre Hôdo.

— Hôdo ?

Pour la première fois, les trois humains se demandèrent si la femme n'était pas tout compte fait sérieuse.

— Et zut alors ! Vous n'avez qu'une combinaison de vol. J'ai bien la mienne, plus une de secours, cela ne nous en fait toujours que trois.

— Je n'en ai pas besoin. Je ne suis pas humaine.

Vivement, le Navajo passa la main devant les yeux. Elle ne sourcilla pas. D'un geste vif, il reversa la capuche, toucha le visage et reconnut une peau synthétique, rarement utilisée, car c'était un luxe que seuls les grands de ce

monde pouvaient s'octroyer. Mais en dessous, il ne palpait pas les muscles, les contours osseux ne ressemblaient à rien de ce qu'il connaissait, pire, il n'y avait pas de pouls à l'emplacement de la carotide.

— Qui êtes-vous réellement ?

— Je suis un androïde chargé d'étudier l'évolution de l'expédition du Livingstone. Ma mission est terminée, j'y retourne.

— Avec ce rafiot ? s'exclama l'astronaute.

— Ce n'est pas un rafiot, c'est un tychochrôme.

Petit Cheval Blanc suffoquait, ils avaient été manipulés par un robot. Maintenant, lui et le prêtre comprenaient pourquoi elle portait ces vêtements amples et cette capuche qui cachait son visage. Mais l'astronaute voyait la tournure des événements sous un autre aspect.

— Cette bête-là ne peut souffrir de schizophrénie, et je pense qu'elle doit être incapable de mentir. Tout compte fait, il vaut mieux que ce soit une machine qu'une femme hystérique. À mon avis, elle dit vrai et je dois vous avouer que l'aventure me tente, je n'ai eu droit qu'à la brûlante banlieue du Soleil et de la Terre. Et vous, compères ?

— J'ai déjà mis le pied dans l'étrier. Et comme vous je n'ai nulle part où aller.

— Les voies du Seigneur sont impénétrables. Je crois qu'il est de mon devoir d'y aller. Je vous suis.

— Bien ! je vais m'assurer que cette boîte à conserve puisse nous transporter.

L'astronaute monta à bord de la navette, l'inspecta, interrogea l'androïde sur la durée et les conditions du vol. Il sortit quelques instants plus tard l'air renfrogné.

— Les réserves d'oxygènes sont pratiquement épuisées. Il n'y en a pas assez pour trois.

— Et pour deux, interrogea l'ambulancier ?

— Ça irait. Pourquoi ? Vous décidez de rester ?

— Jamais de la vie ! et je ne tiens pas à tirer à la courte paille. Vous nous avez aidés, et je me sens solidaire de mon compagnon. Le laisser seul serait le mettre dans de sales draps. Non ! je pensais qu'il pouvait y avoir un moyen si nous récupérons le matériel de l'ambulance. L'un d'entre nous au moins pourrait être en léthargie. Je dispose de deux lits sarcophages.

— Deux, vous avez dit ? Selon mes estimations, il faut que deux d'entre nous soient effectivement dans ces cercueils. Moi et quelqu'un d'autre, car je n'y connais rien dans ce matériel.

— Ennuyeux, je préférerais que vous restiez en éveil. C'est vous l'astronaute.

— Je connais cet appareil, intervint Moka, je peux remplir les fonctions de moniteur médical.

— Alors qu'attendons-nous pour transborder le matériel ? Dépêchons avant que les gardes ne se réveillent.

L'avertissement vint trop tard. Une milice émergeait péniblement de son anesthésie. Ahuri, il vit la femme prendre seule, sans l'aide de ses compagnons les lourds sarcophages. Il se demandait s'il continuait encore à rêver quand il s'aperçut que l'ambulancier s'approchait de lui. Il entendit ses paroles rassurantes : « ce n'est rien, mon brave, cette navette est un véritable poison volant dont vous avez été victime. On va vous en délivrer d'ici peu, mais reposez-vous en attendant. Vous verrez, tout ira mieux après. »

Il s'assoupit dans les bras de l'homme qui le transportait à l'abri dans la fausse camionnette de bohémien. Puis, il perçut, plus tard, vrombir le tychochrôme. C'était fini, pensa le garde avant de s'assoupir à nouveau, il était hors de danger.

Là-haut, deux paires d'yeux regardaient ce spectacle qu'ils n'avaient jamais pu contempler avant, un joyau

dans un écrin noir, un bijou plus beau que tout ce qu'ils avaient pu observer jusqu'alors : la Terre.

— Voir Venise et mourir, s'exclama le prêtre.

— Venise ? interrogea l'ambulancier.

— Une vieille expression pour une ville qui fut engloutie par la montée des eaux.

— Allez ! ça suffit, si vous voulez qu'on arrive vivant à l'autre bout du voyage, c'est l'heure de faire dodo. Et c'est promis, s'il y a assez d'oxygène, je vous réveille avant.

Il tint promesse et réveilla ses deux compagnons de fortune à l'approche de Hôdo, une belle sphère bleutée où l'on ne reconnaissait pas les continents de la Terre. L'androïde n'avait pas menti.

Le tychodrôme atterrit dans la partie obscure ce qui était une chance pour les humains qui n'auraient pas à affronter la canicule pour leur longue marche vers le village. Jérusalem ! Père Keshavan n'en croyait pas ses oreilles.

À mi-parcours, des hommes vinrent à leur rencontre. Biscuit Moka avait prévenu les Hôdons de son arrivée ainsi que des hommes qui l'accompagnaient. Bravement, inconscient de la méfiance qui régnait à leur égard, l'astronaute s'avança, levant la main en saluant comme les astronautes. Un homme lui répondit et s'approcha seul.

— Commandant Lucien Porte du Livingstone, je présume ? Stanley, Jonhatan Stanley. On vous croyait disparu.

Chapitre 31. Dernières questions.

Jonhatan Stanley, astronaute éboueur.

J'ignorais, en retrouvant les disparus du Livingstone, que je deviendrais le premier éboueur de deux planètes, méprisé sur l'une, respecté sur l'autre, terre d'asile pour tous ceux qui croient qu'il est possible de créer un Nouveau Monde sans domination.

Le soir, le conseil réunissait tous les responsables de Hôdo. Depuis longtemps, ils ne s'étaient retrouvés ensemble depuis que deux cités existaient.

Tous manifestaient leur contentement. La colonisation de Hôdo se déroulait mieux que prévu. Mais, Adela, Gus et Frans soulevaient le problème de la maintenance du matériel qui tôt ou tard demanderait des réparations, surtout sous un climat inclément.

— Encore, si nous pouvions marchander avec la Terre, mais nous n'avons rien à donner en échange. On ne peut même pas jouer les ferrailleurs : tous les détritiques qui ne sont pas recyclés, à cause de leur excessive nocivité, sont jetés sur le Soleil.

— Tous les détritrus, vous rigolez ! Les poubelles sont faites par bien des petites mains avant d'arriver dans les centrales de recyclage.

— Il existerait une solution qui permettrait d'accueillir des Terriens tout en évitant que n'importe qui vienne nous envahir et bafouer la société que nous édifions, proposa Ytzhak. Nous appelions cela, en Israël, l'halia. Il s'agissait de parrainer tout nouveau venu. On pourrait établir une période probatoire au bout de laquelle l'immigré serait considéré comme membre de notre communauté, resterait un visiteur ou serait indésirable. Quoi qu'il en soit, il devrait venir avec du matériel en guise de monnaie.

Mais si l'on savait que l'expérience avait réussi, qui viendrait, par la suite ? Quel drapeau terrien flotterait sur Hôdo rebaptisée au goût de la nouvelle vague de conquistadores, l'emblème étoilé de la CIES ?

Hôdo, pourrait-elle rester un havre de paix, un nouvel élan pour l'humanité, ou fallait-il la sacrifier à la désespérance de la Terre ?

La survie de quelques-uns assurerait-elle la survie de l'espèce ? Fallait-il condamner l'ancien monde pour enfanter un nouveau ?

Qui prouvait que seuls quelques privilégiés ne profiteraient de l'occasion pour abandonner la Terre à son sort ?

— De toute manière, Moka nous a informés qu'il n'y avait que quatre tychodrômes munis d'un X2-plasme. En fait, elle utilisait le même que celui du journaliste criminel. De plus, les savants de là-bas se sont rendu compte qu'ils avaient surestimé la puissance des générateurs. Les prochains seraient montés à bord de milanautes. Autrement dit, nous avons le temps de les voir arriver en masse. Et à ce moment-là, nous serons trop peu pour leur tenir tête.

— C'est facile, il suffit de propager le message, parmi les astronautes des stations éloignées, par exemple.

— Un comble ! Certains auraient payé un pont d'or pour venir ici, mais nous n'avons rien à faire de leur or. Et finalement, ce sont les rebuts qui nous servent de monnaie !

Chapitre 32. La légende.

Officiellement, la tentative de colonisation du Commandant Lucien Porte fut un insuccès. Le Livingstone avait disparu emportant avec lui plus de mille explorateurs. La pauvreté généralisée sur la Terre, aggravée par les dépenses de luttes contre la pollution, l'accélération de la montée des eaux et les bouleversements climatiques ne permettaient plus de gaspillage pour recommencer l'expérience dans l'immédiat, d'autant que l'échec fut imputé au X2-plasme.

Cependant, une légende raconte que là-bas, au loin en direction de la Croix du Sud, des humains émigrèrent et fondèrent un Paradis.

On raconte qu'un tychochrôme fantôme vogue parfois près de Jupiter. On dit même que des gens y embarquent et ceux qui en reviennent ont tout oublié de leur séjour. On soupçonne que certains astronautes et certains scientifiques sont au courant de ces phénomènes, mais le secret reste bien gardé. Pourtant, la disparition de nombreux matériels ne pouvait passer inaperçue de tout le monde, comme ce tychochrôme qui s'était volatilisé.

Un jour, la chronique fut défrayée par les prétendus aveux d'une milice. L'homme certifiait qu'il avait vu quatre habitants de cette planète mythique. Il fut frappé par la beauté et la force surhumaine de la femme qui fai-

sait partie du groupe. Quand les journalistes voulurent en savoir plus, ils retrouvèrent le curieux témoin mort d'un coma éthylique.

Néanmoins, certains rêveurs chasseurs d'extra terrestres, parlaient des visiteurs, les messagers de Hôdo. Par recoupement, on constatait qu'il y en avait toujours quatre. Il y avait, bien sûr, l'étrange femme décrite par la sentinelle, omniprésente comme les petits Gris. Il y avait aussi un grand prêtre qui initiait dans une secte très secrète les candidats au Voyage, puis un cheval blanc à l'allure humaine et un monstre au visage diabolique conduisaient les élus vers leur lointaine destinée.

— Et comment s'appelle cette secte ?

— Ynti Punku, je crois.

— Mais comment fait-on pour la trouver ?

On raconte beaucoup de choses à son sujet. Certains croient qu'il faut aller en pèlerinage sur les rives du plus haut lac du monde. D'autres racontent que c'est dans les bas-fonds des grandes cités, là où rodent les SDF ou aux abords des décharges de matières non biodégradables. Moi, je m'en tiens à la dernière, celle qui dit que ceux qui sont prêts sont appelés. N'est-ce pas écrit dans l'Évangile ?

— Alors, là, j'ai quelque peine à le croire !

— Vraiment ! Homme de peu de foi...

— Ben, voyons donc, s'ils ne sont que quatre pour recruter les élus comment pourraient-ils me trouver, à supposer que je sois digne d'eux ? Avec ma chance habituelle... Vous ne croyez pas père Keshavan ?

FIN

La rédaction et la composition de ce roman
ont été réalisés sous

LibreOffice.

Les images ont été réalisées avec

The Gimp.